



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE,

1607/523

PAR

Meſſire FRANÇOIS SALIGNAC DE LA MOTHE FENELON,

Précepteur des Enfans de FRANCE, & depuis Archevêque-Duc de CAMBRAY, Prince du Saint Empire, *&c.*

NOUVELLE EDITION,

Revuë, corrigée;

ET

Enrichie de Figures en taille-douce.

A DUBLIN:

Chez P. WILSON, dans *Dame-ſtreet.*

MDCCLVI.

BRITISH MUSEUM
15 68
AUG

DISCOURS *

DE LA

POESIE EPIQUE,

ET

DE L'EXCELLENCE

DU POEME

DE TELEMAQUE.

Origine & fin de la poëſie.

SI l'on pouvoit goûter la vérité toute nuë, elle n'auroit pas beſoin, pour ſe faire aimer, des ornemens que lui prête l'imagination ; mais ſa lumiére pure & délicate ne flate pas aſſez ce qu'il y a de ſenſible en l'homme ; elle demande une attention qui gêne trop ſon inconſtance naturelle. Pour l'inſtruire, il faut lui donner non ſeulement des idées pures qui l'éclairent, mais encore des images ſenſibles qui le frappent, & qui l'arrêtent dans une vuë fixe de la vérité. Voilà la ſource de l'eloquence, de la poëſie, & de toutes les ſciences qui ſont du reſſort de l'imagination. C'eſt la foibleſſe de l'homme qui rend ces ſciences néceſſaires. La beauté ſimple & immuable de la vertu ne le touche pas toûjours ; il ne ſuffit point de lui montrer la vérité, il faut la peindre aimable *(a)*.

Nous examinerons le poëme de Télémaque dans ces deux vuës, d'inſtruire & de plaire ; & nous tâcherons de faire voir que l'auteur a inſtruit plus que les anciens

A par

* Ce diſcours a été revu, changé & enrichi en pluſieurs endroits, ſur des corrections envoyées par Mr. de Ramſay, qui en eſt l'auteur.

(a) Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci,
Lectorem delectando, pariterque monendo.

Hor. Art. Poet.

par la ſublimité de ſa morale, & qu'il a plû autant qu'eux en imitant toutes leurs beautez.

Deux ſortes de poëſies héroïques.

Il y a deux maniéres d'inſtruire les hommes pour les rendre bons: La premiere, en leur montrant la difformité du vice, & ſes ſuites funeſtes; c'eſt le deſſein pricipal *de la Tragédie:* La ſeconde, en leur découvrant la beauté de la vertu, & ſa fin heureuſe; c'eſt le caractére propre *à l'Epopée,* ou poëme épique. Les paſſions qui appartiennent à l'une, ſont la terreur & la pitié; celles qui conviennent à l'autre, ſont l'admiration & l'amour. Dans l'une, les acteurs parlent; dans l'autre, le poëte fait la narration.

Définition & diviſion de la poëſie épique.

On peut définir le poëme épique, *Une fable racontée par un poëte pour exciter l'admiration, & inſpirer l'amour, de la vertu, en nous repréſentant l'action d'un heros favoriſé du ciel, qui exécute un grand deſſein en triomphant de tous les obſtacles qui s'y oppoſent.* Il y a donc trois choſes dans l'Epopée, *l'action, la morale,* & *la poëſie.*

I. De l'Action Epique.

Qualitez de l'action épique.

L'action doit être *grande, une, entiére, merveilleuſe,* mais cependant *vraiſemblable,* & *d'une certaine durée.* Le Télémaque a toutes ces qualitez. Comparons-le avec les deux modéles de la poëſie épique, Homére & Virgile, & nous en ſerons convaincus.

Deſſein de l'Odyſſée.

Nous ne parlerons, que de l'Odyſſée, dont le plan a plus de conformité avec celui du Télémaque. Dans ce poëme, Homére introduit un roi ſage revenant d'une guerre étrangére, où il avoit donné des preuves éclatantes de ſa prudence & de ſa valeur. Des tempêtes l'arrêtent en chemin, & le jettent dans divers païs, dont il apprend les mœurs, les loix, la politique. Delà naiſſent naturellement une infinité d'incidens & de périls. Mais ſachant combien ſon abſence cauſoit de déſordres dans ſon royaume, il ſurmonte tous ces obſtacles, mépriſe

tous

tous les plaiſirs de la vie, l'immortalité même ne le touche point : il renonce à tout pour ſoulager ſon peuple, & revoir ſa famille *(a)*.

Sujet de l'Enéïde.

(b) Dans l'Enéïde, un héros pieux & vaillant, échapé des ruines d'un état puiſſant, eſt deſtiné par les Dieux pour en conſerver la réligion, & pour établir un empire plus grand & plus glorieux que le prémier. Ce prince, choiſi pour roi par les reſtes infortunez de ſes concitoyens, erre long-tems avec eux dans pluſieurs païs, où il apprend tout ce qui eſt néceſſaire à un roi, à un légiſlateur, à un pontife. Il trouve enfin un aſile dans des terres éloignées, d'où ſes ancêtres étoient ſortis. Il défait pluſieurs ennemis puiſſans qui s'oppoſent à ſon établiſſement, & jette les fondemens d'un empire, qui devoit être un jour le maître de l'univers.

Plan du Télémaque.

L'action du Télémaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un & dans l'autre de ces deux poëmes. On y voit un jeune prince, animé par l'amour de la patrie, aller chercher ſon pere, dont l'abſence cauſoit le malheur de ſa famille & de ſon royaume. Il s'expoſe à toutes ſortes de périls ; il ſe ſignale par des vertus héroïques ; il renonce à la royauté, & à des couronnes plus conſiderables que la ſienne ; &, parcourant pluſieurs terres inconnuës, apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour ſelon la prudence d'Ulyſſe, la piété d'Enée, & la valeur de tous les deux, en ſage politique, en prince religieux, en héros accompli.

L'action doit être une.

L'action de l'Epopée doit être *une*. Le poëme épique n'eſt pas une hiſtoire, comme la Pharſale de Lucain, & la Guerre Punique de Silius Italicus ; ni la vie toute entiere d'un héros, comme l'Achilléïde de Stace : l'unité du héros ne fait pas l'unité de l'action. La vie de l'homme eſt pleine d'inégalitez ; il change ſans ceſſe de deſſein, ou par l'inconſtance de ſes paſſions, ou par les acci-

(a) Voyez le pére le Boſſu, Liv. I. chap. 10.
(b) Ibid. chap. 11.

dens imprévus de la vie. Qui voudroit décrire tout l'homme, ne formeroit qu'un tableau bizarre, un contraſte de paſſions oppoſées, ſans liaiſon & ſans ordre. C'eſt pourquoi l'Epopée n'eſt pas la louange d'un héros qu'on propoſe pour modéle, mais le récit d'une action grande & illuſtre qu'on donne pour exemple.

Des Epiſodes.

Il en eſt de la poëſie comme de la peinture; l'unité de l'action principale n'empêche pas qu'on n'y inſére pluſieurs incidens particuliers. Le deſſein eſt formé dès le commencement du poëme; le héros en vient à bout en ſurmontant toutes les difficultez. C'eſt le récit de ces obſtacles qui fait les épiſodes; mais tous ces épiſodes dépendent de l'action principale, & ſont tellement liez avec elle, & ſi unis entre eux, que le tout enſemble ne preſente qu'un ſeul tableau, compoſé de pluſieurs figures dans une belle ordonnance & dans une juſte proportion.

L'unité de l'action du Télémaque, & la continuité des épiſodes.

Je n'examine point ici, s'il eſt vrai qu'Homére noye quelquefois ſon action principale dans la longueur & le nombre de ſes épiſodes; ſi ſon action eſt double; s'il perd ſouvent de vuë ſes principaux perſonnages. Il ſuffit de remarquer, que l'auteur du Télémaque a imité par-tout la régularité de Virgile, en évitant les defauts qu'on impute au poëte Grec. Tous les épiſodes de notre auteur ſont continus, & ſi habilement enclavez les uns dans les autres, que le prémier améne celui qui ſuit. Ses principaux perſonnages ne diſparoiſſent point, & les tranſitions qu'il fait de l'épiſode à l'action principale, font toûjours ſentir l'unité du deſſein. Dans les ſix prémiers livres, où Télémaque parle, & fait le récit de ſes avantures à Calypſo, ce long épiſode, à l'imitation de celui de Didon, eſt raconté avec tant d'art, que l'unité de l'action principale eſt demeurée parfaite. Le lecteur y eſt en ſuſpens, & ſent dès le commencement, que le ſéjour de ce héros dans cette iſle, & ce qui s'y paſſe, n'eſt qu'un obſtacle qu'il faut ſurmonter.

ſurmonter. Dans le XIII & XIV livre, où Mentor inſtruit Idoménée, Télémaque n'eſt pas préſent, il eſt à l'armée: mais c'eſt Mentor, un des principaux perſonnages du poëme, qui fait tout en vue de Télémaque, & pour l'inſtruire aprés ſon retour du camp. C'eſt encore un grand art dans notre auteur, de faire entrer dans ſon poëme des épiſodes qui ne ſont pas des ſuites de ſa fable principale, ſans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'action. Ces épiſodes y trouvent place, non ſeulement comme des inſtructions importantes pour un jeune prince (ce qui eſt le grand deſſein du poëte) mais parce qu'il les fait raconter à ſon héros dans le tems d'une inaction, pour en remplir le vuide. C'eſt ainſi qu'Adoam inſtruit Télémaque des mœurs, & des loix de la Bétique, pendant le calme d'une navigation; & que Philoctéte lui raconte ſes malheurs, tandis que ce jeune prince eſt au camp des alliez, en attendant le jour du combat.

L'action épique doit être *entiére*. Cette intégrité ſuppoſe trois choſes: la cauſe, le nœud, & le dénouëment. L'action doit être entiére.

La cauſe de l'action doit être digne du héros, & conforme à ſon caractere. Tel eſt le deſſein du Télémaque. Nous l'avons deja vû.

Le nœud doit être naturel, & tiré du fond de l'action. Dans l'Odyſſée, c'eſt Neptune qui le forme. Dans l'Enéïde, c'eſt la colére de Junon. Dans le Télémaque, c'eſt la haine de Vénus. Le nœud de l'Odyſſée eſt naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obſtacle, qui ſoit plus à craindre pour ceux qui vont ſur mer, que la mer même *(a)*. L'oppoſition de Junon dans l'Enéïde, comme ennemie des Troyens, eſt une belle fiction. Mais la haine de Vénus contre un jeune prince, qui mépriſe la volupté par amour de la vertu, & dompte ſes paſſions par le ſecours de la ſageſſe, eſt une fable tirée de la nature, qui renferme en même tems une morale ſublime. Du nœud.

(a) Voyez le pére le Boſſu, Liv. II. chap. 13.

Le dénouëment.

Le dénouëment doit être auſſi naturel que le nœud. Dans l'Odyſſée, Ulyſſe arrive parmi les Phéaciens, leur raconte ſes avantures; & ces inſulaires, amateurs du merveilleux & charmez de ſes récits, lui fourniſſent un vaiſſeau pour retourner chez lui: le dénouëment eſt ſimple & naturel. Dans l'Enéïde, Turnus eſt le ſeul obſtacle à l'établiſſement d'Enée. Ce héros, pour épargner le ſang de ſes Troyens, & celui des Latins dont il ſera bientôt roi, vuide la querelle par un combat ſingulier *(a)*. Ce dénouëment eſt noble. Celui du Télémaque eſt tout enſemble naturel & grand. Ce jeune héros, pour obéïr aux ordres du ciel, ſurmonte ſon amour pour Antiope, & ſon amitié pour Idoménée, qui lui offroit ſa couronne & ſa fille. Il ſacrifie les paſſions les plus vives, & les plaiſirs même les plus innocens, au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Ithaque ſur des vaiſſeaux que lui fournit Idoménée, à qui il avoit rendu tant de ſervices. Quand il eſt près de ſa patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite iſle déſerte, où elle ſe découvre à lui. Après l'avoir accompagné à ſon inſu au travers des mers orageuſes, des terres inconnuës, des guerres ſanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme, la ſageſſe le conduit enfin dans un lieu ſolitaire. C'eſt-là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin de ſes travaux, & ſa deſtinée heureuſe; puis elle le quitte. Si tôt qu'il va rentrer dans le bonheur & le repos, la Divinité s'éloigne, le merveilleux ceſſe, l'action héroique finit. C'eſt dans la ſouffrance que l'homme ſe montre héros, & qu'il a beſoin d'un appui tout divin. Ce n'eſt qu'après avoir ſouffert, qu'il eſt capable de marcher ſeul, de ſe conduire lui-même, & de gouverner les autres. Dans le poëme de Télémaque, l'obſervation des plus petites régles de l'art eſt accompagnée d'une profonde morale.

Outre

(a) Voyez le pére le Boſſu, Liv. II. chap. 13.

Outre le nœud & le dénouëment général de l'action principale, chaque épiſode a ſon nœud & ſon dénouëment propre; ils doivent avoir toutes les mêmes conditions. Dans l'Epopée, on ne cherche point les intrigues ſuprenantes des Romans modernes: la ſurpriſe ſeule ne produit qu'une paſſion très-imparfaite & paſſagére. Le ſublime eſt d'imiter la ſimple nature, préparer les événemens d'une maniére ſi délicate qu'on ne les prévoye pas, les conduire avec tant d'art que tout paroiſſe naturel. On n'eſt point inquiet, ſuſpendu, détourné du but principal de la poëſie heroïque, qui eſt l'inſtruction, pour s'occuper d'un dénouëment fabuleux, & d'une intrigue imaginaire. Cela eſt bon, quand le ſeul deſſein eſt d'amuſer; mais dans un poëme épique, qui eſt un eſpéce de philoſophie morale, ces intrigues ſont des jeux d'eſprit au deſſous de ſa gravité & de ſa nobleſſe.

Qualitez générales du nœud & du dénouëment du poëme épique.

Si l'auteur du Télémaque a évité les intrigues des Romans modernes, il ne s'eſt pas jetté non plus dans le merveilleux que quelques-uns reprochent aux anciens; il ne fait ni parler des chevaux, ni marcher des trépieds, ni travailler des ſtatuës. Ce n'eſt pas que ce merveilleux choque la raiſon, quand on ſuppoſe qu'il eſt l'effet d'une puiſſance divine qui peut tout. Les anciens ont introduit les Dieux dans leurs poëmes, non ſeulement pour exécuter par leur entremiſe de grands événemens, & unir la vraiſemblance & le merveilleux; mais pour apprendre aux hommes, que les plus vaillans & les plus ſages ne peuvent rien ſans le ſecours des Dieux. Dans notre poëme, Minerve conduit ſans ceſſe Télémaque. Par là le poëte rend tout poſſible à ſon héros, & fait ſentir que ſans la ſageſſe divine l'homme ne peut rien. Ce n'eſt pas là tout ſon art. Le ſublime eſt d'avoir caché la Déeſſe ſous une forme humaine. C'eſt non ſeulement le vraiſemblable, mais le naturel qui s'unit ici au merveilleux. Tout eſt divin, & tout paroît humain. Ce n'eſt pas encore tout: ſi Télémaque avoit ſû qu'il

L'action doit être merveilleuſe.

étoit

étoit conduit par une Divinité, ſon mérite n'auroit pas été ſi grand; il en auroit été trop ſoutenu. Les héros d'Homére ſavent preſque toûjours ce que les Immortels ſont pour eux. Notre poëte, en dérobant à ſon héros le merveilleux de la fiction, exerce ſa vertu & ſon courage.

Quoique l'action doive être vraiſemblable, il n'eſt pas néceſſaire qu'elle ſoit vraye. C'eſt que le but du poëme épique n'eſt pas de faire l'éloge ou la critique d'aucun homme en particulier, mais d'inſtruire & de plaire par le récit d'une action qui laiſſe le poëte en liberté de feindre des caractéres, des perſonnages & des épiſodes à ſon gré, propres à la morale qu'il veut inſinuer.

La vérité de l'action n'eſt pas contraire au poëme épique, pourvu qu'elle n'empêche point la variété des caractéres, la beauté des deſcriptions, l'enthouſiaſme, le feu, l'invention & les autres parties de la poëſie; & pourvu que le héros ſoit fait pour l'action, & non pas l'action pour le héros. On peut faire un poëme épique d'une action véritable comme d'une action fabuleuſe.

La proximité des tems ne doit pas gêner un poëte dans le choix de ſon ſujet, pourvu qu'il y ſupplée par la diſtance des lieux, ou par des évenemens probables & naturels, dont le détail a pû échapper aux hiſtoriens, & qu'on ſuppoſe ne pouvoir être connus que des perſonnages qui agiſſent. C'eſt ainſi qu'on peut faire un poëme épique & une fable excellente d'une action de Henri IV, ou de Montezuma, parce que l'eſſentiel de l'action épique, comme dit le pére le Boſſu, n'eſt pas qu'elle ſoit vraye ou fauſſe, mais qu'elle ſoit morale, & qu'elle ſignifie des veritez importantes.

De la durée du poëme épique.

La durée du poëme épique eſt plus longue que celle de la tragédie. Dans l'un, on raconte le triomphe ſucceſſif de la vertu qui ſurmonte tout: dans l'autre, on montre les maux inopinez que cauſent les paſſions. L'action de l'un doit avoir par conſéquent une plus grande étenduë

duë que celle de l'autre. L'Epopée peut renfermer les actions de pluſieurs années ; mais, ſelon les critiques, le tems de l'action principale, depuis l'endroit où le poëte commence ſa narration, ne peut être plus long qu'une année, comme le tems d'une action tragique doit être au plus d'un jour. Ariſtote & Horace n'en diſent rien pourtant. Homere & Virgile n'ont obſervé aucune regle fixe là-deſſus. L'action de l'Iliade toute entiere ſe paſſe en cinquante jours. Celle de l'Odyſſée, depuis l'endroit où le poëte commence ſa narration, n'eſt que d'environ deux mois. Celle de l'Eneïde eſt d'un an. Une ſeule campagne ſuffit à Télémaque, depuis qu'il ſort de l'iſle de Calypſo, juſqu'à ſon retour en Ithaque. Notre poëte a choiſi le milieu entre l'impétuoſité & la véhémence avec laquelle le poëte Grec court vers ſa fin, & la démarche majeſtueuſe & meſurée du poëte Latin, qui paroît quelquefois lent, & ſemble trop allonger ſa narration.

(a) Quand l'action du poëme épique eſt longue & n'eſt pas continuë, le poëte diviſe ſa fable en deux parties ; l'une où le héros parle, & raconte ſes avantures paſſées ; l'autre où le poëte ſeul fait le récit de ce qui arrive enſuite à ſon héros. C'eſt ainſi qu'Homere ne commence ſa narration qu'après qu'Ulyſſe eſt parti de l'iſle d'Ogygie ; & Virgile la ſienne, qu'après qu'Enée eſt arrivé à Carthage. L'auteur du Télémaque a parfaitement imité ces deux grands modéles. Il diviſe ſon action, comme eux, en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte, & elle commence où Télémaque finit le récit de ſes avantures à Calypſo. Il prend peu de matiere, mais il la traite amplement : dix-huit livres y ſont employez. L'autre partie eſt beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, & pour le tems ; mais elle eſt beaucoup plus reſſerrée pour les circonſtances : elle ne contient que les ſix premiers livres. Par cette diviſion de ce que notre poëte raconte, & de ce qu'il fait raconter à Télémaque,

De la narration épique.

(a) Voyez le pére le Boſſu, Liv. II. chap. 18.

maque, il rappelle toute la vie du héros, il en raſſemble tous les évenemens, ſans bleſſer l'unité de l'action principale, & ſans donner une trop grande durée à ſon poëme. Il joint enſemble la variété & la continuité des avantures: tout eſt mouvement, tout eſt action dans ſon poëme. On ne voit jamais ſes perſonnages oiſifs, ni ſon héros diſparoître.

II. De la Morale.

On peut recommander la vertu par les exemples & par les inſtructions, par les mœurs & par les préceptes. C'eſt ici où notre auteur ſurpaſſe de beaucoup tous les autres poëtes.

Des mœurs. On doit à Homere la riche invention d'avoir perſonnaliſé les attributs divins, les paſſions humaines, & les cauſes phyſiques; ſource féconde de belles fictions, qui animent & vivifient tout dans la poëſie. Mais ſa réligion ſe reduit à un tiſſu de fables, qui ne nous repréſentent la Divinité que ſous des images peu propres à la faire aimer & reſpecter.

L'on ſait le goût qu'avoit toute l'antiquité ſacrée & profane, Grecque & Barbare, pour les paraboles & les allégories. Les Grecs tiroient leur mythologie de l'Egypte. Or les caractéres hiéroglyphiques étoient chez les Egyptiens la principale, pour ne pas dire la plus ancienne, maniere d'écrire. Ces hiéroglyphes étoient des figures d'hommes, d'oiſeaux, d'animaux, de reptiles, & des diverſes productions de la nature, qui deſignoient, comme des emblemes, les attributs divins & les qualitez des eſprits. Ce ſtile ſymbolique étoit fondé ſur une très-ancienne opinion, que l'univers n'eſt qu'un tableau repréſentatif des perfections divines; que le monde viſible n'eſt qu'une copie imparfaite du monde inviſible; & qu'il y a par conſéquent une analogie cachée entre l'original & les portraits, entre les êtres ſpirituels & corporels, entre les proprietez des uns & celles des autres.

Cette maniére *de peindre la parole, & de donner du corps aux penſées*, fut la véritable ſource de la mythologie & de toutes les fictions poëtiques: mais dans la

la ſucceſſion des tems, ſur-tout lors qu'on traduiſit le ſtile hiéroglyphique en ſtile alphabétique & vulgaire, les hommes ayant oublié le ſens primitif de ces ſymboles, tombérent dans l'idolatrie la plus groſſiere. Les poëtes dégradérent tout en ſe livrant à leur imagination. Par le goût du merveilleux, ils firent de la théologie & des traditions anciennes un véritable chaos, & un mêlange monſtreux de fictions & de toutes les paſſions humaines. Les hiſtoriens & les philoſophes des ſiécles poſtérieurs, comme Hérodote, Diodore de Sicile, Lucien, Pline, Cicéron, qui ne remontoient pas juſqu'à l'idée de cette théologie allegorique, prenoient tout au pied de la lettre, & ſe moquoient également des myſtéres de leur religion & de la fable. Mais quand on conſulte chez les Perſes, les Phéniciens, les Grecs & les Romains, ceux qui nous ont laiſſé quelques fragmens imparfaits de l'ancienne théologie, comme Sanchoniaton & Zoroaſtre, Euſébe, Philon & Manethon, Apulée, Damaſcius, Horus Appollon, Origéne, St. Clément d'Aléxandrie, ils nous enſeignent tous que ces caractéres hiéroglyphiques & ſymboliques déſignoient les myſtéres du monde inviſible, les dogmes de la plus profonde théologie, *le ciel & les viſages des Dieux.*

La fable Phrygienne inventée par Eſope, ou ſelon quelques-uns par Socrate même, nous annonce d'abord qu'il ne faut pas s'attacher à la lettre, puiſque les acteurs, qu'on fait parler & raiſonner, ſont des animaux privez de parole & de raiſon: pourquoi ne s'attacher qu'à la lettre, dans la fable Egyptienne & dans la mythologie d'Homére? La fable Phrygienne éxalte la nature de la brute, en lui donnant de l'eſprit & des vertus. La fable Egyptienne paroit à la verité dégrader la nature divine, en lui donnant du corps & des paſſions. Mais on ne ſauroit lire Homére avec attention, ſans être convaincu que l'auteur étoit pénétré de pluſieurs grandes véritez, qui ſont diamétralement oppoſées à la religion inſenſée que la lettre de ſa fiction nous préſente. Ce poëte établit pour principe dans pluſieurs endroits de ſes

poëmes

poëmes *(a)*, que c'eſt une folie de croire que les Dieux reſſemblent aux hommes, & qu'ils paſſent avec inconſtance d'une paſſion à une autre; *(b)* que tout ce que les Dieux poſſédent eſt éternel, & tout ce que nous avons paſſe & ſe détruit; *(c)* que l'état des ombres après la mort eſt un état de punition, de ſouffrances & d'expiation; mais que l'ame des héros ne s'arrête point dans les enfers; qu'elle s'envole vers les aſtres, & qu'elle eſt aſſiſe à la table des Dieux, où elle jouït d'une immortalité heureuſe; qu'il y a un commerce continuel entre les hommes & les habitans du monde inviſible; que ſans la Divinité, les mortels ne peuvent rien; *(d)* que la vraye vertu eſt une force divine qui deſcend du ciel, qui transforme les hommes les plus brutaux, les plus cruels & les plus paſſionnez, & qui les rend humains, tendres & compatiſſans. Quand je vois ces véritez ſublimes dans Homére, inculquées, détaillées, inſinuées par mille exemples différens & par mille images variées, je ne ſaurois croire qu'il faille entendre ce poëte à la lettre dans d'autres endroits, où il paroît attribuer à la Divinité ſuprême, des prejugez, des paſſions & des crimes.

Je ſai que pluſieurs modernes, à l'imitation de Pythagore & de Platon, ont condamné Homére d'avoir ravalé ainſi la nature divine, & ont déclamé avec beaucoup d'eſprit & de force contre l'abſurdité qu'il y a de repréſenter les myſteres de la théologie par des actions impies attribuées aux puiſſances céleſtes, & d'enſeigner la morale par des allégories dont la lettre ne montre que le vice. Mais, ſans bleſſer les égards qu'on doit avoir pour le jugement & le goût de ces critiques, ne peut-on pas leur repréſenter avec reſpect, que cette colére contre le goût allégorique de l'antiquité peut être portée trop loin?

Au reſte, je ne prétends pas juſtifier Homére dans le ſens outré de ſes aveugles admirateurs; il vivoit dans un tems où les anciennes traditions ſur la théologie

(a) Odyſſ. Liv. III. *(b)* Ibid. Liv. IV. *(c)* Ibid. *(d)* Iliad. Liv. XXIV.

logie orientale commençoient déja à être oubliées. Nos modernes ont donc quelque ſorte de raiſon, de ne pas faire grand cas de la théologie d'Homére ; & ceux qui veulent le juſtifier tout-à-fait ſous pretexte d'une allegorie perpétuelle, montrent qu'ils ne connoiſſent point aſſez l'eſprit de ces véritables anciens, en compariſon de qui, le chantre d'Ilion n'eſt lui-même qu'un moderne.

Sans continuër plus long-tems cette diſcuſſion, on ſe contentera de remarquer que l'auteur du Télémaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les fables du poëte Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il perſonnaliſe comme lui les attributs divins, & en fait des Divinitez ſubalternes ; mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occaſions qui méritent leur préſence. Il ne les fait jamais parler ni agir, que d'une maniére digne d'elles. Il unit avec art *la poëſie d'Homére & la philoſophie de Pythagore.* Il ne dit rien que ce que les payens auroient pû dire ; & cependant il a mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus ſublime dans la morale Chrétienne, & a montré par-là que cette morale eſt écrite en caractéres inéffaçables dans le cœur de l'homme, & qu'il les y découvriroit infailliblement, s'il ſuivoit la voix de la pure & ſimple raiſon, pour ſe livrer totalement à cette vérité ſouveraine & univerſelle, qui éclaire tous les eſprits, comme le ſoleil éclaire tous les corps, & ſans laquelle toute raiſon particuliére n'eſt que ténébres & égarement.

Les idées que notre poëte nous donne de la Divinité ſont non ſeulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inſpire la confiance & l'amour ; une piété douce, une adoration noble & libre, duë à la perfection abſoluë de l'être infini ; & non pas un culte ſuperſtitieux, ſombre & ſervile, qui faiſit & abat le cœur, lorſqu'on conſidére Dieu ſeulement comme un puiſſant légiſlateur, qui punit avec rigueur le violement de ſes loix.

Ses idées de la Divinité.

Il nous repréſente Dieu comme amateur des hommes ; mais dont l'amour & la bonté pour nous ne ſont pas abandonnez aux décrets aveugles d'une deſtinée fatale, ni méritez par les pompeuſes apparences d'un culte extérieur, ni ſujets aux caprices bizarres des Divinitez payennes, mais toûjours réglez par la loi immuable de la ſageſſe, qui ne peut qu'aimer la vertu & traiter les hommes, non ſelon le nombre des animaux qu'ils immolent, mais des paſſions qu'ils ſacrifient.

Des mœurs des héros d'Homére.

On peut juſtifier plus aiſément les caracteres qu'Homére donne à ſes héros, que ceux qu'il donne à ſes Dieux. Il eſt certain qu'il peint les hommes avec ſimplicité, force, variété & paſſion. L'ignorance où nous ſommes des coutumes d'un païs, des cérémonies de ſa religion, du génie de ſa langue ; le défaut, qu'ont la plupart des hommes, de juger de tout par le goût de leur ſiécle & de leur nation ; l'amour du faſte & de la fauſſe magnificence, qui a gâté la nature pure & primitive ; toutes ces choſes peuvent nous tromper, & nous dégoûter mal à propos de ce qui étoit le plus eſtimé dans l'ancienne Gréce.

Des deux ſortes d'Epopée, la pathétique & la morale.

Il y a, ſelon Ariſtote, deux ſortes d'Epopées, l'une *pathétique*, l'autre *morale :* l'une, où les grandes paſſions regnent ; l'autre, où les grandes vertus triomphent. L'Iliade & l'Odyſſée donnent des exemples de ces deux eſpéces. Dans l'une, Achille eſt repréſenté naturellement avec tous ſes défauts ; tantôt comme emporté, juſqu'à ne conſerver aucune dignité dans ſa colére ; tantôt comme furieux, juſqu'à ſacrifier ſa patrie à ſon reſſentiment. Quoique le heros de l'Odyſſée ſoit plus régulier que le jeune Achille bouillant & impétueux, cependant le ſage Ulyſſe eſt ſouvent faux & trompeur. C'eſt que le poëte peint les hommes avec ſimplicité, & ſelon ce qu'ils ſont d'ordinaire. La valeur ſe trouve ſouvent alliée avec une violence

lence furieuſe & brutale. La politique eſt preſque toûjours jointe avec le menſonge & la diſſimulation. Peindre d'après nature, c'eſt peindre comme Homére.

Ces deux eſpéces dans le Télémaque.

Sans vouloir critiquer les vuës differentes de l'Iliade & de l'Odyſſée, il ſuffit d'avoir remarqué en paſſant leurs differentes beautez, pour faire admirer l'art avec lequel notre auteur réunit dans ſon poëme ces deux ſortes d'Epopées, la *pathétique* & la *morale*. On voit un mêlange & un contraſte admirable de vertus & de paſſions, dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand; mais il nous repréſente également l'excellence & la baſſeſſe de l'homme. Il eſt dangereux de nous montrer l'un ſans l'autre, & rien n'eſt plus utile que de nous faire voir les deux enſemble; car la juſtice & la vertu parfaites demandent qu'on s'eſtime & ſe mépriſe, qu'on s'aime & ſe haïſſe. Notre poëte n'éleve pas Télémaque au-deſſus de l'humanité: il le fait tomber dans les foibleſſes qui ſont compatibles avec un amour ſincére de la vertu; & ſes foibles ſervent à le corriger, en lui inſpirant la défiance de ſoi-même, & de ſes propres forces. Il ne rend pas ſon imitation impoſſible, en lui donnant une perfection ſans tache; mais il excite notre émulation en nous mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme, qui, avec les mêmes imperfections que chacun ſent en ſoi, fait les actions les plus nobles & les plus vertueuſes. Il a uni enſemble dans le caractére de ſon héros, le courage d'Achille, la prudence d'Ulyſſe, & le naturel tendre d'Enée. Télémaque eſt colére comme le premier, ſans être brutal; politique comme le ſecond, ſans être fourbe; ſenſible comme le troiſiéme, ſans être voluptueux.

J'avouë qu'on trouve une grande variété dans les caractéres d'Homére. Le courage d'Achille & celui d'Hector, la valeur de Diomède & celle d'Ajax, la prudence de Neſtor, & celle d'Ulyſſe, l'amour d'Héléne & celui de Briſéïs, la fidelité d'Andro-

maque & celle de Pénélope, ne ſe reſſemblent point. On trouve un jugement & une fineſſe admirables dans les caractéres du poëte Grec. Mais que ne trouve-t-on pas en ce genre dans le Télémaque, dans ſes caractéres ſi variez & toûjours ſi bien ſoutenus de Séſoſtris & de Pygmalion, d'Idoménée & d'Adraſte, de Protéſilas & de Philoclès, de Calypſo & d'Antiope, de Télémaque & de Boccoris? J'oſe dire même qu'il ſe trouve dans ce poëme ſalutaire, non ſeulement une variété de nuances des mêmes vertus & des mêmes paſſions, mais une telle diverſité de caractéres oppoſez, qu'on rencontre dans cet ouvrage l'anatomie entiere de l'eſprit & du cœur humain: c'eſt que l'auteur connoiſſoit *l'homme* & *les hommes*. Il avoit étudié l'un au-dedans de lui-même, & les autres au milieu d'une floriſſante cour. Il partageoit ſa vie entre la ſolitude & la ſociété; il vivoit dans une attention continuelle à la vérité qui nous inſtruit au-dedans, & ne ſortoit de là que pour étudier les caractéres, afin de guérir les paſſions des uns, ou de perfectionner les vertus des autres. Il ſavoit s'accommoder à tous pour les approfondir tous, & prendre toutes ſortes de formes ſans changer jamais ſon caractére eſſentiel.

Des préceptes & des inſtructions morales.

Une autre maniére d'inſtruire, c'eſt par les préceptes. L'auteur du Télémaque joint enſemble les grandes inſtructions avec les éxemples héroïques, la morale d'Homére avec les mœurs de Virgile. Sa morale a cependant trois qualitez, qui ne ſe trouvent au même degré dans aucun des anciens, ſoit poëtes, ſoit philoſophes: Elle eſt *ſublime* dans ſes principes, *noble* dans ſes motifs, *univerſelle* dans ſes uſages.

Qualitez de la morale du Télémaque.

1. Elle eſt ſublime dans ſes principes.

1. Sublime dans ſes principes. Elle vient d'une profonde connoiſſance de l'homme: on l'introduit dans ſon propre fonds; on lui dévelope les reſſorts ſecrets de ſes paſſions, les replis cachez de ſon amour propre, la différence des vertus fauſſes d'avec les ſolides. De la connoiſſance

noiſſance de l'homme, on remonte à celle de Dieu même. L'on fait ſentir partout, que l'Etre infini agit ſans ceſſe en nous pour nous rendre bons & heureux: qu'il eſt la ſource immédiate de toutes nos lumiéres, & de toutes nos vertus: que nous ne tenons pas moins de lui la raiſon, que la vie; que ſa vérité ſouveraine doit être notre unique lumiére, & ſa volonté ſuprême régler tous nos amours: que faute de conſulter cette ſageſſe univerſelle & immuable, l'homme ne voit que des fantômes ſéduiſans; faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ſes paſſions: que les ſolides vertus ne nous viennent que comme quelque choſe d'étranger qui eſt mis en nous; qu'elles ne ſont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une puiſſance ſupérieure à l'homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obſtacle, & dont nous ne diſtinguons pas toûjours l'action, à cauſe de ſa délicateſſe. L'on nous montre enfin, que ſans cette puiſſance prémiere & ſouveraine, qui éleve l'homme au deſſus de lui-même, les vertus les plus brillantes ne ſont que des raffinemens d'un amour-propre, qui ſe renferme en ſoi-même, ſe rend ſa Divinité, & devient en même tems & l'idolatre & l'idole. Rien n'eſt plus admirable que le portrait de ce philoſophe, que Télémaque voit aux enfers, & dont tout le crime étoit d'avoir été amoureux de ſa propre vertu.

C'eſt ainſi que la morale de notre auteur tend à nous faire oublier nous-mêmes, pour tout rapporter à l'Etre ſouverain, & nous en rendre les adorateurs; comme le but de ſa politique eſt de nous faire préferer le bien public au bien particulier, & de nous faire aimer le genre humain. On ſait les ſyſtêmes de Machiavel, d'Hobbes, & de deux auteurs plus modérez, Puffendorf & Grotius. Les deux prémiers établiſſent pour ſeules maximes dans l'art de gouverner, la fineſſe, les artifices, les ſtratagémes, le deſpotiſme, l'injuſtice & l'irreligion. Les deux derniers auteurs ne fondent leur politique que ſur des maximes de gouvernement, qui même n'égalent ni celles de la République de Platon, ni celles des Offices de Cicéron.

Il eſt vrai que ces deux écrivains modernes ont travaillé dans le deſſein d'être utiles à la ſociété, & qu'ils ont rapporté preſque tout au bonheur de l'homme conſidéré ſelon le civil. Mais l'auteur du Télémaque eſt original, en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite avec les idées de la vertu la plus conſommée. Le grand principe ſur lequel tout roule, eſt que le monde entier n'eſt qu'une même république, dont Dieu eſt le pére commun, & chaque peuple comme une grande famille. De cette belle & lumineuſe idée naiſſent ce que les politiques appellent les *loix de nature & des nations*, équitables, généreuſes, pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque païs comme indépendant des autres, mais le genre humain comme un tout indiviſible. On ne ſe borne plus à l'amour de ſa patrie; le cœur s'étend, devient immenſe, & par une amitié univerſelle embraſſe tous les hommes. De-là naiſſent l'amour des étrangers, la confiance mutuelle entre les nations voiſines, la bonne foi, la juſtice, & la paix parmi les princes de l'univers comme entre les particuliers de chaque état. Notre auteur nous montre encore, que la gloire de la royauté eſt de gouverner les hommes pour les rendre bons & heureux; que l'autorité du prince n'eſt jamais mieux affermie, que lorſqu'elle eſt appuyée ſur l'amour des peuples; & que la véritable richeſſe de l'état conſiſte à retrancher tous les faux beſoins de la vie, pour ſe contenter du néceſſaire, & des plaiſirs ſimples & innocens. Par-là, il fait voir que la vertu contribue non ſeulement à préparer l'homme pour une félicité future, mais qu'elle rend la ſociété actuellement heureuſe dans cette vie, autant qu'elle le peut être.

La Morale du Télémaque eſt noble dans ſes motifs.

2. La morale du Télémaque eſt noble dans ſes motifs. Son grand principe eſt, qu'il faut préférer l'amour du *beau* à l'amour du *plaiſir*, comme diſent Socrate & Platon: *l'honnête* à *l'agréable*, ſelon l'expreſſion de Cicéron. Voilà la ſource des ſentimens nobles, de la grandeur d'ame, & de toutes les vertus héroïques. C'eſt par ces idées pures & élevées, qu'il détruit,

détruit, d'une maniére infiniment plus touchante que par la diſpute, la fauſſe philoſophie de ceux *qui font du plaiſir le ſeul reſſort du cœur humain.* Notre poëte montre, par la belle morale qu'il met dans la bouche de ſes héros, & les actions généreuſes qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour pur de la vertu ſur un cœur noble. Je ſai que cette vertu héroïque paſſe parmi les ames vulgaires pour un fantôme, & que les gens d'imagination ſe ſont déchainez contre cette vérité ſublime & ſolide par pluſieurs pointes d'eſprit frivoles & mépriſables: C'eſt que ne trouvant rien au-dedans d'eux qui ſoit comparable à ces grands ſentimens, ils concluent que l'humanité en eſt incapable. Ce ſont des nains, qui jugent de la force des géants par la leur. Les eſprits qui rampent ſans ceſſe dans les bornes de l'amour propre, ne comprendront jamais le pouvoir, & l'étendue d'une vertü qui éleve l'homme au-deſſus de lui-même. Quelques philoſophes, qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la philoſophie, ſe ſont laiſſez entraîner par leurs préjugez, juſqu'à ne point diſtinguer aſſez entre l'amour de l'ordre, & l'amour du plaiſir, & à nier que la volonté puiſſe être remuée auſſi fortement *par la vuë claire de la vérité*, que *par le goût naturel du plaiſir.*

On ne peut lire attentivement Télémaque, ſans revenir de ces préjugez. L'on y voit les ſentimens généreux d'une ame noble qui ne conçoit rien que de grand; d'un cœur déſintéreſſé qui s'oublie ſans ceſſe; d'un philoſophe qui ne ſe borne ni à ſoi, ni à ſa nation, ni à rien de particulier; mais qui rapporte tout au bien commun du genre humain, & tout le genre humain à l'Être ſuprême.

La morale du Télémaque eſt univerſelle dans ſes uſages.

3. La morale du Télémaque eſt univerſelle dans ſes uſages, étendue, féconde, proportionnée à tous les tems, à toutes les nations, & à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un prince, qui eſt tout enſemble, roi, guerrier, philoſophe,

& légiſlateur. On y voit l'art de conduire des nations différentes; la maniére de conſerver la paix au dehors avec ſes voiſins, & cependant d'avoir toûjours au-dedans du royaume une jeuneſſe aguerrie prête à le défendre; d'enrichir ſes états ſans tomber dans le luxe; de trouver le milieu entre les excès d'un pouvoir deſpotique, & les deſordres de l'anarchie. On y donne des préceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, pour la police, pour l'éducation des enfans. Notre auteur fait entrer dans ſon poëme non ſeulement les vertus héroïques & royales, mais celles qui ſont propres à toutes ſortes de conditions. En formant le cœur de ſon prince, il n'inſtruit pas moins chaque particulier de ſes devoirs.

L'Iliade a pour but de montrer les funeſtes ſuites de la déſunion parmi les chefs d'une armée. L'Odyſſée nous fait voir ce que peut dans un roi la prudence jointe avec la valeur. Dans l'Enéïde on dépeint les actions d'un héros pieux & vaillant. Mais toutes ces vertus particulieres ne ſont pas le bonheur du genre humain. Télémaque va bien au-delà de tous ces plans, par la grandeur, le nombre & l'étenduë de ſes vuës morales; de ſorte qu'on peut dire avec le philoſophe critique d'Homére: * *Le don le plus utile que les Muſes ayent fait aux hommes, c'eſt le Télémaque; car ſi le bonheur du genre-humain pouvoit naître d'un poëme, il naîtroit de celui-là.*

De la Poesie.

C'eſt une belle remarque du chevalier Temple, *Que la poëſie doit réunir ce que la muſique, la peinture, & l'éloquence ont de force & de beauté.* Mais comme la poëſie ne diffère de l'éloquence, qu'en ce qu'elle peint avec enthouſiaſme; on aime mieux dire que la poëſie emprunte ſon harmonie de la muſique, ſa paſſion de la peinture, ſa force & ſa juſteſſe de la philoſophie.

Le

* L'Abbé Terraſſon Diſſ. ſur l'Iliade.

Le ſtile du Télémaque eſt poli, net, coulant, magnifique ; il a toute la richeſſe d'Homére, ſans avoir ſon abondance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites ; quand il parle des mêmes choſes, il ne rappelle point les mêmes images. Toutes ſes périodes rempliſſent l'oreille par leur nombre & leur cadence : rien ne choque, point de mots durs, point de termes abſtraits, ni de tours affectez. Il ne parle jamais pour parler, ni ſimplement pour plaire : toutes ſes paroles ſont penſer, & toutes ſes penſées tendent à nous rendre bons.

L'harmonie du ſtile dans le Télémaque.

Les images de notre poëte ſont auſſi parfaites, que ſon ſtile eſt harmonieux. Peindre, c'eſt non ſeulement décrire les choſes, mais en repreſenter les circonſtances, d'une maniére ſi vive & ſi touchante, qu'on s'imagine les voir. L'auteur du Télémaque peint les paſſions avec art : il avoit étudié le cœur de l'homme, & en connoiſſoit tous les reſſorts. En liſant ſon poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir ; on n'entend plus que ceux qu'il fait parler : il échauffe, il remue, il entraîne : on ſent toutes les paſſions qu'il décrit.

Excellence des peintures du Télémaque.

Les poëtes ſe ſervent ordinairement de deux ſortes de peintures, les comparaiſons & les deſcriptions. Les comparaiſons du Télémaque ſont juſtes & nobles. L'auteur n'éléve pas trop l'eſprit au-deſſus de ſon ſujet par des métaphores outrées ; il ne l'embarraſſe pas non plus par une trop grande foule d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand & de beau dans les deſcriptions des anciens, les combats, les jeux, les naufrages, les ſacrifices, &c. ſans s'étendre ſur les minuties qui ſont languir la narration, ſans rabaiſſer la majeſté du poëme épique par la deſcription des choſes baſſes & au-deſſous de la dignité de l'ouvrage. Il deſcend quelquefois dans le détail ; mais il ne dit rien qui ne merite attention, & qui ne contribue à l'idée qu'il

Des comparaiſons & deſcriptions du Télémaque.

qu'il veut donner. Il ſuit la nature dans toutes ſes variétez. Il ſavoit bien que tout diſcours doit avoir ſes inégalitez: tantôt ſublime, ſans être guindé; tantôt naïf, ſans être bas. C'eſt un faux goût, de vouloir toûjours embellir. Ses deſcriptions ſont magnifiques, mais naturelles; ſimples, & cependant agréables. Il peint non ſeulement d'après nature, mais ſes tableaux ſont toûjours aimables. Il unit enſemble la verité du deſſein, & la beauté du coloris; la vivacité d'Homére, & la nobleſſe de Virgile. Ce n'eſt pas tout: les deſcriptions de ce poëme ſont non ſeulement deſtinées à plaire, mais elles ſont toutes inſtructives. Si l'auteur parle de la vie paſtorale, c'eſt pour recommander l'aimable ſimplicité des mœurs. S'il décrit des jeux & des combats, ce n'eſt pas ſeulement pour célébrer les funerailles d'un ami ou d'un pére; c'eſt pour choiſir un roi qui ſurpaſſe tous les autres par la force de l'eſprit & du corps, & qui ſoit également capable de ſoutenir les fatigues de l'un & de l'autre. S'il nous repréſente les horreurs d'un naufrage, c'eſt pour inſpirer à ſon héros la fermeté de cœur, & l'abandon aux Dieux, dans les plus grands périls. Je pourrois parcourir toutes ces deſcriptions, & y trouver de ſemblables beautez. Je me contenterai de remarquer, que dans cette nouvelle édition, la ſculpture de la redoubtable Egide que Minerve envoya à Télémaque, eſt pleine d'art, & renferme cette morale ſublime: que le bouclier d'un prince, & le ſoutien d'un état, ſont les bonnes mœurs, les ſciences & l'agriculture: qu'un roi armé par la ſageſſe cherche toûjours la paix, & trouve des reſſources fécondes contre tous les maux de la guerre, dans un peuple inſtruit & laborieux, dont l'eſprit & le corps ſont également accoutumez au travail.

Philoſophie du Télémaque.

La poëſie tire ſa force & ſa juſteſſe de la philoſophie. Dans le Télémaque, on voit par-tout une imagination riche, vive, agréable, & néanmoins un eſprit juſte & profond. Ces deux qualitez ſe recontrent rarement dans un auteur. Il faut que l'ame ſoit dans un mouvement preſque continuel,

continuel, pour inventer, pour paſſionner, pour imiter, & en même tems dans une tranquillité parfaite, pour juger en produiſant, & choiſir, entre mille penſées qui ſe préſentent, celle qui convient. Il faut que l'imagination ſouffre une eſpece de tranſport & d'enthouſiaſme; pendant que l'eſprit, paiſible dans ſon empire, la retient & la tourne où il veut. Sans cette paſſion qui anime tout, les diſcours deviennent froids, languiſſans, abſtraits, hiſtoriques. Sans ce jugement qui regle tout, ils ſont ſans juſteſſe & ſans vraye beauté.

Comparaiſon de la poëſie du Télémaque avec Homére & Virgile.

Le feu d'Homére, ſur-tout dans l'Iliade, eſt impétueux & ardent comme un tourbillon de flâme qui embraſe tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur, il luit toûjours uniment & également. Celui du Télémaque échauffe & éclaire tout enſemble, ſelon qu'il faut perſuader, ou paſſionner. Quand cette flâme éclaire, elle fait ſentir une douce chaleur, qui n'incommode point. Tels ſont les diſcours de Mentor ſur la politique, & de Télémaque ſur le ſens des loix de Minos, &c. Ces idées pures rempliſſent l'eſprit de leur paiſible lumiére. Là l'enthouſiaſme & le feu poëtique ſeroient nuiſibles, comme les rayons trop ardens du ſoleil qui ébloüiſſent. Quand il n'eſt plus queſtion de raiſonner, mais d'agir; quand on a vû clairement la verité; quand les reflexions ne viennent que d'irréſolution, alors le poëte excite un feu & une paſſion qui détermine, & qui emporte une ame affoiblie, qui n'a pas le courage de ſe rendre à la verité. L'épiſode des amours de Télémaque dans l'iſle de Calypſo, eſt plein de ce feu.

Ce mêlange de lumiere & d'ardeur diſtingue notre poëte d'Homére & de Virgile. L'enthouſiaſme du premier lui fait quelquefois oublier l'art, négliger l'ordre, & paſſer les bornes de la nature. C'étoit la force & l'eſſor de ſon grand génie, qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuſe magnificence, le jugement

&

& la conduite de Virgile dégénérent quelquefois en une régularité trop compaſſée, où il ſemble plutôt hiſtorien que poëte. Ce dernier plait beaucoup plus aux poëtes philoſophes & modernes, que le premier. N'eſt ce pas qu'ils ſentent qu'on peut imiter plus facilement par *art* le grand jugement du poëte Latin, que le beau feu du poëte Grec, que la *nature* ſeule peut donner?

Notre auteur doit plaire à toutes ſortes de poëtes, tant à ceux qui ſont philoſophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'enthouſiaſme. Il a uni les lumieres de l'eſprit avec les charmes de l'imagination. Il prouve la verité en philoſophe; il fait aimer la verité prouvée par les ſentimens qu'il excite. Tout eſt ſolide, vrai, convenable à la perſuaſion; ni jeux d'eſprit, ni penſées brillantes qui n'ont d'autre but que de faire admirer l'auteur. Il a ſuivi ce grand précepte de Platon, qui dit qu'en écrivant on doit toûjours ſe cacher, diſparoître, ſe faire oublier, pour ne produire que les véritez qu'on veut perſuader, & les paſſions qu'on veut purifier.

Dans le Télémaque, tout eſt raiſon, tout eſt ſentiment. C'eſt ce qui le rend un poëme de toutes les nations, & de tous les ſiécles. Tous les étrangers en ſont également touchez. Les traductions qu'on en a faites en des langues moins délicates que la langue Françoiſe, n'effacent point ſes beautez originales. La * ſavante apologiſte d'Homére nous aſſure que le poëte Grec perd infiniment par une traduction; qu'il n'eſt pas poſſible d'y faire paſſer la force, la nobleſſe, & l'ame de ſa poëſie. Mais on oſe dire que le Télémaque conſervera toûjours en toutes ſortes de langues, ſa force, ſa nobleſſe, ſon ame, & ſes beautez eſſentielles. C'eſt que l'excellence de ce poëme ne conſiſte pas dans l'arrangement heureux & harmonieux des paroles, ni même dans les agrémens que lui prête l'imagination; mais dans un goût ſublime de la vérité, dans des ſentimens

* Madame Dacier.

timens nobles & élevez, & dans la maniere naturelle, délicate & judicieuſe de les traiter. De pareilles beautez ſont de toutes les langues, de tous les tems, de tous les païs, & touchent également les bons eſprits & les grandes ames dans tout l'univers.

Prémiére objection contre le Télémaque.

On a formé pluſieurs objections contre le Télémaque : 1. Qu'il n'eſt pas en vers.

Reponse.

La verſification, ſelon Ariſtote, Denys d'Halicarnaſſe, & Strabon, n'eſt pas eſſentielle à l'Epopée. On peut l'écrire en proſe, comme on écrit des tragédies ſans rimes. On peut faire des vers ſans poëſie, & être tout poëtique ſans faire des vers par art : mais il faut naître poëte. Ce que fait la poëſie, n'eſt pas le nombre fixe & la cadence réglée des ſyllables ; mais le ſentiment qui anime tout, la fiction vive, les figures hardies, la beauté & la variété des images. C'eſt l'enthouſiaſme, le feu, l'impétuoſité, la force, un je ne ſai quoi, dans les paroles & les penſées, que la nature ſeule peut donner. On trouve toutes ces qualitez dans le Télémaque. L'auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Phérécide, Hécatée : *Il a imité parfaitement la poëſie, en rompant ſeulement la meſure ; mais il a conſervé toutes les autres beautés poëtiques.*

Notre age retrouve un Homére
Dans ce poëme ſalutaire,
Par la vertu même inventé ;
Les nymphes de la double cime
Ne l'affranchirent de la rime,
Qu'en faveur de la vérité *.

De plus, je ne ſai ſi la gêne des rimes, la régularité ſcrupuleuſe de notre conſtruction Européenne, jointe à ce nombre fixe & meſuré de pieds, ne diminueroient pas beaucoup l'effor & la paſſion de la poë-

* *Ode à Meſſieurs de l'Académie, par M. de la Motte.* Prémiére Ode.

ſie héroïque. Pour bien émouvoir les paſſions, on doit ſouvent retrancher l'ordre & la liaiſon. Voilà pourquoi les Grecs & les Romains, qui peignoient tout avec vivacité & goût, uſoient des inverſions de phraſes; leurs mots n'avoient point de place fixe; ils les arrangeoient comme ils vouloient. Les langues de l'Europe ſont un compoſé du Latin, & des jargons de toutes les nations barbares qui renverſérent l'empire Romain. Ces peuples du nord glaçoient tout, comme leur climat, par une froide régularité de ſyntaxe. Ils ne comprenoient point cette belle variété de longues & de bréves, qui imite ſi bien les mouvemens délicats de l'ame. Ils prononçoient tout avec le même froid, & ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les paroles qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques Italiens, quelques Eſpagnols ont tâché d'affranchir leur verſification de la gêne des rimes. Un poëte † Anglois y a réuſſi merveilleuſement, & a commencé même avec ſuccès d'introduire les inverſions de phraſes dans ſa langue. Peut-être que les François reprendront un jour cette noble liberté des Grecs & des Romains.

Seconde objection contre le Télémaque.

Quelques uns, par une ignorance groſſiére de la noble liberté du poëme épique, ont reproché au Télémaque qu'il eſt plein d'anachroniſmes.

Reponse.

L'auteur de ce poëme n'a fait qu'imiter le prince des poëtes Latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon * n'etoit pas contemporaine d'Enée. Le Pygmalion du Télémaque frére de cette Didon; Séſoſtris, qu'on dit avoir vêcu vers le même tems, &c. ne ſont pas plus des fautes que l'anachroniſme de Virgile. Pourquoi condamner un poëte de manquer quelquefois à l'ordre des tems, puiſque c'eſt une beauté de manquer quelquefois à l'ordre de la nature? Il ne ſeroit pas permis de contredire un point d'hiſtoire d'un tems peu éloigné: mais dans l'antiquité reculée,

† Milton, & après lui quantité d'autres.

* Selon la chronologie du célébre Newton, ces deux perſonnages étoient contemporains.

reculée, dont les annales ſont ſi incertaines & envelopées de tant d'obſcuritez, il eſt permis d'acommoder les traditions anciennes à ſon ſujet. C'eſt l'idée d'Ariſtote, confirmée par Horace. Quelques hiſtoriens ont écrit que Didon étoit chaſte; Pénélope impudique; qu'Héléne n'a jamais vu Troye, ni Enée l'Italie. Homére & Virgile n'ont pas fait difficulté des s'écarter de l'hiſtoire, pour rendre leurs fables plus inſtructives. Pourquoi ne ſera-t-il pas permis à l'auteur du Télémaque, pour l'inſtruction d'un jeune prince, de raſſembler les héros de l'antiquité, Télémaque, Séſoſtris, Neſtor, Idoménée, Pygmalion, Adraſte, pour unir dans un même tableau les differens caractéres des princes bons & mauvais, dont il faloit imiter les vertus, & éviter les vices?

Troiſiéme objection contre le Télémaque.

On trouve à redire que l'auteur du Télémaque ait inféré l'hiſtoire des amours de Calypſo & d'Eucharis dans ſon poëme, & pluſieurs deſcriptions ſemblables, qui paroiſſent, dit-on, trop paſſionnées.

Reponse.

La meilleure réponſe à cette objection eſt, l'effet qu'avoit produit le Télémaque dans le cœur du prince pour qui il avoit été écrit. Les perſonnes d'une condition commune n'ont pas le même beſoin d'être précautionnées contre les écueils, auxquels l'élévation & l'autorité expoſent ceux qui ſont deſtinez à régner. Si notre poëte avoit écrit pour un homme qui eût dû paſſer ſa vie dans l'obſcurité, ces deſcriptions lui auroient été moins néceſſaires. Mais pour un jeune prince, au milieu d'une cour où la galanterie paſſe pour politeſſe, où chaque objet réveille infailliblement le goût des plaiſirs, & où tout ce qui l'environne n'eſt occupé qu'à le ſéduire; pour un tel prince, dis-je, rien n'étoit plus néceſſaire que de lui repréſenter avec cette aimable pudeur, cette innocence & cette ſageſſe qu'on trouve dans le Télémaque, tous les détours ſéduiſans de l'amour inſenſé; que de lui peindre ce vice dans ſon beau imaginaire, pour lui faire ſentir enſuite ſa difformité réelle; & que de lui montrer l'abîme dans

toute ſa profondeur, pour l'empêcher d'y tomber, & l'éloigner même des bords d'un précipice ſi affreux. C'étoit donc une ſageſſe digne de notre auteur, de précautionner ſon éleve contre les folles paſſions de la jeuneſſe par la fable de Calypſo; & de lui donner dans l'hiſtoire d'Antiope l'exemple d'un amour chaſte & légitime. En nous repréſentant ainſi cette paſſion, tantôt comme une foibleſſe indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un héros, il nous montre que l'amour n'eſt pas au-deſſous de la majeſté de l'Epopée, & réunit par-là dans ſon poëme les paſſions tendres des Romains modernes, avec les vertus héroïques de la poëſie ancienne.

Quatriéme objection contre le Télémaque.

Quelques-uns croyent que l'auteur du Télémaque épuiſe trop ſon ſujet, par l'abondance & la richeſſe de ſon génie. Il dit tout, & ne laiſſe rien à penſer aux autres. Comme Homére, il met la nature toute entiére devant les yeux. On aime mieux un auteur, qui, comme Horace, renferme un grand ſens en peu de mots, & donne le plaiſir d'en développer l'étenduë.

Reponse.

Il eſt vrai que l'imagination ne peut rien ajoûter aux peintures de notre poëte: mais l'eſprit en ſuivant ſes idées s'ouvre & s'étend. Quand il s'agit ſeulement de peindre, ſes tableaux ſont parfaits, rien n'y manque. Quand il faut inſtruire, ſes lumiéres ſont fécondes, & nous y dévelopons une vaſte étenduë de penſées. Il ne laiſſe rien à imaginer, mais il donne infiniment à penſer. C'eſt ce qui convenoit au caractére du prince pour qui ſeul l'ouvrage a été fait. On démêloit en lui, au travers de l'enfance, une imagination féconde & heureuſe, un génie élevé & étendu, qui le rendoient ſenſible aux beaux endroits d'Homére & de Virgile. Ce fut ce qui inſpira à l'auteur le deſſein d'un poëme, qui renfermeroit également les beautez de l'un & de l'autre poëte. Cette affluence de belles images étoit néceſſaire pour occuper l'imagination, & former le goût, du prince. On voit aſſez que ces beautez n'auroient

roient pas plus coûté à ſupprimer qu'à produire, qu'elles coulent avec autant de deſſein que d'abondance, pour répondre aux beſoins du prince & aux vuës de l'auteur.

Cinquiéme objection contre le Télémaque.

On a objecté, que le héros & la fable de ce poëme n'ont point de rapport à la nation Françoiſe: Homére & Virgile ont intéreſſé les Grecs & les Romains, en choiſiſſent des actions & des acteurs dans les hiſtoires de leurs païs.

Reponse.

Si l'auteur n'a pas intéreſſé particuliérement la nation Françoiſe, il a fait plus, il a intéreſſé tout le genre humain. Son plan eſt encore plus vaſte que celui de l'un & de l'autre des deux poëtes anciens. Il eſt plus grand d'inſtruire tous les hommes enſemble, que de borner ſes préceptes à un païs particulier. L'amour propre veut qu'on rapporte tout à ſoi, & ſe trouve même dans l'amour de la patrie: mais une ame généreuſe doit avoir des vuës plus étenduës.

D'ailleurs, quel interêt la France n'a-t-elle point pris à un ouvrage, qui lui avoit formé un prince le plus propre à la gouverner un jour ſelon ſes beſoins & ſes deſirs, en pére des peuples & en héros Chrétien? Ce qu'on a vu de ce prince donnoit l'eſperance & les prémices de cet avenir; les voiſins de la France y prenoient déja part comme à un bonheur univerſel. La fable du prince *Grec* devenoit l'hiſtoire du prince *François.*

L'auteur avoit un deſſein plus grand que celui de plaire à ſa nation; il vouloit la ſervir à ſon inſçu, en contribuant à lui former un prince qui, juſques dans les jeux de ſon enfance, paroiſſoit né pour la combler de bonheur & de gloire. Cet auguſte enfant aimoit les fables & la mythologie; il faloit profiter de ſon goût, lui faire voir dans ce qu'il eſtimoit le ſolide & le beau, le ſimple & le grand, & lui imprimer par des faits touchans les principes généraux, qui pouvoient le précautionner contre les dangers de la plus haute naiſſance & de la puiſſance ſuprême. Dans ce deſ-

ſein, un héros Grec & un poëme d'après Homére & Virgile, les hiſtoires des païs, des tems, & des faits étrangers, étoient d'une convenance parfaite & peut-être unique pour mettre l'auteur en pleine liberté de peindre, avec vérité & force, tous les écueils qui menacent les ſouverains dans toute la ſuite des ſiécles.

Il arrive par une conſequence naturelle & néceſſaire, que ces véritez univerſelles peuvent quelquefois paroître avoir du rapport aux hiſtoires du tems, & aux ſituations actuelles; mais ce ne ſont jamais que des rapports généraux, indépendans de toute application particuliére; il falloit bien que les fictions deſtinées à former l'enfance du jeune prince, renfermaſſent des préceptes pour tous les momens de ſa vie.

Cette convenance des moralitez générales à toutes ſortes de circonſtances, fait admirer la fécondité, la profondeur, & la ſageſſe de l'auteur: mais elle n'excuſe pas l'injuſtice de ſes ennemis, qui ont voulu trouver dans ſon Télémaque certaines allégories odieuſes, & changer les deſſeins les plus ſages & les plus modérez en des ſatyres outrageantes contre tout ce qu'il reſpectoit le plus. On avoit renverſé les caractéres, pour y trouver des rapports imaginaires, & pour empoiſonner les intentions les plus pures. L'auteur devoit-il ſupprimer ces maximes fondamentales d'une morale & d'une politique ſi ſaine & ſi convenable, parce que la maniére la plus ſage de les dire ne pouvoit les mettre à couvert des interprétations de ceux qui ont le goût d'une baſſe malignité?

Notre illuſtre auteur a donc réuni dans ſon poëme les plus grandes beautez des anciens. Il a tout l'enthouſiaſme & l'abondance d'Homére, toute la magnificence & la régularité de Virgile. Comme le poëte Grec, il peint tout avec force, ſimplicité & vie, avec variété dans la fable, & diverſité dans les caractéres; ſes reflexions ſont morales, ſes deſcriptions vives, ſon imagination féconde; par-tout ce beau feu que la nature ſeule peut donner. Comme le poëte Latin, il garde parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caractéres,

caractéres, l'ordre & les régles de l'art. Son jugement est profond, & ses pensées élevées, tandis que le naturel s'unit au noble, & le simple au sublime. Par-tout l'art devient nature. Mais le héros de notre poëte est plus parfait que ceux d'Homere & de Virgile, sa morale est plus pure, & ses sentimens plus nobles. Concluons de tout ceci, que l'auteur du Télémaque a montré par ce poëme, que la nation Françoise est capable de toute la délicatesse des Grecs, & de tous les grands sentimens des Romains. L'éloge de l'auteur est celui de sa nation.

Fin du discours de M. Ramsay.

Carte des Voyages de Telemaque
A MAP of the Travels of Telemachus.

MEDITERRANEAN SEA

ADRIATCK SEA

AEGEAN. S.

Lybian Sea

RED S.

Here Telemachus loses his Ship

R. of the Trojans

R. of the Egyptians

Explanation of ye Letters

I. isle — S. sea
P. port — Te. tempest
Pr. promontory — R. rencounter
T. town — G. gulf

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Télémaque conduit par Minerve, ſous la figure de Mentor, aborde après un naufrage dans l'iſle de la Déeſſe Calypſo, qui regrettoit encore le départ d'Ulyſſe. La Déeſſe le reçoit favorablement, conçoit de la paſſion pour lui, lui offre l'immortalité, & lui demande le récit de ſes avantures. Il lui raconte ſon voyage à Pylos & à Lacédémone; ſon naufrage ſur la côte de Sicile; le péril où il fut d'être immolé aux mânes d'Anchiſe; le ſecours que Mentor & lui donnérent à Aceſte dans une incurſion de Barbares, & le ſoin que ce Roi eut de reconnoître ce ſervice, en leur donnant un vaiſſeau Tyrien pour retourner en leur pays.

CALYPSO ne pouvoit ſe conſoler du départ d'Ulyſſe: dans ſa douleur elle ſe trouvoit malheureuſe d'être immortelle. Sa grotte ne réſonnoit plus du doux chant de ſa voix: les nymphes qui la ſervoient n'oſoient lui parler. Elle ſe promenoit ſouvent ſeule ſur les gazons fleuris, dont un printems éternel bordoit ſon iſle: mais ces beaux lieux, loin de modérer ſa douleur, ne faiſoient que lui rappeller

peller le triſte ſouvenir d'Ulyſſée, qu'elle y avoit vû tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile ſur le rivage de la mer qu'elle arroſoit de ſes larmes, & elle étoit ſans ceſſe tournée vers le côté où le vaiſſeau d'Ulyſſe, fendant les ondes, avoit diſparu à ſes yeux. Tout-à-coup elle apperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en piéces, des rames écartées çà & là ſur le ſable, un gouvernail, un mât, des cordages flotans ſur la côte. Puis elle découvrit de loin deux hommes, dont l'un paroiſſoit âgé, l'autre, quoique jeune, reſſembloit à Ulyſſe. Il avoit ſa douceur & ſa fierté, avec ſa taille & ſa démarche majeſtueuſe. La Déeſſe comprit que c'étoit Télémaque fils de ce héros: mais quoique les Dieux ſurpaſſent de loin en connoiſſance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télémaque étoit accompagné. C'eſt que les Dieux ſupérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît; & Minerve, qui accompagnoit Télémaque ſous la figure de Mentor, ne vouloit pas être connuë de Calypſo. Cependant Calypſo ſe réjouïſſoit d'un naufrage qui mettoit dans ſon iſle le fils d'Ulyſſe, ſi ſemblable à ſon pére. Elle s'avance vers lui, & ſans faire ſemblant de ſavoir qui il eſt: D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon iſle? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impunément dans mon empire. Elle tâchoit de couvrir ſous ces paroles menaçantes la joye de ſon cœur, qui éclatoit malgré elle ſur ſon viſage.

Télémaque lui répondit: O vous, qui que vous ſoyez, mortelle ou Déeſſe (quoiqu'à vous voir on ne puiſſe vous prendre que pour une divinité) ſeriez-vous inſenſible au malheur d'un fils, qui, cherchant ſon pére à la merci des vents & des flots, a vû briſer ſon navire contre vos rochers? Quel eſt donc votre pére que vous cherchez, reprit la Déeſſe? Il ſe nomme Ulyſſe, dit Télémaque: c'eſt un des rois qui ont, après un ſiége de dix ans, renverſé la fameuſe Troye. Son nom fut

célébre





célébre dans la Gréce & dans toute l'Aſie par ſa valeur dans les combats, & plus encore par ſa ſageſſe dans les conſeils. Maintenant errant dans toute l'étenduë des mers, ils parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie ſemble fuir devant lui. Pénélope ſa femme, & moi qui ſuis ſon fils, nous avons perdu l'eſpérance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il eſt. Mais, que dis-je! peut-être qu'il eſt maintenant enſéveli dans les profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs; & ſi vous ſavez, ô Déeſſe, ce que les deſtinées on fait pour ſauver ou pour perdre Ulyſſe, daignez en inſtruire ſon fils Télémaque.

Calypſo étonnée & attendrie de voir dans une ſi vive jeuneſſe tant de ſageſſe & d'éloquence, ne pouvoit raſſaſier ſes yeux en le regardant, & elle demeuroit en ſilence. Enfin elle lui dit: Télémaque, nous vous apprendrons ce qui eſt arrivé à votre pére; mais l'hiſtoire en eſt longue: il eſt tems de vous délaſſer de vos travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils: venez, vous ſerez ma conſolation dans cette ſolitude; & je ferai votre bonheur, pourvû que vous ſachiez en jouïr.

Télémaque ſuivoit la Déeſſe, environnée d'une foule de jeunes nymphes, au-deſſus deſquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne, dans une forêt éléve ſes branches épaiſſes au-deſſus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de ſa beauté, la riche pourpre de ſa robe longue & flotante, ſes cheveux nouëz par derriére négligemement mais avec grace, le feu qui ſortoit de ſes yeux, & la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor, les yeux baiſſez gardant un ſilence modeſte, ſuivoit Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypſo, où Télémaque fut ſurpris de voir, avec une apparence de ſimplicité ruſtique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il eſt vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre,



célébre dans la Gréce & dans toute l'Aſie par ſa valeur dans les combats, & plus encore par ſa ſageſſe dans les conſeils. Maintenant errant dans toute l'étenduë des mers, ils parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie ſemble fuir devant lui. Pénélope ſa femme, & moi qui ſuis ſon fils, nous avons perdu l'eſpérance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il eſt. Mais, que dis-je! peut-être qu'il eſt maintenant enſéveli dans les profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs; & ſi vous ſavez, ô Déeſſe, ce que les deſtinées on fait pour ſauver ou pour perdre Ulyſſe, daignez en inſtruire ſon fils Télémaque.

Calypſo étonnée & attendrie de voir dans une ſi vive jeuneſſe tant de ſageſſe & d'éloquence, ne pouvoit raſſaſier ſes yeux en le regardant, & elle demeuroit en ſilence. Enfin elle lui dit: Télémaque, nous vous apprendrons ce qui eſt arrivé à votre pére; mais l'hiſtoire en eſt longue: il eſt tems de vous délaſſer de vos travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils: venez, vous ſerez ma conſolation dans cette ſolitude; & je ferai votre bonheur, pourvû que vous ſachiez en jouïr.

Télémaque ſuivoit la Déeſſe, environnée d'une foule de jeunes nymphes, au-deſſus deſquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne, dans une forêt éléve ſes branches épaiſſes au-deſſus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de ſa beauté, la riche pourpre de ſa robe longue & flotante, ſes cheveux nouëz par derriére négligemement mais avec grace, le feu qui ſortoit de ſes yeux, & la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor, les yeux baiſſez gardant un ſilence modeſte, ſuivoit Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypſo, où Télémaque fut ſurpris de voir, avec une apparence de ſimplicité ruſtique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il eſt vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre,

bre, ni colomnes, ni tableaux, ni ſtatuës: mais cette grotte étoit taillée dans le roc, en voutes pleines de rocailles & de coquilles; elle étoit tapiſſée d'une jeune vigne qui étendoit également ſes branches ſouples de tous côtez. Les doux Zéphirs conſervoient en ce lieu, malgré les ardeurs du Soleil, une délicieuſe fraîcheur. Des fontaines, coulant avec un doux murmure ſur des prez ſemez d'amaranthes & de violettes, formoient, en divers lieux, des bains auſſi purs & auſſi clairs que le criſtal. Mille fleurs naiſſantes émailloient les tapis verds, dont la grotte étoit environnée. Là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur, qui ſe renouvelle dans toutes les ſaiſons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois ſembloit couronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du Soleil ne pouvoient percer. Là on n'entendoit jamais que le chant des oiſeaux, ou le bruit d'un ruiſſeau, qui, ſe précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, & s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la Déeſſe étoit ſur le penchant d'une colline. De là on découvroit la mer quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle ſe briſoit en gémiſſant, & élevant ſes vagues comme des montagnes. D'un autre côté on voyoit une riviére, où ſe formoient des iſles bordées de tilleuls fleuris, & de hauts peupliers, qui portoient leurs têtes ſuperbes juſques dans les nuées. Les divers canaux, qui formoient ces iſles, ſembloient ſe jouër dans la campagne. Les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité; d'autres avoient un eau paiſible & dormante; d'autres par de longs détours revenoient ſur leurs pas, comme pour remonter vers leur ſource, & ſembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantez. On appercevoit de loin des collines & des montagnes, qui ſe perdoient dans les nuées, & dont la figure bizare formoit un horizon à ſouhait pour le plaiſir des yeux. Les montagnes voiſines étoient couvertes de pampre verd qui

qui pendoit en feſtons. Le raiſin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit ſe cacher ſous les feuilles, & la vigne étoit accablée ſous ſon fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, & tous les autres arbres, couvroient la campagne, & en faiſoient un grand jardin.

Calypſo, ayant montré à Télémaque toutes ces beautez naturelles, lui dit: Repoſez-vous, vos habits ſont mouillez, il eſt tems que vous en changiez; enſuite nous vous reverrons, & je vous raconterai des hiſtoires dont votre cœur ſera touché. En même tems elle le fit entrer, avec Mentor, dans le lieu le plus ſecret, & le plus reculé d'une grotte voiſine de celle où la Déeſſe demeuroit. Les nymphes avoient eu ſoin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cédre, dont la bonne odeur ſe répandoit de tous côtez, & elles y avoient laiſſé des habits pour les nouveaux hôtes. Télémaque, voyant qu'on lui avoit deſtiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaiſir qui eſt naturel à un jeune homme, en conſidérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave: Eſt-ce donc là, ô Télémaque, les penſées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulyſſe? Songez plutôt à ſoutenir la réputation de votre pére, & à vaincre la fortune qui vous perſécute. Un jeune homme qui aime à ſe parer vainement comme une femme, eſt indigne de la ſageſſe & de la gloire: la gloire n'eſt duë qu'à un cœur qui ſait ſouffrir la peine, & fouler aux pieds les plaiſirs.

Télémaque répondit en ſoupirant: Que les Dieux me faſſent périr, plutôt que de ſouffrir que la moleſſe & la volupté s'emparent de mon cœur: non, non, le fils d'Ulyſſe ne ſera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & efféminée. Mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver après notre naufrage cette Déeſſe, ou cette mortelle, qui nous comble de biens?

Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux: craignez ſes trompeuſes douceurs plus que les écueils qui ont briſé votre navire. Le naufrage & la mort ſont moins funeſtes que les plaiſirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeuneſſe eſt préſomptueuſe; elle ſe promet tout d'elle-même: quoique fragile, elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre; elle ſe confie legérement & ſans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces & flateuſes de Calypſo, qui ſe gliſſeront comme un ſerpent ſous les fleurs: craignez ce poiſon caché: défiez-vous de vous même, & attendez toûjours mes conſeils.

Enſuite ils retournérent auprès de Calypſo qui les attendoit. Les nymphes avec leurs cheveux treſſez & des habits blancs ſervirent d'abord un repas ſimple, mais exquis pour le goût & pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiſeaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs fléches à la chaſſe. Un vin, plus doux que le nectar, couloit des grands vaſes d'argent dans des taſſes d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le printems promet, & que l'automne répand ſur la terre. En même tems quatre jeunes nymphes ſe mirent à chanter. D'abord elles chantérent le combat des Dieux contre les géans; puis les amours de Jupiter & de Sémelé; la naiſſance de Bacchus & ſon éducation conduite par le vieux Siléne; la courſe d'Atalante & d'Hippoméne, qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au jardin des Heſpérides: enfin la guerre de Troye fut auſſi chantée, les combats d'Ulyſſe & ſa ſageſſe furent élevez juſqu'aux Cieux. La prémiére des nymphes, qui s'appelloit Leucothoé, joignit les accords de ſa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de ſon pére, les larmes qui coulérent le long de ſes joues, donnérent un nouveau luſtre à ſa beauté. Mais comme Calypſo apperçut

çut qu'il ne pouvoit manger, & qu'il étoit ſaiſi de douleur, elle fit ſigne aux nymphes. A l'inſtant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, & la deſcente d'Orphée aux enfers pour en retirer ſa chere Euridice.

Quand le repas fut fini, la Déeſſe prit Télémaque, & lui parla ainſi; Vous voyez, fils du grand Ulyſſe, avec quelle faveur je vous reçois; je ſuis immortelle; nul mortel ne peut entrer dans cette iſle ſans être puni de ſa témérité; & votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, ſi d'ailleurs je ne vous aimois. Votre Pére a eu le même bonheur que vous: mais hélas! il n'a pas ſû en profiter. Je l'ai gardé long-tems dans cette iſle; il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel: mais l'aveugle paſſion de retourner dans ſa miſérable patrie, lui fit rejetter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il ne reverra jamais. Il voulut me quitter; il partit, & je fus vengée par la tempête; ſon vaiſſeau, aprés avoir été long tems le jouët des vents, fut enſéveli dans les ondes. Profitez d'un ſi triſte exemple: après ſon naufrage vous n'avez plus rien à eſpérer, ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'iſle d'Ithaque après lui; conſolez-vous de l'avoir perdu, puiſque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, & un royaume qu'elle vous offre. La Déeſſe ajoûta à ces paroles de longs diſcours, pour montrer combien Ulyſſe avoit été heureux auprès d'elle. Elle raconta ſes avantures dans la caverne du Cyclope Polyphême, & chez Antiphates roi des Leſtrigons. Elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'iſle de Circé fille du Soleil, & les dangers qu'il avoit courus entre Scylle & Charybde. Elle repréſenta la derniére tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre, qu'il étoit péri dans ce naufrage, & elle ſupprima ſon arrivée dans l'iſle des Phéaciens.

Télémaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joye d'être ſi bien traité de Calypſo, reconnut enfin ſon artifice, & la ſageſſe des conſeils que Mentor venoit de lui donner. Il répondit en peu de mots: O Déeſſe, pardonnez à ma douleur. Maintenant je ne puis que m'affliger. Peut-être que dans la ſuite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez. Laiſſez-moi en ce moment pleurer mon pére. Vous ſavez mieux que moi combien il mérite d'être pleuré.

Calypſo n'oſa d'abord le preſſer davantage: elle feignit même d'entrer dans ſa douleur, & de s'attendrir pour Ulyſſe. Mais pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, & par quelles avantures il étoit ſur ſes côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, ſeroit trop long. Non, non, répondit-elle, il me tarde de les ſavoir, hâtez-vous de me les raconter. Elle le preſſa long-tems: enfin il ne put lui réſiſter, & il parla ainſi:

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres rois revenus du ſiége de Troye, des nouvelles de mon pére. Les amans de ma mére Pénélope furent ſurpris de mon départ; j'avois pris ſoin de le leur cacher, connoiſſant leur perfidie. Neſtor, que je vis à Pylos, ni Ménélas, qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre ſi mon pére étoit encore en vie. Laſſé de vivre toûjours en ſuſpens & dans l'incertitude, je me réſolus d'aller dans la Sicile, où j'avois ouï dire que mon pére avoit été jetté pas les vents. Mais le ſage Mentor, que voyez ici préſent, s'oppoſoit à ce téméraire deſſein; il me repréſentoit d'un côté les Cyclopes, géans monſtrueux qui dévorent les hommes; de l'autre la flotte d'Enée & les Troyens, qui étoient ſur ces côtes. Les Troyens, diſoit-il, ſont animez contre tous les Grecs: mais ſurtout ils répandroient avec plaiſir le ſang du fils d'Ulyſſe.

Retournez,

Retournez, continuoit-il, en Ithaque, peut-être que votre pére, aimé des Dieux, y ſera auſſi-tôt que vous; mais ſi les Dieux ont réſolu ſa perte, s'il ne doit jamais revoir ſa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mére, montrer votre ſageſſe à tous les peuples, & faire voir en vous à toute la Gréce un roi auſſi digne de régner que le fut jamais Ulyſſe lui-même. Ces paroles étoient ſalutaires; mais je n'étois pas aſſez prudent pour les écouter; je n'écoutai que ma paſſion. Le ſage Mentor m'aima juſqu'à me ſuivre dans un voyage téméraire, que j'entreprenois contre ſes conſeils; & les Dieux permirent que je fiſſe une faute, qui devoit ſervir à me corriger de ma préſomption.

Pendant que Télémaque parloit, Calypſo regardoit Mentor. Elle étoit étonnée: elle croyoit ſentir en lui quelque choſe de divin; mais elle ne pouvoit démêler ſes penſées confuſes. Ainſi elle demeuroit pleine de crainte & de défiance à la vuë de cet inconnu. Alors elle appréhenda de laiſſer voir ſon trouble; Continuez, dit-elle à Télémaque, & ſatisfaites ma curioſité. Télémaque reprit ainſi:

Nous eûmes aſſez long-tems un vent favorable pour aller en Sicile; mais enſuite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux, & nous fûmes envelopez dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs nous apperçûmes d'autres vaiſſeaux expoſez au même péril, & nous reconnûmes bientôt que c'étoient les vaiſſeaux d'Enée. Ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeuneſſe imprudente m'avoit empêché de conſidérer attentivement. Mentor parut dans ce danger, non ſeulement ferme & intrépide, mais plus gai qu'à l'ordinaire. C'étoit lui qui m'encourageoit: je ſentois qu'il m'inſpiroit une force invincible. Il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote étoit troublé. Je lui diſois: Mon cher Mentor,

pourquoi ai-je refuſé de ſuivre vos conſeils ? Ne ſuis je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même, dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du paſſé, ni modération pour ménager le préſent ? O ! ſi jamais nous échappons de cette tempête, je me défierai de moi-même, comme de mon plus dangéreux ennemi ; c'eſt vous, Mentor, que je croirai toûjours.

Mentor en ſouriant me répondit : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite : il ſuffit que vous la ſentiez, & qu'elle vous ſerve à être une autre fois plus modéré dans vos déſirs. Mais quand le péril ſera paſſé, la préſomption reviendra peut-être ; maintenant il faut ſe ſoutenir par le courage. Avant que de ſe jetter dans le péril, il faut le prévoir & le craindre : mais quand on y eſt, il ne reſte plus qu'à le mépriſer. Soyez donc le digne fils d'Ulyſſe ; montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur & le courage du ſage Mentor me charmérent : mais je fus encore bien plus ſurpris, quand je vis avec quelle addreſſe il nous délivra des Troyens. Dans le moment, où le Ciel commençoit à s'éclaircir, & où les Troyens nous voyant de près n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaiſſeaux, qui étoit preſque ſemblable au nôtre, & que la tempête avoit écarté ; la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il ſe hâta de mettre ſur notre poupe des couronnes de fleurs ſemblables : il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celle des Troyens : il ordonna à tous nos rameurs de ſe baiſſer le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous paſſâmes au milieu de leur flotte : ils pouſſérent des cris de joye en nous voyant, comme en voyant les compagnons qu'ils avoient cru perdus ; nous fûmes même contraints, par la violence de la mer, d'aller aſſez long-tems avec eux. Enfin nous demeurâmes un peu derriére ; & pendant que les vents impétueux les pouſ-

ſoient

ſoient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames ſur la côte voiſine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet; mais ce que nous cherchions n'étoit guére moins funeſte que la flotte qui nous faiſoit fuir. Nous trouvâmes ſur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs; c'étoit-là que régnoit le vieux Aceſte ſorti de Troye. A peine fûmes-nous arrivez ſur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'iſle armez pour les ſurprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaiſſeau dans le prémier emportement, ils égorgent tous nos compagnons, ils ne réſervent que Mentor & moi pour nous préſenter à Aceſte, afin qu'il pût ſavoir de nous quels étoient nos deſſeins, & d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derriére le dos, & notre mort n'étoit retardée que pour nous faire ſervir de ſpectacle à un peuple cruel, quand on ſauroit que nous étions Grecs.

On nous préſenta d'abord à Aceſte, qui, tenant ſon ſceptre d'or en main, jugeoit les peuples, & ſe préparoit à un grand ſacrifice. Il nous demanda d'un ton ſévére quel étoit notre pays, & le ſujet de notre voyage. Mentor ſe hâta de répondre, & lui dit: Nous venons des côtes de la grande Heſpérie, & notre patrie n'eſt pas loin de là. Ainſi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceſte, ſans l'écouter davantage, & nous prenant pour des étrangers, qui cachoient leur deſſein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voiſine, où nous ſervirions en eſclaves ſous ceux qui gouvernoient ſes troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai: O roi! faites nous mourir plutôt que de nous traiter ſi indignement. Sachez que je ſuis Télémaque, fils du ſage Ulyſſe roi des Ithaciens; je cherche mon pére dans toutes les mers; ſi je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie,

patrie, ni éviter la ſervitude, ôtez-moi la vie que je ne ſaurois ſupporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria, qu'il faloit faire périr le fils de ce cruel Ulyſſe, dont les artifices avoient renverſé la ville de Troye. O fils d'Ulyſſe, me dit Aceſte, je ne puis refuſer votre ſang aux mânes de tant de Troyens, que votre pére a précipitez ſur les rivages du noir Cocyte; vous & celui qui vous méne, vous périrez. En même tems un vieillard de la troupe propoſa au roi de nous immoler ſur le tombeau d'Anchiſe. Leur ſang, diſoit-il, ſera agréable à l'ombre de ce héros; Enée même, quand il ſaura un tel ſacrifice, ſera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette propoſition, & on ne ſongea plus qu'à nous immoler. Déja on nous menoit ſur le tombeau d'Anchiſe; on y avoit dreſſé deux autels, où le feu ſacré étoit allumé; le glaive qui devoit nous percer, étoit devant nos yeux; on nous avoit couronnez de fleurs, & nulle compaſſion ne pouvoit garantir notre vie. C'étoit fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à parler au roi, & lui dit:

O Aceſte, ſi le malheur du jeune Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher; du moins que votre propre intérêt vous touche. La ſcience que j'ai acquiſe des préſages & de la volonté des Dieux, me fait connoître qu'avant que trois jours ſoient écoulez, vous ſerez attaqué par des peuples barbares, qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville, & pour ravager tout votre pays: hâtez-vous de les prévenir; mettez vos peuples ſous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au-dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction eſt fauſſe, vous ſerez libre de nous immoler dans trois jours: ſi

au

au contraire elle eſt véritable, ſouvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceſte fut étonné de ces paroles, que Mentor lui diſoit avec une aſſurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger, que les Dieux qui vous ont ſi mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une ſageſſe qui eſt plus eſtimable que toutes les proſpéritez. En même tems il retarda le ſacrifice, & donna avec diligence les ordres néceſſaires pour prévenir l'attaque, dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtez que des femmes tremblantes, des vieillards courbez, des petits enfans les larmes aux yeux, qui ſe retiroient dans la ville. Les troupeaux de bœufs mugiſſans & de brebis bélantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, & ne pouvant trouver aſſez d'etables pour être mis à couvert. C'etoit de toutes parts des bruits confus de gens qui ſe pouſſoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient ſans ſavoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la ville, ſe croyant plus ſages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un impoſteur, qui avoit fait une fauſſe prédiction pour ſauver ſa vie.

Avant la fin du troiſiéme jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces penſées, on vit ſur le penchant des montagnes voiſines un tourbillon de pouſſiére; puis on apperçut une troupe innombrable de barbares armez. C'etoient les Himériens, peuples féroces, avec les nations qui habitent ſur les monts Nébrodes, & ſur le ſommet d'Agragas, où régne un hyver que les Zephirs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient mépriſé la prédiction de Mentor, perdirent leurs eſclaves & leurs troupeaux. Le roi dit à Mentor: J'oublie que vous êtes des Grecs; nos ennemis deviennent nos amis fidéles; les Dieux vous ont envoyez pour nous ſauver; je n'attens pas moins

de

de votre valeur que de la ſageſſe de vos conſeils ; hâtez-vous de nous ſecourir.

Mentor montre dans ſes yeux une audace qui étonne les plus fiers combatans. Il prend un bouclier, un caſque, une épée, une lance : il range les ſoldats d'Aceſte ; il marche à leur tête, & s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceſte, quoique plein de courage, ne peut dans ſa vieilleſſe le ſuivre que de loin. Je le ſuis de plus prés : mais je ne puis égaler ſa valeur. Sa cuiraſſe reſſembloit dans le combat à l'immortelle Egide. La mort couroit de rang en rang partout où tomboient ſes coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore, & qui entre dans un troupeau de foibles brebis, il déchire, il égorge, il nage dans le ſang ; & les bergers loin de ſecourir le troupeau, fuyent tremblans pour ſe dérober à ſa fureur.

Ces Barbares, qui eſpéroient de ſurprendre la ville, furent eux-mêmes ſurpris & déconcertez. Les ſujets d'Aceſte, animez par l'éxemple & par les paroles de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne ſe croyoient point capables. De ma lance je renverſai le fils du roi de ce peuple ennemi ; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi : car ce peuple venoit d'une race de géans, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il mépriſoit un ennemi auſſi foible que moi : mais ſans m'étonner de ſa force prodigieuſe, ni de ſon air ſauvage & brutal, je pouſſai ma lance contre ſa poitrine, & je lui fis vomir en expirant des torrens d'un ſang noir. Il penſa m'écraſer dans ſa chute. Le bruit de ſes armes retentit juſqu'aux montagnes. Je pris ſes dépouilles, & je revins trouver Aceſte. Mentor, ayant achevé de mettre les ennemis en déſordre, les tailla en piéces, & pouſſa les fuyards juſques dans les forêts.

Un ſuccés ſi ineſpéré fit regarder Mentor comme un homme chéri & inſpiré des Dieux. Aceſte touché de reconnoiſſance, nous avertit qu'il craignoit tout pour

pour nous, ſi les vaiſſeaux d'Enée, revenoient en Sicile. Il nous en donna un pour retourner ſans retardement en notre pays, nous combla de préſens, & nous preſſa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit. Mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de ſa nation, de peur qu'ils ne fuſſent trop expoſez ſur les côtes de la Gréce. Il nous donna des marchands Phéniciens, qui, étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, & qui devoient ramener le vaiſſeau à Aceſte, quand ils nous auroient laiſſé en Ithaque: mais les Dieux, qui ſe jouënt des deſſeins des hommes, nous reſervoient à d'autres dangers.

Fin du prémier Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'il fut pris dans le vaiſſeau Tyrien par la flote de Séſoſtris, & emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce pays, & la ſageſſe du gouvernement de ſon roi. Il ajoute que Mentor fut envoyé eſclave en Ethiopie ; que lui-même Télémaque fut réduit à conduire un troupeau dans le déſert d'Oaſis ; que Termoſiris prêtre d'Apollon le conſola, en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois berger chez le roi Admète ; que Séſoſtris avoit enfin appris tout ce qu'il faiſoit de merveilleux parmi les bergers ; qu'il l'avoit rappellé étant perſuadé de ſon innocence, & lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque : mais que la mort de ce roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs ; qu'on le mit en priſon dans une tour ſur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau roi Boccoris, qui périt dans un combat contre ſes ſujets révoltez, & ſecourus par les Tyriens.

LES Tyriens, par leur fierté, avoient irrité contre eux le roi Séſoſtris, qui régnoit en Egypte, & qui avoit conquis tant de royaumes. Les richeſſes qu'ils ont acquiſes par le commerce, & la force de l'imprenable

l'imprenable ville de Tyr ſituée dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples. Ils avoient refuſé de payer à Séſoſtris le tribut qu'il leur avoit impoſé en revenant de ſes conquêtes; & ils avoient fourni des troupes à ſon frére, qui avoit voulu le maſſacrer à ſon retour, au milieu des réjouïſſances d'un grand feſtin.

Séſoſtris avoit réſolu, pour abbattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaiſſeaux alloient de tous côtez cherchans les Phéniciens. Une flote Egyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vuë les montagnes de la Sicile. Le port & la terre ſembloient fuir derriére nous, & ſe perdre dans les nuës. En même tems nous voyons approcher les navires des Egyptiens ſemblables à une ville flotante. Les Phéniciens les reconnurent, & voulurent s'en éloigner: mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres; le vent les favoriſoit; leurs rameurs étoient en plus grand nombre. Ils nous abordent, nous prennent, & nous emménent priſonniers en Egypte.

En vain je leur repréſentai que nous n'étions pas Phéniciens: à peine daignérent-ils m'écouter. Ils nous regardérent comme des eſclaves dont les Phéniciens trafiquoient, & ils ne ſongérent qu'au profit d'une telle priſe. Déja nous remarquons les eaux de la mer qui blanchiſſent par le mêlange de celles du Nil, & nous voyons la côte d'Egypte preſqu'auſſi baſſe que la mer. Enſuite nous arrivons à l'iſle de Pharos, voiſine de la ville de No. De là nous remontons le Nil juſqu'à Memphis.

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus inſenſibles à tous les plaiſirs, nos yeux auroient été charmez de voir cette fertile terre d'Egypte, ſemblable à un jardin délicieux arroſé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les yeux ſur les deux rivages, ſans appercevoir des villes opulentes, des maiſons de campagne agréablement ſituées, des

terres qui ſe couvroient tous les ans d'une moiſſon dorée ſans ſe repoſer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étoient accablez ſous le poids des fruits que la terre épanchoit de ſon ſein; des bergers qui faiſoient répéter les doux ſons de leurs flutes & de leurs chalumeaux à tous les echos d'alentour.

Heureux, diſoit Mentor, le peuple qui eſt conduit par un ſage roi! il eſt dans l'abondance, il vit heureux, & aime celui à qui il doit tout ſon bonheur. C'eſt ainſi, ajoutoit-il, ô Télémaque, que vous devez régner, & faire la joye de vos peuples, ſi jamais les Dieux vous font poſſeder le royaume de votre pére. Aimez vos peuples comme vos enfans, goûtez le plaiſir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puiſſent jamais ſentir la paix & la joye, ſans ſe reſſouvenir que c'eſt un bon roi qui leur a fait ces riches préſens. Les rois, qui ne ſongent qu'à ſe faire craindre, & qu'à abbatre leurs ſujets pour les rendre plus ſoumis, ſont les fléaux du genre humain. Ils ſont craints comme ils le veulent être, mais ils ſont haïs, déteſtez; & ils ont encore plus à craindre de leurs ſujets, que leurs ſujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor: Hélas! il n'eſt pas queſtion de ſonger aux maximes ſuivant leſquelles on doit régner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous, nous ne reverrons jamais ni notre patrie ni Pénélope: & quand même Ulyſſe retourneroit plein de gloire dans ſon royaume, il n'aura jamais la joye de m'y voir; jamais je n'aurai celle de lui obéïr pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor: nulle autre penſée ne nous eſt plus permiſe: mourons, puiſque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainſi, de profonds ſoupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignoit les maux avant qu'ils arrivaſſent, ne ſavoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivez. Indigne fils du ſage Ulyſſe! s'écrioit-il, Quoi donc,

donc, vous vous laiſſez vaincre à votre malheur! Sachez que vous reverrez un jour l'iſle d'Ithaque & Pénélope: vous verrez, même dans ſa prémiére gloire, celui que vous n'avez jamais connu, l'invincible Ulyſſe, que la fortune ne peut abbattre, & qui, dans ſes malheurs encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais. O! s'il pouvoit apprendre, dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté, que ſon fils ne ſait imiter ni ſa patience ni ſon courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, & lui ſeroit plus rude que tous les malheurs qu'il ſouffre depuis ſi long-tems.

Enſuite Mentor me faiſoit remarquer la joye & l'abondance répanduë dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit juſqu'à vingt-deux mille villes. Il admiroit la bonne police de ces villes; la juſtice éxercée en faveur du pauvre contre le riche; la bonne éducation des enfans qu'on accoutumoit à l'obéiſſance, au travail, à la ſobriété, à l'amour des arts, ou des lettres; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la religion, le deſintéreſſement, le déſir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, & la crainte pour les Dieux que chaque pére inſpiroit à ſes enfans. Il ne ſe laſſoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me diſoit-il ſans ceſſe, le peuple qu'un ſage roi conduit ainſi! mais encore plus heureux le roi qui fait le bonheur de tant de peuples, & qui trouve le ſien dans ſa vertu! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte; c'eſt celui de l'amour. Non ſeulement on lui obéït, mais encore on aime à lui obéïr: il régne dans tous les cœurs; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit ſa vie pour lui.

Je remarquois ce que diſoit Mentor, & je ſentois renaître mon courage au fond de mon cœur, à meſure que ce ſage ami me parloit. Auſſi-tôt que nous fûmes arrivez à Memphis, ville opulente & magnifique, le gouverneur ordonna que nous irions juſqu'à

Thébes, pour être préſentez au roi Séſoſtris, qui vouloit examiner les choſes par lui-même, & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, juſqu'à cette fameuſe Thébes à cent portes, où habitoit ce grand roi. Cette ville nous parut d'une étenduë immenſe, & plus peuplée que les plus floriſſantes villes de la Gréce. La police y eſt parfaite pour la propreté des ruës, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, & pour la ſureté publique. Les places ſont ornées de fontaines & d'obéliſques; les temples ſont de marbre, & d'une architecture ſimple, mais majeſtueuſe. Le palais du prince eſt lui ſeul comme une grande ville: on n'y voit que colomnes de marbre, que pyramides & obéliſques, que ſtatuës coloſſales, que meubles d'or & d'argent maſſifs.

Ceux qui nous avoient pris, dirent au roi que nous avions été trouvez dans un navire Phénicien. Il écoutoit chaque jour, à certaines heures réglées, tous ceux de ſes ſujets qui avoient ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne mépriſoit ni ne rebutoit perſonne, & ne croyoit être roi que pour faire du bien à ſes ſujets, qu'il aimoit comme ſes enfans. Pour les etrangers, il les recevoit avec bonté & vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on apprenoit toujours quelque choſe d'utile, en s'inſtruiſant des mœurs & des maximes des peuples éloignez. Cette curioſité du roi fit qu'on nous préſenta à lui. Il étoit ſur un trône d'yvoire, tenant en main un ſceptre d'or: il étoit déja vieux, mais agréable, plein de douceur & de majeſté. Il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une ſageſſe qu'on admiroit ſans flaterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, & à rendre une exacte juſtice, il ſe délaſſoit le ſoir à écouter des hommes ſavans, ou à converſer avec les plus honnêtes gens, qu'il ſavoit bien choiſir pour les admettre dans ſa familiarité.

familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute ſa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faſte des rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un des ſes ſujets, que je vous dépeindrai tout à l'heure.

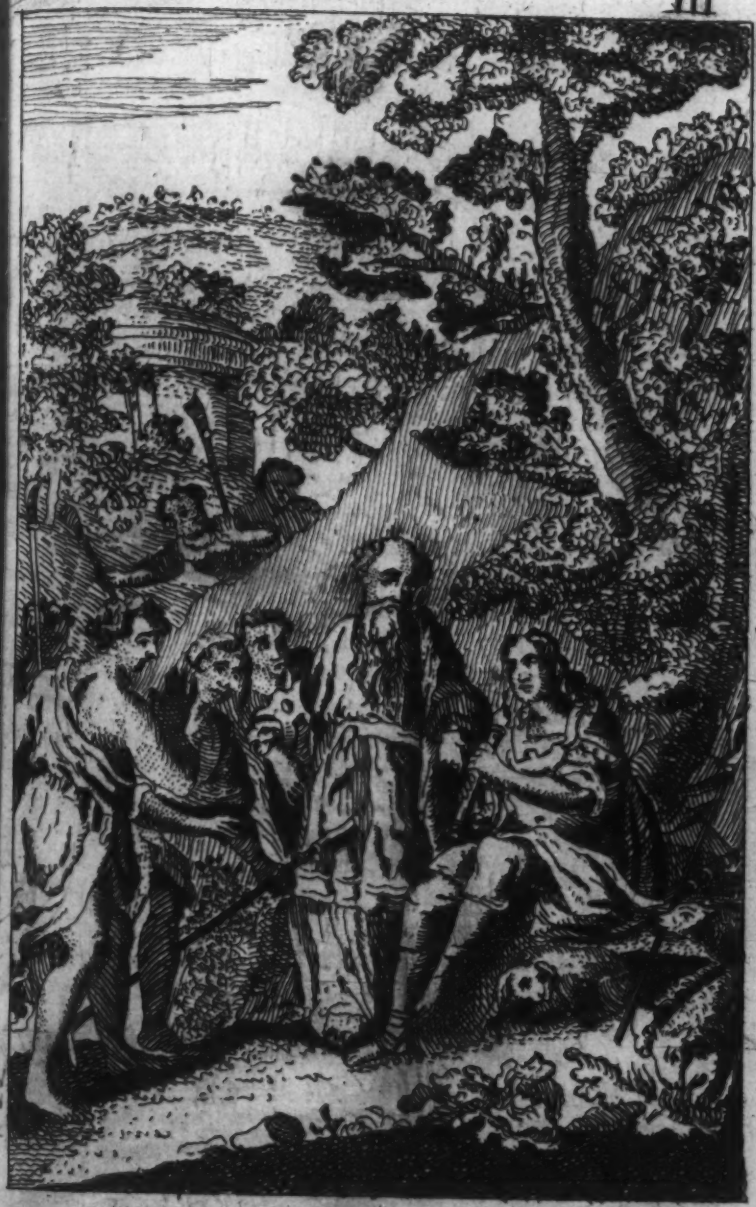
Quand il me vit, il fut touché de ma jeuneſſe; il me demanda ma patrie et mon nom; nous fûmes étonnez de la ſageſſe qui parloit par ſa bouche. Je lui répondis: O grand roi, vous n'ignorez pas le ſiége de Troye qui a duré dix ans, & ſa ruïne qui a coûté tant de ſang à toute la Gréce. Ulyſſe mon pére a été un des principaux rois qui ont ruïné cette ville. Il erre ſur toutes les mers ſans pouvoir retrouver l'iſle d'Ithaque, qui eſt ſon royaume: je le cherche; & un malheur, ſemblable au ſien, fait que j'ai été pris. Rendez moi à mon pére & à ma patrie: Ainſi puiſſent les Dieux vous conſerver à vos enfans, & leur faire ſentir la joye de vivre ſous un ſi bon pére!

Séſoſtris continuoit à me regarder d'un œil de compaſſion: mais voulant ſavoir ſi ce que je diſois étoit vrai, il nous renvoya à un des ſes officiers, qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaiſſeau, ſi nous étions effectivement ou Grecs ou Phéniciens. S'ils ſont Phéniciens, dit le roi, il faut doublement les punir pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche menſonge. Si au contraire ils ſont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoye dans leur pays ſur un de mes vaiſſeaux: car j'aime la Gréce; pluſieurs Egyptiens y ont donné des loix; je connois la vertu d'Hercule; la gloire d'Achille eſt parvenuë juſqu'à nous, & j'admire ce qu'on m'a raconté de la ſageſſe du malheureux Ulyſſe. Mon plaiſir eſt de ſecourir la vertu malheureuſe.

L'officier auquel le roi renvoya l'éxamen de notre affaire, avoit l'ame auſſi corrompuë & auſſi artificieuſe, que Séſoſtris étoit ſincére & généreux. Cet

officier ſe nommoit Métophis. Il nous interrogea pour tâcher de nous ſurprendre ; & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de ſageſſe que moi, il le regarda avec averſion & avec défiance ; car les méchans s'irritent contre les bons. Il nous ſépara, & depuis ce tems-là je ne ſus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette ſéparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis eſpéroit toûjours qu'en nous queſtionnant ſéparément, il pourroit nous faire dire des choſes contraires ; ſur-tout il croyoit m'éblouïr par ſes promeſſes flateuſes, & me faire avouër ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité : mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au roi que nous étions des Phéniciens, pour nous faire ſes eſclaves. En effet, malgré notre innocence & malgré la ſageſſe du roi, il trouva le moyen de le tromper. Helas ! à quoi les rois ſont-ils expoſez ? Les plus ſages mêmes ſont ſouvent ſurpris. Des hommes artificieux & intéreſſez les environnent ; les bons ſe retirent, parce qu'ils ne ſont ni empreſſez ni flateurs : les bons attendent qu'on les cherche, & les princes ne ſavent guère les aller chercher. Au contraire, les méchans ſont hardis, trompeurs, empreſſez à s'inſinuer & à plaire, adroits à diſſimuler, prêts à tout faire contre l'honneur & la conſcience, pour contenter les paſſions de celui qui régne. O ! qu'un roi eſt malheureux d'être expoſé aux artifices des méchans ! il eſt perdu s'il ne repouſſe la flaterie, & s'il n'aime ceux qui diſent hardiment la vérité. Voilà les réflexions que je faiſois dans mon malheur, & je rappellois tout ce que j'avois ouï dire à Mentor.

Cependant Métophis m'envoya vers les montagnes du déſert d'Oaſis avec ſes eſclaves, afin que je ſerviſſe avec eux à conduire ſes grands troupeaux. En cet endroit Calypſo interrompit Télémaque, diſant : Eh bien, que fites-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la ſervitude ? Télémaque répondit : Mon malheur croiſſoit toûjours ; je n'avois plus la miſérable





miſérable conſolation de choiſir entre la ſervitude & la mort; il falut être eſclave, & épuiſer, pour ainſi dire, toutes les rigueurs de la fortune. Il ne me reſtoit plus aucune eſpérance, & je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, & qu'il les avoit ſuivis en Ethiopie.

Pour moi j'arrivai dans des déſerts affreux: on y voit des ſables brûlans au milieu des plaines; des neiges qui ne fondent jamais, & qui font un hyver perpétuel ſur le ſommet des montagnes; & on trouve ſeulement pour nourrir les troupeaux des pâturages parmi des rochers. Vers le milieu de ces montagnes eſcarpées, les vallées ſont ſi profondes, qu'à peine le ſoleil y peut faire luire ſes rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays, que des bergers auſſi ſauvages que le pays même. Là je paſſois les nuits à déplorer mon malheur, & les jours à ſuivre un troupeau pour éviter la fureur brutale d'un prémier eſclave, qui eſpérant d'obtenir ſa liberté accuſoit ſans ceſſe les autres, pour faire valoir à ſon maître ſon zéle & ſon attachement à ſes intérêts. Cet eſclave ſe nommoit Butis: je devois ſuccomber dans cette occaſion. La douleur me preſſant, j'oubliai un jour mon troupeau, & je m'étendis ſur l'herbe auprès d'une caverne, où j'attendois la mort, ne pouvant plus ſupporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit; les chênes & les pins ſembloient deſcendre du ſommet de la montagne; les vents retenoient leurs haleines; une voix mugiſſante ſortit de la caverne, & me fit entendre ces paroles: " Fils du ſage Ulyſſe, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience. Les princes qui ont toujoûrs été heureux, ne ſont guére dignes de l'être; la moleſſe les corrompt, l'orgueil les enyvre. Que tu ſeras heureux, ſi tu ſurmontes tes malheurs, & ſi tu ne les oublies jamais! Tu reverras Ithaque, & ta gloire montera juſqu'aux aſtres. Quand tu ſeras le maître des autres hommes, ſouvien-toi que tu as été foible, pauvre & ſouffrant comme

comme eux ; prens plaiſir à les ſoulager ; aime ton peuple, déteſte la flaterie, & ſache que tu ne ſeras grand qu'autant que tu ſeras modéré, & courageux pour vaincre tes paſſions."

Ces paroles divines entrérent juſqu'au fond de mon cœur, elles y firent renaître la joye & le courage. Je ne ſentis point cette horreur qui fait dreſſer les cheveux ſur la tête, & qui glace le ſang dans les veines, quand les Dieux ſe communiquent aux mortels : Je me levai tranquille, j'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel, Minerve à qui je crus devoir cet oracle. En même tems je me trouvai un nouvel homme ; la ſageſſe éclairoit mon eſprit ; je ſentois une douce force pour modérer toutes mes paſſions, & pour arrêter l'impétuoſité de ma jeuneſſe. Je me fis aimer de tous les bergers du déſert ; ma douceur, ma patience, mon exactitude, appaiſérent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité ſur les autres eſclaves, & qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux ſupporter l'ennui de la captivité & de la ſolitude, je cherchois des livres ; car j'étois accablé de triſteſſe, faute de quelque inſtruction qui pût nourrir mon eſprit, & le ſoutenir. Heureux, diſois-je, ceux qui ſe dégoûtent des plaiſirs violens, & qui ſavent ſe contenter des douceurs d'une vie innocente ! Heureux ceux qui ſe divertiſſent en s'inſtruiſant, & qui ſe plaiſent à cultiver leur eſprit par les ſciences ! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toûjours avec eux dequoi s'entretenir ; & l'ennui qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, eſt inconnu à ceux qui ſavent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, & qui ne ſont point comme moi privez de la lecture ! Pendant que ces penſées rouloient dans mon eſprit, je m'enfonçai dans une ſombre forêt, où j'apperçus tout à coup un vieillard qui tenoit un livre à la main.

Ce vieillard avoit un grand front, chauve, & un peu ridé : une barbe blanche pendoit juſqu'à ſa ceinture ; ſa

ſa taille étoit haute & majeſtueuſe, ſon teint étoit encore frais & vermeil, ſes yeux vifs & perçans, ſa voix douce, ſes paroles ſimples & aimables. Jamais je n'ai vû un ſi vénérable vieillard; il s'appelloit Termoſiris; il étoit prêtre d'Apollon, qu'il ſervoit dans un temple de marbre, que les rois d'Egypte avoient conſacré à ce Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'hymnes en l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié, nous nous entretenons. Il racontoit ſi bien les choſes paſſées, qu'on croyoit les voir; mais il les racontoit courtement, & jamais ſes hiſtoires ne m'ont laſſé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde ſageſſe, qui lui faiſoit connoître les hommes, & les deſſeins dont ils ſont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaiſant, & la jeuneſſe la plus enjouée n'a point autant de graces qu'en avoit cet homme dans une vieilleſſe ſi avancée; auſſi aimoit-il les jeunes gens, lorſqu'ils étoient dociles, & qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, & me donna des livres pour me conſoler; il m'appelloit ſon fils. Je lui diſois ſouvent: Mon pére, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi; ils m'ont donné en vous un autre ſoutien. Cet homme, ſemblable à Orphée ou à Linus, étoit ſans doute inſpiré des Dieux. Il me récitoit les vers qu'il avoit faits, & me donnoit ceux de pluſieurs excellens poëtes favoriſez des Muſes. Lorſqu'il étoit revêtu de ſa longue robe d'une éclatante blancheur, & qu'il prenoit en main ſa lyre d'yvoire, les tigres, les ours, les lions, venoient le flater & lécher ſes pieds. Les ſatyres ſortoient des forêts pour danſer autour de lui, les arbres mêmes paroiſſoient émus, & vous auriez cru que les rochers attendris alloient deſcendre du haut des montagnes aux charmes de ſes doux accens. Il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des héros, & la ſageſſe des hommes qui préférent la gloire aux plaiſirs.

Il me disoit souvent que je devois prendre courage, & que les Dieux n'abandonneroient ni Ulysse ni son fils. Enfin il m'assura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enseigner aux bergers à cultiver les Muses. Apollon, disoit-il, indigné de ce que Jupiter par ses foudres troubloit le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & il les perça de ses fléches. Aussi-tôt le mont Etna cessa de vomir des tourbillons de flames; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui frappant l'enclume faisoient gémir les profondes cavernes de la terre, & les abîmes de la mer. Le fer & l'airain, n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à se rouiller. Vulcain furieux sort de sa fournaise; quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe; il arrive suant & couvert de poussiére dans l'assemblée des Dieux; il fait des plaintes améres. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du Ciel, et le précipite sur la terre. Son char vuide faisoit de lui-méme son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits, avec le changement régulier des saisons. Apollon, dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire berger, & de garder les troupeaux du roi Admète. Il jouoit de la flute, & tous les autres bergers venoient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine, écouter ses chansons. Jusques-là ils avoient mené une vie sauvage & brutale; ils ne savoient que conduire leurs brebris, les tondre, traire leur lait, & faire des fromages: toute la campagne étoit comme un désert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous les bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le printems se couronne, les parfums qu'il répand, & la verdure qui naît sous ses pas; puis il chantoit les délicieuses nuits de l'été, où les Zéphirs rafraîchissent les hommes, & où la rosée désaltére la terre. Il mêlôit aussi dans ses chansons les fruits dorez

dorez dont l'automne récompenſe les travaux des laboureurs, & le repos de l'hyver, pendant lequel la jeuneſſe folâtre danſe auprès du feu. Enfin il repréſentoit les forêts ſombres qui couvrent les montagnes, & les creux vallons, où les riviéres par mille détours ſemblent ſe jouër au milieu des riantes prairies. Il apprit ainſi aux bergers quels ſont les charmes de la vie champêtre, quand on ſait goûter ce que la ſimple nature a de gracieux. Bientôt les bergers avec leurs flutes ſe virent plus heureux que les rois, & leurs cabanes attiroient en foule les plaiſirs purs qui fuyent les palais dorez: les jeux, les ris, les graces, ſuivoient par tout les innocentes bergéres. Tous les jours étoient des jours des fêtes. On n'entendoit plus que le gazouillement des oiſeaux, ou la douce haleine des Zephirs, qui ſe jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chanſons que les Muſes inſpiroient aux bergers qui ſuivoient Apollon. Ce Dieu leur enſeignoit à remporter le prix de la courſe, & à percer de fléches les daims & les cerfs. Les Dieux mêmes devinrent jaloux des bergers; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, & ils rapellérent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette hiſtoire doit vous inſtruire: Puiſque vous êtes dans l'état où fut Apollon, défrichez cette terre ſauvage; faites fleurir comme lui le déſert; apprenez à tous ces bergers quels ſont les charmes de l'harmonie; adouciſſez les cœurs farouches; montrez-leur l'aimable vertu; faites-leur ſentir combien il eſt doux de jouïr dans la ſolitude des plaiſirs innocens, que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines & les ſoucis cruels qui environnent les rois, vous feront regretter ſur le trône la vie paſtorale.

Ayant ainſi parlé, Termoſiris me donna une flute ſi douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtez, attirérent bientôt autour de moi tous les bergers voiſins. Ma voix avoit une

une harmonie divine; je me ſentois ému & comme hors de moi-même pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous paſſions les jours entiers & une partie des nuits à chanter enſemble. Tous les bergers, oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux, étoient ſuſpendus & immobiles autour de moi, pendant que je leur donnois des leçons. Il ſembloit que ces déſerts n'euſſent plus rien de ſauvage; tout y étoit doux & riant; la politeſſe des habitans ſembloit adoucir la terre.

Nous nous aſſemblions ſouvent pour offrir des ſacrifices dans ce temple d'Apollon, où Termoſiris étoit prêtre. Les bergers y alloient couronnez de lauriers en l'honneur du Dieu. Les bergéres y alloient auſſi en danſant avec des couronnes de fleurs, & portant ſur leur têtes dans des corbeilles les dons ſacrez. Après le ſacrifice, nous faiſions un feſtin champêtre. Nos plus doux mets étoient le lait de nos chévres & de nos brebis que nous avions ſoin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues & les raiſins: nos ſiéges étoient les gazons; les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorez des palais des rois.

Mais ce qui acheva de me tendre fameux parmi nos bergers, c'eſt qu'un jour un lion affamé vint ſe jetter ſur mon troupeau: déja il commençoit un carnage affreux; je n'avois en main que ma houlette; je m'avance hardiment. Le lion hériſſe ſa criniére, me montre ſes dents & ſes griffes, ouvre une gueule ſéche & enflamée; ſes yeux paroiſſoient pleins de ſang & de feu; il bat ſes flancs avec ſa longue queuë; je le terraſſe. La petite cotte de mailles dont j'étois revêtu, ſelon la coutume des bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abbatis, trois fois il ſe releva: il pouſſoit des rugiſſemens qui faiſoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras, & les bergers, témoins de ma victoire, voulurent que je me revêtiſſe de la peau de ce terrible animal.

Le

Le bruit de cette action, & celui du beau changement de tous nos bergers, ſe répandit dans toute l'Egypte; il parvint même juſqu'aux oreilles de Séſoſtris. Il ſut qu'un de ces deux captifs, qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces déſerts preſque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muſes; & tout ce qui peut inſtruire les hommes touchoit ſon grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaiſir, & découvrit que Métophis l'avoit trompé par avarice; il le condamna à une priſon perpétuelle, & lui ôta toutes les richeſſes qu'il poſſédoit injuſtement. O! qu'on eſt malheureux, diſoit-il, quand on eſt au-deſſus du reſte des hommes! ſouvent on ne peut voir la vérité par ſes propres yeux; on eſt environné de gens qui l'empêchent d'arriver juſqu'à celui qui commande; chacun eſt intéreſſé à le tromper; chacun, ſous une apparence de zéle, cache ſon ambition. On fait ſemblant d'aimer le roi, & on n'aime que les richeſſes qu'il donne; on l'aime ſi peu, que pour obtenir ſes faveurs on le flate & on le trahit.

Enſuite Séſoſtris me traita avec une tendre amitié, & réſolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaiſſeaux & des troupes, pour délivrer Pénélope de tous ſes amans. La flotte étoit déja prête, nous ne fongions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui reléve tout-à-coup ceux qu'elle a le plus abaiſſez. Cette expérience me faiſoit eſpérer, qu'Ulyſſe pourroit bien revenir enfin dans ſon royaume après quelques longue ſouffrance. Je penſois auſſi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en ſavoir des nouvelles, Séſoſtris, qui étoit fort âgé, mourut ſubitement, & ſa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconſolable de cette perte. Chaque famille croyoit avoir perdu ſon meilleur ami,

ſon protecteur, ſon pére. Les vieillards, levant les mains au ciel, s'écrioient: Jamais l'Egypte n'eut un ſi bon roi, jamais elle n'en aura de ſemblable! O Dieux! il faloit, ou ne le montrer point aux hommes, ou ne le leur ôter jamais! pourquoi faut-il que nous ſurvivions au grand Séſoſtris? Les jeunes gens diſoient: L'eſpérance de l'Egypte eſt détruite; nos péres ont été heureux de paſſer leur vie ſous un ſi bon roi: pour nous, nous ne l'avons vû que pour ſentir ſa perte. Ses domeſtiques pleuroient nuit & jour. Quand on fit les funérailles du roi, pendant quarante jours les peuples les plus reculez y accouroient en foule: chacun vouloit voir encore une fois le corps de Séſoſtris: chacun vouloit en conſerver l'image: pluſieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de ſa perte, c'eſt que ſon fils Boccoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curioſité pour les ſciences, ni eſtime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de ſon pére avoit contribué à le rendre ſi indigne de régner. Il avoit été nourri dans la moleſſe & dans une fierté brutale: il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne ſongeoit qu'à contenter ſes paſſions, qu'à diſſiper les tréſors immenſes que ſon pére avoit ménagez avec tant de ſoin, qu'à tourmenter les peuples, & qu'à ſuccer le ſang des malheureux; enfin qu'à ſuivre les conſeils flateurs des jeunes inſenſez qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les ſages vieillards qui avoient eu la confiance de ſon pére: c'étoit un monſtre, & non pas un roi. Toute l'Egypte gémiſſoit; & quoique le nom de Séſoſtris, ſi cher aux Egyptiens, leur fît ſupporter la conduite lâche & cruelle de ſon fils, le fils couroit à ſa perte, & un prince ſi indigne du trône ne pouvoit long-tems régner.

Il ne me fut plus permis d'eſpérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour ſur le bord de la mer auprès de Péluſe, où notre embarquement devoit

voit ſe faire, ſi Séſoſtris ne fût pas mort. Métophis avoit eu l'adreſſe de ſortir de priſon, & de ſe rétablir auprès du nouveau roi : il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour ſe venger de la diſgrace que je lui avois cauſée. Je paſſois les jours & les nuits dans une profonde triſteſſe. Tout ce que Termoſiris m'avoit prédit, & tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroiſſoit plus qu'un ſonge. J'étois abîmé dans la plus amére douleur : je voyois les vagues qui venoient batre le pied de la tour où j'étois priſonnier. Souvent je m'occupois à conſidérer des vaiſſeaux agitez par la tempête, qui étoient en danger d'être briſez contre les rochers ſur leſquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacez du naufrage, j'enviois leur ſort. Bientôt, diſois-je en moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays : helas ! je ne puis eſpérer ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me conſumois ainſi en regrets inutiles, j'apperçus, comme une forêt, de mâts de vaiſſeaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient : l'onde étoit écumante ſous des rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus : j'appercevois ſur le rivage une partie des Egyptiens effrayez qui couroient aux armes, & d'autres qui ſembloient aller au devant de cette flotte qu'on voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaiſſeaux étrangers étoient les uns de Phénicie, & les autres de l'iſle de Cypre ; car mes malheurs commençoient à me rendre expérimenté ſur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent diviſez entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'inſenſé Boccoris avoit par ſes violences cauſé une révolte de ſes ſujets, & allumé la guerre civile. Je fus, du haut de cette tour, ſpectateur d'un ſanglant combat.

Les Egyptiens, qui avoient appellé à leur ſecour les étrangers, après avoir favoriſé leur deſcente, atta-

quérent les autres Egyptiens qui avoient le roi à leur tête. Je voyois ce roi qui animoit les ſiens par ſon exemple, il paroiſſoit comme le Dieu Mars; des ruiſſeaux de ſang couloient autour de lui; les roues de ſon char étoient teintes d'un ſang noir, épais & écumant; a peine pouvoient-elles paſſer ſur des tas de corps morts écraſez.

Ce jeune roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute & fiére, avoit dans les yeux la fureur & le déſeſpoir. Il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche: ſon courage le pouſſoit au hazard, & la ſageſſe ne modéroit point ſa valeur. Il ne ſavoit ni réparer ſes fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand beſoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie, ſes lumiéres égaloient ſon courage: mais il n'avoit jamais été inſtruit par la mauvaiſe fortune. Ses maîtres avoient empoiſonné par la flaterie ſon beau naturel. Il étoit enyvré de ſa puiſſance & de ſon bonheur; il croyoit que tout devoit céder à ſes déſirs fouguex; la moindre réſiſtance enflâmoit ſa colére. Alors il ne raiſonnoit plus: il étoit comme hors de lui-même; ſon orgueil furieux en faiſoit une bête farouche: ſa bonté naturelle, & ſa droite raiſon l'abandonnoient en un inſtant; ſes plus fidéles ſerviteurs étoient réduits à s'enfuir: il n'aimoit plus que ceux qui flatoient ſes paſſions. Ainſi il prenoit toûjours des partis extrêmes contre ſes véritables intérêts, & il forçoit tous les gens de bien à déteſter ſa folle conduite. Long-tems ſa valeur le ſoutint contre la multitude de ſes ennemis: mais enfin il fut accablé. Je le vis périr; le dard d'un Phénicien perça ſa poitrine; les rênes lui échappérent des mains; il tomba de ſon char ſous les pieds des chevaux. Un ſoldat de l'iſle de Cypre lui coupa la tête; &, la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuſe.

Je

Je me ſouviendrai toute ma vie d'avoir vû cette tête qui nageoit dans le ſang, ces yeux fermez & éteints, ce viſage pâle & défiguré, cette bouche entr'ouverte qui ſembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air ſuperbe & menaçant que la mort même n'avoit pû effacer. Toute ma vie il ſera peint devant mes yeux; & ſi jamais les Dieux me faiſoient régner, je n'oublierois point, après un ſi funeſte exemple, qu'un roi n'eſt digne de commander, & n'eſt heureux dans ſa puiſſance, qu'autant qu'il la ſoumet à la raiſon. He! quel malheur pour un homme deſtiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux!

Fin du Second Livre.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte que le ſucceſſeur de Boccoris, rendant tous les priſonniers Tyriens, lui-même Télémaque fut emmené avec eux à Tyr ſur le vaiſſeaux de Narbal, qui commandoit la flotte Tyrienne: que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur roi, dont il faloit craindre la cruelle avarice: qu'enſuite il avoit été inſtruit par Narbal ſur les régles du commerce de Tyr, & qu'il alloit s'embarquer ſur un vaiſſeau Cyprien pour aller par l'iſle de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire prendre: qu'alors il étoit ſur le point de périr; mais qu'Aſtarbé, maîtreſſe du Tyran, l'avoit ſauvé, pour faire mourir en ſa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.

CALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles ſi ſages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Télémaque racontoit ingénûment les fautes qu'il avoit faites par précipitation, & en manquant de docilité pour le ſage Mentor. Elle trouvoit une nobleſſe & une grandeur étonnante dans ce jeune homme, qui s'accuſoit lui-même, & qui paroiſſoit

roiſſoit avoir ſi bien profité de ſes imprudences, pour ſe rendre ſage, prévoyant, & modéré. Continuez, dit-elle, mon cher Télémaque, il me tarde de ſavoir comment vous ſortîtes de l'Egypte, & où vous avez retrouvé le ſage Mentor, dont vous avez ſenti la perte avec tant de raiſon.

Télémaque reprit ainſi ſon diſcours: Les Egyptiens les plus vertueux & les plus fidéles au roi étant les plus foibles, & voyant le roi mort, furent contraints de céder aux autres. On établit un autre roi nommé Termutis. Les Phéniciens, avec les troupes de l'iſle de Cypre, ſe retirérent après avoir fait alliance avec le nouveau roi. Celui-ci rendit tous les priſonniers Phéniciens; je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit ſortir de la tour, je m'embarquai avec les autres, & l'eſperance commença à reluire au fond de mon cœur.

Un vent favorable rempliſſoit déja nos voiles, les rameurs fendoient les ondes écumantes; la vaſte mer étoit couverte de navires; les mariniers pouſſoient des cris de joye; les rivages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous; les collines & les montagnes s'applaniſſoient peu à peu, Nous commencions à ne voir plus que le ciel & l'eau, pendant que le ſoleil, qui ſe levoit, ſembloit faire ſortir de la mer ſes feux étincelans; ſes rayons doroient le ſommet des montagnes, que nous découvrions encore un peu ſur l'horizon; & tout le ciel, peint d'un ſombre azur, nous promettoit une heureuſe navigation.

Quoiqu'on m'eût renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois, ne me connoiſſoit. Narbal, qui commandoit dans le vaiſſeau où l'on me mit, me demanda mon nom & ma patrie. De quelle ville de Phénicie êtes-vous, me dit-il? Je ne ſuis point Phénicien, lui dis-je; mais les Egyptiens m'ont pris ſur la mer dans un vaiſſeau de Phénicie. J'ai demeuré captif en Egypte comme un Phénicien: c'eſt ſous ce non que j'ai long-tems ſouffert; c'eſt ſous ce nom que l'on m'a délivré.

De

De quel pays êtes-vous donc, reprit alors Narbal? Je lui parlai ainſi: Je ſuis Télémaque, fils d'Ulyſſe roi d'Ithaque en Gréce; mon pére s'eſt rendu fameux entre tous les rois qui ont aſſiégé la ville de Troye: mais les Dieux ne lui ont pas accordé de revoir ſa patrie. Je l'ai cherché en pluſieurs pays; la fortune me perſécute comme lui: vous voyez un malheureux, qui ne ſoupire qu'après le bonheur de retourner parmi les ſiens, & de retrouver ſon pére.

Narbal me regardoit avec étonnement, & il crut appercevoir en moi je ne ſai quoi d'heureux qui vient des dons du ciel, & qui n'eſt point dans le commun des hommes: il étoit naturellement ſincére & généreux; il fut touché de mon malheur, & me parla avec une confiance, que les Dieux lui inſpirérent, pour me ſauver d'un grand péril.

Télémaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, & je ne ſaurois en douter; la douceur & la vertu peintes ſur votre viſage, ne me permettent pas de me défier de vous: je ſens même que les Dieux, que j'ai toûjours ſervis, vous aiment; & qu'ils veulent que je vous aime auſſi comme ſi vous étiez mon fils: je vous donnerai un conſeil ſalutaire, & pour récompenſe je ne vous demande que le ſecret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aye aucune peine à me taire ſur les choſes que vous voudrez me confier; quoique je ſois ſi jeune, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon ſecret, & encore plus de ne trahir jamais, ſous aucun prétexte, le ſecret d'autrui. Comment avez-vous pû, me dit-il, vous accoutumer au ſecret dans une ſi grande jeuneſſe? Je ſerai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui eſt le fondement de la plus ſage conduite, & ſans laquelle tous les talens ſont inutiles?

Quand Ulyſſe, dis-je, partit pour aller au ſiége de Troye, il me prit ſur ſes genoux, & entre ſes bras (c'eſt ainſi qu'on me l'a raconté). Après m'avoir baiſé tendrement, il me dit ces paroles, quoique

que je ne puſſe les comprendre : O mon fils ! que les Dieux me préſervent de te revoir jamais ; que plutôt le ciſeau de la Parque tranche le fil de tes jours, lorſqu'il eſt à peine formé, de même que le moiſſonneur tranche de ſa faux une tendre fleur qui commence à éclorre ; que mes ennemis te puiſſent écraſer aux yeux de ta mére & aux miens, ſi tu dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O mes amis ! continua-t-il, je vous laiſſe ce fils qui m'eſt ſi cher, ayez ſoin de ſon enfance. Si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuſe flaterie, enſeignez-lui à ſe vaincre : qu'il ſoit comme un jeune arbriſſeau encore tendre, qu'on plie pour le redreſſer. Surtout n'oubliez rien pour le rendre juſte, biénfaiſant, ſincére & fidéle à garder un ſecret. Quiconque eſt capable de mentir, eſt indigne d'être compté au nombre des hommes ; & quiconque ne ſait pas ſe taire, eſt indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu ſoin de me les répéter ſouvent, & qu'elles ont pénétré juſq'au fond de mon cœur : je me les redis ſouvent à moi-même. Les amis de mon pére eurent ſoin de m'exercer de bonne heure au ſecret. J'étois encore dans la plus tendre enfance, & ils me confioient déja toutes les peines qu'ils reſſentoient, voyant ma mére expoſée à un grand nombre de téméraires qui vouloient l'épouſer. Ainſi on me traitoit dès-lors comme un homme raiſonnable & ſûr ; on m'entretenoit ſouvent des plus grandes affaires ; on m'inſtruiſoit de ce qu'on avoit réſolu pour écarter ces prétendans. J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance ; par-là je me croyois déja un homme fait. Jamais je n'en ai abuſé ; jamais il ne m'eſt échappé une ſeule parole qui pût découvrir le moindre ſecret. Souvent les prétendans tâchoient de me faire parler, eſpérant qu'un enfant, qui auroit vû ou entendu quelque choſe d'important, ne ſauroit pas ſe retenir : mais je ſavois bien

bien leur répondre ſans mentir, & ſans leur apprendre ce que je ne devois point leur dire.

Alors Narbal me dit: Vous voyez, Télémaque, la puiſſance des Phéniciens. Ils ſont redoutables à toutes les nations voiſines par leurs innombrables vaiſſeaux. Le commerce qu'ils font juſqu'aux colomnes d'Hercule, leur donne des richeſſes qui ſurpaſſent celles des peuples les plus floriſſans. Le grand roi Séſoſtris, qui n'auroit jamais pû les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre, avec ſes armées qui avoient conquis tout l'Orient: Il nous impoſa un tribut que nous n'avons pas long-tems payé. Les Phéniciens ſe trouvoient trop riches & trop puiſſans pour porter patiemment le joug de la ſervitude; nous reprîmes notre liberté. La mort ne laiſſa pas à Séſoſtris le tems de finir la guerre contre nous. Il eſt vrai que nous avions tout à craindre de ſa ſageſſe, encore plus que de ſa puiſſance: mais ſa puiſſance paſſant entre les mains de ſon fils, dépourvu de toute ſageſſe, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Egyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans notre pays pour nous ſubjuguer encore une fois, ont été contraints de nous appeller à leur ſecours, pour les délivrer de ce roi impie & furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté & à l'opulence des Phéniciens!

Mais pendant que nous délivrons les autres, nous ſommes eſclaves nous-mêmes. O Télémaque! craignez de tomber dans les mains de Pygmalion notre roi. Il les a trempées, ces mains cruelles, dans le ſang de Sichée, mari de Didon ſa ſœur. Didon, pleine de deſirs de vengeance, s'eſt ſauvée de Tyr avec pluſieurs vaiſſeaux. La plûpart de ceux qui aiment la vertu & la liberté, l'ont ſuivie: elle a fondé ſur la côte d'Afrique une ſuperbe ville qu'on nomme Carthage. Pygmalion, tourmenté par une ſoif inſatiable de richeſſes, ſe rend de plus en plus miſérable

&

& odieux à ſes ſujets. C'eſt un crime à Tyr que d'avoir de grands biens. L'avarice le rend défiant, ſoupçonneux, cruel; il perſécute les riches, & il craint les pauvres.

C'eſt un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu: car Pygmalion ſuppoſe que les bons ne peuvent ſouffrir ſes injuſtices & ſes infamies. La vertu le condamne, il s'aigrit & s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiéte, le ronge; il a peur de ſon ombre; il ne dort ni nuit ni jour. Les Dieux, pour le confondre, l'accablent de tréſors dont il n'oſe jouïr. Ce qu'il cherche pour être heureux, eſt préciſément ce qui l'empêche de l'être. Il regréte tout ce qu'il donne, & craint toûjours de perdre. Il ſe tourmente pour gagner. On ne le voit preſque jamais; il eſt ſeul, triſte, abbatu au fond de ſon palais: ſes amis même n'oſent l'aborder de peur de lui devenir ſuſpects. Une garde terrible tient toûjours des épées nuës, & des piques levées autour de ſa maiſon. Trente chambres, qui ſe communiquent les unes aux autres, & dont chacune a une porte de fer avec ſix gros verrouils, ſont le lieu où il ſe renferme. On ne ſait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, & on aſſure qu'il ne couche jamais deux nuits de ſuite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connôit ni les doux plaiſirs, ni l'amitié encore plus douce. Si on lui parle de chercher la joye, il ſent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuſe d'entrer dans ſon cœur. Ses yeux creux ſont pleins d'un feu âpre & farouche: ils ſont ſans ceſſe errans de tous côtez. Il prête l'oreille au moindre bruit, & ſe ſent tout ému; il eſt pâle, défait, & les noirs ſoucis ſont peints ſur ſon viſage toûjours ridé. Il ſe tait, il ſoupire, il tire de ſon cœur de profonds gémiſſemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ſes entrailles. Les mets les plus exquis le dégoûtent: ſes enfans, loin d'être ſon eſpérance, ſont le ſujet de ſa terreur; il en a fait ſes plus dangereux ennemis. Il n'a eu toute ſa vie aucun moment d'aſſuré; il ne ſe conſerve qu'à

force

force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. Insensé, qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il se confie, le fera périr! Quelqu'un de ses domestiques aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre.

Pour moi je crains les Dieux: quoi qu'il m'en coûte, je serai fidéle au roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fît mourir que de lui ôter la vie, & même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télémaque, gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulysse: il espéreroit qu'Ulysse retournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande somme pour vous racheter, & il vous tiendroit en prison.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je suivis le conseil de Narbal, & je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme se pût rendre aussi misérable que Pygmalion me le paroissoit. Surpris d'un spectacle si affreux & si nouveau pour moi, je disois en moi-même: Voilà un homme qui n'a cherché qu'à se rendre heureux, il a cru y parvenir par les richesses & par une autorité absoluë; il possède tout ce qu'il peut desirer, & cependant il est misérable par ses richesses & par son autorité même. S'il étoit berger, comme j'étois n'aguéres, il seroit aussi heureux que je l'ai été; il jouïroit des plaisirs innocens de la campagne, & en jouïroit sans remords. Il ne craindroit ni le fer ni le poison. Il aimeroit les hommes, il en seroit aimé. Il n'auroit point ces grandes richesses qui lui sont aussi inutiles que du sable, puisqu'il n'ose y toucher: mais il jouïroit librement des fruits de la terre, & ne souffriroit aucun véritable besoin. Cet homme paroît faire tout ce qu'il veut; mais il s'en faut bien qu'il ne le fasse; il fait tout ce que veulent ses passions féroces. Il est toûjours entraîné par son avarice, par sa crainte, & par ses soupçons. Il paroît maître de tous les autres hommes, mais il n'est pas maître de lui-même; car

car il a autant de maîtres & de bourreaux, qu'il a de desirs violens.

Je raisonnois ainsi de Pygmalion sans le voir; car on ne le voyoit point, & on regardoit seulement avec crainte ces hautes tours qui étoient nuit & jour entourées de gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en prison, se renfermant avec ses trésors. Je comparois ce roi invisible avec Sésostris si doux, si accessible, si affable, si curieux de voir les étrangers, si attentif à écouter tout le monde, & à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux rois. Sésostris, disois-je, ne craignoit rien, & n'avoit rien à craindre; il se montroit à tous ses sujets comme à ses propres enfans. Celui-ci craint tout & a tout à craindre. Ce méchant roi est toûjours exposé à une mort funeste, même dans son palais inaccessible, au milieu de ses gardes. Au contraire, le bon roi Sésostris étoit en sureté au milieu de la foule des peuples, comme un bon pére dans sa maison environné de sa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'isle de Cypre, qui étoient venuës secourir les siennes à cause de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté: il me fit passer en revuë parmi les soldats Cypriens; car le roi étoit ombrageux jusques dans les moindres choses. Le défaut des princes trop faciles & inappliquez est de se livrer, avec une aveugle confiance, à des favoris artificieux & corrompus: Le défaut de celui-ci étoit au contraire de se défier des plus honnêtes gens. Il ne savoit point discerner les hommes droits & simples qui agissent sans déguisement: aussi n'avoit-il jamais vû de gens de bien; car de telles gens ne vont point chercher un roi si corrompu. D'ailleurs, il avoit vû, depuis qu'il étoit sur le trône, dans les hommes dont il s'étoit servi, tant de dissimulation, de perfidie & de vices affreux, déguisez sous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes sans exception comme s'ils eussent été

maſquez. Il ſuppoſoit qu'il n'y avoit aucune vertu ſincére ſur la terre: ainſi il regardoit tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvoit un homme faux & corrompu, il ne ſe donnoit point la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne ſeroit pas meilleur. Les bons lui paroiſſoient pires que les méchans les plus déclarez, parce qu'il les croyoit auſſi méchans & plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, & j'échappai à la défiance pénétrante du roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fuſſe découvert, il lui en eût coûté la vie & à moi auſſi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable; mais les vents contraires nous retinrent aſſez long-tems à Tyr.

Je profitai de ce ſéjour pour connoître les mœurs des Phéniciens ſi célébres chez toutes les nations connuës. J'admirois l'heureuſe ſituation de cette grande ville, qui eſt au milieu de la mer dans une iſle. La côte voiſine eſt délicieuſe par ſa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes & des villages qui ſe touchent preſque, enfin par la douceur de ſon climat: car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du midi; elle eſt rafraîchie par le vent du nord qui ſouffle du côté de la mer. Ce pays eſt au pied du Liban, dont le ſommet fend les nuës & va toucher les aſtres; une glace éternelle couvre ſon front; des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrens des pointes des rochers qui environnent ſa tête. Au deſſous on voit une vaſte forêt de cédres antiques, qui paroiſſent auſſi vieux que la terre où ils ſont plantez, & qui portent leurs branches épaiſſes juſques dans les nuës: cette forêt a ſous ſes pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'eſt-là qu'on voit errer les taureaux qui mugiſſent; les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux, qui bondiſſent ſur l'herbe. Là coulent mille ruiſſeaux d'une eau claire. Enfin on voit au-deſſous de ces pâturages le pied de la montagne, qui eſt comme un jardin; le printems & l'automne y régnent enſemble, pour y joindre les fleurs & les fruits.

Jamais

Jamais ni le ſouffle empeſté du Midi qui ſéche & qui brûle tout, ni le rigoureux Aquilon, n'ont oſé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'eſt auprès de cette belle côte que s'éléve dans la mer l'iſle où eſt bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville ſemble nager au-deſſus des eaux, & être la reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, & ſes habitans ſont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'eſt point une ville qui appartienne a un peuple particulier; mais qu'elle eſt la ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles, ſemblables à deux bras, qui s'avancent dans la mer, & qui embraſſent un vaſte port, où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires; & ces navires ſont ſi nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les Citoyens s'appliquent au commerce, & leurs grandes richeſſes ne les dégoûtent jamais du travail néceſſaire pour les augmenter. On y voit de tous côtez le fin lin d'Egypte, & la pourpre Tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux: cette double teinture eſt ſi vive, que le tems ne peut l'effacer: on s'en ſert pour des laines fines qu'on rehauſſe d'une broderie d'or & d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples juſqu'au détroit de Gades; & ils ont même pénétré dans le vaſte océan qui environne toute la terre. Ils ont fait auſſi de longues navigations ſur la mer rouge, & c'eſt par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des iſles inconnuës, de l'or, des parfums, & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois raſſaſier mes yeux du ſpectacle magnifique de cette grande ville, où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point, comme dans les villes de la Gréce, des hommes oiſifs & curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent ſur le port. Les

hommes ſont occupez à décharger leurs vaiſſeaux, à tranſporter leurs marchandiſes ou à les vendre, à ranger leurs magazins, & à tenir un compte éxact de ce qui leur eſt dû par les négocians étrangers. Les femmes ne ceſſent jamais, ou de filer les laines, ou de faire des deſſeins de broderie, ou de ployer les riches étoffes.

D'où vient, diſois-je à Narbal, que les Phéniciens ſe ſont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, & qu'ils s'enrichiſſent ainſi aux dépens de tous les autres peuples? Vous le voyez, me répondit-il: la ſituation de Tyr eſt heureuſe pour le commerce; c'eſt notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation. Les Tyriens furent les prémiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obſcure antiquité) qui domptérent les flots, long-tems avant l'âge de Typhis & des Argonautes tant vantez dans la Gréce: Ils furent, dis-je, les prémiers qui oſérent ſe mettre dans un frêle vaiſſeau à la merci des vagues & des tempêtes, qui ſondérent les abîmes de la mer, qui obſervérent les aſtres loin de la terre, ſuivant la ſcience des Egyptiens & des Babyloniens; enfin, qui réunirent tant de peuples que la mer avoit ſéparez. Les Tyriens ſont induſtrieux, patiens, laborieux, propres, ſobres & ménagers; ils ont une exacte police, ils ſont parfaitement d'accord entre eux; jamais peuple n'a été plus conſtant, plus ſincére, plus fidéle, plus ſûr, plus commode à tous les étrangers.

Voilà, ſans aller chercher d'autre cauſe, ce qui leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur port un ſi utile commerce. Si la diviſion & la jalouſie ſe mettoient entr'eux; s'ils commençoient à s'amolir dans les délices & dans l'oiſiveté; ſi les prémiers de la nation mépriſoient le travail & l'économie; ſi les arts ceſſoient d'être en honneur dans leur ville; s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers; s'ils altéroient tant ſoit peu les régles d'un commerce libre; s'ils négligeoient leurs manufactures,

factures, & s'ils ceſſoient de faire les grandes avances qui ſont néceſſaires pour rendre leurs marchandiſes parfaites chacune dans ſon genre, vous verriez bientôt tomber cette puiſſance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui diſois-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici: recevez bien & facilement tous les étrangers; faites-leur trouver dans vos ports la ſureté, la commodité, la liberté entiére; ne vous laiſſez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup eſt de ne vouloir jamais trop gagner, & de ſavoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers: ſouffrez même quelque choſe d'eux: craignez d'exciter la jalouſie par votre hauteur: ſoyez conſtant dans les régles du commerce, qu'elles ſoient ſimples & faciles: accoutumez vos peuples à les ſuivre inviolablement; puniſſez ſévérement la fraude & même la négligence ou le faſte des marchands, qui ruïnent le commerce en ruïnant les hommes qui le font. Sur tout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner ſelon vos vuës. Il eſt plus convenable que le prince ne s'en mêle point, & qu'il en laiſſe tout le profit à ſes ſujets qui en ont la peine: autrement il les découragera. Il en tirera aſſez d'avantages par les grandes richeſſes qui entreront dans ſes états. Le commerce eſt comme certaines ſources; ſi vous voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit & la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode & moins utile, ils ſe retirent inſenſiblement, & ne reviennent plus, parce que d'autres peuples, profitant de votre imprudence, les attirent chez eux, & les accoutument à ſe paſſer de vous. Il faut même vous avoüer, que depuis quelque tems la gloire de Tyr eſt bien obſcurcie. O! ſi vous l'aviez vuë, mon cher Télémaque, avant le régne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les triſtes reſtes d'une grandeur qui

menace ruïne. O! malheureuſe Tyr; en quelles mains es-tu tombée! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout & des étrangers & de ſes ſujets. Au lieu d'ouvrir, ſuivant notre ancienne coutume, ſes ports à toutes les nations les plus éloignées dans une entiére liberté, il veut ſavoir le nombre des vaiſſeaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y ſont, leur genre de commerce, la nature & le prix de leurs marchandiſes, & le tems qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis, car il uſe de ſupercherie pour ſurprendre les marchands, & pour confiſquer leurs marchandiſes. Il inquiéte les marchands qu'il croit les plus opulens: il établit ſous divers prétextes de nouveaux impôts: il veut entrer lui-même dans le commerce, & tout le monde craint d'avoir à faire avec lui. Ainſi le commerce languit: Les étrangers oublient peu à peu le chemin de Tyr, qui leur étoit autrefois ſi connu; & ſi Pygmalion ne change de conduite, notre gloire & notre puiſſance ſeront bientôt tranſportées à quelqu'autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai enſuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus ſi puiſſans ſur la mer, car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui ſert au gouvernement d'un royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fourniſſent les bois des vaiſſeaux, & nous les reſervons avec ſoin pour cet uſage; on n'en coupe jamais que pour les béſoins publics. Pour la conſtruction des vaiſſeaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui diſois-je, avez-vous pû trouver ces ouvriers? Il me répondit: Ils ſe ſont formez peu à peu dans le pays. Quand on récompenſe bien ceux qui excellent dans les arts, on eſt ſûr d'avoir bientôt des hommes qui les ménent à leur derniére perfection; car les hommes qui ont le plus de ſageſſe & de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenſes ſont attachées. Ici on traite

traite avec honneur tous ceux qui réuſſiſſent dans les arts & dans les ſciences utiles à la navigation. On conſidére un bon géometre; on eſtime fort un habile aſtronome; on comble de biens un pilote qui ſurpaſſe les autres dans ſa fonction; on ne mépriſe point un bon charpentier; au contraire, il eſt bien payé & bien traité: le bons rameurs même ont des récompenſes ſûres & proportionnées à leur ſervice: on les nourrit bien; on a ſoin d'eux quand ils ſont malades; en leur abſence on a ſoin de leurs femmes & de leurs enfans. S'ils périſſent dans un naufrage on dédommage leur famille; on renvoye chez eux ceux qui ont ſervi un certain tems. Ainſi on en a autant qu'on en veut. Le pére eſt ravi d'élever ſon fils dans un ſi bon métier, & dès ſa plus tendre jeuneſſe il ſe hâte de lui enſeigner à manier la rame, à tendre les cordages, & à mépriſer les tempêtes. C'eſt ainſi qu'on méne les hommes, ſans contrainte, par la récompenſe & par le bon ordre. L'autorité ſeule ne fait jamais bien: la ſoumiſſion des inférieurs ne ſuffit pas: il faut gagner les cœurs, & faire trouver aux hommes leur avantage dans les choſes où l'on veut ſe ſervir de leur induſtrie.

Aprés ce diſcours Narbal me mena viſiter tous les magazins, les arſenaux, & tous les métiers qui ſervent à la conſtruction des navires. Je demandois le détail des moindres choſes, & j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonſtance utile.

Cependant Narbal, qui connoiſſoit Pygmalion, & qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fuſſe découvert par les eſpions du roi, qui alloient nuit & jour par toute la ville: mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupez à viſiter curieuſement le port, & à interroger divers marchands, nous vîmes venir à nous un officier de Pygmalion, qui dit à Narbal: Le roi vient d'apprendre d'un des capitaines des vaiſſeaux qui ſont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger

ger qui paſſe pour Cyprien: le roi veut qu'on l'arrête, & qu'on ſache certainement de quel pays il eſt; vous en répondrez ſur votre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné, pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la conſtruction d'un vaiſſeau preſque neuf, qui étoit, diſoit-on, par cette proportion exacte de toutes ſes parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vû dans le port, & j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal, ſurpris & effrayé, répondit: je vais chercher cet étranger qui eſt de l'iſle de Cypre. Mais quand il eut perdu de vuë cet officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Télémaque; nous ſommes perdus. Le roi, que ſa défiance tourmente jour & nuit, ſoupçonne que vous n'êtes pas de l'iſle de Cypre; il ordonne qu'on vous arrête, il me veut faire périr ſi je ne vous mets entre ſes mains. Que ferons nous? O Dieu! donnez-nous la ſageſſe pour nous tirer de ce péril. Il faudra, Télémaque, que je vous méne au palais du roi. Vous ſoutiendrez que vous êtes Cyprien de la ville d'Amatonte, fils d'un ſtatuaire de Vénus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre pére, & peut-être que le roi, ſans approfondir davantage, vous laiſſera partir. Je ne vois plus d'autres moyens de ſauver votre vie & la mienne.

Je répondis à Narbal: Laiſſez périr un malheureux que le deſtin veut perdre; je ſai mourir, Narbal, & je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me réſoudre à mentir. Je ne ſuis point Cyprien, & je ne ſaurois dire que je le ſuis. Les Dieux voyent ma ſincérité; c'eſt à eux à conſerver ma vie par leur puiſſance, s'ils le veulent, mais je ne veux point la ſauver par un menſonge.

Narbal me répondit: Ce menſonge, Télémaque, n'a rien qui ne ſoit innocent; les Dieux mêmes ne peuvent le condamner: il ne fait aucun mal à perſonne;

ſonne ; il ſauve la vie à deux innocens ; il ne trompe le roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous pouſſez trop loin l'amour de la vertu, & la crainte de bleſſer la religion.

Il ſuffit, lui diſois-je, que le menſonge ſoit menſonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en préſence des Dieux, & qui doit tout à la vérité. Celui qui bleſſe la vérité, offenſe les Dieux, & ſe bleſſe lui-même ; car il parle contre ſa conſcience. Ceſſez, Narbal, de me propoſer ce qui eſt indigne de vous & de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils ſauront bien nous délivrer. S'ils veulent nous laiſſer périr, nous ſerons en mourant les victimes de la vérité, & nous laiſſerons aux hommes l'exemple de préférer la vertu ſans tache à une longue vie : la mienne n'eſt déja que trop longue, étant ſi malheureuſe. C'eſt vous ſeul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Faloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût ſi funeſte ?

Nous demeurames long-tems dans cette eſpéce de combat. Mais enfin nous vimes arriver un homme qui couroit hors d'haleine : c'etoit un autre officier du roi qui venoit de la part d'Aſtarbé. Cette femme étoit belle comme une Déeſſe ; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'eſprit ; elle étoit enjouée, flateuſe, inſinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit, comme les Sirénes, un cœur cruel & plein de malignité ; mais elle ſavoit cacher ſes ſentimens corrompus par un profond artifice. Elle avoit ſçu gagner le cœur de Pygmalion par ſa beauté, par ſon eſprit, par ſa douce voix, & par l'harmonie de ſa lyre. Pygmalion, aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la reine Topha ſon épouſe. Il ne ſongeoit qu'à contenter les paſſions, de l'ambitieuſe Aſtarbé. L'amour de cette femme ne lui étoit guére moins funeſte que ſon infame avarice : mais quoi qu'il eût tant de paſſion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris & du dégoût. Elle

cachoit

cachoit ſes vrais ſentimens, & elle faiſoit ſemblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le tems même qu'elle ne pouvoit le ſouffrir.

Il y avoit à Tyr un jeune Cretois, nommé Malachon, d'une merveilleuſe beauté, mais mou, efféminé, noyé dans les plaiſirs. Il ne ſongeoit qu'à conſerver la délicateſſe de ſon teint, qu'à peigner ſes cheveux blonds flotans ſur ſes épaules, qu'à ſe parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de ſa robe; enfin, qu'à chanter ſes amours ſur ſa lyre. Aſtarbé le vit, elle l'aima, & en devint furieuſe. Il la mépriſa, parce qu'il étoit paſſionné pour une autre femme. D'ailleurs il craignit de s'expoſer à la cruelle jalouſie du roi. Aſtarbé, ſe ſentant mépriſée, s'abandonna à ſon reſſentiment. Dans ſon déſeſpoir elle s'imagina qu'elle pouvoit faire paſſer Malachon pour l'étranger que le roi faiſoit chercher, & qu'on diſoit qui étoit venu avec Narbal. En effet, elle le perſuada à Pygmalion, & corrompit tous ceux qui auroient pû le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, & qu'il ne ſavoit point les diſcerner, il n'étoit environné que de gens intéreſſez, artificieux, prêts à exécuter ſes ordres injuſtes & ſanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Aſtarbé, & ils lui aidoient à tromper le roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute ſa confiance. Ainſi Malachon, quoique connu pour Crétois dans toute la ville, paſſa pour le jeune étranger, que Narbal avoit emmené d'Egypte; il fut mis en priſon.

Aſtarbé, qui craignoit que Narbal n'allât parler au roi, & ne découvrît ſon impoſture, envoya en diligence à Narbal cet officier, qui lui dit ces paroles: Aſtarbé vous défend de découvrir au roi quel eſt votre étranger; elle ne vous demande que le ſilence, & elle ſaura bien faire enſorte que le roi ſoit content de vous: cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voye plus dans la ville.

ville. Narbal, ravi de pouvoir ainſi ſauver ſa vie & la mienne, promit de ſe taire; & l'officier, ſatisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Aſtarbé de ſa commiſſion.

Narbal & moi nous admirâmes la bonté des Dieux, qui recompenſoient notre ſincérité, & qui ont un ſoin ſi touchant de ceux qui hazardent tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un roi livré à l'avarice & à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, diſions-nous, mérite de l'être, & l'eſt preſque toûjours groſſiérement. Il ſe défie des gens de bien, & s'abandonne à des ſcélérats: il eſt le ſeul qui ignore ce qui ſe paſſe. Voyez Pygmalion, il eſt le jouët d'une femme ſans pudeur. Cependant les Dieux ſe ſervent du menſonge des méchans pour ſauver les bons, qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même tems nous apperçumes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux vaiſſeaux de Cypre. Les Dieux ſe déclarent, s'écria Narbal; ils veulent, mon cher Télémaque, vous mettre en ſureté: fuyez cette terre cruelle & maudite. Heureux qui pourroit vous ſuivre juſques dans les rivages les plus inconnus! Heureux qui pourroit vivre & mourir avec vous! Mais un deſtin ſevere m'attache à cette malheureuſe patrie; il faut ſouffrir avec elle: peut-être faudra-t-il être enſéveli dans ſes ruïnes: n'importe, pourvu que je diſe toûjours la vérité, & que mon cœur n'aime que la juſtice. Pour vous, ô mon cher Télémaque, je prie les Dieux, qui vous conduiſent comme par la main, de vous accorder le plus précieux de tous les dons, qui eſt la vertu pure & ſans tache juſqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, conſolez Pénélope, délivrez-la de ſes téméraires amans; que vos yeux puiſſent voir, que vos mains puiſſent embraſſer, le ſage Ulyſſe, & qu'il trouve en vous un fils égal à ſa ſageſſe. Mais dans votre bonheur ſouvenez-vous du malheureux Narbal, & ne ceſſez jamais de m'aimer.

Quand

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arroſai de mes larmes ſans lui répondre. De profonds ſoupirs m'empêchoient de parler. Nous nous embraſſions en ſilence. Il me mena juſqu'au vaiſſeau; il demeura ſur le rivage, & quand le vaiſſeau fut parti, nous ne ceſſions de nous regarder, tandis que nous pûmes nous voir.

Fin du Troiſième Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Calypſo interrompt Télémaque pour le faire repoſer. Mentor le blâme en ſecret d'avoir entrepris le récit de ſes avantures, & lui conſeille de les achever puiſqu'il les a commencées. Télémaque raconte que pendant ſa navigation de Tyr juſqu'en l'iſle de Cypre, il avoit eu un ſonge où il avoit vû Venus & Cupidon, contre qui Minerve le protégeoit; qu'enſuite il avoit cru voir auſſi Mentor, qui l'exhortoit à fuir l'iſle de Cypre; qu'à ſon reveil une tempête auroit fait périr le vaiſſeau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens, noyez dans le vin, étoient hors d'état de le ſauver; qu'à ſon arrivée dans l'iſle il avoit vu avec horreur les exemples les plus contagieux; mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'eſclave, ſe trouvant alors au même lieu, lui avoit rendu ce ſage conducteur, & les avoit embarquez dans ſon vaiſſeau pour les mener en Crete, & que dans ce trajet ils avoient vû le beau ſpectacle d'Amphitrite traînée dans ſon char par des chevaux marins.

CALYPSO qui avoit été juſqu'à ce moment immobile & tranſportée de plaiſir en écoutant les avantures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il eſt tems, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du ſommeil après

tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici ; tout vous eſt favorable. Abandonnez-vous donc à la joye. Goûtez la paix, & tous les autres dons des Dieux dont vous allez être comblé. Demain quand l'Aurore avec ſes doigts de roſes entr'ouvrira les portes dorées de l'orient, & que les chevaux du ſoleil, ſortans de l'onde amére, répandront les flames du jour, pour chaſſer devant eux toutes les étoiles du ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'hiſtoire de vos malheurs. Jamais votre pére n'a égalé votre ſageſſe & votre courage. Ni Achille, vainqueur d'Hector ; ni Théſée, revenu des enfers ; ni même le grand Alcide, qui a purgé la terre de tant de monſtres, n'ont fait voir autant de force & de vertu que vous. Je ſouhaite qu'un profond ſommeil vous rende cette nuit courte. Mais hélas ! qu'elle ſera longue pour moi ! Qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je ſais déja, & de vous demander ce que je ne ſais pas encore ! Allez, mon cher Télémaque, avec le ſage Mentor que les Dieux vous ont rendu : allez dans cette grotte écartée, où tout eſt préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ſes plus doux charmes ſur vos paupiéres appeſanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatiguez, & de vous envoyer des ſonges legers, qui, voltigeant autour de vous, flatent vos ſens par les images les plus riantes, & repouſſent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déeſſe conduiſit elle-même Télémaque dans cette grotte ſeparée de la ſienne. Elle n'étoit ni moins ruſtique, ni moins agréable. Une fontaine, qui couloit dans un coin, y faiſoit un doux murmure, qui appelloit le ſommeil. Les nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, ſur leſquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télémaque, & l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laiſſer fermer ſes yeux au ſommeil, Mentor parla ainſi à Télémaque : Le plaiſir de raconter vos hiſtoires vous a entraîné ; vous avez charmé la Déeſſe en lui expliquant les dangers dont vôtre courage

courage & votre induſtrie vous ont tiré ; par là vous n'avez fait qu'enflamer davantage ſon cœur, & que vous préparer une plus dangereuſe captivité. Comment eſpérez-vous qu'elle vous laiſſe maintenant ſortir de ſon iſle, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos avantures ? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler ſans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des hiſtoires, & à vous apprendre quelle a été la deſtinée d'Ulyſſe ; elle a trouvé moyen de parler long-tems ſans rien dire, & elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle deſire ſavoir ; tel eſt l'art des femmes flateuſes & paſſionnées. Quand eſt-ce, ô Télémaque, que vous ſerez aſſez ſage pour ne parler jamais par vanité, & que vous ſaurez taire tout ce qui vous eſt avantageux quand il n'eſt pas utile à dire ? Les autres admirent votre ſageſſe dans un âge où il eſt pardonable d'en manquer : pour moi je ne puis vous pardonner rien ; je ſuis le ſeul qui vous connois, & qui vous aime aſſez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la ſageſſe de votre pére ?

Quoi donc, répondit Télémaque, pouvois-je refuſer à Calypſo de lui raconter mes malheurs ? Non, reprit Mentor, il faloit les lui raconter : mais vous deviez le faire, en ne lui diſant que ce qui pouvoit lui donner de la compaſſion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire aſſez, & tout le reſte n'a ſervi qu'à augmenter le poiſon qui brûle déja ſon cœur. Plaiſe aux Dieux que le vôtre puiſſe s'en préſerver !

Mais que ferai-je donc ? continua Télémaque d'un ton modéré & docile. Il n'eſt plus tems, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reſte de vos avantures ; elle en ſait aſſez pour ne pouvoir être trompée ſur ce qu'elle ne ſait pas encore ; votre réſerve ne ſerviroit qu'à l'irriter : achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en votre faveur, & apprenez une autre fois à parler plus ſobrement de

tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Télémaque reçut avec amitié un ſi bon conſeil, & ils ſe couchérent.

Auſſi-tôt que Phœbus eut répandu ſes premiers rayons ſur la terre, Mentor, entendant la voix de la Déeſſe qui appelloit ſes nymphes dans le bois, éveilla Télémaque. Il eſt tems, lui dit-il, de vaincre le ſommeil; allons retournez à Calypſo, mais défiez-vous de ſes douces paroles: ne lui ouvrez jamais votre cœur; craignez le poiſon flateur de ſes louanges. Hier elle vous élevoit audeſſus de votre ſage pére, de l'invincible Achille, du fameux Théſée, d'Hercule devenu immortel. Sentîtes-vous combien cette louange eſt exceſſive? Crûtes-vous ce qu'elle diſoit? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même. Elle ne vous loue qu'à cauſe qu'elle vous croit foible, & aſſez vain pour vous laiſſer tromper par des louanges diſproportionnées à vos actions.

Après ces paroles ils allérent au lieu où la Déeſſe les attendoit. Elle ſourit en les voyant, & cacha ſous une apparence de joye la crainte & l'inquiétude qui troubloient ſon cœur; car elle prévoyoit que Télémaque, conduit par Mentor, lui échaperoit de même qu'Ulyſſe. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télémaque, de ſatisfaire ma curioſité; j'ai cru pendant toute la nuit vous voir partir de Phénicie, & chercher une nouvelle deſtinée dans l'iſle de Cypre: dites-nous donc quel fut ce voyage, & ne perdons pas un moment. Alors on s'aſſit ſur l'herbe ſemée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypſo ne pouvoit s'empêcher de jetter ſans ceſſe des regards tendres & paſſionnez ſur Télémaque, & de voir avec indignation que Mentor obſervoit juſqu'au moindre mouvement de ſes yeux. Cependant toutes les nymphes en ſilence ſe panchoient pour prêter l'oreille, & faiſoient une eſpéce de demi cercle pour mieux écouter & pour mieux voir. Les yeux de

de l'aſſemblée étoient immobiles & attachez ſur le jeune homme. Télémaque baiſſant les yeux, & rougiſſant avec beaucoup de grace, reprit ainſi la ſuite de ſon hiſtoire :

A peine le doux ſoufle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phénicie diſparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me réſolus de me taire, de remarquer tout, & d'obſerver toutes les régles de la diſcrétion pour gagner leur eſtime. Mais pendant mon ſilence un ſommeil doux & puiſſant vint me ſaiſir : mes ſens étoient liez & ſuſpendus ; je goûtois une paix & une joye profonde qui enyvroit mon cœur. Tout à coup je crus voir Vénus, qui fendoit les nuës dans ſon char volant conduit par deux colombes. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeuneſſe, ces graces tendres, qui parurent en elle, quand elle ſortit de l'écume de l'océan, & qu'elle éblouït les yeux de Jupiter même. Elle deſcendit tout à coup d'un vol rapide juſq'auprés de moi, me mit en ſouriant la main ſur l'épaule, & me nommant par mon nom, prononça ces paroles : Jeune Grec, tu vas entrer dans mon empire, tu arriveras bientôt dans cette iſle fortunée, où les plaiſirs, les ris & les jeux folâtres naiſſent ſous mes pas. Là tu brûleras des parfums ſur mes autels ; là je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces eſpérances, & garderoi bien de réſiſter à la plus puiſſante de toutes les Déeſſes, qui veut te rendre heureux.

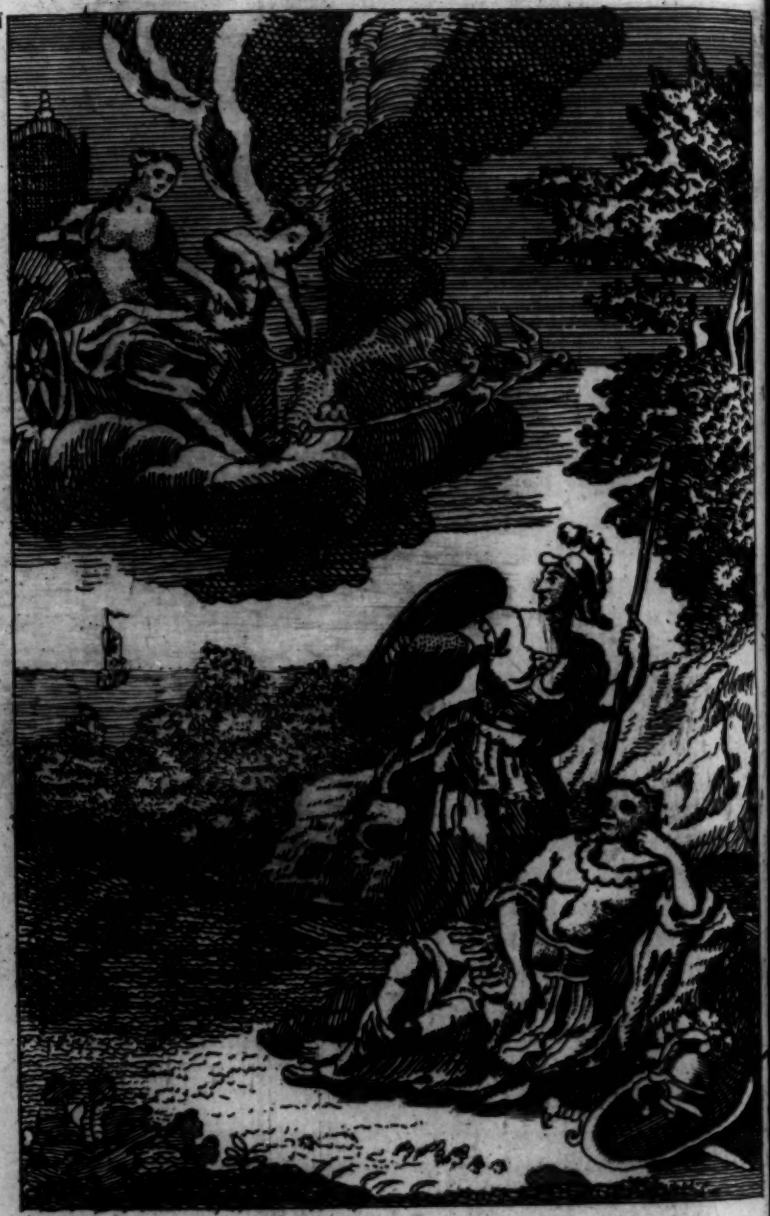
En même tems j'apperçus l'enfant Cupidon, dont les petites aîles s'agitant le faiſoient voler autour de ſa mére. Quoiqu'il eût ſur ſon viſage la tendreſſe, les graces, & l'enjoûment de l'enfance, il avoit je ne ſai quoi dans ſes yeux perçans qui me faiſoit peur. Il rioit en me regardant : ſon ris étoit malin, moqueur & cruel. Il tira de ſon carquois d'or la plus aiguë de ſes flêches, il banda ſon arc, & alloit me percer, quand Minerve ſe montra ſoudainement pour me couvrir de ſon Egide. Le viſage de cette Déeſſe n'avoit point cette beauté molle,

& cette langueur paſſionnée que j'avois remarqué dans le viſage & dans la poſture de Vénus. C'étoit au contraire une beauté ſimple, négligée, modeſte; tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force & de majeſté. La flêche de Cupidon, ne pouvant percer l'Égide, tomba par terre. Cupidon indigné en ſoupira amérement; il eut honte de ſe voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire enfant; tu ne vaincras jamais que des ames lâches, qui aiment mieux tes honteux plaiſirs que la ſageſſe, la vertu & la gloire. A ces mots l'Amour irrité s'envola; &, Vénus remonta vers l'Olympe, je vis long tems ſon char avec ſes deux colombes dans une nuée d'or & d'azur; puis elle diſparut. En baiſſant mes yeux vers la terre, je ne trouvai plus Minerve.

Il me ſembla que j'étois tranſporté dans un jardin délicieux, tel qu'on dépeint les champs Elyſées. En ce lieu je reconnus Mentor qui me dit: Fuyez cette cruelle terre, cette iſle empeſtée, où l'on ne reſpire que la volupté. La vertu la plus courageuſe y doit trembler, & ne ſe peut ſauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je me voulois jetter à ſon cou pour l'embraſſer: mais je ſentois que mes pieds ne pouvoient ſe mouvoir, que mes genoux ſe déroboient ſous moi, & que mes mains, s'efforçant de ſaiſir Mentor, cherchoient une ombre vaine, qui m'échappoit toûjours. Dans cet effort je m'éveillai, & je connus que ce ſonge myſtérieux étoit un avertiſſement divin. Je me ſentis plein de courage contre les plaiſirs, & de défiance contre moi-même, pour déteſter la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, & qu'ayant paſſé les ondes du Styx, il habitoit l'heureux ſéjour des ames juſtes.

Cette penſée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger, qui erre ſans eſpérance de revoir ſa patrie. Cependant tous les Cypriens, qui étoient dans

IV



dans le vaiſſeau, s'abandonnoient à une folle joye. Les rameurs, ennemis du travail, s'endormoient ſur leurs rames; le pilote couronné de fleurs laiſſoit le gouvernail, & tenoit en ſa main une grande cruche de vin qu'il avoit preſque vuidée; lui & tous les autres, troublez par la fureur de Bacchus, chantoient à l'honneur de Vénus & de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainſi les dangers de la mer, une ſoudaine tempête troubla le ciel & la mer. Les vents déchaînez mugiſſoient avec fureur dans les voiles; les ondes noires battoient les flancs du navire, qui gémiſſoit ſous leurs coups. Tantôt nous montions ſur le dos des vagues enflées, tantôt la mer ſembloit ſe dérober ſous le navire, & nous précipiter dans l'abîme. Nous appercevions auprès de nous des rochers, contre leſquels les flots irritez ſe briſoient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avois ſouvent ouï dire à Mentor, que les hommes, mous & abandonnez aux plaiſirs, manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abbattus pleuroient comme des femmes: je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets ſur les délices de la vie, que de vaines promeſſes aux Dieux pour leur faire des ſacrifices, ſi on pouvoit arriver au port. Perſonne ne conſervoit aſſez de préſence d'eſprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois, en ſauvant ma vie, ſauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le Pilote, troublé par le vin, comme une Bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du vaiſſeau; j'encourageai les matelots effrayez; je leur fis abaiſſer les voiles: ils ramérent vigoureuſement: nous paſſâmes au travers des écueils, & nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette avanture parut comme un ſonge à tous ceux qui me devoient la conſervation de leurs vies; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivâmes en l'iſle de Cypre au mois du printems qui eſt conſacré à Vénus. Cette ſaiſon, diſoient les Cypriens convient

convient à cette Déeſſe; car elle ſemble animer toute la nature, & faire naître les plaiſirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'iſle, je ſentis un air doux, qui rendoit les corps lâches & pareſſeux, mais qui inſpiroit une humeur enjouée & folâtre. Je remarquai que la campagne, naturellement fertile & agréable, étoit preſque inculte, tant les habitans étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtez des femmes & des jeunes filles vainement parées, qui alloient, en chantant les louanges de Vénus, ſe dévouër à ſon temple: la beauté, les graces, la joye, les plaiſirs éclatoient également ſur leurs viſages; mais les graces y étoient trop affectées: on n'y voyoit point une noble ſimplicité, & une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de moleſſe, l'art de compoſer leurs viſages, leur parure vaine, leur démarche languiſſante, leurs regards qui ſembloient chercher ceux des hommes, leurs jalouſies entre elles pour allumer de grandes paſſions; en un mot, tout ce que je voyois dans ces femmes, me ſembloit vil & mépriſable: à force de me vouloir plaire, elles me dégoûtoient.

On me conduiſit au temple de la Déeſſe: elle en a pluſieurs dans cette iſle; car elle eſt particuliérement adorée à Cythére, à Idalie, & à Paphos: c'eſt à Cythére que je fus conduit. Le temple eſt tout de marbre; c'eſt un parfait périſtyle: les colomnes ſont d'une groſſeur & d'une hauteur qui rendent cet édifice trés majeſtueux: au-deſſus de l'architrave & de la friſe, ſont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas-relief toutes les plus agréables avantures de la Déeſſe. A la porte du temple eſt ſans ceſſe une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais dans l'enceinte du lieu ſacré aucune victime: on n'y brûle point comme ailleurs la graiſſe des geniſſes & des taureaux; on n'y répand jamais leur ſang: on préſente ſeulement devant l'autel les bêtes qu'on offre, & on n'en peut offrir aucune qui ne ſoit jeune, blanche, ſans défaut & ſans tache:

tache: on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; leurs cornes ſont dorées & ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Aprés qu'elles ont été préſentées devant l'autel, on les renvoye dans un lieu écarté, où elles ſont égorgées pour les feſtins des prêtres de la Déeſſe.

On offre auſſi toutes ſortes de liqueurs parfumées, & du vin plus doux que le nectar. Les prêtres ſont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, & des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit & jour ſur les autels, les parfums les plus exquis de l'Orient, & ils forment une eſpéce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colomnes du temple ſont ornées de feſtons pendans: tous les vaſes qui ſervent au ſacrifice ſont d'or; un bois ſacré de myrtes environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons & de jeunes filles d'une rare beauté, qui puiſſent préſenter les victimes aux prêtres, & qui oſent allumer le feu des autels: mais l'impudence & la diſſolution déſhonorent un temple ſi magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je voyois; mais inſenſiblement je commençois à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus; toutes les compagnies m'inſpiroient je ne ſai quelle inclination pour le déſordre: on ſe moquoit de mon innocence: ma retenuë & ma pudeur ſervoient de jouët à ces peuples effrontez. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes paſſions, pour me tendre des piéges, & pour réveiller en moi le goût des plaiſirs. Je me ſentois affoiblir tous les jours; la bonne éducation que j'avois reçuë ne me ſoutenoit preſque plus; toutes mes bonnes réſolutions s'évanouïſſoient: je ne me ſentois plus la force de réſiſter au mal qui me preſſoit de tous côtez; j'avois même une mauvaiſe honte de la vertu: j'étois comme un homme qui nage dans une riviére profonde & rapide; d'abord il fend les eaux & remonte contre le torrent: mais ſi les bords ſont eſcarpez, & s'il ne peut ſe repoſer ſur le rivage, il ſe laſſe enfin peu à peu, & ſa force l'abandonne, ſes membres

bres épuiſez s'engourdiſſent, & le cours du fleuve l'entraîne. Ainſi mes yeux commençoient à s'obſcurcir, mon cœur tomboit en défaillance, je ne pouvois plus rapeller, ni ma raiſon, ni le ſouvenir des vertus de mon pére. Le ſonge où je croyois avoir vû le ſage Mentor deſcendu aux champs Elyſées, achevoit de me décourager: une ſecréte & douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déja le poiſon flateur, qui ſe gliſſoit de veine en veine, & qui pénétroit juſqu'à la moëlle de mes os. Je pouſſois néanmoins encore de profonds ſoupirs; je verſois des larmes amères; je rugiſſois comme un lion dans ſa fureur. O malheureuſe jeuneſſe, diſois-je! O Dieux qui vous jouëz cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous paſſer par cet âge, qui eſt un tems de folie ou de fiévre ardente? O! que ne ſuis-je couvert de cheveux blancs, courbé & proche du tombeau, comme Laërte mon ayeul! La mort me ſeroit plus douce que la foibleſſe honteuſe où je me vois.

A peine avois-je ainſi parlé, que ma douleur s'adouciſſoit & que mon cœur, enyvré d'une folle paſſion, ſecoûoit preſque toute pudeur; puis je me voyois plongé dans un abîme de remords. Pendant ce trouble je courois errant ça & là dans le ſacré bocage, ſemblable à une biche que le chaſſeur a bleſſée: elle court au travers des vaſtes forêts pour ſoulager ſa douleur; mais la flêche qui l'a percée dans le flanc, la ſuit par tout: elle porte par tout avec elle le trait meurtrier. Ainſi je courois en vain pour m'oublier moi-même, & rien n'adouciſſoit la playe de mon cœur.

En ce moment j'apperçus aſſez loin de moi dans l'ombre épaiſſe de ce bois la figure du ſage Mentor: mais ſon viſage me parut ſi pâle, ſi triſte & ſi auſtére, que je n'en pus reſſentir aucune joye. Eſt-ce donc vous, ô mon cher ami, mon unique eſpérance? Eſt-ce vous? Quoi donc! eſt-ce vous-même? Une image trompeuſe ne vient-elle pas abuſer mes yeux? Eſt-ce vous, Mentor? N'eſt-ce point vôtre ombre encore

encore ſenſible a mes maux? N'êtes-vous point au rang des ames heureuſes, qui jouïſſent de leur vertu, & à qui les Dieux donnent des plaiſirs purs dans une éternelle paix aux champs Elyſées? Parlez, Mentor; vivez-vous encore? Suis-je aſſez heureux pour vous poſſéder; ou-bien n'eſt-ce qu'une ombre de mon ami? En diſant ces paroles, je courois vers lui tout tranſporté juſqu'à perdre la reſpiration: il m'attendoit tranquilement, ſans faire un pas vers moi. O Dieux! vous le ſavez quelle fut ma joye, quand je ſentis que mes mains le touchoient! Non, ce n'eſt pas une vaine ombre; je le tiens, je l'embraſſe, mon cher Mentor: c'eſt ainſi que je m'écriai: j'arroſai ſon viſage d'un torrent de larmes: je demeurois attaché à ſon cou ſans pouvoir parler. Il me regardoit triſtement avec des yeux pleins d'une tendre compaſſion.

Enfin je lui dis: Hélas! d'où venez-vous? En quels dangers ne m'avez-vous point laiſſé pendant vôtre abſence, & que ferois-je maintenant ſans vous? Mais ſans répondre à mes queſtions: Fuyez, me dit-il d'un ton terrible; fuyez, hâtes-vous de fuïr. Ici la terre ne porte pour fruit que du poiſon; l'air qu'on reſpire eſt empeſté; les hommes contagieux ne ſe parlent que pour ſe communiquer un venin mortel. La volupté lâche & infame, qui eſt le plus horrible des maux ſortis de la boëte de Pandore, amollit les cœurs, & ne ſouffre ici aucune vertu. Fuyez: que tardez-vous? ne regardez pas même derriére vous en fuyant; effacez juſqu'au moindre ſouvenir de cette iſle exécrable.

Il dit; & auſſi-tôt je ſentis comme un nuage épais qui ſe diſſipoit de deſſus mes yeux, & qui me laiſſoit voir la pure lumiére: une joye douce & pleine d'un ferme courage renaiſſoit dans mon cœur: cette joye étoit bien différente de cette autre joye molle & folâtre, dont mes ſens avoient été empoiſonnez: l'une eſt une joye d'yvreſſe & de trouble, qui eſt entrecoupée de paſſions furieuſes, & de cuiſans remords; l'autre eſt une joye de raiſon, qui a quelque choſe de

bien-heureux

bien-heureux & de celeſte ; elle eſt toûjours pure & égale ; rien ne peut l'épuiſer : plus on s'y plonge, plus elle eſt douce ; elle ravit l'ame ſans la troubler. Alors je verſai des larmes de joye, & je trouvai que rien n'étoit ſi doux que de pleurer ainſi. O heureux, diſois-je, les hommes à qui la vertu ſe montre dans toute ſa beauté ! Peut-on la voir ſans l'aimer ? Peut-on l'aimer ſans être heureux ?

Mentor me dit : Il faut que je vous quitte ; je pars dans ce moment : il ne m'eſt pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc, lui répondis-je ? En quelle terre inhabitable ne vous ſuivrai-je point ? Ne croyez pas pouvoir m'échaper ; je mourrai plutôt ſur vos pas. En diſant ces paroles, je le tenois ſerré de toute ma force. C'eſt en vain, me dit-il, que vous eſpérez de me retenir. Le cruel Métophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci, étant allez à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent ſe défaire de moi, croyant en tirer une grande ſomme d'un nommé Hazaël, qui cherchoit un eſclave Grec, pour connoître les mœurs de la Gréce, & pour s'inſtruire de nos ſciences. En effet, Hazaël m'acheta chérement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs, lui a donné la curioſité de paſſer dans l'iſle de Crete, pour étudier les ſages loix de Minos. Pendant notre navigation les vents nous ont contraint de relâcher dans l'iſle de Cypre ; en attendant un vent favorable, il eſt venu faire ſes offrandes au temple : le voilà qui en ſort ; les vents nous appellent : déja nos voiles s'enflent. Adieu, mon cher Télémaque ; un eſclave qui craint les Dieux, doit ſuivre fidélement ſon maître. Les Dieux ne me permettent plus d'être à moi ; ſi j'étois à moi, ils le ſavent, je ne ſerois qu'à vous ſeul. Adieu, ſouvenez-vous des travaux d'Ulyſſe & des larmes de Pénélope, ſouvenez-vous des juſtes Dieux. O Dieux protecteurs de l'innocence, en quelle terre ſuis-je contraint de laiſſer Télémaque !

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laiſſer ici : plutôt mourir que de vous voir partir ſans moi. Ce maître

Syrien eſt-il impitoyable? Eſt-ce une tygreſſe dont il a ſuccé les mamelles dans ſon enfance? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il ſouffre que je vous ſuive: vous m'exhortez vous-même à fuir, & vous ne voulez pas que je fuye en ſuivant vos pas. Je vais parler à Hazaël, il aura peut-être pitié de ma jeuneſſe & de mes larmes: puiſqu'il aime la ſageſſe, & qu'il va ſi loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce & inſenſible. Je me jetterai à ſes pieds, j'embraſſerai ſes genoux, je ne le laiſſerai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous ſuivre. Mon cher Mentor, je me ferai eſclave avec vous; je lui offrirai de me donner à lui: s'il me refuſe, c'eſt fait de moi; je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor; je me proſternai devant lui: il fut ſurpris de voir un inconnu en cette poſture. Que voulez vous, me dit-il? La vie, répondis-je; car je ne puis vivre, ſi vous ne ſouffrez que je ſuive Mentor qui eſt à vous. Je ſuis le fils du grand Ulyſſe, le plus ſage des rois de la Grèce qui ont renverſé la ſuperbe ville de Troye, fameuſe dans toute l'Aſie. Je ne vous dis pas ma naiſſance pour me vanter, mais ſeulement pour vous inſpirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon pére dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre pére: la fortune pour comble de maux me l'a enlevé, elle l'a fait votre eſclave; ſouffrez que je le ſois auſſi. S'il eſt vrai que vous aimiez la juſtice, & que vous alliez en Créte pour apprendre les loix du bon roi Minos, n'endurciſſez point votre cœur contre mes ſoupirs & contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un roi, qui eſt réduit à demander la ſervitude comme ſon unique reſſource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'eſclavage: mais mes prémiers malheurs n'étoient que de foibles eſſais des outrages de la fortune; maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les eſclaves. O Dieux! voyez mes maux; O Hazaël, ſouvenez-vous de Minos, dont vous admirez la

ſageſſe, & qui nous jugera tous deux dans le royaume de Pluton.

Hazaël, me regardant avec un viſage doux & humain, me tendit la main & me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la ſageſſe & la vertu d'Ulyſſe: Mentor m'a raconté ſouvent quelle gloire il a acquiſe parmi les Grecs; & d'ailleurs la prompte renommée a fait entendre ſon nom à tous les peuples d'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulyſſe, je ſerai votre pére juſqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne ſerois pas touché de la gloire de votre pére, de ſes malheurs & des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre ſoin de vous. Il eſt vrai que je l'ai acheté comme eſclave: mais je le garde comme un ami fidéle; l'argent qu'il m'a coûté, m'a acquis le plus cher & le plus précieux ami que j'aye ſur la terre. J'ai trouvé en lui la ſageſſe; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il eſt libre, vous le ſerez auſſi; je ne vous demande à l'un & à l'autre que votre cœur.

En un inſtant je paſſai de la plus amére douleur à la plus vive joye que les mortels puiſſent ſentir. Je me voyois ſauvé d'un horrible danger; je m'approchois de mon pays: je trouvois un ſecours pour y retourner; je goûtois la conſolation d'être auprès d'un homme, qui m'aimoit déja par le pur amour de la vertu. Enfin je trouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter.

Hazaël s'avance ſur le bord du rivage; nous le ſuivons, on entre dans le vaiſſeau, les rameurs fendent les ondes paiſibles. Un zéphir leger ſe joue dans nos voiles; il anime tout le vaiſſeau, & lui donne un doux mouvement. L'iſle de Cypre diſparoît bientôt. Hazaël, qui avoit impatience de connoître mes ſentimens, me demanda ce que je penſois des mœurs de cette iſle. Je lui dis ingénûment en quels dangers ma jeuneſſe avoit été expoſée, & le combat que j'avois ſouffert au-dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, & dit ces paroles: O Vénus, je reconnois

reconnois votre puiſſance & celle de votre fils; j'ai brûlé de l'encens ſur vos autels; mais ſouffrez que je déteſte l'infame moleſſe des habitans de votre iſle, & l'impudence brutale avec laquelle ils célébrent vos fêtes.

Enſuite il s'entretenoit avec Mentor de cette prémiére puiſſance, qui a formé le ciel & la terre; de cette lumiére infinie, immuable, qui ſe donne à tous ſans ſe partager; de cette vérité ſouveraine & univerſelle, qui éclaire tous les eſprits, comme le ſoleil éclaire tous les corps. Celui, ajoutoit-il, qui n'a jamais vû cette lumiére pure, eſt aveugle comme un aveugle né: il paſſe ſa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le ſoleil n'éclaire point pendant pluſieurs mois de l'année. Il croit être ſage, & il eſt inſenſé: il croit tout voir, & il ne voit rien: il meurt n'ayant jamais rien vû: tout au plus il n'apperçoit que de ſombres & fauſſes lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainſi ſont tous les hommes entraînez par le plaiſir des ſens & par le charme de l'imagination. Il n'y a point ſur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui conſultent, qui aiment, qui ſuivent cette raiſon éternelle. C'eſt elle qui nous inſpire, quand nous penſons bien; c'eſt elle qui nous reprend, quand nous penſons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raiſon que la vie; elle eſt comme un grand océan de lumiére: nos eſprits ſont comme de petits ruiſſeaux qui en ſortent, & qui y retournent pour s'y perdre.

Quoique je ne compriſſe pas encore parfaitement la ſageſſe de ce diſcours, je ne laiſſois pas d'y goûter je ne ſai quoi de pur & de ſublime: mon cœur en étoit échauffé, & la vérité me ſembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuérent à parler de l'origine des Dieux, des héros, des poëtes, de l'âge d'or, du déluge, des prémiéres hiſtoires du genre humain, du fleuve d'oubli où ſe plongent les ames des morts, des peines éternelles préparées aux impies dans le goufre noir du Tartare, & de cette heureuſe paix

dont jouïſſent les juſtes dans les champs Elyſées, ſans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël & Mentor parloient, nous apperçûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paroiſſoit d'or & d'azur. En ſe joüant ils ſoulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons, qui ſonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, & qui, fendant l'onde ſalée, laiſſoient loin derriére eux un vaſte ſillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflâmez, & leurs bouches écumantes. Le char de la Déeſſe étoit une conque d'une merveilleuſe figure; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'yvoire, & les roües étoient d'or. Ce char ſembloit voler ſur la face des eaux paiſibles. Une troupe de nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derriére le char; leurs beaux cheveux pendoient ſur leurs épaules, & flotoient au gré du vent. La Déeſſe tenoit d'une main un ſceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit ſur ſes genoux le petit Dieu Palémon, ſon fils, pendant à ſa mamelle. Elle avoit un viſage ſérein & une douce majeſté, qui faiſoit fuir les vents ſéditieux & toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduiſoient les chevaux, & tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flotoit dans l'air au-deſſus du char; elle étoit à demi enflée par le ſouffle d'une multitude de petits zéphirs, qui s'efforçoient de la pouſſer par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole empreſſé, inquiet, & ardent. Son viſage ridé & chagrin, ſa voix menaçante, ſes ſourcils épais & pendans, ſes yeux pleins d'un feu ſombre & auſtére tenoient en ſilence les fiers aquilons, & repouſſoient tous les nuages. Les immenſes baleines & tous les monſtres marins, faiſant avec leurs narines un flux & reflux de l'onde amére, ſortoient à la hâte de leurs grotes profondes pour voir la Déeſſe.

Fin du Quatriéme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'en arrivant en Créte, il apprit qu'Idoménée, roi de cette iſle, avoit ſacrifié ſon fils unique pour accomplir un vœu indiſcret; que les Crétois voulant venger le ſang du fils, avoient réduit le pére à quitter leur pays: qu'après de longues incertitudes, ils étoient actuellement aſſemblez pour élire un autre roi. Télémaque ajoute qu'il fut admis dans cette aſſemblée; qu'il y remporta les prix à divers jeux; qu'il expliqua les queſtions laiſſées par Minos dans le livre de ſes loix; & que les vieillards juges de l'iſle, & tous les peuples voulurent le faire roi, voyant ſa ſageſſe.

APRES que nous eûmes admiré ce ſpectacle, nous commençâmes a découvrir les montagnes de Créte, que nous avions encore aſſez de peine à diſtinguer des nuées du ciel & des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le ſommet du mont Ida au-deſſus des autres montagnes de l'iſle, comme un vieux cerf dans une forêt porte ſon bois rameux au-deſſus des têtes des jeunes faons, dont il eſt ſuivi. Peu à peu nous vîmes plus diſtinctement les côtes de cette iſle, qui ſe préſentoient à nos yeux comme un amphithéatre. Autant que la terre de Cypre nous avoit

paru négligée & inculte, autant celle de Créte ſe montroit fertile & ornée de tous les fruits par le travail de ſes habitans.

De tous côtez nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des villes, & des villes ſuperbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du laboureur diligent ne fût imprimée; partout la charuë avoit laiſſé de creux ſillons: les ronces, les épines & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, ſont inconnuës en ce pays. Nous conſidérions avec plaiſir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugiſſent dans les gras herbages le long des ruiſſeaux; les moutons paiſſans ſur le penchant d'une colline; les vaſtes campagnes couvertes de jaunes épics, riches dons de la féconde Cérès; enfin les montagnes ornées de pampres & de grapes d'un raiſin déja coloré, qui promettoit aux vendangeurs les doux préſens de Bacchus pour charmer les ſoucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Créte, & il nous expliqua ce qu'il en connoiſſoit. Cette iſle, diſoit-il, admirée de tous les étrangers, & fameuſe par ſes cent villes, nourrit ſans peine tous ſes habitans, quoiqu'ils ſoient innombrables; c'eſt que la terre ne ſe laſſe jamais de répandre ſes biens ſur ceux qui la cultivent. Son ſein fécond ne peut s'épuiſer; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils ſoient laborieux, plus ils jouïſſent de l'abondance: ils n'ont jamais beſoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mére, multiplie ſes dons ſelon le nombre de ſes enfans, qui méritent ſes fruits par leur travail. L'ambition & l'avarice des hommes ſont les ſeules ſources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, & ils ſe rendent malheureux par le deſir du ſuperflu; s'ils vouloient vivre ſimplement, & ſe contenter de ſatisfaire aux vrais beſoins, on verroit par-tout l'abondance, la joye, l'union & la paix.

C'eſt ce que Minos, le plus ſage & le meilleur de tous les rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez

rez de plus merveilleux dans cette isle, est le fruit de ses loix. L'éducation qu'il faisoit donner aux enfans, rend les corps sains & robustes; on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale & laborieuse; on suppose que toute volupté amollit le corps & l'esprit: on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincible par la vertu, & d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses & les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices, qui sont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la dissimulation, & l'avarice.

Pour le faste & la molesse, on n'a jamais besoin de les reprimer; car ils sont inconnus en Créte: tout le monde y travaille, & personne ne songe à s'y enrichir; chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce & réglée, où l'on jouït en paix & avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni palais dorez. Les habits sont de laine fine & de belle couleur, mais tout unis & sans broderie. Les repas y sont sobres; on y boit peu de vin: le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux mêmes, & le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange de grosses viandes sans ragoût; encore même a-t-on soin de reserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes; mais sans ornemens. La superbe architecture n'y est pas ignorée: mais elle est reservée pour les temples des Dieux, & les hommes n'oseroient avoir des maisons semblables à celles des immortels. Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix & l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superfluës, l'habitude du travail & l'horreur de l'oisiveté, l'émulation pour la vertu, la soumission aux loix, la crainte des justes Dieux.

Je

Je lui demandai en quoi consistoit l'autorité du roi, & il me répondit: Il peut tout sur les peuples; mais les loix peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le pére de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse & par sa modération à la félicité de tant d'hommes; & non pas que tant d'hommes servent par leur misére & par leur servitude lâche à flater l'orgueil & la molesse d'un seul homme. Le roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les loix. D'ailleurs le roi doit être plus sobre, plus ennemi de la molesse, plus exempt de faste & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses & de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertu & de gloire, que le reste des hommes. Il doit être au-dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées; & au-dedans, le juge des peuples pour les rendre bons, sages & heureux. Ce n'est point pour lui-même que les Dieux l'ont fait roi; il ne l'est que pour être l'homme des peuples: c'est aux peuples qu'il doit tout son tems, tous ses soins, toute son affection; & il n'est digne de la royauté, qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ses enfans régnassent après lui, qu'à condition qu'ils régneroient suivant ces maximes. Il aimoit encore plus son peuple que sa famille: c'est par une telle sagesse qu'il a rendu la Créte si puissante & si heureuse. C'est par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les conquérans, qui veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est-à-dire à leur vanité. Enfin c'est par sa justice qu'il a mérité d'être aux enfers le souverain juge des morts.

Pendant que Mentor faisoit ce discours, nous abordâmes dans l'isle. Nous vîmes le fameux labyrinthe,

rinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale, & qui étoit une imitation du grand labyrinthe que nous avions vû en Egypte. Pendant que nous considerions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage, & qui accouroit en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer: nous demandâmes la cause de leur empressement, & voici ce qu'un Crétois nommé Nausicrate nous raconta.

Idoménée, fils de Deucalion, & petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé, comme les autres rois de la Gréce, au siége de Troye. Après la ruïne de cette ville, il fit voile pour revenir en Créte; mais la tempête fut si violente, que le pilote de son vaisseau, & tous les autres qui étoient expérimentez dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux; chacun voyoit les abîmes ouverts pour l'engloutir: chacun déploroit son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx après avoir reçu la sépulture. Idoménée, levant les yeux & les mains vers le ciel, invoquoit Neptune: O puissant Dieu, s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux! si tu me fais revoir l'isle de Créte malgré la fureur des vents, je t'immolerai la prémiére tête qui se présentera à mes yeux.

Cependant son fils, impatient de revoir son pére, se hâtoit d'aller au-devant de lui pour l'embrasser; malheureux qui ne savoit pas que c'étoit courir à sa perte! Le pére, échappé à la tempête, arrivoit dans le port desiré: il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux: mais bientôt il sentit combien ils lui devoient être funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant repentir de son vœu indiscret; il craignoit d'arriver parmi les siens, & il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Néméſis, Déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes, & sur-tout les rois orgueilleux, poussoit d'une main fatale & invisible Idoménée. Il arrive; à peine ose-t-il lever les yeux,

il

il voit ſon fils: il recule ſaiſi d'horreur; ſes yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête moins chére qui puiſſe lui ſervir de victime. Cependant le fils ſe jette à ſon cou, & eſt tout étonné que ſon pére répond ſi mal à ſa tendreſſe; il le voit fondant en larmes.

O mon pére, dit-il, d'où vient cette triſteſſe? Après une ſi longue abſence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, & de faire la joye de votre fils? Qu'ai-je fait? Vous détournez vos yeux de peur de me voir. Le pére, accablé de douleur, ne répondit rien. Enfin, après de profonds ſoupirs, il dit: Ah! Neptune, que t'ai-je promis? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage? Rend-moi aux vagues & aux rochers, qui devoient en me briſant finir ma triſte vie; laiſſe vivre mon fils. O Dieu cruel! tiens voilà mon ſang, épargne le ſien. En parlant ainſi, il tira ſon épée pour ſe percer: mais tous ceux qui étoient auprès de lui, arrêtérent ſa main. Le vieillard Sophronyme, interpréte des volontez des Dieux, l'aſſura qu'il pourroit contenter Neptune ſans donner la mort à ſon fils. Votre promeſſe, diſoit-il, a été imprudente: les Dieux ne veulent point être honorez par la cruauté; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promeſſe celle de l'accomplir contre les loix de la nature; offrez à Neptune cent taureaux plus blancs que la neige; faites couler leur ſang autour de ſon autel couronné de fleurs: faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idoménée écoutoit ce diſcours, la tête baiſſée & ſans répondre; la fureur étoit allumée dans ſes yeux: ſon viſage pâle & défiguré, changeoit à tout moment de couleur; on voyoit ſes membres tremblans. Cependant ſon fils lui diſoit, me voici, mon pére; votre fils eſt prêt à mourir pour appaiſer le Dieu de la mer: n'attirez pas ſur vous ſa colére: je meurs content, puiſque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon pére, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En

En ce moment Idoménée, tout hors de lui, & comme déchiré par les furies infernales, ſurprend tous ceux qui l'obſervoient de près ; il enfonce ſon épée dans le cœur de cet enfant ; il la retire toute fumante & toute pleine de ſang pour la plonger dans ſes propres entrailles ; il eſt encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans ſon ſang ; ſes yeux ſe couvrent des ombres de la mort ; il les entrouvre à la lumiére, mais a peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la ſupporter. Tel qu'un beau lys au milieu des champs coupé dans ſa racine par le tranchant de la charruë, languit & ne ſe ſoutient plus : il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux ; mais la terre ne le nourrit plus, & ſa vie eſt éteinte. Ainſi le fils d'Idoménée, comme une jeune & tendre fleur, eſt cruellement moiſſonné dès ſon prémier âge. Le pére dans l'excès de ſa douleur devient inſenſible ; il ne ſait où il eſt, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancelant vers la ville, & demande ſon fils.

Cependant le peuple touché de compaſſion pour l'enfant, & d'horreur pour l'action barbare du pére, s'écrie que les Dieux juſtes l'ont livré aux furies : la fureur leur fournit des armes ; ils prennent des bâtons & des pierres ; la diſcorde ſoufle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les ſages Crétois, oublient la ſageſſe qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoiſſent plus le petit-fils du ſage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent de ſalut pour lui, qu'en le ramenant vers ſes vaiſſeaux : ils s'embarquent avec lui ; ils fuyent à la merci des ondes. Idoménée revenant à ſoi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arroſée du ſang de ſon fils, & qu'il ne ſauroit plus habiter. Les vents les conduiſent vers l'Heſpérie, & ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays des Salentins.

Cependant les Crétois, n'ayant plus de roi pour les gouverner, ont réſolu d'en choiſir un qui conſerve dans leur pureté les loix établies. Voici les meſures qu'ils

qu'ils ont priſes pour faire ce choix. Tous les principaux citoyens des cent villes ſont aſſemblez ici. On a déja commencé par des ſacrifices; on a aſſemblé tous les ſages les plus fameux des pays voiſins, pour examiner la ſageſſe de ceux qui paroîtront dignes de commander; on a préparé des jeux publics, où tous les prétendans combatront; car on veut donner pour prix la royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, & pour l'eſprit & pour le corps. On veut un roi dont le corps ſoit fort & adroit, & dont l'ame ſoit ornée de la ſageſſe & de la vertu. On appelle ici tous les étrangers.

Après nous avoir raconté toute cette hiſtoire étonnante, Nauſicrate nous dit: Hâtez-vous donc, ô étrangers, de venir dans notre aſſemblée: vous combatrez avec les autres; & ſi les Dieux deſtinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le ſuivîmes ſans aucun deſir de vaincre, mais par la ſeule curioſité de voir une choſe ſi extraordinaire.

Nous arrivâmes à une eſpèce de cirque très-vaſte, environné d'une épaiſſe forêt: le milieu du cirque étoit une aréne, préparée pour les combatants; elle étoit bordée par un grand amphithéatre d'un gazon frais, ſur lequel étoit aſſis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur; car les Crétois ſont les peuples du monde qui exercent le plus noblement & avec le plus de religion l'hoſpitalité. On nous fit aſſeoir, & on nous invita à combatre. Mentor s'en excuſa ſur ſon âge, & Hazaël ſur ſa foible ſanté. Ma jeuneſſe & ma vigueur m'ôtoient toute excuſe: je jettai néanmoins un coup d'œil ſur Mentor pour découvrir ſa penſée, & j'apperçus qu'il ſouhaitoit que je combatiſſe. J'acceptai donc l'offre qu'on me faiſoit: je me dépouillai de mes habits; on fit couler des flots d'huile douce & luiſante ſur tous les membres de mon corps, & je me mêlai parmi les combatans. On dit de tous côtez que c'étoit le fils d'Ulyſſe, qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix; & pluſieurs Crétois, qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le

Le prémier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien, d'environ trente-cinq ans, ſurmonta tous les autres qui oſérent ſe préſenter à lui: il étoit encore dans toute la vigueur de la jeuneſſe; ſes bras étoient nerveux & bien nourris: au moindre mouvement qu'il faiſoit, on voyoit tous ſes muſcles; il étoit également ſouple & fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu; & regardant avec pitié ma tendre jeuneſſe, il voulut ſe retirer; mais je me préſentai à lui. Alors nous nous ſaiſîmes l'un l'autre; nous nous ſerrâmes à perdre la reſpiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus & les bras entrelaſſez comme des ſerpens; chacun s'efforçant d'enlever de terre ſon ennemi. Tantôt il eſſayoit de me ſurprendre en me pouſſant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainſi, je le pouſſai avec tant de violence, que ſes reins pliérent: il tomba ſur l'aréne & m'entraîna ſur lui. En vain il tâcha de me mettre deſſous; je le tins immobile ſous moi. Tout le peuple cria: Victoire au fils d'Ulyſſe; & j'aidai au Rhodien confus à ſe relever.

Le combat du Ceſte fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cédérent; il n'y eut que moi qui eſpérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, & puis dans l'eſtomach, des coups qui me firent vomir le ſang, & qui répandirent ſur mes yeux un épais nuage. Je chancelai; il me preſſoit, & je ne pouvois plus reſpirer: mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit: O fils d'Ulyſſe, ſeriez-vous vaincu? La colére me donna de nouvelles forces; j'évitai pluſieurs coups dont j'aurois été accablé. Auſſi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que ſon bras s'allongeoit en vain, je le ſurprenois dans cette poſture penchée: déja il reculoit, quand je hauſſai mon ceſte pour tomber ſur lui avec plus de force: il voulut eſquiver, & perdant l'équilibre, il me donna

le moyen de le renverſer. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever: il ſe redreſſa lui-même couvert de pouſſiére & de ſang; ſa honte fut extrême, mais il n'oſa renouveller le combat.

Auſſi-tôt on commença les courſes de chariots que l'on diſtribua au ſort. Le mien ſe trouva le moindre pour la legéreté des rouës, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons; un nuage de pouſſiére vole & couvre le ciel. Au commencement je laiſſai les autres paſſer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laiſſoit d'abord tous les autres derriére lui. Un Crétois, nommé Polycléte, le ſuivoit de prés. Hippomaque parent d'Idoménée, qui aſpiroit à lui ſuccéder, lâchant les rênes à ſes chevaux fumans de ſueur, étoit tout penché ſur leurs crins flotans, & le mouvement des rouës de ſon chariot étoit ſi rapide, qu'elles paroiſſoient immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animérent & ſe mirent peu à peu en haleine; je laiſſai loin derriére moi preſque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idoménée, preſſant trop ſes chevaux, le plus vigoureux s'abbatit, & ôta par ſa chûte à ſon maître l'eſpérance de régner.

Polycléte ſe penchant trop ſur ſes chevaux, ne put ſe tenir ferme dans une ſecouſſe: il tomba, les rênes lui échapérent, & il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation, que j'étois tout auprès de lui, redoubla ſon ardeur: tantôt il invoquoit les Dieux, & leur promettoit de riches offrandes; tantôt il parloit à ſes chevaux pour les animer: il craignoit que je ne paſſaſſe entre la borne & lui; car mes chevaux, mieux ménagez que les ſiens, étoient en état de le devancer; il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource, que celle de me fermer le paſſage. Pour y réuſſir, il hazarda de ſe briſer contre la borne, il y briſa effectivement ſa rouë. Je ne ſongeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans ſon déſordre,

dre, & il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois: Victoire au fils d'Ulyſſe, c'eſt lui que les Dieux deſtinent à régner ſur nous.

Cependant les plus illuſtres & les plus ſages d'entre les Crétois nous conduiſirent dans un bois antique & ſacré, reculé de la vuë des hommes profanes, où les vieillards, que Minos avoit établis juges du peuple, & gardes des loix, nous aſſemblérent. Nous étions les mêmes qui avions combatu dans les jeux; nul autre n'y fut admis. Les ſages ouvrirent les livres où toutes les loix de Minos ſont recueillies. Je me ſentis ſaiſi de reſpect & de honte, quand j'approchai des ces vieillards, que l'âge rendoit vénérables, ſans leur ôter la vigueur de l'eſprit: ils étoient aſſis avec ordre, & immobiles dans leurs places; leurs cheveux étoient blancs; pluſieurs n'en avoient preſquè plus. On voyoit reluire ſur leurs viſages graves une ſageſſe douce & tranquile: ils ne ſe preſſoient point de parler; ils ne diſoient que ce qu'ils avoient réſolu de dire. Quand ils étoient d'avis différens, ils étoient ſi moderez à ſoutenir ce qu'ils penſoient de part & d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue expérience des choſes paſſées, & l'habitude du travail, leur donnoit de grandes vuës ſur toutes choſes: mais ce qui perfectionnoit le plus leur raiſon, étoit le calme de leurs eſprits délivrez des folles paſſions & des caprices de la jeuneſſe. La ſageſſe toute ſeule agiſſoit en eux, & le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir ſi bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtoient ſans peine le doux & noble plaiſir d'écouter la raiſon. En les admirant, je ſouhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout-à-coup à une ſi eſtimable vieilleſſe. Je trouvois la jeuneſſe malheureuſe d'être ſi impétueuſe & ſi éloignée de cette vertu ſi éclairée & ſi tranquile.

Le prémier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des

loix de Minos. C'étoit un grand livre, qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une caſſette d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baiſérent avec reſpect; car ils diſent qu'après les Dieux, de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit être ſi ſacré aux hommes que les loix deſtinées à les rendre bons, ſages & heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toûjours ſe laiſſer gouverner eux-mêmes par les loix. C'eſt la loi & non pas l'homme qui doit régner. Tel étoit le diſcours de ces ſages. Enſuite celui qui préſidoit propoſa trois queſtions, qui devoient être décidées par les maximes de Minos.

La prémiére queſtion étoit de ſavoir, Quel eſt le plus libre de tous les hommes? Les uns répondirent que c'étoit un roi qui avoit ſur ſon peuple un empire abſolu, & qui étoit victorieux de tous ſes ennemis. D'autres ſoutinrent que c'étoit un homme ſi riche, qu'il pouvoit contenter tous ſes deſirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne ſe marioit point, & qui voyageoit pendant toute ſa vie en divers pays, ſans être jamais aſſujetti aux loix d'aucune nation. D'autres s'imaginérent que c'étoit un Barbare, qui vivant de ſa chaſſe au milieu des bois, étoit indépendant de toute police & de tout beſoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en ſortant des rigueurs de la ſervitude, il jouïſſoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'aviſérent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, & que tous les hommes enſemble n'avoient plus aucun pouvoir ſur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit ſouvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, eſt celui qui peut être libre dans l'eſclavage même. En quelque pays & en quelque condition qu'on ſoit, on eſt très-libre, pourvu qu'on craigne les Dieux & qu'on ne craigne qu'eux: en

en un mot, l'homme véritablement libre eſt celui qui dégagé de toute crainte & de tout deſir, n'eſt ſoumis qu'aux Dieux & à la raiſon. Les vieillards s'entre-regardérent en ſouriant, & furent ſurpris de voir que ma réponſe fût preciſément celle de Minos.

Enſuite on propoſa la ſeconde queſtion en ces termes: Qui eſt le plus malheureux de tous les hommes? Chacun diſoit ce qui lui venoit dans l'eſprit. L'un diſoit: C'eſt un homme qui n'a ni biens, ni ſanté, ni honneur. Un autre diſoit: C'eſt un homme qui n'a aucun ami. D'autres ſoutenoient que c'eſt un homme qui a des enfans ingrats & indignes de lui. Il vint un ſage de l'iſle de Leſbos, qui dit: Le plus malheureux de tous les hommes eſt celui qui croit l'être; car le malheur dépend moins des choſes qu'on ſouffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente ſon malheur. A ces mots toute l'aſſemblée ſe récria: on applaudit, & chacun crut que ce ſage Leſbien remporteroit le prix ſur cette queſtion. Mais on me demanda ma penſée, & je répondis, ſuivant les maximes de Mentor: Le plus malheureux de tous les hommes eſt un roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes miſérables. Il eſt doublement malheureux par ſon aveuglement: ne connoiſſant pas ſon malheur, il ne peut s'en guérir; il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flateurs pour aller juſqu'à lui. Il eſt tyranniſé par ſes paſſions; il ne connoît point ſes devoirs; il n'a jamais goûté le plaiſir de faire le bien, ni ſenti les charmes de la pure vertu; il eſt malheureux & digne de l'être; ſon malheur augmente tous les jours; il court à ſa perte, & les Dieux ſe préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'aſſemblée avoûa que j'avois vaincu le ſage Leſbien, & les vieillards déclarérent que j'avois rencontré le vrai ſens de Minos.

Pour la troiſiéme queſtion, on demanda, Lequel des deux eſt preferable; d'un côté, un roi conquerant & invincible dans la guerre; de l'autre, un roi ſans expérience de la guerre, mais propre à policer ſagement les peuples dans la paix? La plupart répon-

dirent que le roi invincible dans la guerre étoit preferable. A quoi ſert, diſoient-ils, d'avoir un roi qui ſache bien gouverner en paix, s'il ne ſait pas défendre le pays quand la guerre vient? les ennemis le vaincront, & réduiront ſon peuple en ſervitude. D'autres ſoutenoient au contraire, que le roi pacifique ſeroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, & l'éviteroit par ſes ſoins. D'autres diſoient, qu'un roi conquerant travailleroit à la gloire de ſon peuple auſſi-bien qu'à la ſienne, & qu'il rendroit ſes ſujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un roi pacifique les tiendroit dans une honteuſe lâcheté. On voulut ſavoir mon ſentiment. Je répondis ainſi:

Un roi qui ne ſait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, & qui n'eſt pas capable de conduire ſon peuple dans ces deux états, n'eſt qu'à demi roi. Mais ſi vous comparez un roi qui ne ſait que la guerre, à un roi ſage, qui ſans ſavoir la guerre eſt capable de la ſoutenir dans le beſoin par ſes généraux, je le trouve preferable à l'autre. Un roi entiérement tourné à la guerre, voudroit toûjours la faire pour étendre ſa domination & ſa propre gloire; il ruïneroit ſon peuple. A quoi ſert-il à un peuple que ſon roi ſubjugue d'autres nations, ſi on eſt malheureux ſous ſon régne! D'ailleurs les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de déſordres; les victorieux mêmes ſe déréglent pendant ce tems de confuſion. Voyez ce qu'il en coûte à la Gréce pour avoir triomphé de Troye; elle a été privée de ſes rois pendant plus de dix ans. Lors que tout eſt en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languiſſent. Les meilleurs princes mêmes, pendant qu'ils ont une guerre à ſoutenir, ſont contraints de faire le plus grand des maux, qui eſt de tolerer la licence, & de ſe ſervir des méchans. Combien y a-t-il de ſcélérats qu'on puniroit pendant la paix, & dont on a beſoin de récompenſer l'audace dans les déſordres de la guerre? Jamais aucun peuple n'a eu un roi conquerant, ſans avoir beaucoup à ſouffrir de ſon ambition. Un conquerant enyvré de ſa

gloire

gloire ruïne preſque autant ſa nation victorieuſe que les autres nations vaincuës. Un prince qui n'a point les qualitez néceſſaires pour la paix ne peut faire goûter à ſes ſujets les fruits d'une guerre heureuſement finie: il eſt comme un homme qui défendroit ſon champ contre ſon voiſin, & qui uſurperoit celui de ſon voiſin même; mais qui ne ſauroit ni labourer ni ſemer, pour recueillir aucune moiſſon. Un tel homme ſemble né pour détruire, pour ravager, pour renverſer le monde, & non pour rendre le peuple heureux par un ſage gouvernement.

Venons maintenant au roi pacifique. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas propre à de grandes conquêtes, c'eſt-à-dire qu'il n'eſt pas né pour troubler le repos de ſon peuple en voulant vaincre les autres nations que la juſtice ne lui a pas ſoumiſes; mais s'il eſt véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualitez néceſſaires pour mettre ſon peuple en ſureté contre ſes ennemis. Voici comment: il eſt juſte, modéré, & commode à l'égard de ſes voiſins: il n'entreprend jamais contre eux rien qui puiſſe troubler la paix: il eſt fidéle dans ſes alliances. Ses alliez l'aiment, ne le craignent point, & ont une entiére confiance en lui. S'il a quelque voiſin inquiet, hautain & ambitieux, tous les autres rois voiſins, qui craignent ce voiſin inquiet, & qui n'ont aucune jalouſie du roi pacifique, ſe joignent à ce bon roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, ſa bonne foi, ſa modération le rendent l'arbitre de tous les états qui environnent le ſien. Pendant que le roi entreprenant eſt odieux à tous les autres, & ſans ceſſe expoſé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le pére & le tuteur de tous les autres rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouït au-dedans ſont encore plus ſolides. Puiſqu'il eſt propre à gouverner en paix, je ſuppoſe qu'il gouverne par les plus ſages loix. Il retrenche le faſte, la moleſſe & tous les arts qui ne ſervent qu'à flater les vices: il fait fleurir les autres arts qui ſont utiles aux véritables beſoins de la vie; ſur-tout il applique ſes ſujets

à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choſes néceſſaires. Ce peuple laborieux, ſimple dans ſes mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement ſa vie par la culture de ſes terres, ſe multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable; mais un peuple ſain, vigoureux, robuſte, qui n'eſt point amolli par les voluptez, qui eſt éxercé par la vertu, qui n'eſt point attaché aux douceurs d'une vie lâche & délicieuſe, qui ſait mépriſer la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte ſous un ſage roi, appliqué à ne régner que pour faire régner la raiſon. Qu'un conquérant voiſin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas aſſez accoutumé à camper, à ſe ranger en bataille, ou à dreſſer des machines pour aſſiéger une ville; mais il le trouvera invincible par ſa multitude, par ſon courage, par ſa patience dans les fatigues, par ſon habitude de ſouffrir la pauvreté, par ſa vigueur dans les combats, & par une vertu que les mauvais ſuccès même ne peuvent abbatre. D'ailleurs, ſi ce roi n'eſt pas aſſez expérimenté pour commander lui-même ſes armées, il les fera commander par des gens qui en ſeront capables, & il ſaura s'en ſervir ſans perdre ſon autorité. Cependant il tirera du ſecours de ſes alliez. Ses ſujets aimeroient mieux mourir que de paſſer ſous la domination d'un autre roi violent & injuſte: les Dieux mêmes combatront pour lui. Voyez quelles reſſources il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le roi pacifique, qui ignore la guerre, eſt un roi imparfait, puiſqu'il ne ſait pas remplir une de ſes plus grandes fonctions, qui eſt de vaincre ſes ennemis; mais j'ajoute qu'il eſt néanmoins infiniment ſupérieur au roi conquérant qui manque des qualitez néceſſaires dans la paix, & qui n'eſt propre qu'à la guerre.

J'apperçus dans l'aſſemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis; car la plûpart des hommes éblouïs par les choſes éclatantes, comme les victoires & les conquêtes, les préférent à ce qui eſt ſimple, tranquile & ſolide, comme la paix & la bonne police

police des peuples. Mais tous les vieillards déclarérent que j'avois parlé comme Minos.

Le prémier de ces vieillards s'écria: Je vois l'accompliſſement d'un oracle d'Apollon connu dans toute notre iſle. Minos avoit conſulté ce Dieu, pour ſavoir combien de tems ſa race régneroit ſuivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit: Les tiens ceſſeront de régner quand un étranger entrera dans ton iſle pour y faire régner tes loix. Nous avons craint que quelque étranger viendroit faire la conquête de l'iſle de Créte; mais le malheur d'Idoménée & la ſageſſe du fils d'Ulyſſe, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montrent le ſens de l'oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les Deſtins nous donnent pour roi?

Fin du Cinquiéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque raconte qu'il refuſa la royauté de Créte pour retourner en Ithaque ; qu'il propoſa d'élire Mentor, qui refuſa auſſi le diadéme ; qu'enfin l'aſſemblée preſſant Mentor de choiſir pour toute la nation, il leur avoit expoſé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Ariſtodéme, qui fut proclamé roi au même moment ; qu'enſuite Mentor & lui s'étoient embarquez pour aller en Ithaque : mais que Neptune, pour conſoler Vénus irritée, leur avoit fait faire le naufrage, après lequel la Déeſſe Calypſo venoit de les recevoir dans ſon iſle.

AUSSI-tôt les vieillards ſortirent de l'enceinte du bois ſacré, & le prémier me prenant par la main, annonça au peuple, déja impatient dans l'attente d'une déciſion, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'aſſemblée. Chacun pouſſa des cris de joye. Tout le rivage & toutes les montagnes voiſines retentirent de ce cri : Que le fils d'Ulyſſe ſemblable à Minos régne ſur les Crétois.

J'attendis un moment, & je faiſois ſigne de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me diſoit à l'oreille : Renoncez-vous à votre patrie ? L'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénélope,

Pénélope, qui vous attend comme ſa derniére eſpérance, & le grand Ulyſſe, que les Dieux avoient réſolu de vous rendre? Ces paroles percérent mon cœur, & me ſoutinrent contre le vain deſir de régner. Cependant un profond ſilence de toute cette tumultueuſe aſſemblée me donna le moyen de parler ainſi: O illuſtres Crétois, je ne mérite point de vous commander. L'oracle qu'on vient de rapporter, marque bien que la race de Minos ceſſera de régner, quand un étranger entrera dans cette iſle, & y fera régner les loix de ce ſage roi; mais il n'eſt pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je ſuis cet étranger, marqué par l'oracle; j'ai accompli la prédiction; je ſuis venu dans cette iſle; j'ai découvert le vrai ſens des loix, & je ſouhaite que mon explication ſerve à les faire régner avec l'homme que vous choiſirez. Pour moi, je préfére ma patrie, la pauvre petite iſle d'Ithaque, aux cent villes de Créte, à la gloire & à l'opulence de ce beau royaume. Souffrez que je ſuive ce que les Deſtins ont marqué. Si j'ai combatu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'eſpérance de régner ici; c'étoit pour mériter votre eſtime & votre compaſſion; c'étoit afin que vous me donnaſſiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naiſſance. J'aime mieux obéïr à mon pére Ulyſſe, & conſoler ma mére Pénélope, que de régner ſur tous les peuples de l'univers. O Crétois! vous voyez le fond de mon cœur; il faut que je vous quitte; mais la mort ſeule pourra finir ma reconnoiſſance. Oui, juſqu'au dernier ſoupir Télémaque aimera les Crétois, & s'intéreſſera à leur gloire comme à la ſienne propre.

A peine eûs-je parlé qu'il s'éleva un bruit ſourd, ſemblable à celui des vagues de la mer, qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns diſoient: Eſt-ce quelque Divinité ſous une figure humaine? D'autres ſoutenoient qu'ils m'avoient vu en d'autres pays, & qu'ils me reconnoiſſoient. D'autres s'écrioient: il faut le contraindre de régner ici. Enfin je repris la parole, & chacun ſe hâta de ſe taire, ne ſachant ſi je n'allois point accepter ce que j'avois refuſé

refuſe d'abord. Voici les paroles que je leur dis:

Souffrez, ô Crétois, que je vous diſe ce que je penſe. Vous êtes le plus ſage de tous les peuples; mais la ſageſſe demande, ce me ſemble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choiſir, non pas l'homme qui raiſonne le mieux ſur les loix, mais celui qui les pratique avec la plus conſtante vertu. Pour moi je ſuis jeune, par conſéquent ſans expérience, expoſé à la violence des paſſions, & plus en état de m'inſtruire en obéïſſant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'eſprit & de corps, mais qui ſe ſoit vaincu lui-même; cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fond de ſon cœur, & dont toute la vie ſoit la pratique de ces loix; que ſes actions plutôt que ſes paroles vous le faſſent choiſir.

Tous les vieillards charmez de ce diſcours, & voyant toûjours croître les applaudiſſemens de l'aſſemblée, me dirent: Puiſque les Dieux nous ôtent l'eſpérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un roi qui faſſe régner nos loix. Connoiſſez-vous quelqu'un qui puiſſe commander avec cette modération? Je connois, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous eſtimez en moi; c'eſt ſa ſageſſe, & non pas la mienne qui vient de parler; & il m'a inſpiré toutes les réponſes que vous venez d'entendre.

En même tems toute l'aſſemblée jetta les yeux ſur Mentor, que je montrois, le tenant par la main. Je racontois les ſoins qu'il avoit eu de mon enfance; les périls dont il m'avoit délivré; les malheurs qui étoient venus fondre ſur moi, dès que j'avois ceſſé de ſuivre ſes conſeils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cauſe de ſes habits ſimples & négligez, de ſa contenance modeſte, de ſon ſilence preſque continuel, de ſon air froid & reſervé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans ſon viſage je ne ſai quoi de ferme & d'élevé: on remarqua la vivacité

vivacité de ſes yeux & la vigueur avec laquelle il faiſoit juſqu'aux moindres actions; on le queſtionna; il fut admiré; on réſolut de le faire roi. Il s'en défendit ſans s'émouvoir: il dit qu'il préféroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté; que les meilleurs rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne faiſoient preſque jamais le bien qu'ils vouloient faire, & qu'ils faiſoient ſouvent, par la ſurpriſe des flateurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajouta que ſi la ſervitude eſt miſérable, la royauté ne l'eſt pas moins, puiſqu'elle eſt une ſervitude déguiſée. Quand on eſt roi, diſoit-il, on dépend de tous ceux dont on a beſoin pour ſe faire obéïr. Heureux celui qui n'eſt point obligé de commander! Nous ne devons qu'à notre ſeule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le ſacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant revenir de leur ſurpriſe, lui demandérent quel homme ils devoient choiſir. Un homme, répondit-il, qui vous connoiſſe bien, puiſqu'il faudra qu'il vous gouverne, & qu'il craigne de vous gouverner. Celui qui deſire la royauté ne la connoît pas: & comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoiſſant point? Il la cherche pour lui, & vous devez deſirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux étrangers qui refuſoient la royauté recherchée par tant d'autres: ils voulurent ſavoir avec qui ils étoient venus. Nauſicrates, qui les avoit conduits depuis le port juſqu'au cirque, où l'on célébroit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor & moi étions venus de l'iſle de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils ſurent que Mentor avoit été eſclave d'Hazaël; qu'Hazaël touché de la ſageſſe & de la vertu de ſon eſclave, en avoit fait ſon conſeil & ſon meilleur ami; que cet eſclave, mis en liberté, étoit le même qui venoit de refuſer d'être roi, & qu'Hazaël

étoit venu de Damas en Syrie pour s'inſtruire des loix de Minos; tant l'amour de la ſageſſe rempliſſoit ſon cœur.

Les vieillards dirent à Hazaël: Nous n'oſons vous prier de nous gouverner; car nous jugeons que vous avez les mêmes penſées que Mentor. Vous mépriſez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire; d'ailleurs vous êtes trop détaché des richeſſes & de l'éclat de la royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit: Ne croyez pas, ô Cretois, que je mépriſe les hommes. Non, non, je ſais combien il eſt grand de travailler à les rendre bons & heureux; mais ce travail eſt rempli de peines & de dangers. L'éclat, qui y eſt attaché eſt faux, & ne peut éblouïr que des ames vaines. La vie eſt courte; les grandeurs irritent plus les paſſions qu'elles ne peuvent les contenter: c'eſt pour apprendre à me paſſer de ces faux biens, & non pas pour y parvenir, que je ſuis venu de ſi loin. Adieu. Je ne ſonge qu'à retourner dans une vie paiſible & retirée, où la ſageſſe nourriſſe mon cœur, & où les eſpérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me conſolent dans les chagrins de la vieilleſſe. Si j'avois quelque choſe à ſouhaiter, ce ne ſeroit pas d'être roi; ce ſeroit de ne me ſéparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Crétois s'écriérent parlant à Mentor: Dites-nous, ô le plus ſage & le plus grand de tous les mortels, dites-nous donc qui eſt-ce que nous pouvons choiſir pour notre roi? Nous ne vous laiſſerons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit: Pendant que j'étois dans la foule des ſpectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empreſſement. C'eſt un vieillard aſſez vigoureux; j'ai demandé quel homme c'étoit; on m'a répondu qu'il s'apelloit Ariſtodême. Enſuite j'ai entendu qu'on lui diſoit que ſes deux enfans étoient au nombre de ceux qui combatoient; il a paru n'en avoir aucune joye; il a dit que pour l'un,

il

il ne lui ſouhaitoit point les périls de la royauté ; & qu'il aimoit trop ſa patrie, pour conſentir que l'autre régnât jamais. Par-là j'ai compris que ce pére aimoit d'un amour raiſonnable l'un de ſes enfans qui a de la vertu, & qu'il ne flatoit point l'autre dans ſes déréglemens. Ma curioſité augmentant, j'ai demandé qu'elle a été la vie de ce vieillard. Un de vos citoyens m'a répondu : Il a long-tems porté les armes, & il eſt couvert de bleſſures : mais ſa vertu ſincére & ennemie de la flaterie, l'avoit rendu incommode à Idoménée ; c'eſt ce qui empêcha ce roi de s'en ſervir dans le ſiége de Troye. Il craignoit un homme qui lui donneroit de ſages conſeils qu'il ne pourroit ſe réſoudre à ſuivre : il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquérir bientôt ; il oublia tous ſes ſervices ; il le laiſſa ici pauvre, mépriſé des hommes groſſiers & lâches, qui n'eſtiment que les richeſſes : mais content dans ſa pauvreté, il vit gayement dans un endroit écarté de l'iſle, où il cultive ſon champ de ſes propres mains. Un de ſes fils travaille avec lui : ils s'aiment tendrement ; ils ſont heureux par leur frugalité ; & par leur travail ils ſe ſont mis dans l'abondance des choſes néceſſaires à une vie ſimple. Le ſage vieillard donne aux pauvres malades de ſon voiſinage tout ce qui lui reſte au-delà de ſes beſoins & de ceux de ſon fils. Il fait travailler tous les jeunes gens ; il les exhorte ; il les inſtruit : il juge tous les différends de ſon voiſinage : il eſt le pére de toutes les familles. Le malheur de la ſienne eſt d'avoir un ſecond fils, qui n'a voulu ſuivre aucun de ſes conſeils. Le pére, après l'avoir long-tems ſouffert pour tâcher de le corriger de ſes vices, l'a enfin chaſſé. Il s'eſt abandonné à une folle ambition & à tous les plaiſirs.

Voilà, ô Crétois, ce qu'on m'a raconté. Vous devez ſavoir ſi ce récit eſt véritable. Mais ſi cet homme eſt tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux ? Pourquoi aſſembler tant d'inconnus ? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît & que vous connoiſſez, qui ſait la guerre, qui a montré

tré ſon courage, non ſeulement contre les flêches & contre les dards, mais contre l'affreuſe pauvreté, qui a mépriſé les richeſſes acquiſes par la flaterie, qui aime le travail, qui ſait combien l'agriculture eſt utile à un peuple, qui déteſte le faſte, qui ne ſe laiſſe point amollir par un amour aveugle de ſes enfans, qui aime la vertu de l'un, & qui condamne le vice de l'autre: en un mot un homme qui eſt déja le pére du peuple. Voilà votre roi, s'il eſt vrai que vous deſiriez de faire régner chez vous les loix du ſage Minos.

Tout le peuple s'écria: Il eſt vrai, Ariſtodême eſt tel que vous le dites; c'eſt lui qui eſt digne de régner. Les vieillards le firent appeller: on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple; il parut tranquile: on lui déclara qu'on le faiſoit roi. Il répondit: Je n'y puis conſentir qu'à trois conditions. La prémiére, que je quitterai la royauté dans deux ans, ſi je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, & ſi vous réſiſtez aux loix. La ſeconde, que je ſerai libre de continuer une vie ſimple & frugale. La troiſiéme, que mes enfans n'auront aucun rang, & qu'après ma mort on les traitera ſans diſtinction ſelon leur mérite, comme le reſte des citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joye. Le diadême fut mis par le chef des vieillards, gardes des loix, ſur la tête d'Ariſtodême. On fit des ſacrifices à Jupiter, & aux autres grands Dieux. Ariſtodême nous fit des preſens, non pas avec la magnificence ordinaire aux rois, mais avec une noble ſimplicité. Il donna à Hazaël les loix de Minos écrites de la main de Minos même. Il lui donna auſſi un recueil de toute l'hiſtoire de Créte depuis Saturne & l'âge d'or: il fit mettre dans ſon vaiſſeau des fruits de toutes les eſpéces qui ſont bonnes en Créte, & inconnuës dans la Syrie, & lui offrit tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin.

Comme

Comme nous preſſions notre départ, il nous fit préparer un vaiſſeau avec un grand nombre de bons rameurs & d'hommes armez; il y fit mettre des habits pour nous, & des proviſions. A l'inſtant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque; ce vent qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir; il nous embraſſa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux ſont juſtes, diſoit-il; ils voyent une amitié qui n'eſt fondée que ſur la vertu: un jour ils nous réuniront, & ces champs fortunez, où l'on dit que les juſtes jouïſſent après la mort d'une paix éternelle, verront nos ames ſe rejoindre pour ne ſe ſéparer jamais. O ſi mes cendres pouvoient ainſi être recueillies avec les vôtres! — En prononçant ces mots, il verſoit des torrens de larmes, & les ſoupirs étouffoient ſa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui; & il nous conduiſit au vaiſſeau.

Pour Ariſtodême, il nous dit: C'eſt vous qui venez de me faire roi: ſouvenez-vous des dangers où vous m'avez mis: demandez aux Dieux qu'ils m'inſpirent la vraye ſageſſe, & que je ſurpaſſe autant en modération les autres hommes, que je les ſurpaſſe en autorité. Pour moi, je les prie de vous conduire heureuſement dans votre patrie, d'y confondre l'inſolence de vos ennemis, & de vous y faire voir en paix Ulyſſe régnant avec ſa chére Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaiſſeau plein de rameurs & d'hommes armez; ils pourront vous ſervir contre ces hommes injuſtes qui perſécutent votre mére. O Mentor, votre ſageſſe qui n'a beſoin de rien, ne me laiſſe rien à deſirer pour vous. Allez tous deux, vivez heureux enſemble; ſouvenez-vous d'Ariſtodême; & ſi jamais les Ithaciens ont beſoin des Crétois, comptez ſur moi juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Il nous embraſſa, & nous ne pûmes en le remerciant retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enfloit nos voiles, nous promettoit une douce navigation. Déja le mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline: tous

les rivages diſparoiſſoient. Les côtes du Péloponeſe ſembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête enveloppa le ciel, & irrita toutes les ondes de la mer. Le jour ſe changea en nuit, & la mort ſe préſenta à nous. O Neptune, c'eſt vous qui excitâtes par votre ſuperbe trident toutes les eaux de votre empire: Vénus pour ſe venger de ce que nous l'avions mépriſée juſques dans ſon temple de Cythere, alla trouver ce Dieu; elle lui parla avec douleur; ſes beaux yeux étoient baignez de larmes: du moins c'eſt ainſi que Mentor, inſtruit des choſes divines, me l'a aſſuré. Souffrirez-vous, Neptune, diſoit-elle, que ces impies ſe jouënt impunément de ma puiſſance? Les Dieux mêmes la ſentent; & ces téméraires mortels ont oſé condamner tout ce qui ſe fait dans mon iſle. Ils ſe piquent d'une ſageſſe à toute épreuve, & ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je ſuis née dans votre empire? Que tardez-vous à enſévelir dans vos profonds abîmes ces deux hommes que je ne puis ſouffrir?

A peine avoit elle parlé, que Neptune ſouleva les flots juſqu'au ciel, & Vénus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre pilote troublé s'écria qu'il ne pouvoit plus réſiſter aux vents qui nous pouſſoient avec violence vers les rochers: un coup de vent rompit notre mât, & un moment après nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtez; le navire s'enfonce; tous nos rameurs pouſſent de lamentables cris vers le ciel. J'embraſſe Mentor, & je lui dis: Voici la mort, il faut la recevoir avec courage. Les Dieux ne nous ont délivrez de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'eſt une conſolation pour moi de mourir avec vous; il ſeroit inutile de diſputer nôtre vie contre la tempête.

Mentor me répondit: Le vrai courage trouve toûjours quelque reſſource. Ce n'eſt pas aſſez d'être prêt à recevoir tranquilement la mort; il faut ſans la craindre faire tous ſes efforts pour la repouſſer. Prenons vous

&

& moi un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides & troublez regrette la vie, ſans chercher les moyens de la conſerver, ne perdons pas un moment pour ſauver la nôtre. Auſſi-tôt il prend une hache, il acheve de couper le mât qui étoit déja rompu, & qui panchant dans la mer, avoit mis le vaiſſeau ſur le côté ; il jette le mât hors du vaiſſeau, & s'élance deſſus au milieu des ondes furieuſes ; il m'appelle par mon nom, & m'encourage pour le ſuivre. Tel qu'un grand arbre, que tous les vents conjurez attaquent, & qui demeure immobile ſur ſes profondes racines, en ſorte que la tempête ne fait qu'agiter ſes feuilles ; de même Mentor non ſeulement ferme & courageux, mais doux & tranquile, ſembloit commander aux vents & à la mer. Je le ſuis ; & qui auroit pu ne le pas ſuivre, encouragé par lui ? Nous nous conduiſions nous-mêmes ſur ce mât flotant. C'étoit un grand ſecours pour nous ; car nous pouvions nous aſſeoir deſſus. S'il eût falu nager ſans relâche, nos forces euſſent été bientôt épuiſées. Mais ſouvent la tempête faiſoit tourner cette grande piéce de bois, & nous nous trouvions enfoncez dans la mer ; alors nous bûvions l'onde amére qui couloit de notre bouche, de nos narines, & de nos oreilles, & nous étions contraints de diſputer contre les flots, pour ratraper le deſſus de ce mât. Quelquefois auſſi une vague haute comme une montagne venoit paſſer ſur nous, & nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente ſecouſſe le mât, qui étoit notre unique eſpérance, ne nous échappât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor auſſi paiſible qu'il eſt maintenant ſur ce ſiége de gazon, me diſoit : Croyez-vous, Télémaque, que votre vie ſoit abandonnée aux vents & aux flots ? Croyez-vous qu'ils puiſſent vous faire périr ſans l'ordre des Dieux ? Non, non, les Dieux décident de tout. C'eſt donc les Dieux & non pas la mer qu'il faut craindre. Fuſſiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fuſſiez-vous dans l'Olympe, voyant les aſtres

astres sous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abîme, ou vous précipiter dans les flâmes du noir Tartare. J'écoutois, & j'admirois ce discours qui me consoloit un peu; mais je n'avois pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point: je ne pouvois le voir. Nous passâmes toute la nuit tremblans de froid & demi-morts, sans savoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencérent à s'appaiser, & la mer mugissant ressembloit à une personne qui ayant été long-tems irritée, n'a plus qu'un reste de trouble & d'émotion, étant lasse de se mettre en fureur; elle grondoit sourdement, & ses flots n'étoient presque plus que comme les sillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au soleil les portes du ciel, & nous annonça un beau jour. L'orient étoit tout en feu, & les étoiles qui avoient été si long-tems cachées, reparurent & s'enfuirent à l'arrivée de Phœbus. Nous apperçûmes de loin la terre, & le vent nous en approchoit. Alors je sentis l'espérance renaître dans mon cœur, mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons; selon les apparences ils perdirent courage, & la tempête les submergea avec le vaisseau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous poussoit contre des pointes de rochers, qui nous eussent brisez: mais nous tâchions de leur présenter le bout de notre mât, & Mentor faisoit de ce mât ce qu'un sage pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, & nous trouvâmes enfin une côte douce & unie, où nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est là que vous nous vîtes, ô grande Déesse, qui habitez cette isle; c'est-là que vous daignâtes nous recevoir.

Fin du Sixi me Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIEME.

SOMMAIRE.

Calypso admire Télémaque dans ses avantures, & n'oublie rien pour le retenir dans son isle, en l'engageant dans sa passion. Mentor soutient Télémaque par ses remontrances, contre les artifices de cette Déesse, & contre Cupidon que Vénus avoit amené à son secours. Néanmoins Télémaque & la nymphe Eucharis ressentent bientôt une passion mutuelle, qui excite d'abord la jalousie de Calypso, & ensuite sa colére contre ces deux amans. Elle jure par le Styx que Télémaque sortira de son isle. Cupidon va la consoler, & oblige ses nymphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor, dans le tems que celui-ci entraîne Télémaque pour s'y embarquer. Télémaque sent une joye secrette de voir brûler ce vaisseau. Mentor qui s'en apperçoit le précipite dans la mer, & s'y jette lui-méme, pour gagner en nageant un autre vaisseau, qu'il voyoit près de cette côte.

QUAND Télémaque eut achevé ce discours, toutes les nymphes qui avoient été immobiles, les yeux attachez sur lui, se regardoient les unes les autres. Elles se disoient avec étonnement: Quels sont donc ces hommes si cheris des Dieux? A-t-on jamais

jamais ouï parler d'avantures ſi merveilleuſes? Le fils d'Ulyſſe le ſurpaſſe déja en éloquence, en ſageſſe & en valeur. Quelle mine! quelle beauté! quelle douceur! quelle modeſtie! Mais quelle nobleſſe & quelle grandeur d'ame! Si nous ne ſavions qu'il eſt fils d'un mortel, on le prendroit aiſément pour Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon. Mais quel eſt ce Mentor qui paroît un homme ſimple, obſcur, & d'une médiocre condition? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne ſai quoi au-deſſus de l'homme.

Calypſo écoutoit ce diſcours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher. Ses yeux errans alloient ſans ceſſe de Mentor à Télémaque, & de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télémaque recommençat cette longue hiſtoire de ſes avantures; puis tout-à-coup elle s'interrompoit elle-même. Enfin ſe levant bruſquement, elle mena Télémaque ſeul dans un bois de myrthe, où elle n'oublia rien pour ſavoir de lui, ſi Mentor n'étoit point une Divinité cachée ſous la forme d'un homme. Télémaque ne pouvoit le lui dire; car Minerve en l'accompagnant ſous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui, à cauſe de ſa grande jeuneſſe. Elle ne ſe fioit pas encore aſſez à ſon ſecret pour lui confier ſes deſſeins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers; & s'il eût ſu que Minerve étoit avec lui, un tel ſecours l'eût trop ſoutenu; il n'auroit eu aucune peine à mépriſer les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, & tous les artifices de Calypſo furent inutiles pour découvrir ce qu'elle deſiroit ſavoir.

Cependant toutes les nymphes aſſemblées autour de Mentor, prenoient plaiſir à le queſtionner. L'une lui demandoit les circonſtances de ſon voyage d'Ethiopie; l'autre vouloit ſavoir ce qu'il avoit vû à Damas; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulyſſe avant le ſiége de Troye. Il répondit à toutes avec douceur;

douceur ; & ſes paroles, quoique ſimples, étoient pleines de graces. Calypſo ne les laiſſa pas long-tems dans cette converſation ; elle revint ; & pendant que les nymphes ſe mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuſer Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du ſommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appeſantis & dans tous les membres fatiguez d'un homme abbatu, que les paroles flateuſes de la Déeſſe s'inſinuoient pour enchanter le cœur de Mentor ; mais elle ſentoit toûjours je ne ſai quoi, qui repouſſoit tout ſes efforts, & qui ſe jouoit de ſes charmes. Semblable à un rocher eſcarpé qui cache ſon front dans les nuës, & qui ſe joüe de la rage des vents, Mentor immobile dans ſes ſages deſſeins, ſe laiſſoit preſſer par Calypſo. Quelquefois même il lui laiſſoit eſpérer qu'elle l'embarraſſeroit par ſes queſtions, & qu'elle tireroit la vérité du fond de ſon cœur ; mais au moment où elle croyoit ſatisfaire ſa curioſité, ſes eſpérances s'évanouïſſoient. Tout ce qu'elle s'imaginoit tenir, lui échappoit tout-à-coup, & une réponſe courte de Mentor la replongeoit dans ſes incertitudes.

Elle paſſoit ainſi les journées, tantôt flatant Télémaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'éſpéroit plus de faire parler. Elle employoit les plus belles nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télémaque ; & une Divinité plus puiſſante qu'elle, vint à ſon ſecours pour y réuſſir.

Vénus toujours pleine de reſſentiment du mépris que Mentor & Télémaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'iſle de Cypre, ne pouvoit ſe conſoler de voir que ces deux téméraires mortels euſſent échappé aux vents & à la mer, dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes amères à Jupiter ; mais le pére des Dieux ſouriant, ſans vouloir lui découvrir que Minerve, ſous la figure de Mentor, avoit ſauvé le fils d'Ulyſſe, permit à Vénus de chercher les moyens de ſe venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe ; elle oublie les doux parfums

parfums qu'on brûle ſur ſes autels à Paphos, à Cythere, & à Idalie ; elle vole dans ſon char attelé de colombes ; elle appelle ſon fils, & la douleur ſe répandant ſur ſon viſage orné de nouvelles graces, elle parla ainſi :

Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui mépriſent ta puiſſance & la mienne ? Qui voudra déſormais nous adorer ? Va ; perce de tes flêches ces deux cœurs inſenſibles : deſcends avec moi dans cette iſle, je parlerai à Calypſo. Elle dit, & fendant les airs dans un nuage tout doré, elle ſe préſenta à Calypſo, qui dans ce moment étoit ſeule au bord d'une fontaine aſſez loin de ſa grote.

Malheureuſe Déeſſe, lui dit-elle, l'ingrat Ulyſſe vous a mépriſée. Son fils encore plus dur que lui, vous prépare un ſemblable mépris ; mais l'amour vient lui-même pour vous venger. Je vous le laiſſe : il demeurera parmi vos nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus qui fut nourri par les nymphes de l'iſle de Naxos. Télémaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, & il ſentira bientôt ſon pouvoir. Elle dit, & remontant dans le nuage doré d'où elle étoit ſortie, elle laiſſa après elle une odeur d'ambroiſie dont tous les bois de Calypſo furent parfumez.

L'amour demeura entre les bras de Calypſo. Quoique Déeſſe, elle ſentit la flâme qui couloit déja dans ſon ſein. Pour ſe ſoulager elle le donna auſſitôt à la nymphe qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais hélas ! dans la ſuite combien de fois ſe repentit-elle de l'avoir fait ! D'abord rien ne paroiſſoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu, & plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flateur, toûjours riant, on auroit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaiſir : mais à peine s'étoit-on fié à ſes careſſes, qu'on y ſentoit je ne ſai quoi d'empoiſonné. L'enfant malin & trompeur ne careſſoit que pour trahir, & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'oſoit approcher de Mentor, dont la ſeverité l'épouvantoit

& il ſentoit que cet inconnu étoit invulnerable, enſorte qu'aucune de ſes flêches n'auroit pû le percer. Pour les nymphes, elles ſentirent bientôt les feux que cet enfant trompeur allume ; mais elles cachoient avec ſoin la playe profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant Télémaque voyant cet enfant qui ſe jouoit avec les nymphes, fut ſurpris de ſa douceur & de ſa beauté. Il l'embraſſe, le prend tantôt ſur ſes genoux, tantôt entre ſes bras. Il ſent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cauſe. Plus il cherche à ſe jouër innocemment, plus il ſe trouble, & s'amolit. Voyez-vous ces nymphes, diſoit-il à Mentor ? Combien ſont-elles differentes de ces femmes de l'iſle de Cypre, dont la beauté étoit choquante à cauſe de leur immodeſtie ? Ces beautez immortelles montrent une innocence, une modeſtie, une ſimplicité qui charme. Parlant ainſi, il rougiſſoit ſans ſavoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler : mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer ; ſes paroles étoient entrecoupées, obſcures, & quelquefois elles n'avoient aucun ſens.

Mentor lui dit : O Télémaque ! les dangers de l'iſle de Cypre n'étoient rien, ſi on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice groſſier fait horreur ; l'impudence brutale donne de l'indignation : mais la beauté modeſte eſt bien plus dangereuſe. En l'aimant, on croit n'aimer que la vertu, & inſenſiblement on ſe laiſſe aller aux appas trompeurs d'une paſſion, qu'on n'apperçoit que quand il n'eſt preſque plus tems de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Télémaque, fuyez ces nymphes, qui ne ſont ſi diſcretes que pour vous mieux tromper. Fuyez les dangers de votre jeuneſſe ; mais ſur-tout fuyez cet enfant que vous ne connoiſſez pas. C'eſt l'Amour que Vénus ſa mére eſt venuë apporter dans cette iſle, pour ſe venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythere. Il a bleſſé le cœur de la Déeſſe Calypſo ; elle eſt paſſionnée pour vous ; il a brûlé toutes les nymphes qui

l'environnent : vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme ! preſque ſans le ſavoir.

Télémaque interrompoit ſouvent Mentor, lui diſant : Pourquoi ne demeurerions-nous pas dans cette iſle ? Ulyſſe ne vit plus : il doit être depuis long-tems enſeveli dans les ondes. Pénélope ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pû réſiſter à tant de prétendans : ſon pére Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, & manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon pére ? Les Ithaciens ont oublié Ulyſſe : nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort aſſurée, puiſque les amans de Pénélope ont occupé toutes les avenuës du port, pour mieux aſſurer notre perte à notre retour.

Mentor répondit : Voilà l'effet d'une aveugle paſſion. On cherche avec ſubtilité toutes les raiſons qui la favoriſent, & on ſe détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'eſt plus ingénieux que pour ſe tromper & pour étouffer ſes remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans votre patrie ? Comment êtes-vous ſorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvez en Egypte ne ſe ſont-ils pas tournez tout-à-coup en proſpéritez ? Quelle main inconnuë vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la ville de Tyr ? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les Deſtinées vous ont préparé ? Mais que dis-je ? vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, & je ſaurai bien ſortir de cette iſle. Lâche fils d'un pére ſi ſage & ſi généreux, menez ici une vie molle & ſans honneur au milieu des femmes ; faites malgré les Dieux ce que votre pére crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percérent Télémaque juſqu'au fond du cœur. Il ſe ſentoit attendri aux diſcours de Mentor : ſa douleur étoit mêlée de honte ; il craignoit l'indignation & le départ de cet homme ſi ſage à qui il devoit tant. Mais une paſſion naiſſante,

ſante, & qu'il ne connoiſſoit pas lui-même, faiſoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc, diſoit il à Mentor, les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'eſt offerte par la Déeſſe? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui eſt contre la vertu, & contre les ordres des Dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulyſſe & Pénélope. La vertu vous défend de vous abandonner à une folle paſſion. Les Dieux qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre pére, vous ordonnent de quitter cette iſle. L'amour ſeul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. He! que feriez-vous d'une vie immortelle, ſans liberté, ſans vertu, ſans gloire? Cette vie ſeroit encore plus malheureuſe en ce qu'elle ne pourroit finir.

Télémaque ne répondoit à ce diſcours que par des ſoupirs. Quelquefois il auroit ſouhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de cette iſle. Quelquefois il lui tardoit que Mentor fût parti pour n'avoir plus devant ſes yeux cet ami ſévére qui lui reprochoit ſa foibleſſe. Toutes ces penſées contraires agitoient tour à tour ſon cœur, & aucune n'y étoit conſtante; ſon cœur étoit comme la mer qui eſt le jouët de tous les vents contraires. Il demeuroit ſouvent étendu & immobile ſur le rivage de la mer; ſouvent dans le fond de quelque bois ſombre, verſant des larmes amères, & pouſſant des cris ſemblables aux rugiſſemens d'un lion. Il étoit devenu maigre; ſes yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant. A le voir pâle, abattu, & défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télémaque. Sa beauté, ſon enjoûment, ſa noble fierté, s'enfuyoient loin de lui: il périſſoit. Tel qu'une fleur, qui étant épanouïe le matin, répand ſes doux parfums dans la campagne, & ſe flétrit peu à peu vers le ſoir; ſes vives couleurs s'effacent; elle languit, elle ſe deſſeche, & ſa belle tête ſe panche, ne pouvant plus ſe ſoutenir. Ainſi le fils d'Ulyſſe étoit aux portes de la mort.

Mentor voyant que Télémaque ne pouvoit réſiſter

à la violence de ſa paſſion, conçut un deſſein plein d'adreſſe pour le délivrer d'un ſi grand danger. Il avoit remarqué que Calypſo aimoit éperdûment Télémaque, & que Télémaque n'aimoit pas moins la jeune nymphe Eucharis; car le cruel amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guére la perſonne dont on eſt aimé. Mentor réſolut d'exciter la jalouſie de Calypſo. Eucharis devoit emmener Télemaque dans une chaſſe. Mentor dit à Calypſo: J'ai remarqué dans Télémaque une paſſion pour la chaſſe, que je n'avois jamais vuë en lui; ce plaiſir commence à le dégoûter de tout autre: il n'aime plus que les forêts & les montagnes les plus ſauvages. Eſt-ce vous, ô Déeſſe, qui lui inſpirez cette grande ardeur?

Calypſo ſentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne put ſe retenir. Ce Télémaque, répondit-elle, qui a mépriſé tous les plaiſirs de l'iſle de Cypre, ne peut réſiſter à la médiocre beauté d'une de mes nymphes. Comment oſe-t-il ſe vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuſes, lui dont le cœur s'amollit lâchement par la volupté, & qui ne ſemble né que pour paſſer une vie obſcure au milieu des femmes? Mentor remarquant avec plaiſir combien la jalouſie troubloit le cœur de Calypſo, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui; il lui montroit ſeulement un viſage triſte & abatu. La Déeſſe lui découvroit ſes peines ſur toutes les choſes qu'elle voyoit, & elle faiſoit ſans ceſſe des plaintes nouvelles. Cette chaſſe dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur. Elle ſut que Télémaque n'avoit cherché qu'à ſe dérober aux autres nymphes pour parler à Eucharis. On propoſoit même déja une ſeconde chaſſe, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la prémiére. Pour rompre les meſures de Télémaque, elle déclara qu'elle en vouloit être: puis tout-à-coup, ne pouvant plus modérer ſon reſſentiment, elle lui parla ainſi:

Eſt-ce donc ainſi, ô jeune téméraire, que tu es venu dans mon iſle pour échapper au juſte naufrage que

que Neptune te préparoit, & à la vengeance des Dieux ? N'es-tu entré dans cette isle, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance, & l'amour que je t'ai témoigné ? O Divinitez de l'Olympe & du Styx ! écoutez une malheureuse Déesse, hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puisque tu es encore plus dur & plus injuste que ton pére, puisses-tu souffrir des maux encore plus longs & plus cruels que les siens ! Non, non, que jamais tu ne revoyes ta patrie, cette pauvre & misérable Ithaque, que tu n'as point eu de honte de préférer à l'immortalité ; ou plutôt que tu périsses, en la voyant de loin au milieu de la mer, & que ton corps devenu le jouët des flots, soit rejetté sans espérance de sépulture sur le sable de ce rivage ! Que mes yeux le voyent mangé par les vautours ! Celle que tu aimes le verra aussi : elle le verra, elle en aura le cœur déchiré, & son désespoir sera mon bonheur.

En parlant ainsi, Calypso avoit les yeux rouges & enflâmez ; ses regards ne s'arrêtoient en aucun endroit : ils avoient je ne sai quoi de sombre & de farouche. Ses joues tremblantes étoient couvertes de taches noires & livides, elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle se répandoit sur tout son visage : ses larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance ; la rage & le désespoir sembloient en avoir tari la source ; & à peine en couloit-il quelques-unes sur ses joues. Sa voix étoit rauque, tremblante, & entrecoupée. Mentor observoit tous ses mouvemens, & ne parloit plus à Télémaque. Il le traitoit comme un malade désespéré qu'on abandonne ; il jettoit souvent sur lui des regards de compassion.

Télémaque sentoit combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Mentor. Il n'osoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de son ami, dont le silence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller se jetter à son cou, & de lui témoigner combien il étoit touché de sa faute : mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaise honte, & tantôt par

la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit, pour ſe retirer du péril ; car le péril lui ſembloit doux, & il ne pouvoit encore ſe réſoudre à vaincre ſa folle paſſion.

Les Dieux & les Déeſſes de l'Olympe aſſemblez dans un profond ſilence avoient les yeux attachez ſur l'iſle de Calypſo, pour voir qui ſeroit victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour en ſe joüant avec les nymphes, avoit mis tout en feu dans l'iſle. Minerve, ſous la figure de Mentor, ſe ſervoit de la jalouſie inſéparable de l'Amour contre l'Amour même. Jupiter avoit réſolu d'être le ſpectateur de ce combat, & de demeurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télémaque ne lui échappât, uſoit de mille artifices pour le retenir dans ſes liens. Déja elle alloit partir avec lui pour la ſeconde chaſſe, & elle étoit vêtuë comme Diane. Vénus & Cupidon avoient répandu ſur elle de nouveaux charmes, en ſorte que ce jour-là ſa beauté effaçoit celle de la Déeſſe Calypſo même. Calypſo la regardant de loin, ſe regarda en même tems dans la plus claire de ſes fontaines ; elle eut honte de ſe voir. Alors elle ſe cacha au fond de ſa grote, & parla ainſi toute ſeule :

Il ne me ſert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux amans, en déclarant que je veux être de cette chaſſe ! En ſerai-je ? Irai-je la faire triompher, & faire ſervir ma beauté à relever la ſienne ? Faudra-t-il que Télémaque en me voyant ſoit encore plus paſſionné pour ſon Eucharis ? O malheureuſe ! qu'ai-je fait ? Non, je n'y irai pas, ils n'y iront pas eux-mêmes ; je ſaurai bien les en empêcher : Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Télémaque, il le ramenera à Ithaque. Mais que dis-je ? & que deviendrai-je quand Télémaque ſera parti ? Où ſuis-je ? Que reſte-t-il à faire, ô cruelle Vénus ? Vénus, vous m'avez trompée ; ô perfide préſent que vous m'avez fait ! Pernicieux enfant, Amour empeſté, je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'eſpérance de vivre heureuſe

heureuſe avec Télémaque, & tu n'as porté dans ce cœur que trouble & que déſeſpoir. Mes nymphes ſe ſont révoltées contre moi. Ma divinité ne me ſert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O! ſi j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs! Télémaque, il faut que tu meures, puiſque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes; ta nymphe le verra, je te percerai à ſes yeux. Mais je m'égare! O malheureuſe Calypſo! que veux tu? Faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abîme de malheurs? C'eſt moi qui ai mis le flambeau dans le ſein du chaſte Télémaque. Quelle innocence! quelle vertu! quelle horreur du vice! quel courage contre les honteux plaiſirs! Falloit-il empoiſonner ſon cœur? Il m'eût quittée. Hé bien! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voye plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale? Non, non, je ne ſouffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque, va-t-en au-delà des mers; laiſſe Calypſo ſans conſolation, ne pouvant ſupporter la vie, ni trouver la mort; laiſſe-la inconſolable, couverte de honte, déſeſpérée avec ton orgueilleuſe Eucharis.

Elle parloit ainſi ſeule dans ſa grote: mais tout-à-coup elle ſort impétueuſement: Où êtes-vous, ô Mentor, dit-elle? eſt-ce ainſi que vous ſoutenez Télémaque contre le vice, auquel il ſuccombe? Vouz dormez, tandis que l'Amour veille contre vous. Je ne puis ſouffrir plus long tems cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous tranquilement le fils d'Ulyſſe deſhonorer ſon pére, & négliger ſa haute deſtinée? Eſt-ce à vous ou à moi que ſes parens ont confié ſa conduite? C'eſt moi qui cherche les moyens de guérir ſon cœur; & vous, ne ferez-vous rien? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt de grands peupliers propres à conſtruire un vaiſſeau; c'eſt là qu'Ulyſſe fit celui dans lequel il ſortit de cette iſle. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne, où ſont tous les inſtrumens néceſſaires pour tailler & pour joindre toutes les piéces d'un vaiſſeau.

A peine

A peine eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment : il alla dans cette caverne, trouva les inſtrumens, abbatit les peupliers, & mit en un ſeul jour un vaiſſeau en état de voguer. C'eſt que la puiſſance & l'induſtrie de Minerve n'ont pas beſoin d'un grand tems pour achever les plus grands ouvrages.

Calypſo ſe trouva dans une horrible peine d'eſprit : d'un côté, elle vouloit voir ſi le travail de Mentor s'avançoit ; de l'autre, elle ne pouvoit ſe réſoudre à quitter la chaſſe, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Télémaque. La jalouſie ne lui permit jamais de perdre de vuë les deux amans : mais elle tâchoit de détourner la chaſſe du côté où elle ſavoit que Mentor faiſoit le vaiſſeau. Elle entendoit les coups de hache & de marteau : elle prêtoit l'oreille ; chaque coup la faiſoit frémir. Mais dans le moment même elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque ſigne, ou quelque coup d'œil, de Télémaque à la jeune nymphe.

Cependant Eucharis diſoit à Télémaque d'un ton moqueur : Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chaſſe ſans lui ? O que vous êtes à plaindre de vivre ſous un ſi rude maître ! Rien ne peut adoucir ſon auſtérité : il affecte d'être ennemi de tous les plaiſirs ; il ne peut ſouffrir que vous en goûtiez aucun : il vous fait un crime des choſes les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui, pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même ; mais après avoir montré tant de ſageſſe, vous ne devez plus vous laiſſer traiter en enfant.

Ces paroles artificieuſes perçoient le cœur de Télémaque, & le rempliſſoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit ſecouër le joug. Il craignoit de le revoir, & ne répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin vers le ſoir, la chaſſe s'étant paſſée de part & d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt aſſez voiſin du lieu où

où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypſo apperçut de loin le vaiſſeau achevé: ſes yeux ſe couvrirent à l'inſtant d'un épais nuage ſemblable à celui de la mort; ſes genoux tremblans ſe déroboient ſous elle: une froide ſueur courut par tous les membres de ſon corps: elle fut contrainte de s'appuyer ſur les nymphes qui l'environnoient; & Eucharis lui tendant la main pour la ſoutenir, elle la repouſſa, en ttant ſur elle un regard terrible.

Télémaque qui vit ce vaiſſeau, mais qui ne vit point Mentor, (parce qu'il s'étoit déja retiré, ayant fini ſon travail) demanda à la Déeſſe à qui étoit ce vaiſſeau, & à quoi on le deſtinoit. D'abord elle ne put répondre; mais enfin elle dit: C'eſt pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire; vous ne ſerez plus embaraſſé par cet ami ſévére, qui s'oppoſe à votre bonheur, & qui ſeroit jaloux, ſi vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne! c'eſt fait de moi, s'écria Télémaque. Eucharis, ſi Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. Ces paroles lui échappérent dans le tranſport de ſa paſſion: il vit le tort qu'il avoit eu en les diſant: mais il n'avoit pas été libre de penſer au ſens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le ſilence. Eucharis rougiſſant, & baiſſant les yeux, demeuroit derriere toute interdite, ſans oſer ſe montrer. Mais pendant que la honte étoit ſur ſon viſage, la joye étoit au fond de ſon cœur. Télémaque ne ſe comprenoit plus lui-même, & ne pouvoit croire qu'il eût parlé ſi indiſcrétement. Ce qu'il avoit fait lui paroiſſoit comme un ſonge, mais un ſonge dont il paroiſſoit confus & troublé.

Calypſo plus furieuſe qu'une lionne à qui on a enlevé ſes petits, couroit au travers de la forêt ſans ſuivre aucun chemin, & ne ſachant où elle alloit. Enfin elle ſe trouva à l'entrée de ſa grote, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon iſle, dit-elle, ô étrangers, qui êtes venus troubler mon repos: loin de moi, ce jeune inſenſé; & vous, imprudent vieillard, vous ſentirez ce que peut le courroux d'une Déeſſe, ſi vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure. Je ne veux plus

le

le voir; je ne veux plus ſouffrir qu'aucune de mes nymphes lui parle ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx, ſerment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprens, Télémaque, que tes maux ne ſont pas finis; ingrat, tu ne ſortiras de mon iſle, que pour être en proye à de nouveaux malheurs; je ſerai vengée, tu regreteras Calypſo, mais en vain. Neptune encore irrité contre ton pére qui l'a offenſé en Sicile, & ſollicité par Vénus que tu as mépriſée dans l'iſle de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton pére qui n'eſt pas mort; mais tu le verras ſans le connoître; tu ne te réuniras avec lui en Ithaque, qu'après avoir été le jouët de la plus cruelle fortune. Va, je conjure les puiſſances celeſtes de me venger. Puiſſes-tu au milieu des mers, ſuſpendu aux pointes d'un rocher & frappé de la foudre, invoquer en vain Calypſo, que ton ſuplice comblera de joye.

Ayant dit ces paroles, ſon eſprit agité étoit déja prêt à prendre des réſolutions contraires. L'amour rappella dans ſon cœur le deſir de retenir Télémaque. Qu'il vive, diſoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici; peut-être qu'il ſentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne ſauroit comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypſo! tu t'es trahie toi-même par ton ſerment: te voilà engagée, & les ondes du Styx, par leſquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune eſpérance. Perſonne n'entendoit ces paroles: mais on voyoit ſur ſon viſage les furies peintes; & tout le venin empeſté du noir Cocyte ſembloit s'exhaler de ſon cœur.

Télémaque en fut ſaiſi d'horreur. Elle comprit; (car qu'eſt-ce que l'amour jaloux ne devine pas?) & l'horreur de Télémaque redoubla les tranſports de la Déeſſe. Semblable à une Bacchante qui remplit l'air de ſes hurlemens, & qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appellant toutes ſes nymphes, & menaçant de percer toutes celles qui ne la ſuivront pas. Elles coururent en foule effrayées de cette menace.

nace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, & regardant de loin Télémaque à qui elle n'oſe plus parler. La Déeſſe frémit en la voyant auprès d'elle ; & loin de s'appaiſer par la ſoumiſſion de cette nymphe, elle reſſent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Télémaque étoit demeuré ſeul avec Mentor. Il embraſſe ſes genoux, car il n'oſoit l'embraſſer autrement, ni le regarder : il verſe un torrent de larmes : il veut parler ; la voix lui manque ; les paroles lui manquent encore davantage : il ne ſait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie : O mon vrai pére, ô Mentor ! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous ſuivre. Délivrez-moi de tant de maux : délivrez-moi de moi-même ; donnez-moi la mort.

Mentor l'embraſſe, le conſole, l'encourage, lui apprend à ſe ſupporter lui-même ſans flater ſa paſſion, & lui dit : Fils du ſage Ulyſſe, que les Dieux ont tant aimé, & qu'ils aiment encore : c'eſt par un effet de leur amour que vous ſouffrez des maux ſi horribles. Celui qui n'a point ſenti ſa foibleſſe & la violence de ſes paſſions, n'eſt point encore ſage ; car il ne ſe connoît point encore, & ne ſait point ſe défier de lui-méme. Les Dieux vous ont conduit comme par la main juſqu'au bord de l'abîme pour vous en montrer toute la profondeur, ſans vous y laiſſer tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, ſi vous ne l'aviez éprouvé ; on vous auroit parlé en vain des trahiſons de l'Amour, qui flate pour perdre, & qui ſous une apparence de douceur cache les plus affreuſes amertumes. Il eſt venu, cet enfant plein de charmes, parmi les ris, les jeux, & les graces. Vous l'avez vû ; il a enlevé votre cœur, & vous avez pris plaiſir à le lui laiſſer enlever : vous cherchiez des prétextes pour ignorer la playe de votre cœur, vous cherchiez à me tromper, & à vous flater vous même ; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité : vous demandez maintenant la mort, & c'eſt l'unique eſpé-

rance

rance qui vous reſte. La Déeſſe troublée reſſemble à une Furie infernale; Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort; toutes ces nymphes jalouſes ſont prêtes à s'entre-déchirer: & voilà ce que fait le traître Amour qui paroît ſi doux. Rappellez tout votre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils, puiſqu'ils vous ouvrent un ſi beau chemin pour fuir l'Amour, & pour revoir votre chére patrie? Calypſo elle-même eſt contrainte de vous chaſſer; le vaiſſeau eſt tout prêt. Que tardons-nous à quitter cette iſle, où la vertu ne peut habiter?

En diſant ces paroles, Mentor le prit par la main, & l'entraînoit vers le rivage. Télemaque ſuivoit à peine, regardant toûjours derriere lui: il conſidéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui. Ne pouvant voir ſon viſage, il regardoit ſes beaux cheveux nouëz, ſes habits flotans, & ſa noble démarche; il auroit voulu baiſer les traces de ſes pas. Lors même qu'il la perdit de vuë, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre ſa voix; quoi qu'abſente, il la voyoit; elle étoit peinte & comme vivante devant ſes yeux; il croyoit même parler à elle, ne ſachant plus où il étoit, & ne pouvant écouter Mentor.

Enfin revenant à lui comme d'un profond ſommeil, il dit à Mentor: Je ſuis réſolu de vous ſuivre; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainſi avec ingratitude. Attendez que je la revoye encore une derniere fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins ſouffrez que je lui diſe: O nymphe, les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur, me contraignent de partir; mais ils m'empêcheront plutôt de vivre que de me ſouvenir à jamais de vous. O mon pére, ou laiſſez moi cette derniere conſolation, qui eſt ſi juſte, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette iſle, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'eſt point dans mon cœur, je ne ſens que de l'amitié & de la reconnoiſſance pour Eucharis; il me ſuffit de lui dire encore une fois adieu, & je pars avec vous ſans retardement. Que

Que j'ai pitié de vous ! répondit Mentor : votre passion eſt ſi furieuſe, que vous ne la ſentez pas. Vous croyez être tranquile, & vous demandez la mort. Vous oſez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, & vous ne pouvez vous arracher à la nymphe que vous aimez. Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle : Vous êtes aveugle & ſourd à tout le reſte. Un homme que la fiévre rend frénétique, dit : Je ne ſuis point malade. O aveugle Télémaque ! vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulyſſe que vous verrez, à Ithaque où vous devez régner, à la gloire & à la haute deſtinée que les Dieux vous ont promiſe par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur : vous renonciez à tous ces biens pour vivre deſhonoré auprès d'Eucharis. Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle ? Qu'eſt-ce donc qui vous trouble ? Pourquoi voulez vous mourir ? Pourquoi avez-vous parlé devant la Déeſſe avec tant de tranſport ? Je ne vous accuſe point de mauvaiſe foi ; mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez : on ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage conſiſte à craindre & à fuir : mais à fuir ſans délibérer, & ſans ſe donner à ſoi-même le tems de regarder jamais derriere ſoi. Vous n'avez pas oublié les ſoins que vous m'avez coûtez depuis votre enfance, & les périls dont vous êtes ſorti par mes conſeils : ou croyez-moi, ou ſouffrez que je vous abandonne. Si vous ſaviez combien il m'eſt douloureux de vous voir courir à votre perte ; ſi vous ſaviez tout ce que j'ai ſouffert pendant que je n'ai oſé vous parler ; la mére qui vous mit au monde ſouffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me ſuis tû, j'ai devoré ma peine, j'ai étouffé mes ſoupirs pour voir ſi vous reviendriez à moi. O mon fils ! mon cher fils ! ſoulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'eſt plus cher que mes entrailles, rendez-moi Télémaque que j'ai perdu, rendez-vous à vous-même. Si la ſageſſe en vous ſurmonte l'amour, je vis, & je vis heureux ; mais ſi l'amour vous entraîne malgré la ſageſſe, Mentor ne peut plus vivre.

Pendant que Mentor parloit ainſi, il continuoit ſon chemin vers la mer ; & Télémaque qui n'étoit pas encore aſſez fort pour le ſuivre de lui-même, l'étoit déja aſſez pour ſe laiſſer mener ſans réſiſtance. Minerve, toûjours cachée ſous la figure de Mentor, couvrant inviſiblement Télémaque de ſon Egide, & répandant autour de lui un rayon divin, lui fit ſentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette iſle. Enfin ils arrivérent dans un endroit de l'iſle où le rivage de la mer étoit eſcarpé ; c'étoit un rocher toûjours batu par l'onde écumante. Ils regardérent de cette hauteur ſi le vaiſſeau que Mentor avoit préparé, étoit encore dans la même place ; mais ils apperçurent un triſte ſpectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non ſeulement étoit inſenſible à ſes traits, mais encore qu'il lui enlevoit Télémaque. Il pleuroit de dépit, & alla trouver Calypſo errante dans les ſombres forêts. Elle ne put le voir ſans gémir, & elle ſentit qu'il rouvroit toutes les playes de ſon cœur. L'amour lui dit : Vous êtes Déeſſe, & vous vous laiſſez vaincre par un foible mortel, qui eſt captif dans votre iſle ! Pourquoi le laiſſez-vous ſortir ? O malheureux Amour ! répondit elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conſeils : c'eſt toi qui m'as tirée d'une douce & profonde paix pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en eſt fait, j'ai juré par les ondes du Styx, que je laiſſerois partir Télémaque ; Jupiter même, le pére des Dieux, avec toute ſa puiſſance n'oſeroit contrevenir à ce redoutable ſerment. Télémaque, ſors de mon iſle : ſors auſſi, pernicieux enfant, tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour eſſuyant ſes larmes, fit un ſouris moqueur & malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras ! laiſſez-moi faire, ſuivez votre ſerment, ne vous oppoſez point au départ de Télémaque. Ni vos nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laiſſer partir. Je leur inſpirerai le deſſein de brûler ce vaiſſeau que Mentor a fait avec tant de précipitation ;

précipitation ; ſa diligence qui vous a ſurpris, ſera inutile ; il ſera ſurpris lui-même à ſon tour, & il ne lui reſtera plus aucun moyen de vous arracher Télémaque.

Ces paroles flateuſes firent gliſſer l'eſpérance & la joye juſqu'au fond des entrailles de Calypſo. Ce qu'un Zéphir fait par ſa fraîcheur ſur le bord d'un ruiſſeau pour délaſſer les troupeaux languiſſans que l'ardeur de l'été conſume, ce diſcours le fit pour appaiſer le déſeſpoir de la Déeſſe. Son viſage devint ſerein, ſes yeux s'adoucirent, les noirs ſoucis qui rongeoient ſon cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle. Elle s'arrêta, elle ſourit, elle flata le folâtre Amour, & en le flatant elle ſe prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour content de l'avoir perſuadée, alla pour perſuader auſſi les nymphes qui étoient errantes & diſperſées ſur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamez a mis en fuite loin du berger. L'Amour les raſſemble, & leur dit : Télémaque eſt encore en vos mains ; hâtez-vous de brûler ce vaiſſeau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Auſſi-tôt elles allument des flambeaux, elles accourent ſur le rivage, elles frémiſſent, elles pouſſent des hurlemens, elles ſecouënt leurs cheveux épars comme des Bacchantes. Déja la flâme vole, elle dévore le vaiſſeau, qui eſt d'un bois ſec & enduit de réſine ; des tourbillons de fumée & de flâme s'élèvent dans les nuës.

Télémaque & Mentor apperçoivent ce feu de deſſus le rocher, & en entendant les cris des nymphes, Télémaque fut tenté de s'en réjouïr ; car ſon cœur n'étoit pas encore guéri, & Mentor remarquoit que la paſſion étoit comme un feu mal éteint, qui ſort de tems en tems de deſſous la cendre, & qui repouſſe de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liens. Il ne nous reſte plus aucune eſpérance de quitter cette iſle.

Mentor vit bien que Télémaque alloit retomber dans toutes ſes foibleſſes, & qu'il n'y avoit pas un ſeul moment à perdre. Il apperçut de loin au milieu des flots un vaiſſeau arrêté, qui n'oſoit approcher de l'iſle, parce que tous les pilotes connoiſſoient que l'iſle de Calypſo étoit inacceſſible à tous les mortels. Auſſitôt le ſage Mentor pouſſant Télémaque, qui étoit aſſis ſur le bord d'un rocher, le précipite dans la mer, & s'y jette avec lui. Télémaque ſurpris de cette violente chûte, but l'onde amére, & devint le jouët des flots; mais rèvenant à lui, & voyant Mentor, qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne ſongea plus qu'à s'éloigner de l'iſle fatale.

Les nymphes qui avoient cru les tenir captifs, pouſſérent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypſo inconſolable, rentra dans ſa grote qu'elle remplit de ſes hurlemens. L'Amour qui vit changer ſon triomphe en une honteuſe défaite, s'éleva au milieu de l'air en ſecouant ſes aîles, & s'envola dans le bocage d'Idalie, où ſa cruelle mére l'attendoit. L'enfant encore plus cruel ne ſe conſola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

A meſure que Télémaque s'éloignoit de l'iſle, il ſentoit avec plaiſir renaître ſon courage & ſon amour pour la vertu. J'éprove, s'écrioit-il parlant à Mentor, ce que vous me diſiez, & que je ne pouvois croire faute d'expérience. On ne ſurmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pére, que les Dieux m'ont aimé en me donnant votre ſecours! Je méritois d'en être privé, & d'être abandonné à moi-meme. Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempêtes; je ne crains plus que mes paſſions. L'Amour eſt lui ſeul plus à craindre que tous les naufrages.

Fin du Septiéme Livre.

V



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE HUITIEME.

SOMMAIRE.

Adoam, frére de Narbal, commande le vaiſſeau Tyrien, où Télémaque & Mentor ſont reçus favorablement. Ce capitaine, reconnoiſſant Télémaque, lui raconte la mort tragique de Pygmalion & d'Aſtarbé, puis l'élévation de Baléazar, que le Tyran ſon pére avoit diſgracié à la perſuaſion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télémaque & à Mentor, Achitoas par la douceur de ſon chant aſſemble autour du vaiſſeau les Tritons, les Néréïdes, & les autres Divinitez de la mer. Mentor prenant une lyre, en jouë beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte enſuite les merveilles de la Bétique: il décrit la douce température de l'air, & les autres beautez de ce pays, dont les peuples menent une vie tranquile dans une grande ſimplicité de mœurs.

LE vaiſſeau qui étoit arrêté, & vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaiſſeau Phénicien qui alloit dans l'Epire. Ces Phéniciens avoient vû Télémaque au voyage d'Egypte; mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor fut aſſez près du vaiſſeau pour ſe faire entendre, il s'écria d'une voix forte en élevant ſa tête au-deſſus

de l'eau : Phéniciens, ſi ſecourables à toutes les nations, ne refuſez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le reſpect des Dieux vous touche, recevez-nous dans votre vaiſſeau : nous irons par tout où vous irez. Celui qui commandoit, répondit : Nous vous recevrons avec joye ; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroiſſent ſi malheureux. Auſſi-tôt on les reçoit dans le vaiſſeau.

A peine y furent-ils entrez, que ne pouvant plus reſpirer, ils demeurérent immobiles ; car ils avoient nagé long-tems & avec effort pour réſiſter aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces ; on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appeſantis par l'eau qui les avoit pénétrez, & qui couloit de toutes parts. Lors qu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens empreſſez autour d'eux, vouloient ſavoir leurs avantures. Celui qui commandoit leur dit : Comment avez-vous pu entrer dans cette iſle, d'où vous ſortez ? Elle eſt, dit-on, poſſédée par une Déeſſe cruelle, qui ne ſouffre jamais qu'on y aborde. Elle eſt même bordée de rochers affreux, contre leſquels la mer va follement combatre, & on ne pourroit en approcher ſans faire naufrage.

Mentor répondit : Nous y avons été jettez ; nous ſommes Grecs ; notre patrie eſt l'iſle d'Ithaque voiſine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui eſt ſur votre route, il nous ſuffiroit que vous nous menaſſiez dans l'Epire ; nous y trouverons des amis qui auront ſoin de nous faire faire le court trajet qui nous reſtera, & nous vous devrons à jamais la joye de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainſi c'étoit Mentor qui portoit la parole, & Télémaque gardant le ſilence, le laiſſoit parler ; car les fautes qu'il avoit faites dans l'iſle de Calypſo, augmentérent beaucoup ſa ſageſſe. Il ſe défioit de lui-même ; il ſentoit le beſoin de ſuivre toûjours les ſages conſeils de Mentor ; & quand il ne pouvoit lui parler pour

pour lui demander ſes avis, du moins il conſultoit ſes yeux, & tâchoit de deviner toutes ſes penſées.

Le commandant Phénicien arrêtant ſes yeux ſur Télémaque, croyoit ſe ſouvenir de l'avoir vû; mais c'étoit un ſouvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit-il, que je vous demande ſi vous vous ſouvenez de m'avoir vû autrefois, comme il me ſemble que je me ſouviens de vous avoir vû; votre viſage ne m'eſt point inconnu, il m'a d'abord frappé; mais je ne ſai où je vous ai vû: votre mémoire peut-être aidera la mienne.

Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joye: Je ſuis en vous voyant, comme vous êtes à mon égard; je vous ai vû; je vous reconnois: mais je ne puis me rappeller ſi c'eſt en Egypte où à Tyr. Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, & qui rappelle peu à peu de loin le ſonge fugitif qui a diſparu à ſon réveil, s'écria tout à coup: Vous êtes Télémaque, que Narbal prit en amitié lorſque nous revînmes d'Egypte: je ſuis ſon frére, dont il vous aura ſans doute parlé ſouvent; je vous laiſſai entre ſes mains après l'expédition d'Egypte. Il me falut aller au-delà de toutes les mers dans la fameuſe Bétique auprès des colomnes d'Hercule. Ainſi je ne fis que vous voir; & il ne faut pas s'étonner ſi j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis preſque alors que vous entrevoir; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joye de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme, qui me ſera toûjours ſi cher! Eſt-il toûjours à Tyr? Ne ſouffre-t-il point quelque cruel traitement du ſoupçonneux & barbare Pygmalion? Adoam répondit en l'interrompant: Sachez, Télémaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes ſortes de ſoins de vous: je vous ramenerai dans l'iſle d'Ithaque avant que d'aller en Epire; & le frére de Narbal n'aura pas moins d'amitié

tié pour vous, que Narbal même. Ayant parlé ainſi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à ſouffler, il fit lever les ancres, mettre les voiles & fendre la mer à force de rames. Auſſitôt il prit à part Télémaque & Mentor, pour les entretenir.

Je vais, dit-il, regardant Télémaque, ſatisfaire votre curioſité. Pygmalion n'eſt plus; les juſtes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne ſe fioit à perſonne, perſonne ne pouvoit ſe fier à lui; les bons ſe contentoient de gémir & de fuir ſes cruautez, ſans pouvoir ſe réſoudre à lui faire aucun mal; les méchans croyoient ne pouvoir aſſurer leurs vies qu'en finiſſant la ſienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ſes défiances. Ses gardes mêmes étoient plus expoſez que les autres: comme ſa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reſte des hommes, & ſur le moindre ſoupçon il les ſacrifioit à ſa ſureté. Ainſi à force de chercher ſa ſureté, il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépoſitaires de ſa vie étoient dans un péril continuel par ſa défiance, & ils ne pouvoient ſe tirer d'un état ſi horrible, qu'en prévenant par la mort du Tyran ſes cruels ſoupçons.

L'impie Aſtarbé, dont vous avez ouï parler ſi ſouvent, fut la prémiére à réſoudre la perte du roi. Elle aima paſſionnément un jeune Tyrien fort riche nommé Joazar; elle eſpéra de le mettre ſur le trône. Pour réuſſir dans ce deſſein, elle perſuada au roi que l'ainé de ſes deux fils, nommé Phadaël, impatient de ſuccéder à ſon pére, avoit conſpiré contre lui: elle trouva des faux témoins pour prouver la conſpiration. Le malheureux roi fit mourir ſon fils innocent. Le ſecond nommé Baléazar fut envoyé à Samos, ſous prétexte d'apprendre les mœurs & les ſciences de la Gréce; mais en effet parce qu'Aſtarbé fit entendre au roi qu'il faloit l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaiſons avec les mécontens. A peine fut-il parti, que ceux qui conduiſoient le vaiſſeau, ayant

ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs meſures pour faire naufrage pendant la nuit; ils ſe ſauvérent en nageant juſques à des barques étrangéres qui les attendoient, & ils jettérent le jeune prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Aſtarbé n'étoient ignorées que de Pygmalion, & il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui ſeul. Ce prince ſi défiant étoit ainſi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme; c'étoit l'amour qui l'aveugloit juſqu'à cet excès. En même tems l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Aſtarbé étoit ſi paſſionnée; il ne ſongeoit qu'à ravir les richeſſes de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit en proye à la défiance, à l'amour & à l'avarice, Aſtarbé ſe hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque choſe de ſes infames amours avec ce jeune homme. D'ailleurs elle ſavoit que l'avarice ſeule ſuffiroit pour porter le roi à une action cruelle contre Joazar; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux officiers du palais prêts à tremper leurs mains dans le ſang du roi, elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration; mais elle craignoit de ſe confier à quelqu'un, par qui elle ſeroit trahie. Enfin il lui parut plus aſſuré d'empoiſonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus ſouvent tout ſeul avec elle, & apprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant ſe fier qu'à ſes propres mains. Il ſe renfermoit dans le lieu le plus reculé de ſon palais, pour mieux cacher ſa défiance, & pour n'être jamais obſervé, quand il préparoit ſes répas. Il n'oſoit plus chercher aucun des plaiſirs de la table; il ne pouvoit ſe réſoudre à manger d'aucune des choſes qu'il ne ſavoit pas apprêter lui-même. Ainſi non ſeulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuiſiniers, mais encore le vin, le pain, le ſel, l'huile,

l'huile, le lait, & tous les autres alimens ordinaires ne pouvoient être de ſon uſage. Il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans ſon jardin, ou des légumes qu'il avoit ſemées & qu'il faiſoit cuire. Au reſte, il ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puiſoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de ſon palais, & dont il gardoit toûjours la clef. Quoiqu'il parût ſi rempli de confiance pour Aſtarbé, il ne laiſſoit pas de ſe précautionner contre elle; il la faiſoit toûjours manger & boire avant lui de tout ce qui devoit ſervir à ſon repas, afin qu'il ne pût point être empoiſonné ſans elle, & qu'elle n'eût aucune eſpérance de vivre plus long-tems que lui. Mais elle prit du contrepoiſon, qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, & qui étoit la confidente de ſes amours, lui avoit fourni; après quoi elle ne craignit plus d'empoiſonner le roi. Voici comment elle y parvint.

Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé, fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le roi, qui croyoit toûjours qu'on alloit le tuer, ſe trouble, & court à cette porte pour voir ſi elle étoit aſſez bien fermée. La vieille ſe retire; le roi demeure interdit, ne ſachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu; il n'oſe pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Aſtarbé le raſſure, le flate & le preſſe de manger; elle avoit déja jetté du poiſon dans ſa coupe d'or, pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, ſelon ſa coutume, la fit boire la prémiére; elle but ſans crainte, ſe fiant au contrepoiſon. Pygmalion but auſſi, & peu de tems après il tomba dans une défaillance. Aſtarbé qui le connoiſſoit capable de la tuer ſur le moindre ſoupçon, commença à déchirer ſes habits, à arracher ſes cheveux, & à pouſſer des cris lamentables; elle embraſſoit le roi mourant; elle le tenoit ſerré entre ſes bras; elle l'arroſoit d'un torrent de larmes: car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieuſe. Enfin quand elle vit que les forces du roi étoient épuiſées, & qu'il étoit comme agoniſant; dans la crainte qu'il ne revînt, & qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle

elle paſſa des careſſes & des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur ; elle ſe jetta ſur lui, & l'étouffa. Enſuite elle arracha de ſon doigt l'anneau royal, lui ôta le diadême, & fit entrer Joazar à qui elle donna l'un & l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachez à elle, ne manqueroient pas de ſuivre ſa paſſion, & que ſon amant ſeroit proclamé roi. Mais ceux qui avoient été les plus empreſſez à lui plaire, étoient des eſprits bas & mercenaires qui étoient incapables d'une ſincére affection. D'ailleurs ils manquoient de courage, & craignoient les ennemis qu'Aſtarbé s'étoit attirez. Enfin ils craignoient encore plus la hauteur, la diſſimulation & la cruauté de cette femme impie ; chacun pour ſa propre ſureté deſiroit qu'elle périt.

Cependant tout le palais eſt plein d'un tumulte affreux ; on entend par tout les cris de ceux qui diſent : Le roi eſt mort. Les uns ſont effrayez ; les autres courent aux armes ; tous paroiſſent en peine des ſuites, mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr, & il ne ſe trouve pas un ſeul homme qui regrette le roi ; ſa mort eſt la délivrance & la conſolation de tout le peuple.

Narbal, frappé d'un coup ſi terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en ſe livrant à l'impie Aſtarbé, & qui avoit mieux aimé être un tyran monſtrueux, que d'être, ſelon le devoir d'un roi, le pére de ſon peuple. Il ſongea au bien de l'état, & ſe hâta de rallier tous les gens de bien pour s'oppoſer à Aſtarbé, ſous laquelle on auroit vû un régne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Narbal ſavoit que Baléazar ne s'étoit point noyé quand on le jetta dans la mer. Ceux qui aſſurérent à Aſtarbé qu'il étoit mort, parlérent ainſi, croyant qu'il l'étoit ; mais à la faveur de la nuit il s'étoit ſauvé en nageant, & des marchands de Créte, touchez de compaſſion, l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit

voit pas osé retourner dans le royaume de son pére, soupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr, & craignant autant la cruelle jalousie de Pygmalion, que les artifices d'Astarbé. Il demeura long-tems errant & travesti sur les bords de la mer en Syrie, où les marchands Crétois l'avoient laissé ; il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin il trouva moyen de faire savoir à Narbal l'état où il étoit ; il crut pouvoir confier son secret & sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal maltraité par le pére, ne laissa pas d'aimer le fils, & de veiller pour ses intérêts ; mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à son pére, & il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune.

Baléazar avoit mandé à Narbal : Si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, & je comprendrai aussitôt qu'il sera tems de vous aller joindre. Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalion de faire venir Baléazar : il auroit tout hazardé pour la vie du prince & pour la sienne propre ; tant il étoit difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais aussitôt que ce malheureux roi eut fait une fin digne de ses crimes, Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit aussitôt & arriva aux portes de Tyr, dans le tems que toute la ville étoit en trouble pour savoir qui succéderoit à Pygmalion. Il fut aisément reconnu par les principaux Tyriens, & par tout le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du feu roi son pére, qui étoit haï universellement, mais à cause de sa douceur & de sa moderation. Ses longs malheurs même lui donnoient je ne sai quel éclat, qui relevoit toutes ses bonnes qualitez, & qui attendrissoit tous les Tyriens en sa faveur.

Narbal assembla les chefs du peuple, les vieillards qui formoient le conseil, & les prêtres de la grande Déesse de Phénicie. Ils saluérent Baléazar comme leur roi, & le firent proclamer par les hérauts. Le peuple répondit par mille acclamations de joye. Astarbé

tarbé les entendit du fond du palais, où elle étoit renfermée avec son lâche & infame Joazar. Tous les méchans, dont elle s'étoit servie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonnée ; car les méchans craignent les méchans, s'en défient, & ne souhaitent point de les voir en crédit. Les hommes corrompus connoissent combien leurs semblables abuseroient de l'autorité, & quelle seroit leur violence. Mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils espérent trouver en eux de la moderation & de l'indulgence. Il ne restoit plus autour d'Astarbé que certains complices de ses crimes les plus affreux, & qui ne pouvoient attendre que le supplice.

On força le palais ; ces scélérats n'oserent pas résister long-tems, & ne songérent qu'à s'enfuir. Astarbé déguisée en esclave voulut se sauver, mais un soldat la reconnut ; elle fut prise, & on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déja on avoit commencé à la traîner dans la boue ; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, espérant de l'éblouïr par ses charmes, & de lui faire espérer qu'elle lui découvriroit des secrets importans. Baléazar ne put refuser de l'écouter. D'abord elle montra avec sa beauté une douceur & une modestie capable de toucher les cœurs les plus irritez. Elle flata Baléazar par les louanges les plus délicates & les plus insinuantes ; elle lui représenta combien Pygmalion l'avoit aimée ; elle le conjura par ses cendres d'avoir pitié d'elle ; elle invoqua les Dieux comme si elle les eût sincérement adorez ; elle versa des torrens de larmes ; elle se jetta aux genoux du nouveau roi. Mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects & odieux tous ses serviteurs les plus affectionnez. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, & d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire roi au préjudice de Baléazar. Elle ajouta qu'il vouloit empoisonner ce jeune prince. Elle inventa de semblables calomnies

contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu; elle eſpéroit de trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance & les mêmes ſoupçons qu'elle avoit vus dans celui du roi ſon pére. Mais Baléazar ne pouvant plus ſouffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, & appella des gardes. On la mit en priſon; les plus ſages vieillards furent commis pour examiner toutes ſes actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoiſonné & étouffé Pygmalion. Toute la ſuite de ſa vie parut un enchaînement continuel de crimes monſtrueux. On alloit la condamner au ſupplice qui eſt deſtiné à punir les plus grands crimes dans la Phénicie, c'eſt d'être brûlé à petit feu. Mais quand elle comprit qu'il ne lui reſtoit plus aucune eſpérance, elle devint ſemblable à une furie ſortie de l'enfer; elle avala du poiſon qu'elle portoit toûjours ſur elle pour ſe faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire ſouffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardoient apperçurent qu'elle ſouffroit une violente douleur, ils voulurent la ſecourir; mais elle ne voulut jamais leur répondre, & elle fit ſigne qu'elle ne vouloit aucun ſoulagement. On lui parla des juſtes Dieux qu'elle avoit irritez: au lieu de témoigner la confuſion & le repentir que ſes fautes méritoient, elle regarda le ciel avec mépris & arrogance, comme pour inſulter aux Dieux.

La rage & l'impiété étoient peintes ſur ſon viſage mourant; on ne voyoit plus aucun reſte de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes; toutes ſes graces étoient effacées; ſes yeux éteints rouloient dans ſa tête, & jettoient des regards farouches; un mouvement convulſif agitoit ſes lévres, & tenoit ſa bouche ouverte d'une horrible grandeur; tout ſon viſage tiré & retréci faiſoit des grimaces hideuſes; une pâleur livide, & une froideur mortelle avoit ſaiſi tout ſon corps. Quelquefois elle ſembloit ſe ranimer, mais ce n'étoit que pour pouſſer des hurlemens. Enfin elle expira, laiſſant remplis d'horreur & d'effroi tous ceux qui la virent. Ses

manes

manes impies deſcendirent ſans doute dans ces triſtes lieux, où les cruelles Danaïdes puiſent éternellement de l'eau dans des vaſes percez ; où Ixion tourne à jamais ſa roue ; où Tantale brûlant de ſoif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ſes lévres ; où Siſyphe roule inutilement un rocher qui retombe ſans ceſſe ; & où Tityus ſentira éternellement dans ſes entrailles toujours renaiſſantes, un vautour qui les ronge.

Baléazar, délivré de ce monſtre, rendit graces aux Dieux par d'innombrables ſacrifices. Il a commencé ſon régne par une conduite toute oppoſée à celle de Pygmalion. Il s'eſt appliqué à faire refleurir le commerce, qui languiſſoit tous les jours de plus en plus ; il a pris les conſeils de Narbal pour les principales affaires, & n'eſt pourtant pas gouverné par lui ; car il veut tout voir par lui méme. Il écoute tous les différens avis qu'on veut lui donner, & décide enſuite ſur ce qui lui paroît le meilleur. Il eſt aimé des peuples. En poſſédant les cœurs, il poſſéde plus de tréſors que ſon pére n'en avoit amaſſé par ſon avarice cruelle ; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il ſe trouvoit dans une preſſante néceſſité : ainſi ce qu'il leur laiſſe eſt plus à lui que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas beſoin de ſe précautionner pour la ſûreté de ſa vie ; car il a toûjours autour de lui la plus ſure garde, qui eſt l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ces ſujets qui ne craigne de le perdre, & qui ne hazardât ſa propre vie pour conſerver celle d'un ſi bon roi. Il vit heureux, & tout ſon peuple eſt heureux avec lui ; il craint de charger trop ſes peuples, ſes peuples craignent de ne lui offrir pas une aſſez grande partie de leurs biens. Il les laiſſe dans l'abondance, & cette abondance ne les rend ni indociles, ni inſolens ; car ils ſont laborieux, adonnez au commerce, fermes à conſerver la pureté des anciennes loix. La Phénicie eſt remontée au plus haut point de ſa grandeur & de ſa gloire. C'eſt à ſon jeune roi qu'elle doit tant de proſpéritez. Narbal gouverne ſous lui. O Télémaque ! s'il vous voyoit

maintenant, avec quelle joye vous combleroit-il de préſens ? Quel plaiſir ſeroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie ? Ne ſuis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même; & d'aller dans l'iſle d'Ithaque mettre ſur le trône le fils d'Ulyſſe, afin qu'il y régne auſſi ſagement que Baléazar régne à Tyr ?

Après qu'Adoam eut ainſi parlé, Télémaque charmé de l'hiſtoire que ce Phénicien venoit de raconter, & plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans ſon malheur, l'embraſſa tendrement. Enſuite Adoam lui demanda par quelle avanture il étoit entré dans l'iſle de Calypſo. Télémaque lui fit à ſon tour l'hiſtoire de ſon départ de Tyr; de ſon paſſage dans l'iſle de Cypre; de la maniére dont il avoit retrouvé Mentor; de leur voyage en Créte; des jeux publics pour l'élection d'un roi après la fuite d'Idoménée; de la colére de Vénus; de leur naufrage; du plaiſir avec lequel Calypſo les avoit reçus; de la jalouſie de cette Déeſſe contre une de ſes nymphes, & de l'action de Mentor qui avoit jetté ſon ami dans la mer, dès qu'il vit le vaiſſeau Phénicien.

Après ces entretiens, Adoam fit ſervir un magnifique repas, & pour témoigner une plus grande joye, il raſſembla tous les plaiſirs dont on pouvoit joüir. Pendant le repas, qui fut ſervi par de jeunes Phéniciens, vêtus de blanc & couronnez de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'orient. Tous les bancs des rameurs étoient pleins de joüeurs de flûtes. Achitoas les interrompoit de tems en tems par les doux accords de ſa voix & de ſa lyre, dignes d'être entenduës à la table des Dieux, & de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons, les Nereïdes, toutes les Divinitez qui obéïſſent à Neptune, les monſtres marins mêmes ſortoient de leurs grotes humides & profondes, pour venir en foule autour du vaiſſeau, charmez par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, & vêtus de fin lin plus blanc que la neige, danſérent long-tems les danſes

de

de leurs pays, puis celles d'Egypte, & enfin celles de la Gréce. De tems en tems des trompettes faiſoient retentir l'onde juſqu'aux rivages éloignez. Le ſilence de la nuit, le calme de la mer, la lumiére tremblante de la lune répanduë ſur la face des ondes, le ſombre azur du ciel ſemé de brillantes étoiles, ſervoient à rendre ce ſpectacle encore plus beau.

Télémaque d'un naturel vif & ſenſible goûtoit tous ces plaiſirs; mais il n'oſoit y livrer ſon cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte dans l'iſle de Calypſo, combien la jeuneſſe eſt promte à s'enflâmer tous les plaiſirs mêmes les plus innocens lui faiſoient peur; tout lui étoit ſuſpect. Il regardoit Mentor; il cherchoit ſur ſon viſage & dans ſes yeux ce qu'il devoit penſer de tous ces plaiſirs.

Mentor étoit bien aiſe de le voir dans cet embarras, & ne faiſoit pas ſemblant de le remarquer. Enfin touché de la moderation de Télémaque, il lui dit en ſouriant: Je comprens ce que vous craignez; vous êtes louable de cette crainte: mais il ne faut pas la pouſſer trop loin. Perſonne ne ſouhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaiſirs, mais des plaiſirs qui ne vous paſſionnent, ni ne vous amoliſſent point. Il vous faut des plaiſirs qui vous délaſſent, & que vous goûtiez en vous poſſédant; mais non pas des plaiſirs qui vous entraînent. Je vous ſouhaite des plaiſirs doux & moderez, qui ne vous ôtent point la raiſon, & qui ne vous rendent jamais ſemblable à une bête en fureur. Maintenant il eſt à propos de vous délaſſer de toutes vos peines. Goûtez avec complaiſance pour Adoam les plaiſirs qu'il vous offre. Réjouïſſez-vous, Télémaque, réjouïſſez-vous. La ſageſſe n'a rien d'auſtére, ni d'affecté: c'eſt elle qui donne les vrais plaiſirs; elle ſeule les ſait aſſaiſonner pour les rendre purs & durables; elle ſait mêler les jeux & les ris avec les occupations graves & ſérieuſes; elle prépare le plaiſir par le travail, & elle délaſſe du travail par le plaiſir. La ſageſſe n'a point de honte de paroître enjouée quand il le faut.

En disant ces paroles, Mentor prit une lyre, & en joüa avec tant d'art, qu'Achitoas jaloux laissa tomber la sienne de dépit. Ses yeux s'allumoient, son visage troublé changea de couleur: tout le monde eût apperçu sa peine & sa honte, si la lyre de Mentor n'eût enlevé l'ame de tous les assistans. A peine osoit-on respirer, de peur de troubler le silence, & de perdre quelque chose de ce chant divin; on craignoit toûjours qu'il ne finît trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur efféminée; mais elle étoit flexible, forte, & elle passionnoit jusqu'aux moindres choses.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, pére & roi des Dieux & des hommes, qui d'un signe de sa tête ébranle l'univers. Puis il représenta Minerve qui sort de sa tête, c'est-à-dire la sagesse que ce Dieu forme au-dedans de lui-même, & qui sort de lui pour instruire les hommes dociles. Mentor chanta ces véritez d'une voix si touchante, & avec tant de religion, que toute l'assemblée crut être transportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards sont plus perçans que son tonnerre. Ensuite il chanta le malheur du jeune Narcisse, qui devenant follement amoureux de sa propre beauté, qu'il regardoit sans cesse au bord d'une fontaine, se consuma lui-même de douleur, & fut changé en une fleur qui porte son nom. Enfin il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis, qu'un sanglier déchira, & que Vénus passionnée pour lui ne put ranimer en faisant au ciel des plaintes amères.

Tous ceux qui l'écoutérent, ne purent retenir leurs larmes, & chacun sentoit je ne sai quel plaisir en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les Phéniciens étonnez se regardoient les uns les autres. L'un disoit: c'est Orphée; c'est ainsi qu'avec une lyre il apprivoisoit les bêtes farouches, & enlevoit les bois, & les rochers; c'est ainsi qu'il enchanta Cerbére; qu'il suspendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes, & qu'il toucha l'inéxorable Pluton, pour tirer des enfers

fers la belle Eurydice. Un autre s'écrioit: Non, c'eſt Linus fils d'Apollon. Un autre répondit: Vous vous trompez, c'eſt Apollon lui-même. Télémaque n'étoit guére moins ſurpris que les autres; car il ignoroit que Mentor fût avec tant de perfection chanter & jouër de la lyre. Achitoas, qui avoit eu le loiſir de cacher ſa jalouſie, commença à donner des louanges à Mentor; mais il rougit en le louant, & il ne put achever ſon diſcours. Mentor qui voyoit ſon trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, & tâcha de le conſoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point conſolé; car il ſentoit que Mentor le ſurpaſſoit encore plus par ſa modeſtie, que par les charmes de ſa voix.

Cependant Télémaque dit à Adoam: Je me ſouviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fites dans la Bétique après que nous fumes partis d'Egypte. La Bétique eſt un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre ſi tout ce qu'on en dit eſt vrai. Je ſerai bien aiſe, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays digne de votre curioſité, & qui ſurpaſſe tout ce que la renommée en publie. Auſſitôt il commença ainſi.

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, & ſous un ciel doux, qui eſt toûjours ſérein. Le pays a pris le nom de ce fleuve qui ſe jette dans le grand ocean, aſſez près des colomnes d'Hercule, & de cet endroit où la mer furieuſe rompant ſes digues ſépara autrefois la terre de Tarſis d'avec la grande Afrique. Ce pays ſemble avoir conſervé les délices de l'âge d'or. Les hyvers y ſont tiédes, & les rigoureux Aquilons n'y ſouffient jamais. L'ardeur de l'été y eſt toûjours tempérée par des Zéphirs rafraîchiſſans qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainſi toute l'année n'eſt qu'un heureux hymen du printems & de l'automne, qui ſemblent ſe donner la main. La terre dans les vallons & dans les campagnes unies y porte chaque année une double moiſſon. Les chemins

mins y ſont bordez de lauriers, de grenadiers, de jaſmins, & d'autres arbres toûjours verds, & toûjours fleuris. Les montagnes ſont couvertes de troupeaux qui fourniſſent des laines fines, recherchées de toutes les nations connuës. Il y a pluſieurs mines d'or & d'argent dans ce beau pays: mais les habitans, ſimples & heureux dans leur ſimplicité, ne daignent pas ſeulement compter l'or & l'argent parmi leurs richeſſes; ils n'eſtiment que ce qui ſert véritablement aux beſoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or & l'argent parmi eux employez aux mêmes uſages que le fer, par exemple, pour des ſocs de charuë. Comme ils ne faiſoient aucun commerce au-dehors, ils n'avoient beſoin d'aucune monnoye. Ils ſont preſque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artiſans, car ils ne veulent ſouffrir que les arts qui ſervent aux véritables néceſſitez des hommes: encore même, la plûpart des hommes en ce pays, quoi qu'adonnez à l'agriculture, où à conduire des troupeaux, ne laiſſent pas d'exercer les arts néceſſaires à leur vie ſimple & frugale.

Les femmes filent cette laine, & en font des étoffes fines & d'une merveilleuſe blancheur; elles font le pain, apprêtent à manger, & ce travail leur eſt facile; car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait, & rarement de viande. Elles employent le cuir de leurs moutons à faire une legére chauſſure pour elles, pour leurs maris, & pour leurs enfans. Elles font des tentes, dont les unes ſont de peaux cirées, & les autres d'écorces d'arbres. Elles font & lavent tous les habits de la famille; tiennent les maiſons dans un ordre & une propreté admirable. Leurs habits ſont aiſez à faire; car en ce doux climat, on ne porte qu'une piéce d'étoffe fine & legére, qui n'eſt point taillée, & que chacun met à longs plis autour de ſon corps pour la modeſtie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres & la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois & le fer en œuvre; encore même ne ſe ſervent-ils guére du fer, excepté pour les inſtrumens néceſſaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur ſont inutiles, car ils ne bâtiſſent jamais de maiſons. C'eſt, diſent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous; il ſuffit de ſe défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts eſtimez chez les Grecs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples bien policez, ils les déteſtent comme des inventions de la vanité & de la moleſſe.

Quand on leur parle des peuples, qui ont l'art de faire des bâtimens ſuperbes, des meubles d'or & d'argent, des étoffes ornées de broderies & de pierres précieuſes, des parfums exquis, des mets délicieux, des inſtrumens dont l'harmonie charme; ils répondent en ces termes: Ces peuples ſont bien malheureux d'avoir employé tant de travail & d'induſtrie à ſe corrompre eux-mêmes. Ce ſuperflu amollit, enyvre, tourmente ceux qui le poſſédent; il tente ceux qui en ſont privez, de vouloir l'acquérir par l'injuſtice & par la violence. Peut-on nommer bien, un ſuperflu qui ne ſert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ces pays ſont-ils plus ſains & plus robuſtes que nous? Vivent-ils plus long-tems? Sont-ils plus unis entre eux? Ménent-ils une vie plus libre, plus tranquile, plus gaye? Au contraire ils doivent être jaloux les uns des autres, rongez par une lâche & noire envie, toûjours agitez par l'ambition, par la crainte, par l'avarice; incapables des plaiſirs purs & ſimples, puiſqu'ils ſont eſclaves de tant de fauſſes neceſſitez, dont ils ſont dépendre tout leur bonheur.

C'eſt ainſi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes ſages, qui n'ont appris la ſageſſe qu'en étudiant la ſimple nature. Ils ont horreur de notre politeſſe, & il faut avoüer que la leur eſt grande dans leur aimable ſimplicité. Ils vivent tous enſemble ſans

partager

partager les terres; chaque famille eſt gouvernée par ſon chef, qui en eſt le véritable roi. Le pére de famille eſt en droit de punir chacun de ſes enfans, ou petits enfans, qui fait une mauvaiſe action; mais avant que de le punir, il prend l'avis du reſte de la famille. Ces punitions n'arrivent preſque jamais; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéiſſance & l'horreur du vice habitent dans cette heureuſe terre. Il ſemble qu'Aſtrée, qu'on dit qui s'eſt retirée dans le ciel, eſt encore ici bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juges parmi eux; car leur propre conſcience les juge. Tous les biens ſont communs; les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, ſont des richeſſes ſi abondantes, que des peuples ſi ſobres & ſi moderez n'ont pas beſoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau pays tranſporte ſes tentes d'un lieu à un autre, quand elle à conſumé les fruits, & épuiſé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit miſe. Ainſi ils n'ont point d'intérêts à ſoutenir les uns contre les autres, & ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'eſt le retranchement des vaines richeſſes & des plaiſirs trompeurs, qui leur conſerve cette paix, cette union & cette liberté. Ils ſont tous libres, tous égaux. On ne voit parmi eux aucune diſtinction, que celle qui vient de l'expérience des ſages vieillards, ou de la ſageſſe extraordinaire de quelques jeunes hommes, qui égalent les vieillards conſommez en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne ſont jamais entendre leur voix cruelle & empeſtée dans ce pays chéri des Dieux. Jamais le ſang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles ſanglantes, des rapides conquêtes, des renverſemens d'états qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent aſſez s'étonner. Quoi, diſent-ils, les hommes ne ſont-ils pas aſſez mortels, ſans ſe donner encore les uns aux autres une mort précipitée? La vie eſt ſi courte, & il ſemble qu'elle leur paroiſſe trop longue! Sont-ils ſur la terre pour ſe déchirer les uns les autres, & pour ſe rendre mutuellement malheureux? Au

Au reſte, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérans, qui ſubjuguent les grands empires. Quelle folie, diſent-ils, de mettre ſon bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, ſi on veut les gouverner avec raiſon & ſuivant la juſtice! Mais pourquoi prendre plaiſir à les gouverner malgré eux? C'eſt tout ce qu'un homme ſage peut faire que de s'aſſujettir à gouverner un peuple docile, dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme ſon pére & ſon paſteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'eſt ſe rendre très miſerable pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'eſclavage. Un conquérant eſt un homme que les Dieux irritez contre le genre humain ont donné à la terre dans leur colére pour ravager les royaumes, pour répandre par tout l'effroi, la miſére, le déſeſpoir, & pour faire autant d'eſclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas aſſez, en conduiſant avec ſageſſe ce que les Dieux ont mis dans ſes mains? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuſte, hautain, uſurpateur & tyrannique ſur tous ſes voiſins? Il ne faut jamais ſonger à la guerre, que pour défendre ſa liberté. Heureux celui, qui n'étant point eſclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui ſon eſclave! Ces grands conquérans qu'on nous dépeint avec tant de gloire, reſſemblent à ces fleuves débordez, qui paroiſſent majeſtueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient ſeulement arroſer.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque charmé lui fit diverſes queſtions curieuſes. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'eſt pas qu'ils manquent de raiſins: aucune terre n'en porte de plus délicieux: mais ils ſe contentent de manger le raiſin comme les autres fruits, & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'eſt une eſpéce de poiſon,

ſon, diſent-ils, qui met en fureur. Il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conſerver leur ſanté & leurs forces ſans vin. Avec le vin, ils courent riſque de ruïner leur ſanté & de perdre les bonnes mœurs.

Télémaque diſoit enſuite: Je voudrois bien ſavoir quelles loix réglent les mariages dans cette nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme, & il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce pays dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidélité pour leurs maris. Jamais peuple ne fut ſi honnête, ni ſi jaloux de la pureté. Les femmes y ſont belles & agréables; mais ſimples, modeſtes & laborieuſes. Les mariages y ſont paiſibles, féconds, & ſans tache. Le mari & la femme ſemblent n'être plus qu'une ſeule perſonne en deux corps différens; le mari & la femme partagent enſemble tous les ſoins domeſtiques. Le mari régle toutes les affaires du dehors, la femme ſe renferme dans ſon ménage. Elle ſoulage ſon mari; elle paroît n'être faite que pour lui plaire; elle gagne ſa confiance, & le charme moins par ſa beauté que par ſa vertu; le vrai charme de leur ſociété dure autant que leur vie. La ſobriété, la moderation, & les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue & exemte de maladie. On y voit des vieillards de cent & de ſix-vingts ans, qui ont encore de la gayeté & de la vigueur.

Il me reſte, ajoûta Télémaque, à ſavoir comment ils font pour éviter la guerre avec les peuples voiſins. La nature, dit Adoam, les a ſéparez des autres peuples, d'un côté par la mer, & de l'autre par de hautes montagnes vers le nord. D'ailleurs les peuples voiſins les reſpectent à cauſe de leur vertu. Souvent les autres nations ne pouvant s'accorder enſemble, les ont pris pour juges de leurs différends, & leur ont confié les terres & les villes qu'ils diſputoient entre eux. Comme cette ſage nation n'a jamais fait aucune violence, perſonne ne ſe défie d'elle. Ils

rient,

rient, quand on leur parle des rois qui ne peuvent régler entre eux les frontiéres de leurs états. Peut-on craindre, disent ils, que la terre manque aux hommes? Il y en aura toûjours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il restera des terres libres & incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voisins qui viendroient s'en saisir. On ne trouve dans tous les habitans de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, & ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre; c'est pourquoi ils les laissent en repos. Ce peuple abandonneroit son pays, ou se livreroit à la mort, plutôt que d'accepter la servitude. Ainsi il est autant difficile à subjuguer, qu'il est incapable de vouloir subjuguer les autres. C'est ce qui fait une paix profonde entre eux & leurs voisins.

Adoam finit ce discours, en racontant de quelle maniére les Phéniciens faisoient leur commerce dans la Bétique. Ces peuples, disoit-il, furent étonnez quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers qui venoient de si loin; ils nous laissérent fonder une ville dans l'isle de Gadès; ils nous reçurent même chez eux avec bonté, & nous firent part de tout ce qu'ils avoient, sans vouloir de nous aucun payement. De plus ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur resteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur provision pour leur usage. En effet ils nous en envoyérent un riche présent. C'est un plaisir pour eux que de donner aux étrangers leur superflu.

Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner; elles leur étoient inutiles. Il leur paroissoit que les hommes n'étoient guére sages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disoient-ils, si avant dans la terre; contentez-vous de la labourer, elle vous donnera de véritables biens,

qui vous nourriront ; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or & que l'argent, puiſque les hommes ne veulent de l'or & de l'argent que pour en acheter les alimens qui ſoutiennent la vie.

Nous avons ſouvent voulu leur apprendre la navigation, & mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie ; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans appriſſent à vivre comme nous. Ils apprendroient, nous diſoient-ils, à avoir beſoin de toutes les choſes qui vous ſont devenuës néceſſaires. Ils voudroient les avoir ; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaiſes induſtries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, & qui perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au beſoin d'être toûjours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cauſe de l'induſtrie de cet art ; mais ils croyent que c'eſt un art pernicieux. Si ces gens-la, diſent-ils, ont ſuffiſamment en leur pays ce qui eſt néceſſaire à la vie, que vont-ils chercher en un autre ? Ce qui ſuffit au beſoin de la nature, ne leur ſuffit-il pas ? Ils mériteroient de faire naufrage, puiſqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes, pour aſſouvir l'avarice des marchands, & pour flater les paſſions des autres hommes.

Télémaque étoit ravi d'entendre ce diſcours d'Adoam, & ſe réjouïſſoit qu'il y eût encore au monde un peuple, qui ſuivant la droite nature fût ſi ſage & ſi heureux tout enſemble. O ! combien ces mœurs, diſoit-il, ſont-elles éloignées des mœurs vaines & ambitieuſes des peuples qu'on croit les plus ſages ! Nous ſommes tellement gâtez, qu'à peine pouvons-nous croire que cette ſimplicité ſi naturelle puiſſe être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, & il doit regarder les nôtres comme un ſonge monſtrueux.

Fin du Huitiéme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Vénus toûjours irritée contre Télémaque, en demande la perte à Jupiter ; mais les Deſtinées ne permettant pas qu'il périſſe, la Déeſſe va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner d'Ithaque, où Adoam le conduiſoit. Ils employent une Divinité trompeuſe pour ſurprendre le pilote Athamas, qui croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins. Leur roi Idoménée reçoit Télémaque dans ſa nouvelle ville, où il préparoit actuellement un ſacrifice à Jupiter pour le ſuccès d'une guerre contre les Manduriens. Le ſacrificateur conſultant les entrailles des victimes, fait tout eſpérer à Idoménée, & lui fait entendre qu'il devra ſon bonheur à ſes deux nouveaux hôtes.

PENDANT que Télémaque & Adoam s'entretenoient de la ſorte, oubliant le ſommeil, & n'appercevant pas que la nuit étoit déja au milieu de ſa courſe, une Divinité ennemie & trompeuſe les éloignoit d'Ithaque, que leur pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit ſupporter plus long-tems que Télémaque eût échapé à la tempête, qui l'avoit jetté contre les rochers de l'iſle de Calypſo. Vénus étoit encore

plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'amour & tous ſes charmes. Dans le tranſport de ſa douleur, elle quitta Cythere, Paphos, Idalie, & tous les honneurs qu'on lui rend dans l'iſle de Cypre. Elle ne pouvoit plus demeurer dans des lieux où Télémaque avoit mépriſé ſon empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient aſſemblez auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les aſtres qui roulent ſous leurs pieds; ils voyent le globe de la terre comme un petit amas de bouë. Les mers immenſes ne leur paroiſſent que comme des goutes d'eau, dont ce monceau de bouë eſt un peu détrempé. Les plus grands royaumes ne ſont à leurs yeux qu'un peu de ſable qui couvre la ſurface de cette bouë. Les peuples innombrables & les plus puiſſantes armées ne ſont que comme des fourmis, qui ſe diſputent les unes aux autres un brin d'herbe ſur ce monceau de bouë. Les Immortels rient des affaires les plus ſérieuſes qui agitent les foibles humains, & elles leur paroiſſent des jeux d'enfans. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puiſſance, profonde politique, ne paroît à ces ſuprêmes Divinitez que miſére & foibleſſe.

C'eſt dans cette demeure ſi élevée au-deſſus de la terre, que Jupiter à poſé ſon trône immobile. Ses yeux percent juſques dans l'abîme, & éclairent juſques dans les derniers replis des cœurs. Ses regards doux & ſereins répandent le calme & la joye dans tout l'univers. Au contraire quand il ſecouë ſa chevelure, il ébranle le ciel & la terre. Les Dieux mêmes, éblouïs des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

Toutes les Divinitez céleſtes étoient dans ce moment auprès de lui. Vénus ſe préſenta avec tous les charmes qui naiſſent dans ſon ſein. Sa robe flotante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris ſe pare au milieu des ſombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayez la fin des tempêtes, & leur annoncer le retour du beau-tems. Sa robe étoit nouée par cette fameuſe ceinture ſur laquelle paroiſ-

ſent

ſent les Graces. Les cheveux de la Déeſſe étoient attachez par derriére négligemment avec une treſſe d'or. Tous les Dieux furent ſurpris de ſa beauté, comme s'ils ne l'euſſent jamais vuë, & leurs yeux en furent éblouïs, comme ceux des mortels le ſont, quand Phœbus après une longue nuit vient les éclairer par ſes rayons. Ils ſe regardoient les uns les autres avec étonnement, & leurs yeux revenoient toûjours ſur Vénus. Mais ils apperçurent que les yeux de cette Déeſſe étoient baignez de larmes, & qu'une douleur amére étoit peinte ſur ſon viſage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce & légére, comme le vol rapide d'un oiſeau qui fend l'eſpace immenſe des airs. Il la regarda avec complaiſance; il lui fit un doux ſouris, & ſe levant il l'embraſſa. Ma chére fille, lui dit-il, quelle eſt votre peine? Je ne puis voir vos larmes ſans en être touché: ne craignez point de m'ouvrir votre cœur; vous connoiſſez ma tendreſſe & ma complaiſance.

Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds ſoupirs: O pére des Dieux & des hommes! vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine? Minerve ne s'eſt pas contentée d'avoir renverſé juſqu'aux fondemens la ſuperbe ville de Troye que je défendois, & de s'être vengée de Pâris, qui avoit préféré ma beauté à la ſienne; elle conduit par toutes les terres & par toutes les mers le fils d'Ulyſſe, ce cruël deſtructeur de Troye. Télémaque eſt accompagné par Minerve; c'eſt ce qui empêche qu'elle ne paroiſſe ici en ſon rang avec les autres Divinitez. Elle a conduit ce jeune téméraire dans l'iſle de Cypre pour m'outrager; il a mépriſé ma puiſſance; il n'a pas daigné ſeulement brûler de l'encens ſur mes autels; il a témoigné avoir horreur des fêtes que l'on célébre en mon honneur; il a fermé ſon cœur à tous mes plaiſirs. En vain Neptune, pour le punir à ma priére, a irrité les vents & les flots contre lui. Télémaque jetté par un naufrage horrible dans l'iſle de Calypſo, a triomphé de l'amour

même que j'avois envoyé dans cette isle pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni la jeunesse, ni les charmes de Calypso & de ses nymphes, ni les traits enflâmez de l'Amour n'ont pu surmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette isle; me voilà confonduë; un enfant triomphe de moi.

Jupiter, pour consoler Vénus, lui dit: Il est vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les flêches de votre fils, & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je suis fâché qu'il ait mépriſé vos autels; mais je ne puis le soumettre à votre puissance. Je consens, pour l'amour de vous, qu'il soit encore errant par mer & par terre, qu'il vive loin de sa patrie, expoſé à toutes sortes de maux & de dangers: mais les Destins ne permettent ni qu'il périsse, ni que sa vertu succombe dans les plaisirs dont vous flatez les hommes. Consolez-vous donc, ma fille; soyez contente de tenir dans votre empire tant d'autres héros & tant d'Immortels.

En disant ces paroles, il fit à Vénus un souris plein de grace & de majesté. Un éclat de lumiére, semblable aux plus perçans éclairs, sortit de ses yeux. En baisant Vénus avec tendresse il répandit une odeur d'ambroisie dont l'Olympe fut parfumé. La Déesse ne put s'empêcher d'être sensible à cette caresse du plus grand des Dieux. Malgré ses larmes & sa douleur, on vit la joye se répandre sur son visage; elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses joues, & l'embarras où elle se trouvoit. Toute l'assemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter; & Vénus, sans perdre un moment, alla trouver Neptune, pour concerter avec lui les moyens de se venger de Télémaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je savois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des Destins; mais si nous ne pouvons abîmer Télémaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, & pour retarder

der ſon retour à Ithaque. Je ne puis conſentir à faire périr le vaiſſeau Phénicien dans lequel il eſt embarqué. J'aime les Phéniciens, c'eſt mon peuple, nulle autre nation ne cultive comme eux mon empire. C'eſt par eux que la mer eſt devenuë le lien de la ſociété de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels ſacrifices ſur mes autels; ils ſont juſtes, ſages & laborieux dans le commerce; ils répandent par-tout la commodité & l'abondance. Non, Déeſſe, je ne puis ſouffrir qu'un de leurs vaiſſeaux faſſe naufrage; mais je ferai que le pilote perdra ſa route, & qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller. Vénus contente de cette promeſſe rit avec malignité, & retourna dans ſon char volant ſur les prez fleuris d'Idalie, où les Graces, les Jeux & les Ris témoignerent leur joye de la revoir, danſant autour d'elle ſur les fleurs qui parfument ce charmant ſéjour.

Neptune envoya auſſitôt une Divinité trompeuſe ſemblable aux ſonges, excepté que les ſonges ne trompent que pendant le ſommeil; au lieu que cette Divinité enchante les ſens de ceux qui veillent. Ce Dieu mal-faiſant environné d'une foule innombrable de menſonges aîlez, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur ſubtile & enchantée ſur les yeux du pilote Athamas, qui conſidéroit attentivement la clarté de la lune, le cours des étoiles & le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déja aſſez près de lui les rochers eſcarpez. Dans ce même moment les yeux du pilote ne lui montrérent plus rien de véritable. Un faux ciel & une terre feinte ſe préſentérent à lui. Les étoiles parurent comme ſi elles avoient changé leur cours, & qu'elles fuſſent revenuës ſur leurs pas. Tout l'Olympe ſembloit ſe mouvoir par des loix nouvelles; la terre même étoit changée. Une fauſſe Ithaque ſe préſentoit toûjours au pilote pour l'amuſer, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuſe du rivage de l'iſle, plus cette image reculoit; elle fuyoit toûjours devant lui, & il ne ſavoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déja le bruit qu'on fait dans un port. Déja il ſe préparoit, ſelon l'ordre qu'il

qu'il en avoit reçu, à aller aborder ſecrétement dans une petite iſle qui eſt auprès de la grande, pour dérober le retour de Télémaque aux amans de Pénélope conjurez contre lui. Quelquefois il craignoit les écueils, dont cette côte de la mer eſt bordée, & il lui ſembloit entendre l'horrible mugiſſement des vagues, qui vont ſe briſer contre les écueils. Puis tout-à-coup il remarquoit que la terre paroiſſoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ſes yeux dans cet éloignement que comme de petits nuages, qui obſcurciſſent quelquefois l'horizon pendant que le ſoleil ſe couche. Ainſi Athamas étoit étonné, & l'impreſſion de la Divinité trompeuſe qui charmoit ſes yeux, lui faiſoit éprouver un certain ſaiſiſſement qui lui avoit été juſqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, & qu'il étoit dans l'illuſion d'un ſonge. Cependant Neptune commanda au vent d'orient de ſouffler, pour jetter le navire ſur les côtes de l'Heſpérie. Le vent obéït avec tant de violence, que le navire arriva bientôt ſur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déja l'Aurore annonçoit le jour: déja les étoiles, qui craignent les rayons du ſoleil, & qui en ſont jalouſes, alloient cacher dans l'océan leurs ſombres feux, quand le pilote s'écria: En fin je n'en puis plus douter, nous touchons preſque à l'iſle d'Ithaque; Télémaque, réjouïſſez-vous; dans une heure vous pourrez revoir Pénélope, & peut-être trouver Ulyſſe remonté ſur ſon trône.

A ce cri Télémaque, qui étoit immobile dans les bras du ſommeil, s'éveille, ſe léve, monte au gouvernail, embraſſe le pilote, & de ſes yeux à peine encore ouverts, regarde fixement la côte voiſine: il gémit, ne reconnoiſſant pas les rivages de ſa patrie. Hélas! où ſommes-nous, dit-il? Ce n'eſt point-là ma chére Ithaque. Vous vous êtes trompé, Athamas; vous connoiſſez mal cette côte ſi éloignée de votre pays. Non, non, répondit Athamas, je ne puis me tromper en conſidérant les bords de cette iſle. Combien de fois ſuis-je entré dans votre port? J'en connois

connois juſqu'aux moindres rochers ; le rivage de Tyr n'eſt guére mieux dans ma mémoire. Reconnoiſſez cette montagne qui avance ; voyez ce rocher qui s'éleve comme une tour ; n'entendez-vous pas la vague qui ſe rompt contre ces autres rochers, lorſqu'ils ſemblent menacer la mer par leur chûte ? Mais ne remarquez-vous pas ce temple de Minerve qui fend la nuë ? Voilà la fortereſſe & la maiſon d'Ulyſſe votre pére. Vous vous trompez, ô Athamas, répondit Télémaque ; je vois au contraire une côte aſſez relevée, mais unie ; j'apperçois une ville qui n'eſt point Ithaque. O Dieux ! Eſt-ce ainſi que vous vous jouëz des hommes !

Pendant qu'il diſoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Athamas furent changez ; le charme ſe rompit ; il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, & reconnut ſon erreur. Je l'avouë, ô Télémaque, s'écria-t-il, quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux : je croyois voir Ithaque, & ſon image toute entiere ſe préſentoit à moi ; mais dans ce moment elle diſparoît comme un ſonge. Je vois une autre ville ; c'eſt ſans doute Salente qu'Idoménée fugitif de Créte vient de fonder dans l'Heſpérie. J'apperçois des murs qui s'élèvent, & qui ne ſont pas encore achevez : je vois un port qui n'eſt pas entiérement fortifié.

Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naiſſante, & que Télémaque déploroit ſon malheur, le vent que Neptune faiſoit ſouffler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils ſe trouvérent à l'abri, & tout auprès du port.

Mentor, qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Vénus, n'avoit fait que ſourire de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télémaque : Jupiter vous éprouve ; mais il ne veut pas votre perte. Au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercule ; ayez toûjours devant vos yeux ceux de votre

votre pére. Quiconque ne ſait pas ſouffrir, n'a point un grand cœur. Il faut par votre patience & votre courage laſſer la cruelle fortune qui ſe plaît à vous perſécuter. Je crains moins pour vous les plus affreuſes diſgraces de Neptune, que je ne craignois les careſſes flateuſes de la Déeſſe qui vous retenoit dans ſon iſle. Que tardons-nous ? Entrons dans ce port ; voici un peuple ami ; c'eſt chez les Grecs que nous arrivons : Idoménée maltraité par la fortune aura pitié des malheureux. Auſſitôt ils entrérent dans le port de Salente, où le vaiſſeau Phénicien fut reçu ſans peine, parce que les Phéniciens ſont en paix & en commerce avec tous les peuples de l'univers.

Télémaque regardoit avec admiration cette ville naiſſante. Semblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce roſée de la nuit, ſent dès le matin les rayons du ſoleil qui viennent l'embellir ; elle croît, elle ouvre ſes tendres boutons, elle étend ſes feuilles vertes, elle épanouït ſes fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles : à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainſi floriſſoit la nouvelle ville d'Idoménée ſur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure elle croiſſoit avec magnificence, & elle montroit de loin aux étrangers qui étoient ſur la mer, de nouveaux ornemens d'architecture qui s'élevoient juſqu'au ciel. Toute la côte retentiſſoit des cris des ouvriers, & des coups de marteaux. Les pierres étoient ſuſpenduës en l'air par des gruës avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dès que l'Aurore paroiſſoit ; & le roi Idoménée donnant partout ſes ordres lui-même, faiſoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaiſſeau Phénicien fut arrivé, que les Crétois donnérent à Télémaque & à Mentor toutes les marques d'une amitié ſincére. On ſe hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulyſſe. Le fils d'Ulyſſe, s'écria-t-il ! d'Ulyſſe ce cher ami, ce ſage héros, par qui nous avons enfin renverſé la ville de Troye ! Qu'on l'améne ici, & que je lui montre combien

bien j'ai aimé ſon pére. Auſſitôt on lui préſente Télémaque, qui lui demande l'hoſpitalité, en lui diſant ſon nom. Idoménée lui répondit avec un viſage doux & riant : Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois reconnu. Voilà Ulyſſe lui-même, voilà ſes yeux pleins de feu, & dont le regard eſt ſi ferme. Voilà ſon air d'abord froid & réſervé, qui cachoit tant de vivacité & de graces. Je reconnois même ce ſourire fin, cette action négligée, cette parole douce, ſimple & inſinuante, qui perſuadoit avant qu'on eût le tems de s'en défier. Ouï, vous êtes le fils d'Ulyſſe, mais vous ſerez auſſi le mien. O mon fils, mon cher fils ! quelle avanture vous améne ſur ce rivage ? Eſt-ce pour chercher votre pére ? Hélas ! je n'en ai aucune nouvelle. La fortune nous a perſécutez lui & moi ; il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver ſa patrie, & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colére des Dieux contre moi. Pendant qu'Idoménée diſoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor, comme un homme dont le viſage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cependant Télémaque lui répondit les larmes aux yeux : O roi ! pardonnez-moi la douleur que je ne ſaurois vous cacher dans un tems, où je ne devrois vous marquer que de la joye & de la reconnoiſſance pour vos bontez. Par le regret que vous témoignez de la perte d'Ulyſſe, vous m'apprenez vous-même à ſentir le malheur de ne point retrouver mon pére. Il y a déja long-tems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irritez ne me permettent pas de le revoir, ni de ſavoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque, où Pénélope languit dans le deſir d'être délivrée de ſes amans. J'avois cru vous trouver dans l'iſle de Créte ; j'y ai ſû votre cruelle deſtinée, & je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Heſpérie, où vous avez fondé un nouveau royaume. Mais la fortune, qui ſe joüe des hommes, & qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque,

que, m'a enfin jetté, ſur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'eſt celui que je ſupporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous les rois.

A ces mots Idoménée embraſſa tendrement Télémaque, & le menant dans ſon palais, il lui dit : Quel eſt donc ce prudent vieillard qui vous accompagne? Il me ſemble que je l'ai vû autrefois. C'eſt Mentor, repliqua Télémaque, Mentor ami d'Ulyſſe, à qui il a confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois ?

Auſſitôt Idoménée s'avance, tend la main à Mentor : Nous nous ſommes vus, dit-il, autrefois. Vous ſouvenez-vous du voyage que vous fîtes en Créte, & des bons conſeils que vous me donnâtes ? Mais alors l'ardeur de la jeuneſſe, & le goût des vains plaiſirs m'entrainoient. Il a falu que mes malheurs m'ayent inſtruit pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous euſſe cru, ô ſage vieillard ! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes preſque point changé depuis tant d'années ; c'eſt la même fraîcheur de viſage, la même taille droite, la même vigueur ; vos cheveux ſeulement ont un peu blanchi.

Grand roi, répondit Mentor, ſi j'étois flateur, je vous dirois de même, que vous avez conſervé cette fleur de jeuneſſe qui éclatoit ſur votre viſage avant le ſiége de Troye ; mais j'aimerois mieux vous déplaire que de bleſſer la vérité. D'ailleurs je vois par votre ſage diſcours que vous n'aimez pas la flaterie, & qu'on ne hazarde rien en vous parlant avec ſincérité. Vous êtes bien changé, & j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la cauſe ; c'eſt que vous avez beaucoup ſouffert dans vos malheurs. Mais vous avez bien gagné en ſouffrant, puiſque vous avez acquis la ſageſſe. On doit ſe conſoler aiſément des rides qui viennent ſur le viſage, pendant que le cœur s'exerce & ſe fortifie dans la





la vertu. Au reſte, ſachez que les rois s'uſent toûjours plus que les autres hommes. Dans l'adverſité, les peines de l'eſprit & les travaux du corps les font vieillir avant le tems. Dans la proſpérité, les délices d'une vie molle les uſent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'eſt ſi mal ſain que les plaiſirs où l'on ne peut ſe modérer. De là vient que les rois, & en paix & en guerre, ont toûjours des peines & des plaiſirs, qui font venir la vieilleſſe avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie ſobre, modérée, ſimple, exemte d'inquiétudes & de paſſions, réglée & laborieuſe, retient dans les membres d'un homme ſage la vive jeuneſſe, qui ſans ces précautions eſt toûjours prête à s'envoler ſur les aîles du tems.

Idoménée charmé du diſcours de Mentor l'eut écouté long-tems, ſi on ne fût venu l'avertir pour un ſacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télémaque & Mentor le ſuivirent, environnez d'une grande foule de peuple, qui conſidéroit avec empreſſement & curioſité ces deux étrangers. Les Salentins ſe diſoient les uns aux autres : Ces deux hommes ſont bien différens. Le jeune a je ne ſai quoi de vif & d'aimable ; toutes les graces de la beauté & de la jeuneſſe ſont répanduës ſur ſon viſage & ſur ſon corps : mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé. Avec cette fleur ſi tendre de la jeuneſſe, il paroît vigoureux, robuſte, endurci au travail. Cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de ſa force. Sa mine paroît d'abord moins haute, & ſon viſage moins gracieux : mais quand on le regarde de près, on trouve dans ſa ſimplicité des marques de ſageſſe & de vertu, avec une nobleſſe qui étonne. Quand les Dieux ſont deſcendus ſur la terre pour ſe communiquer aux mortels, ſans doute qu'ils ont pris de telles figures d'étrangers & de voyageurs.

Cependant on arrive dans le temple de Jupiter, qu'Idoménée, du ſang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colomnes de marbre jaſpé. Les chapiteaux

piteaux étoient d'argent. Le temple étoit tout incrusté de marbre avec des bas-reliefs, qui représentoient Jupiter changé en taureau, le ravissement d'Europe, & son passage en Créte au travers des flots. Ils sembloient respecter Jupiter, quoiqu'il fût sous une forme étrangére. On voyoit ensuite la naissance & la jeunesse de Minos; enfin ce sage roi donnant, dans un âge plus avancé, des loix à toute son isle pour la rendre à jamais florissante. Télémaque y remarqua aussi les principales avantures du siége de Troye, où Idoménée avoit acquis la gloire d'un grand capitaine. Parmi ces représentations de combats, il chercha son pére; il le reconnut prenant le chevaux de Rhésus que Dioméde venoit de tuer; ensuite disputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les chefs de l'armée Gréque assemblez; enfin sortant du cheval fatal, pour verser le sang de tant de Troyens.

Télémaque le reconnut d'abord à ces fameuses actions, dont il avoit souvent ouï parler, & que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulérent de ses yeux; il changea de couleur; son visage parut troublé. Idoménée l'apperçut, quoique Télémaque se détournât pour cacher son trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idoménée, de nous laisser voir combien vous êtes touché de la gloire & des malheurs de votre pére.

Cependant le peuple s'assembloit en foule sous ces vastes portiques, formez par le double rang de colomnes qui environnoient le temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles, qui chantoient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ses mains la foudre. Ces enfans choisis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flotans sur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roses & parfumées: ils étoient tous vêtus de blanc. Idoménée faisoit à Jupiter un sacrifice de cent taureaux, pour se le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumoit de tous côtez: on le voyoit ruisseler dans les profondes coupes d'or & d'argent.

Le

Le vieillard Théophane, ami des Dieux, & prêtre du temple, tenoit pendant le ſacrifice ſa tête couverte d'un bout de ſa robe de pourpre. Enſuite il conſulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore. Puis s'étant mis ſur le trépied ſacré: O Dieux! s'écria-t-il, quels ſont donc ces deux étrangers que le ciel envoye en ces lieux? Sans eux la guerre entrepriſe nous ſeroit funeſte, & Salente tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée ſur ſes fondemens. Je vois un jeune héros que la ſageſſe méne par la main; il n'eſt pas permis à une bouche mortelle d'en dire d'avantage.

En diſant ces paroles, ſon regard étoit farouche, & ſes yeux étincelans; il ſembloit voir d'autres objets que ceux qui paroiſſoient devant lui; ſon viſage étoit enflâmé: il étoit troublé & hors de lui-même; ſes cheveux étoient hériſſez, ſa bouche écumante, ſes bras levez & immobiles. Sa voix émuë étoit plus forte qu'aucune voix humaine; il étoit hors d'haleine, & ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'eſprit divin qui l'agitoit.

O heureux Idoménée, s'écria-t-il encore! Que vois-je! Quels malheurs évitez! Quelle douce paix au-dedans, mais au dehors quels combats! Quelles victoires! O Télémaque! tes travaux ſurpaſſent ceux de ton pére; le fier ennemi gémit dans la pouſſiére ſous ton glaive; les portes d'airain, les inacceſſibles ramparts tombent à tes pieds. O grande Déeſſe, que ſon pére. —— O jeune homme! tu reverras enfin. —— A ces mots la parole meurt dans ſa bouche, & il demeure comme malgré lui dans un ſilence plein d'étonnement.

Tout le peuple eſt glacé de crainte; Idoménée tremblant n'oſe lui demander qu'il achéve. Télémaque même ſurpris comprend à peine ce qu'il vient d'entendre; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor eſt le ſeul que l'eſprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il

à Idoménée, le deſſein des Dieux. Contre quelque nation que vous ayez à combatre, la victoire ſera dans vos mains, & vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en ſoyez point jaloux; profitez ſeulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idoménée n'étant pas encore revenu de ſon étonnement, cherchoit en vain des paroles; ſa langue demeuroit immobile. Télémaque plus prompt dit à Mentor: Tant de gloire promiſe ne me touche point; mais que peuvent donc ſignifier ces dernieres paroles: Tu reverras? Eſt-ce mon pére, où ſeulement Ithaque? Hélas! que n'a-t-il achevé! il m'a laiſſé plus en doute que je n'étois. O Ulyſſe! ô mon pére! ſeroit ce vous-même que je dois revoir? Seroit-il vrai? Mais je me flate; cruel oracle! tu prens plaiſir à te jouër d'un malheureux; encore une parole, & j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit: Reſpectez ce que les Dieux découvrent, & n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curioſité téméraire mérite d'être confonduë. C'eſt par une ſageſſe pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs deſtinées dans une nuit impénétrable. Il eſt utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire; mais il n'eſt pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos ſoins, & ce que les Dieux veulent faire de nous.

Télémaque touché de ces paroles ſe retint avec beaucoup de peine. Idoménée, qui étoit revenu de ſon étonnement, commença de ſon côté à louër le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Télémaque & le ſage Mentor pour le rendre victorieux de ſes ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas, qui ſuivit le ſacrifice, il parla ainſi aux deux étrangers:

J'avouë que je ne connoiſſois point encore aſſez l'art de régner, quand je revins en Créte après le ſiége

ſiége de Troye. Vous ſavez, chers amis, les malheurs qui m'ont privé de régner dans cette grande iſle, puiſque vous m'aſſurez que vous y avez été depuis que j'en ſuis parti. Encore trop heureux, ſi les coups les plus cruels de la fortune ont ſervi à m'inſtruire & à me rendre plus modéré! Je traverſai les mers, comme un fugitif, que la vengeance des Dieux & des hommes pourſuit. Toute ma grandeur paſſée ne ſervoit qu'à me rendre ma chûte plus honteuſe & plus inſupportable. Je vins refugier mes Dieux Pénates ſur cette côte deſerte, où je ne trouvai que des terres incultes couvertes de ronces & d'épines, des forêts auſſi anciennes que la terre, des rochers preſque inacceſſibles où ſe retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjouïr de poſſéder, avec un petit nombre de ſoldats & de compagnons, qui avoient bien voulu me ſuivre dans mes malheurs, cette terre ſauvage, & d'en faire ma patrie, ne pouvant plus eſpérer de revoir jamais cette iſle fortunée, où les Dieux m'avoient fait naître pour y régner. Hélas! diſois-je en moi-même, quel changement! Quel exemple terrible ne ſuis-je point pour les rois! Il faudroit me montrer à tous ceux qui régnent dans le monde, pour les inſtruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cauſe de leur élevation au-deſſus du reſte des hommes. Hé! c'eſt leur élevation même, qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, & aimé de mes ſujets. Je commandois à une nation puiſſante & belliqueuſe. La renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignez. Je régnois dans une iſle fertile & délicieuſe. Cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richeſſes; ces peuples me reconnoiſſoient pour être du ſang de Jupiter, né dans leur pays. Ils m'aimoient comme le petit-fils du ſage Minos, dont les loix les rendent ſi puiſſans & ſi heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, ſinon d'en ſavoir jouïr avec modération? Mais mon orgueil & la flaterie que j'ai écoutée, ont renverſé mon trône. Ainſi tomberont tous les rois qui ſe livreront à leurs deſirs, & aux conſeils des eſprits flateurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un viſage gai, & plein d'eſpérance pour

ſoutenir le courage de ceux qui m'avoient ſuivi. Faiſons, leur diſois-je, une nouvelle ville, qui nous conſole de tout ce que nous avons perdu. Nous ſommes environnez de peuples, qui nous ont donné un bel exemple pour cette entrepriſe. Nous voyons Tarente qui s'éleve aſſez près de nous. C'eſt Phalante avec ſes Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau royaume. Philoctéte donne le nom de Pétilie à une grande ville, qu'il bâtit ſur la même côte. Métaponte eſt encore une ſemblable colonie. Ferons-nous moins que tous ces étrangers errans comme nous? La fortune ne nous eſt pas plus rigoureuſe.

Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'etoit une conſolation pour moi que la lumiére du jour me quittât, & que la nuit vînt m'enveloper de ſes ombres pour déplorer en liberté ma miſérable deſtinée. Deux torrens de larmes améres couloient de mes yeux, & le doux ſommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé ſi vieilli.

Après qu'Idoménée eut achevé de raconter ſes peines, il demanda à Télémaque & à Mentor leurs ſecours dans la guerre où il ſe trouvoit engagé. Je vous renvoyerai, leur diſoit-il, à Ithaque dès que la guerre ſera finie. Cependant je ferai partir des vaiſſeaux vers toutes les côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulyſſe. En quelque endroit des terres connuës que la tempête ou la colére de quelque Divinité l'ait jetté, je ſaurai bien l'en retirer. Plaiſe aux Dieux qu'il ſoit encore vivant! Pour vous, je vous renvoyerai avec les meilleurs vaiſſeaux, qui ayent jamais été conſtruits dans l'iſle de Créte; ils ſont faits du bois coupé ſur le véritable mont Ida, où Jupiter nâquit. Ce bois ſacré ne ſauroit périr dans les flots: les vents & les rochers le craignent & le reſpectent. Neptune même dans ſon plus grand courroux n'oſeroit ſoulever les vagues contre lui. Aſ-

ſurez-vous

ſurez-vous donc que vous retournerez heureuſement à Ithaque ſans peine, & qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer ſur tant de mers. Le trajet eſt court & facile. Renvoyez le vaiſſeau Phénicien qui vous a portez juſqu'ici, & ne ſongez qu'à acquérir la gloire d'établir le nouveau royaume d'Idoménée, pour réparer tous ſes malheurs. C'eſt à ce prix, ô fils d'Ulyſſe, que vous ſerez jugé digne de votre pére. Quand même les Deſtinées rigoureuſes l'auroient déja fait deſcendre dans le ſombre royaume de Pluton, toute la Gréce charmée croira le revoir en vous.

A ces mots, Télémaque interrompit Idoménée. Renvoyons, dit-il, le vaiſſeau Phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis? Ils ſont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combatant dans la Sicile pour Aceſte Troyen & ennemi de la Gréce, ne ſerons-nous pas encore plus ardens & plus favoriſez des Dieux, quand nous combatrons pour un des héros Grecs, qui ont renverſé l'injuſte ville de Priam? L'oracle que nous venons d'entendre ne nous permet pas d'en douter.

Fin du Neuviéme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée informe Mentor du ſujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Heſperie où il a fondé ſa ville ; qu'ils s'étoient retirez ſur les montagnes voiſines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraitez par une troupe de ſes gens, cette nation lui avoit député deux vieillards, avec leſquels il avoit réglé des articles de paix ; qu'après une infraction de ce traité faite par ceux des ſiens qui l'ignoroient, ces peuples ſe préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce récit d'Idoménée, les Manduriens qui s'étoient hâtez de prendre les armes, ſe préſentent aux portes de Salente. Neſtor, Philoctéte & Phalante, qu'Idoménée croyoit neutres, ſont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor ſort de Salente, & va ſeul propoſer aux ennemis des conditions de paix.

MENTOR regardant d'un œil doux & tranquile Télémaque, qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainſi la parole : Je ſuis bien aiſe, fils d'Ulyſſe, de voir en vous une ſi belle paſſion pour la gloire ; mais ſouvenez-vous que votre pére n'en a acquis une ſi grande parmi les Grecs

Grecs au ſiége de Troye, qu'en ſe montrant le plus ſage & le plus modéré d'entre eux. Achille, quoiqu'invincible & invulnerable, quoique ſûr de porter la terreur & la mort par-tout où il combatoit, n'a pu prendre la ville de Troye. Il eſt tombé lui-même aux pieds des murs de cette ville, & elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulyſſe, en qui la prudence conduiſoit la valeur, a porté la flâme & le fer au milieu des Troyens, & c'eſt à ſes mains qu'on doit la chûte de ces hautes & ſuperbes tours, qui menacérent pendant dix ans toute la Gréce conjurée. Autant que Minerve eſt au deſſus de Mars, autant une valeur diſcréte & prévoyante ſurpaſſe-t-elle un courage bouillant & farouche. Commençons donc par nous inſtruire des circonſtances de cette guerre qu'il faut ſoutenir. Je ne refuſe aucun péril : mais je crois, ô Idoménée, que vous devez nous expliquer prémiérement ſi votre guerre eſt juſte ; enſuite contre qui vous la faites ; & enfin quelles ſont vos forces pour en eſpérer un heureux ſuccés.

Idoménée lui répondit : Quand nous arrivâmes ſur cette côte, nous y trouvâmes un peuple ſauvage, qui erroit dans les forêts, vivant de ſa chaſſe & des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples, qu'on nomme les Manduriens, furent épouvantez, voyant nos vaiſſeaux & nos armes. Ils ſe retirérent dans les montagnes : mais comme nos ſoldats furent curieux de voir le pays, & voulurent pourſuivre des cerfs, ils rencontrérent ces ſauvages fugitifs. Alors les chefs de ces ſauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder : il ne nous reſte que des montagnes preſque inacceſſibles ; du moins eſt-il juſte que vous nous y laiſſiez en paix & en liberté. Nous vous trouvons errans, diſperſez & plus foibles que nous : il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, & d'ôter même à vos compagnons la connoiſſance de votre malheur. Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le ſang de ceux qui ſont hommes auſſi-bien que nous. Allez, ſouvenez-vous que vous devez la vie à nos ſentimens d'humanité. N'oubliez jamais que c'eſt d'un peuple

peuple que vous nommez grossier & sauvage, que vous recevez cette leçon de modération & de générosité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainsi renvoyez par ces barbares, revinrent dans le camp, & racontérent ce qui leur étoit arrivé. Nos soldats en furent émus; ils eurent honte de voir que des Crétois dûssent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroissoit ressembler plutôt à des ours qu'à des hommes. Ils s'en allérent à la chasse en plus grand nombre que les prémiers, & avec toutes sortes d'armes. Bientôt ils rencontrérent les sauvages, & les attaquérent. Le combat fut cruel. Les traits voloient de part & d'autre comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les sauvages furent contraints de se retirer dans leurs montagnes escarpées, où les nôtres n'osérent s'engager.

Peu de tems après, ces peuples envoyérent vers moi deux de leurs plus sages vieillards, qui venoient me demander la paix: Ils m'apportérent des présens; c'étoit des peaux de bêtes farouches qu'ils avoient tuées, & des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs présens, il parlérent ainsi:

O roi, nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, & dans l'autre une branche d'olivier. (En effet ils tenoient l'un & l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix, ou la guerre; choisis; nous aimerions mieux la paix. C'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu honte de te céder le doux rivage de la mer, où le soleil rend la terre fertile, & produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits. C'est pour elle que nous nous sommes retirez dans ces hautes montagnes toûjours couvertes de glace & de neige, où l'on ne voit jamais, ni les fleurs du printems, ni les riches fruits de l'automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui sous de beaux noms d'ambition & de gloire va follement ravager les provinces, & répand le sang des hommes qui sont tous fréres. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier; nous

nous te plaignons, & nous prions les Dieux de nous préſerver d'une fureur ſemblable. Si les ſciences que les Grecs apprennent avec tant de ſoin, & ſi la politeſſe dont ils ſe piquent ne leur inſpire que cette déteſtable injuſtice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons gloire d'être toûjours ignorans & barbares, mais juſtes, humains, fidéles, déſintéreſſez, accoutumez à nous contenter de peu, & à mépriſer la vaine délicateſſe qui fait qu'on a beſoin d'avoir beaucoup. Ce que nous eſtimons, c'eſt la ſanté, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps & de l'eſprit. C'eſt l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la proſpérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toûjours hardiment la vérité, l'horreur de la flaterie. Voilà quels ſont les peuples que nous t'offrons pour voiſins & pour alliez. Si les Dieux irritez t'aveuglent juſqu'à te faire refuſer la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix, ſont les plus rédoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainſi, je ne pouvois me laſſer de les regarder. Ils avoient la barbe longue & négligée, les cheveux plus courts, mais blancs; les ſourcils épais, les yeux vifs, un regard & une countenance ferme, une parole grave & pleine d'autorité, des maniéres ſimples & ingénuës. Les fourrures, qui leur ſervoient d'habit, étoient nouées ſur l'épaule, & laiſſoient voir des bras plus nerveux, & des muſcles mieux nourris que ceux de nos athlétes. Je répondis à ces deux envoyez, que je deſirois la paix. Nous réglâmes enſemble de bonne foi pluſieurs conditions; nous en prîmes tous les Dieux à témoins, & je renvoyai ces hommes chez eux avec des préſens. Mais les Dieux, qui m'avoient chaſſé du royaume de mes ancêtres, n'étoient pas encore laſſez de me perſécuter. Nos chaſſeurs, qui ne pouvoient pas être ſitôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrérent le même jour une grande troupe de ces barbares qui accompagnoient leurs

leurs envoyez, lorſqu'ils revenoient de notre camp; ils les attaquérent avec fureur, en tuérent une partie, & pourſuivirent le reſte dans les bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croyent qu'ils ne peuvent plus ſe fier ni à nos promeſſes, ni à nos ſermens.

Pour être plus puiſſans contre nous, ils appellent à leurs ſecours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nérite, & de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armez de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun eſt couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée: ils portent des maſſuës pleines de gros nœuds, & garnies de pointes de fer; ils ſont preſque de la taille des géants, & leurs corps ſe rendent ſi robuſtes, par les exercices pénibles auſquels ils s'adonnent, que leur ſeule vuë épouvante. Les Locriens, venus de la Gréce, ſentent encore leur origine, & ſont plus humains que les autres: mais ils ont joint à l'exacte diſcipline des troupes Gréques, la vigueur des Barbares, & l'habitude de mener une vie dure, ce qui les rend invincibles. Ils portent des boucliers legers qui ſont faits d'un tiſſu d'ozier, & couverts de peaux; leurs épées ſont longues. Les Brutiens ſont légers à la courſe comme les cerfs, & comme les daims. On croiroit que l'herbe même la plus tendre n'eſt point foulée ſous leurs pieds; à peine laiſſent-ils dans le ſable quelques traces de leurs pas. On les voit tout-à-coup fondre ſur leurs ennemis, & puis diſparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone ſont adroits à tirer des flêches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander, un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates; & ſi jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront les prix. Leurs flêches ſont trempées dans le ſuc de certaines herbes venimeuſes, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne, & dont le poiſon eſt mortel. Pour ceux de Nérite, de Meſſapie, & de Brindes, ils n'ont en partage que la force du corps, & une valeur ſans art. Les cris qu'ils pouſſent juſqu'au ciel, à la vuë de leurs ennemis,

nemis, ſont affreux. Ils ſe ſervent aſſez bien de la fronde, & ils obſcurciſſent l'air par une grêle de pierres lancées, mais ils combatent ſans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous deſirez de ſavoir. Vous connoiſſez maintenant l'origine de cette guerre, & quels ſont nos ennemis.

Après cet éclairciſſement, Télémaque impatient de combatre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, & parla ainſi à Idoménée: D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples ſortis de la Grece, s'uniſſent aux Barbares contre les Grecs? D'où vient que tant de colonies fleuriſſent ſur cette côte de la mer, ſans avoir les mêmes guerres que vous à ſoutenir? O Idoménée, vous dites que les Dieux ne ſont pas encore las de vous perſécuter; & moi je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous inſtruire. Tant de malheurs que vous avez ſoufferts ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous même de la bonne foi de ces Barbares, ſuffit pour montrer que vous auriez pû vivre en paix avec eux: mais la hauteur & la fierté attirent les guerres les plus dangereuſes. Vous auriez pû leur donner des ôtages & en prendre d'eux. Il eût été facile d'envoyer avec leurs ambaſſadeurs quelques-uns de vos chefs pour les reconduire avec ſureté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez dû encore les appaiſer, en leur repréſentant qu'on les avoit attaquez, faute de ſavoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il faloit leur offrir toutes les ſuretez qu'ils auroient demandées, & établir de rigoureuſes peines contre ceux de vos ſujets, qui auroient manqué à l'alliance. Mais qu'eſt-il arrivé depuis ce commencement de guerre?

Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pû ſans baſſeſſe rechercher ces Barbares, qui aſſemblérent à la hâte tous leurs hommes en âge de combatre, & qui implorérent le ſecours de tous les peuples voiſins, auſquels ils nous rendirent ſuſpects & odieux.

Il me parut que le parti le plus assuré étoit de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes, qui étoit mal gardez. Nous les primes sans peine, & par-là nous nous sommes mis en état de désoler ces Barbares. J'y ai fait élever des tours, d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, & ravager quand il nous plaira leurs principales habitations. Par ce moyen nous sommes en état de résister avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste la paix entre eux & nous est devenuë très-difficile. Nous ne saurions leur abandonner ces tours sans nous exposer à leurs incursions, & ils les regardent comme des citadelles, dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude.

Mentor répondit ainsi à Idoménée : Vous êtes un sage roi, & vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, & qui manquant de courage pour se corriger, n'employent leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon, quand il est venu vous demander la paix. Etoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit ? Manquoit-il de courage, ou de ressources contre vous ? Vous voyez que non, puisqu'il est si aguerri & soutenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez-vous sa modération ? Mais une mauvaise honte & une fausse gloire vous ont jetté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, & vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réunissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuste. A quoi servent ces tours que vous vantez tant, sinon à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour se preserver d'une servitude prochaine ? Vous n'avez élevé ces tours que pour votre sureté, & c'est

c'eſt par ces tours que vous êtes dans un ſi grand péril. Le rampart le plus ſûr d'un état, eſt la juſtice, la modération, la bonne foi, & l'aſſurance où ſont vos voiſins que vous êtes incapable d'uſurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévus. La fortune eſt capricieuſe & inconſtante dans la guerre; mais l'amour & la confiance de vos voiſins, quand ils ont ſenti votre modération, font que votre état ne peut être vaincu, & n'eſt preſque jamais attaqué. Quand même un voiſin injuſte l'attaqueroit, tous les autres intéreſſez à ſa conſervation prennent auſſitôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples, qui trouvent leurs véritables intérêts à ſoutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puiſſant que ces tours qui rendent vos maux irrémédiables. Si vous aviez ſongé d'abord à éviter la jalouſie de tous vos voiſins, votre ville naiſſante fleuriroit dans une heureuſe paix, & vous ſeriez l'arbitre de toutes les nations de l'Heſpérie. Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut réparer le paſſé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a ſur cette côte diverſes colonies Greques. Ces peuples doivent être diſpoſez à vous ſecourir. Ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos fils de Jupiter, ni vos travaux au ſiége de Troye, où vous vous êtes ſignalé tant de fois entre les princes Grecs pour la querelle commune de toute la Gréce. Pourquoi ne ſongez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti?

Elles ſont toutes, répondit Idoménée, réſoluës à demeurer neutres. Ce n'eſt pas qu'elles n'euſſent quelque inclination à me ſecourir; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès ſa naiſſance, les a épouvantez. Ces Grecs, auſſi-bien que les autres peuples, ont craint que nous n'euſſions des deſſeins ſur leur liberté. Ils ont penſé, qu'après avoir ſubjugué les barbares des montagnes, nous pouſſerions plus loin notre ambition. En un mot, tout eſt contre nous: ceux mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte,

desirent notre abaissement, & la jalousie ne nous laisse aucun allié.

Etrange extrémité, reprit Mentor! Pour vouloir paroître trop puissant, vous ruïnez votre puissance; & pendant que vous êtes au-dehors l'objet de la crainte & de la haine de vos voisins, vous vous épuisez au-dedans par les efforts nécessaires pour soutenir une telle guerre. O malheureux, & doublement malheureux Idoménée, que son malheur même n'a pu instruire qu'à demi! Aurez-vous encore besoin d'une seconde chûte, pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grand rois? Laissez moi faire, & racontez-moi seulement en détail quelles sont donc ces villes Greques, qui refusent votre alliance.

La principale, lui répondit Idoménée, est la ville de Tarente; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramassa en Laconie un grand nombre de jeunes hommes, nez des femmes qui avoient oublié leurs maris absens pendant la guerre de Troye. Quand les maris revinrent, les femmes ne songérent qu'à les appaiser, & qu'à désavouër leurs fautes. Cette jeunesse nombreuse, qui étoit née hors du mariage, ne connoissant plus ni pére ni mére, vécut avec une licence sans bornes. La sévérité des loix réprima leurs désordres: ils se réunirent sous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, & qui sut gagner les cœurs par ses artifices. Il est venu sur ce rivage avec ces jeunes Laconiens: ils ont fait de Tarente une seconde Lacédémone. D'un autre côté, Philoctéte, qui a eu une si grande gloire au siége de Troye, en y portant les flêches d'Hercule, a élevé dans ce voisinage les murs de Pétilie, moins puissante à la vérité, mais plus sagement gouvernée que Tarente. Enfin nous avons ici près la ville de Métaponte, que le sage Nestor a fondée avec ses Pyliens.

Quoi, reprit Mentor! Vous avez Nestor dans l'Hesperie, & vous n'avez pas su l'engager dans vos intérêts? Nestor qui vous a vû tant de fois combatre contre

contre les Troyens, & dont vous aviez l'amitié ! Je l'ai perduë, repliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples qui n'ont rien de barbare que le nom ; ils ont eu l'adreſſe de lui perſuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Heſpérie. Nous le détromperons, dit Mentor. Télémaque le vit à Pylos avant qu'il fût venu fonder ſa colonie, & avant que nous euſſions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulyſſe. Il n'aura pas encore oublié ce héros, ni les marques de tendreſſe qu'il donna à ſons fils Télémaque. Mais le principal eſt de guérir ſa défiance. C'eſt par les ombrages donnez à tous vos voiſins, que cette guerre s'eſt allumée, & c'eſt en diſſipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore une fois laiſſez-moi faire.

A ces mots Idoménée embraſſant Mentor, s'attendriſſoit, & ne pouvoit parler. Enfin il prononça à peine ces paroles : O ſage vieillard, envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes, j'avouë que je me ſerois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé auſſi librement que vous : j'avouë qu'il n'y a que vous ſeul qui puiſſiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois réſolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis ; mais il eſt juſte de croire vos ſages conſeils plutôt que ma paſſion. O heureux Télémaque ! vous ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puiſque vous avez un tel guide. Mentor, vous êtes le maître ; toute la ſageſſe des Dieux eſt en vous. Minerve même ne pourroit donner de plus ſalutaires conſeils. Allez, promettez, concluëz, donnez tout ce qui eſt à moi ; Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raiſonnoient ainſi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, de chevaux henniſſans, d'hommes qui pouſſoient des hurlemens épouvantables, & de trompettes qui rempliſſoient l'air d'un ſon belliqueux. On s'écrie : voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les paſſages gardez. Les voilà qui viennent aſſiéger Salente. Les vieillards & les femmes paroiſſent conſternez. Hélas !

las ! disoient-ils, faloit-il quitter notre chére patrie, la fertile Créte, & suivre un roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une ville qui sera mise en cendres comme Troye ? On voyoit de dessus les murailles nouvellement bâties, dans la vaste campagne, briller au soleil les casques, les cuirasses, & les boucliers des ennemis : les yeux en étoient éblouïs. On voyoit aussi les piques hérissées qui couvroient la terre, comme elle est couverte par une abondante moisson, que Cerès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile, pendant les chaleurs de l'été, pour récompenser le laboureur de toutes ses peines. Déja on remarquoit les chariots armez de faux tranchantes ; on distinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta sur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée & Télémaque le suivirent de près. A peine y fut-il arrivé qu'il apperçut d'un côté Philoctéte, & de l'autre Nestor avec Pisistrate son fils. Nestor étoit facile à reconnoître à sa vieillesse vénérable. Quoi donc, s'écria Mentor ! Vous avez cru, ô Idoménée, que Philoctéte & Nestor se contentoient de ne vous point secourir : Les voilà qui ont pris les armes contre vous. Et si je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en si bon ordre avec tant de lenteur, sont des troupes Lacédémoniénnes commandées par Phalante. Tout est contre vous. Il n'y a aucun voisin de cette côte, dont vous n'ayez fait un ennemi sans vouloir le faire.

En disant ces paroles, Mentor descend à la hâte de cette tour ; il marche vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançoient ; il la fait ouvrir, & Idoménée surpris de la majesté avec laquelle il fait ces choses, n'ose pas même lui demander quel est son dessein. Mentor fait signe de la main, afin que personne ne songe à le suivre. Il va au-devant des ennemis, étonnez de voir un seul homme qui se présente à eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en signe de paix ; & quand il fut à portée de se faire entendre, il leur demanda d'assembler

bler tous les chefs. Auſſitôt tous les chefs s'aſſemblérent, & il leur parla ainſi :

O hommes généreux, aſſemblez de tant de nations qui fleuriſſent dans la riche Heſpérie, je ſai que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je louë votre zéle ; mais ſouffrez que je vous repréſente un moyen facile de conſerver la liberté & la gloire de tous vos peuples, ſans répandre le ſang humain.

O Neſtor ! ſage Neſtor ! que j'apperçois dans cette aſſemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre eſt funeſte à ceux mêmes qui l'entreprennent avec juſtice, ſous la protection des Dieux. La guerre eſt le plus grand des maux dont les Dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont ſouffert pendant dix ans devant la malheureuſe Troye. Quelles diviſions entre les chefs ! Quels caprices de la fortune ! Quels carnages des Grecs par la main d'Hector ! Quels malheurs dans toutes les villes les plus puiſſantes, cauſez par la guerre, pendant la longue abſence de leurs rois ! Au retour les uns ont fait naufrage au promontoire de Caphárée, les autres ont trouvé une mort funeſte dans le ſein même de leurs épouſes. O Dieux ! c'eſt donc dans votre colére que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expédition. O peuples Heſpériens ! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire ſi funeſte. Troye eſt en cendres, il eſt vrai : mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute ſa gloire, & que le lâche Pâris jouït de ſes infames amours avec Helene. Philoctéte ! ſi long tems malheureux, & abandonné dans l'iſle de Lemnos, ne craignez-vous point de retrouver de ſemblables malheurs dans une ſemblable guerre ? Je ſai que les peuples de la Laconie ont ſenti auſſi les troubles cauſez par la longue abſence des princes, des capitaines, & des ſoldats qui allérent contre les Troyens. O Grecs, qui avez paſſé dans l'Heſpérie, vous n'y avez tous paſſé que par une ſuite des malheurs, qui ont été les ſuites de la guerre de Troye.

Après

Après avoir ainſi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens ; & Neſtor qui l'avoit reconnu, s'avança auſſi pour le ſaluer. O Mentor ! lui dit-il, c'eſt avec plaiſir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis pour la prémiére fois dans la Phocide ; vous n'aviez que quinze ans, & je prévis dès-lors que vous ſeriez auſſi ſage que vous l'avez été dans la ſuite. Mais par quelle avanture avez-vous été conduit en ces lieux ? Quels ſont donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre ? Idoménée nous a contraint de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix : chacun de nous avoit un intérêt preſſant de la deſirer : mais nous ne pouvions plus trouver de ſureté avec lui. Il a violé toutes ſes promeſſes à l'égard de ſes plus proches voiſins. La paix avec lui ne ſeroit pas une paix ; elle lui ſerviroit ſeulement à diſſiper notre ligue, qui eſt notre unique reſſource. Il a montré à tous les autres peuples ſon deſſein ambitieux de les mettre dans l'eſclavage, & il ne nous a laiſſé aucun moyen de défendre notre liberté, qu'en tâchant de renverſer ſon nouveau royaume. Par ſa mauvaiſe foi nous ſommes réduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la ſervitude. Si vous trouvez quelque expédient, pour faire en ſorte qu'on puiſſe ſe confier en lui, & s'aſſurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiers les armes, & nous avouerons avec joye que vous nous ſurpaſſez en ſageſſe.

Mentor lui répondit ; Sage Neſtor, vous ſavez qu'Ulyſſe m'avoit confié ſon fils Télémaque. Ce jeune homme, impatient de découvrir la deſtinée de ſon pére, paſſa chez vous à Pylos, & vous le reçutes avec tous les ſoins qu'il pouvoit attendre d'un fidéle ami de ſon pére ; vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire. Il entreprit enſuite de longs voyages ſur la mer ; il a vu la Sicile, l'Egypte, l'iſle de Cypre, & celle de Créte. Les vents, ou plutôt les Dieux, l'ont jetté ſur cette côte, comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous ſommes arrivez ici tout à propos, pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'eſt plus Idoménée ; c'eſt le fils du ſage Ulyſſe, c'eſt

c'eſt moi qui vous répond de toutes les choſes qui ſeront promiſes.

Pendant que Mentor parloit ainſi avec Neſtor au milieu des troupes confédérées, Idoménée & Télémaque avec tous les Crétois armez, le regardoient du haut des murs de Salente; ils étoient attentifs pour remarquer comment les diſcours de Mentor ſeroient reçus, & ils auroient voulu pouvoir entendre les ſages entretiens de ces deux vieillards. Neſtor avoit toûjours paſſé pour le plus expérimenté & le plus éloquent de tous les rois de la Gréce. C'étoit lui qui modéroit, pendant le ſiége de Troye, le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, & le courage impétueux de Dioméde. La douce perſuaſion couloit de ſes lévres comme un ruiſſeau de miel; ſa voix ſeule ſe faiſoit entendre à tous ces héros; tous ſe taiſoient dès qu'il ouvroit la bouche; & il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiſer dans le camp la farouche diſcorde. Il commençoit à ſentir les injures de la froide vieilleſſe; mais ſes paroles étoient encore pleines de force & de douceur. Il racontoit les choſes paſſées pour inſtruire la jeuneſſe par ſes expériences, mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce vieillard, admiré de toute la Gréce, ſembla avoir perdu toute ſon éloquence & toute ſa majeſté, dès que Mentor parut avec lui. Sa vieilleſſe paroiſſoit flétrie & abatuë auprès de celle de Mentor, en qui les ans ſembloient avoir reſpecté la force & la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves & ſimples, avoient une vivacité & une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il diſoit étoit court, précis & nerveux. Jamais il ne faiſoit aucune redite; jamais il ne racontoit que le fait néceſſaire pour l'affaire qu'il faloit décider. S'il étoit obligé de parler pluſieurs fois d'une même choſe, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la perſuaſion, c'étoit toûjours par des tours nouveaux & des comparaiſons ſenſibles. Il avoit même je ne ſai quoi de complaiſant & d'enjoué, quand il vouloit ſe

proportionner

proportionner aux besoins des autres, & leur insinuer quelque vérité. Ces deux hommes si vénérables furent un spectacle touchant à tant de peuples assemblez. Pendant que tous les alliez, ennemis de Salente, se jettoient les uns sur les autres pour les voir de plus près, & pour tâcher d'entendre leurs sages discours, Idoménée & tous les siens s'efforçoient de découvrir par leurs regards avides & empressez ce que signifioient leurs gestes & l'air de leur visage.

Fin du Dixiéme Livre.



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE ONZIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque, voulant ſavoir ce qui ſe paſſe entre Mentor & les alliés, ſe fait ouvrir les portes de Salente, & va joindre Mentor. Sa preſence contribue auprès des alliés à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur propoſoit. Idoménée, que Mentor fait venir de la ville dans l'armée, accepte tout ce qui a été arrêté. On ſe donne réciproquement des ôtages ; on fait un ſacrifice commun entre la ville & le camp, pour la confirmation de cette alliance, & les Rois entrent comme amis dans Salente.

CEPENDANT Télémaque impatient, ſe dérobe à la multitude qui l'environne ; il court à la porte par où Mentor étoit ſorti ; il ſe la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée, qui le croit à ſes côtez, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, & qui eſt déja auprès de Neſtor. Neſtor le reconnoît, & ſe hâte, mais d'un pas peſant & tardif, de l'aller recevoir. Télémaque ſaute à ſon cou & le tient ſerré entre ſes bras ſans parler. Enfin il s'écrie : O mon pére, (je ne crains pas de vous nommer ainſi) le malheur de ne retrouver point mon véritable pére, & les bontez que vous m'avez fait ſentir, me donnent droit de me ſervir d'un nom ſi tendre. Mon pére, mon cher pére, je vous revois !

vois! Ainſi puiſſe-je revoir Ulyſſe! Si quelque choſe pouvoit me conſoler d'en être privé, ce ſeroit de trouver en vous un autre lui-même.

Neſtor ne put à ces paroles retenir ſes larmes, & il fut touché d'une ſecréte joye, voyant celles qui couloient avec une merveilleuſe grace ſur les joues de Télémaque. La beauté, la douceur & la noble aſſurance de ce jeune inconnu, qui traverſoit ſans précaution tant de troupes ennemies, étonna tous les alliez. N'eſt-ce pas, diſoient-ils, le fils de ce vieillard qui eſt venu parler à Neſtor? Sans doute c'eſt la même ſageſſe dans les deux âges les plus oppoſez de la vie. Dans l'un elle ne fait encore que fleurir; dans l'autre elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs.

Mentor, qui avoit pris plaiſir à voir la tendreſſe avec laquelle Neſtor venoit de recevoir Télémaque, profita de cette heureuſe diſpoſition. Voilà, dit-il, le fils d'Ulyſſe ſi cher à toute la Gréce, & ſi cher à vous-même, ô ſage Neſtor. Le voila; je vous le livre comme un ôtage & comme le gage le plus précieux qu'on puiſſe vous donner de la fidélité des promeſſes d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils ſuivît celle du pére, & que la malheureuſe Pénélope pût reprocher à Mentor qu'il a ſacrifié ſon fils à l'ambition du nouveau roi de Salente. Avec ce gage, qui eſt venu de lui-même s'offrir, & que les Dieux amateurs de la paix vous envoyent, je commence, ô peuples aſſemblez de tant de nations, à vous faire des propoſitions pour établir à jamais une paix ſolide.

A ce nom de paix, on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes nations frémiſſoient de courroux, croyant perdre tout le tems, où l'on retardoit le combat; ils s'imaginoient qu'on ne faiſoit tous ces diſcours, que pour ralentir leur fureur, & pour faire échapper leur proye. Sur tout les Manduriens ſouffroient impatiemment qu'Idoménée eſpérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent

treprirent d'interrompre Mentor; car ils craignoient que ſes diſcours pleins de ſageſſe ne détachaſſent leurs alliez. Ils commençoient à ſe défier de tous les Grecs qui étoient dans l'aſſemblée. Mentor qui l'apperçut, ſe hâta d'augmenter cette défiance pour jetter la diviſion dans l'eſprit de tous ces peuples.

J'avouë, diſoit-il, que les Manduriens ont ſujet de ſe plaindre & de demander quelque réparation des torts qu'ils ont ſoufferts; mais il n'eſt pas juſte auſſi que les Grecs, qui ſont ſur cette côte des colonies, ſoient ſuſpects & odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les Grecs doivent être unis entr'eux & ſe faire bien traiter par les autres; il faut ſeulement qu'ils ſoient modérez, & qu'ils n'entreprennent jamais d'uſurper les terres de leurs voiſins. Je ſai qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages, mais il eſt aiſé de guérir toutes vos défiances. Télémaque & moi nous nous offrons à être des ôtages, qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons entre vos mains juſqu'à ce que les choſes qu'on vous promettra, ſoient fidélement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduriens, s'écria-t-il, c'eſt que les troupes des Crétois ont ſaiſi les paſſages de vos montagnes par ſurpriſe, & que par-là ils ſont en état d'entrer malgré vous, auſſi ſouvent qu'il leur plaira, dans le pays où vous vous êtes retirez, pour leur laiſſer le pays uni qui eſt ſur les rivages de la mer. Ces paſſages, que les Crétois ont fortifiez par de hautes tours pleines de gens armez, ſont donc le véritable ſujet de la guerre. Répondez-moi, y en a-t-il encore quelqu'autre?

Alors le chef des Manduriens s'avança & parla ainſi: Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre? Les Dieux nous ſont témoins que nous n'avons renoncé à la paix, que quand la paix nous eſt échappée ſans reſſource, par l'ambition inquiéte des Crétois, & par l'impoſſibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs ſermens. Nation inſenſée! qui nous a réduits malgré nous a l'affreuſe néceſſité de prendre un parti de déſeſpoir contr'elle, & de ne pouvoir

plus chercher notre ſureté que dans ſa perte. Tandis qu'ils conſerveront ces paſſages, nous croirons toûjours qu'ils veulent uſurper nos terres & nous mettre en ſervitude. S'il étoit vrai qu'ils ne ſongeaſſent qu'à vivre en paix avec leurs voiſins, ils ſe contenteroient de ce que nous leur avons cédé ſans peine, & ils ne s'attacheroient pas à conſerver des entrées dans un pays, contre la liberté du quel ils ne formeroient aucun deſſein ambitieux. Mais vous ne les connoiſſez pas, ô ſage vieillard. C'eſt par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Ceſſez, ô homme aimé des Dieux, de retarder une guerre juſte & néceſſaire, ſans laquelle l'Heſpérie ne pourroit jamais eſpérer une paix conſtante. O nation ingrate, trompéuſe & cruelle, que les Dieux irritez ont envoyé auprès de nous pour troubler notre paix, & pour nous punir de nos fautes! Mais après nous avoir punis, ô Dieux! vous nous vengerez. Vous ne ſerez pas moins juſtes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles toute l'aſſemblée parut émuë; il ſembloit que Mars & Bellone alloient de rang en rang rallumant dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainſi la parole:

Si je n'avois que des promeſſes à vous faire, vous pourriez refuſer de vous y fier; mais je vous offre des choſes certaines & préſentes. Si vous n'êtes pas contens d'avoir pour ôtages Télémaque & moi, je vous ferai donner douze des plus notables & des plus vaillans Crétois. Mais il eſt juſte que vous donniez auſſi de votre côté des ôtages; car Idoménée qui deſire ſincérement la paix, la deſire ſans crainte & ſans baſſeſſe; il deſire la paix, comme vous dites vous-même que vous l'avez deſirée, par ſageſſe & par modération; mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foibleſſe à la vuë des dangers dont la guerre menace les hommes. Il eſt prêt à périr où à vaincre, mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante; il auroit honte de craindre d'être vaincu: mais il craint d'être injuſte, & il n'a point de honte de vouloir réparer ſes fautes. Les armes à la main, il offre

offre la paix, il ne veut point en impoſer les conditions avec hauteur ; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée. Il veut une paix dont toutes les parties ſoient contentes, qui finiſſe toutes les jalouſies, qui appaiſe tous les reſſentimens, & qui guériſſe toutes les défiances. En un mot, Idoménée eſt dans les ſentimens où je ſuis ſûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'eſt queſtion que de vous en perſuader : la perſuaſion ne ſera pas difficile, ſi vous voulez m'écouter avec un eſprit dégagé & tranquile.

Ecoutez donc, ô peuples remplis de valeur ; & vous, ô chefs ſi ſages & ſi unis, écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'eſt pas juſte qu'il puiſſe entrer dans les terres de ſes voiſins : il n'eſt pas juſte auſſi que ſes voiſins puiſſent entrer dans les ſiennes. Il conſent que les paſſages que l'on a fortifiez par de hautes tours, ſoient gardez par des troupes neutres. Vous Neſtor, & vous Philoctéte, vous êtes Grecs d'origine ; mais en cette occaſion vous vous êtes déclarez contre Idoménée. Ainſi vous ne pouvez être ſuſpects d'être trop favorables à ſes intérêts. Ce qui vous touche, c'eſt l'intérêt commun de la paix & de la liberté de l'Heſpérie : ſoyez vous-mêmes les dépoſitaires & les gardiens de ces paſſages qui cauſent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Heſpérie ne détruiſent Salente, nouvelle colonie des Grecs, ſemblable à celles que vous avez fondées, qu'à empêcher qu'Idoménée n'uſurpe les terres de ſes voiſins. Tenez l'equilibre entre les uns & les autres. Au lieu de porter le fer & le feu chez un peuple que vous devez aimer, réſervez-vous la gloire d'être les juges & les médiateurs. Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuſes, ſi vous pouviez vous aſſurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne foi ; mais je vais vous ſatisfaire.

Il y aura pour ſureté réciproque les ôtages dont je vous ai parlé, juſqu'à ce que tous les paſſages ſoient mis en dépôt dans vos mains. Quand le ſalut de

l'Heſpérie entiére, quand celui de Salente même & d'Idoménée ſera à votre diſcretion, ſerez-vous contens? De qui pourrez-vous déſormais vous défier? Sera-ce de vous mêmes? Vous n'oſez vous fier à Idoménée, & Idoménée eſt ſi incapable de vous tromper, qu'il veut ſe fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout ſon peuple & de lui-même. S'il eſt vrai que vous ne deſiriez qu'une bonne paix, la voilà qui ſe préſente à vous, & qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte réduiſe Idoménée à vous faire ces offres. C'eſt la ſageſſe & la juſtice qui l'engagent à prendre ce parti, ſans ſe mettre en peine ſi vous imputerez à foibleſſe ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens il a fait des fautes, & il met ſa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'eſt foibleſſe, c'eſt vanité, c'eſt ignorance groſſiére de ſon propre intérêt, que d'eſpérer de pouvoir cacher ſes fautes, en affectant de les ſoutenir avec fierté & avec hauteur. Celui qui avouë ſes fautes à ſon ennemi, & qui offre de les réparer, montre par-là qu'il eſt devenu incapable d'en commettre, & que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite ſi ſage & ſi ferme, à moins qu'il ne faſſe la paix. Gardez-vous bien de ſouffrir qu'il vous mette à ſon tour dans le tort. Si vous refuſez la paix & la juſtice qui viennent à vous, la paix & la juſtice ſeront vengées. Idoménée qui devoit craindre de trouver les Dieux irritez contre lui, les tournera pour lui contre vous. Télémaque & moi nous combatrons pour la bonne cauſe. Je prens tous les Dieux du ciel & des enfers à témoins des juſtes propoſitions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva ſon bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier, qui étoit dans ſa main le ſigne pacifique. Les chefs, qui le regardérent de près, furent étonnez & éblouïs du feu divin qui éclatoit dans ſes yeux. Il parut avec une majeſté & une autorité qui eſt au-deſſus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels.

Le

Le charme de ſes paroles douces & fortes enlevoit les cœurs ; elles étoient ſemblables à ces paroles enchantées, qui tout à-coup, dans le profond ſilence de la nuit, arrêtent au milieu de l'Olympe la lune & les étoiles, calment la mer irritée, font taire les vents & les flots, & ſuſpendent le cours des fleuves rapides.

Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorſqu'il étoit environné de tygres, qui oubliant leur cruauté, venoient par la puiſſance de ſa douce voix lécher ſes pieds, & ſe ſoumettre par leurs careſſes. D'abord il ſe fit un profond ſilence dans toute l'armée. Les chefs ſe regardoient les uns les autres, ne pouvant réſiſter à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachez ſur lui. On n'oſoit parler de peur qu'il n'eût encore quelque choſe à dire, & qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choſes qu'il avoit dites, on auroit ſouhaité qu'il eût parlé plus long-tems. Tout ce qu'il avoit dit, demeuroit comme gravé dans tous les cœurs. En parlant il ſe faiſoit aimer, il ſe faiſoit croire ; chacun étoit avide & comme ſuſpendu, pour recueillir juſqu'aux moindres paroles qui ſortoient de ſa bouche.

Enfin après un aſſez long ſilence, on entendit un bruit ſourd qui ſe répandoit peu à peu ; ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui frémiſſoient dans leur indignation, c'étoit au contraire un murmure doux & favorable. On découvroit déja ſur les viſages je ne ſai quoi de ſérein & de radouci. Les Manduriens ſi irritez ſentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante avec ſes Lacédémoniens furent ſurpris de trouver leurs entrailles attendries. Les autres commencérent à ſoupirer après cette heureuſe paix qu'on venoit leur montrer. Philoctéte, plus ſenſible qu'un autre par l'expérience de ſes malheurs, ne put retenir ſes larmes. Neſtor, ne pouvant parler dans le tranſport où le diſcours de Mentor venoit de le mettre, l'embraſſa tendrement ; & tous les peuples à la fois, comme ſi c'eût été un

ſignal, s'écriérent auſſitôt : O ſage vieillard, vous nous déſarmez ! La paix ! la paix !

Neſtor un moment après voulut commencer un diſcours ; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulût repréſenter quelque difficulté. La paix ! la paix ! s'écriérent-elles encore une fois. On ne put leur impoſer ſilence qu'en faiſant crier avec eux par tous les chefs de l'armée : la paix ! la paix !

Neſtor voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un diſcours ſuivi, ſe contenta de dire : Vous voyez, ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la ſageſſe & la vertu parlent, elles calment toutes les paſſions. Nos juſtes reſſentimens ſe changent en amitié & en deſirs d'une paix durable ; nous l'acceptons telle que vous l'offrez. En même tems tous les chefs tendirent les mains en ſigne de conſentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, & pour mander a Idoménée de ſortir de la ville ſans précaution. Cependant Neſtor embraſſoit Télémaque, diſant ; Aimable fils du plus ſage de tous les Grecs, puiſſiez-vous être auſſi ſage & plus heureux que lui ! N'avez-vous rien découvert ſur ſa deſtinée ! Le ſouvenir de votre pére, à qui vous reſſemblez, a ſervi à étouffer notre indignation. Phalante, quoique dur & farouche, quoiqu'il n'eût jamais vû Ulyſſe, ne laiſſa pas d'être touché de ſes malheurs & de ceux de ſon fils. Déja on preſſoit Télémaque de raconter ſes avantures, lorſque Mentor revint avec Idoménée & toute la jeuneſſe Crétoiſe qui le ſuivoit.

A la vuë d'Idoménée, les alliez ſentirent que leur courroux ſe rallumoit : mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette ſainte alliance, dont les Dieux ſeront les témoins & les défenſeurs ? Qu'ils la vengent, ſi jamais quelque impie oſe la violer, & que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler

les

les peuples fidéles & innocens, retombent ſur la tête parjure & exécrable de l'ambitieux qui foulera aux pieds les droits ſacrez de cette alliance ! Qu'il ſoit déteſté des Dieux & des hommes ! Qu'il ne jouïſſe jamais du fruit de ſa perfidie ! Que les Furies infernales, ſous les figures les plus hideuſes, viennent exciter ſa rage & ſon déſeſpoir ! Qu'il tombe mort ſans aucune eſpérance de ſépulture ! Que ſon corps ſoit la proye des chiens & des vautours, & qu'il ſoit aux enfers dans le profond abîme du Tartare tourmenté à jamais plus rigoureuſement que Tantale, Ixion, & les Danaïdes ! Mais plutôt que cette paix ſoit inébranlable comme les rochers d'Atlas qui ſoutiennent le ciel ! Que tous ces peuples la révérent, & goûtent ſes fruits de génération en génération ! Que les noms de ceux qui l'auront jurée, ſoient avec amour & vénération dans la bouche de nos derniers neveux ! Que cette paix, fondée ſur la juſtice & ſur la bonne foi, ſoit le modéle de toutes les paix qui ſe feront à l'avenir chez toutes les nations de la terre ; & que tous les peuples qui voudront ſe rendre heureux en ſe réuniſſant, ſongent à imiter les peuples de l'Heſpérie ?

A ces paroles Idoménée & les autres rois jurérent la paix aux conditions marquées. On donna de part & d'autre douze ôtages. Télémaque veut être du nombre des ôtages donnez par Idoménée ; mais on ne peut conſentir que Mentor en ſoit ; parce que les alliez veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée, pour répondre de ſa conduite & de celle de ſes conſeillers, juſqu'à l'entiére exécution des choſes promiſes. On immola entre la ville & l'armée cent geniſſes blanches comme la neige, & autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées & ornées de feſtons. On entendoit retentir, juſques dans les montagnes voiſines, les mugiſſemens affreux des victimes qui tomboient ſous le coûteau ſacré. Le ſang fumant ruiſſeloit de toutes parts. On faiſoit couler avec abondance un vin exquis pour les libations. Les haruſpices conſultoient les entrailles qui palpitoient encore. Les ſacrificateurs brûloient ſur l'autel un encens qui formoit un épais nuage, & dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne. Cependant

Cependant les ſoldats des deux partis, ceſſant de ſe regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir ſur leurs avantures : ils ſe délaſſoient déja de leurs travaux, & goûtoient par avance les douceurs de la paix. Pluſieurs de ceux qui avoient ſuivi Idoménée au ſiége de Troye, reconnurent ceux de Neſtor qui avoient combatu dans la même guerre. Ils s'embraſſoient avec tendreſſe, & ſe racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruïné la ſuperbe ville, qui étoit l'ornement de toute l'Aſie. Déja ils ſe couchoient ſur l'herbe, ſe couronnoient de fleurs, & buvoient enſemble le vin qu'on apportoit de la ville dans de grands vaſes, pour célébrer une ſi heureuſe journée.

Tout-à-coup Mentor dit : O rois, ô capitaines aſſemblez, déſormais ſous divers noms & divers chefs, vous ne ſerez plus qu'un ſeul peuple. C'eſt ainſi que les juſtes Dieux amateurs des hommes qu'ils ont formez, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'eſt qu'une famille diſperſée ſur la face de toute la terre. Tous les peuples ſont fréres, & doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le ſang de leurs fréres, qui eſt leur propre ſang ! La guerre eſt quelquefois néceſſaire, il eſt vrai ; mais c'eſt la honte du genre humain qu'elle ſoit inévitable en certaines occaſions. O rois ! ne dites point qu'on doit la deſirer pour acquérir de la gloire : la vraye gloire ne ſe trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfére ſa propre gloire aux ſentimens de l'humanité, eſt un monſtre d'orgueil & non pas un homme : il ne parviendra même qu'à une fauſſe gloire ; car la vraye gloire ne ſe trouve que dans la modération & dans la bonté. On pourra le flater pour contenter ſa vanité folle ; mais on dira toûjours de lui en ſecret, quand on voudra parler ſincérement : Il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a deſirée avec une paſſion injuſte. Les hommes ne doivent point l'eſtimer, puiſqu'il a ſi peu eſtimé les hommes, & qu'il a prodigué leur ſang par une brutale

tale vanité. Heureux le roi qui aime ſon peuple, qui en eſt aimé, qui ſe confie en ſes voiſins, & qui a leur confiance ; qui loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, & qui fait envier à toutes les nations étrangéres le bonheur qu'ont ſes ſujets de l'avoir pour roi ! Songez donc à vous raſſembler de tems en tems, ô vous qui gouvernez les plus puiſſantes villes de l'Heſpérie. Faites de trois ans en trois ans une aſſemblée générale, où tous les rois qui ſont ici préſens ſe trouvent, pour renouveller l'alliance par un nouveau ſerment, pour affermir l'amitié promiſe, & pour déliberer ſur tous les intérêts communs. Tandis que vous ſerez unis, vous aurez au-dedans de ce beau pays la paix, la gloire, & l'abondance : au-dehors vous ſerez toûjours invincibles. Il n'y a que la diſorde, ſortie de l'enfer pour tourmenter les hommes, qui puiſſe troubler la félicité que les Dieux vous préparent.

Neſtor lui répondit : Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faiſons la paix, combien nous ſommes éloignez de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuſte avidité de nous agrandir au préjudice de nos voiſins. Mais que peut-on faire quand on ſe trouve auprès d'un prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que ſon intérêt, & qui ne perd aucune occaſion d'envahir les terres des autres états ? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée : non, je n'ai plus de lui cette penſée ; ce'ſt Adraſte, roi des Dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il mépriſe les Dieux, & croit que tous les hommes qui ſont nez ſur la terre, ne ſont nez que pour ſervir à ſa gloire par leur ſervitude. Il ne veut point de ſujets, dont il ſoit le roi & le pére ; il veut des eſclaves & des adorateurs. Il ſe fait rendre les honneurs divins. Juſqu'ici l'aveugle fortune a favoriſé ſes plus injuſtes entrepriſes. Nous nous étions hâtez de venir attaquer Salente pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette côte, afin de tourner enſuite nos armes contre cet autre ennemi plus puiſſant. Il a déja

déja pris pluſieurs villes de nos alliez. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il ſe ſert de toutes ſortes de moyens pour contenter ſon ambition. La force & l'artifice, tout lui eſt égal, pourvû qu'il accable ſes ennemis. Il a amaſſé de grands tréſors; ſes troupes ſont diſciplinées & aguerries; ſes capitaines ſont expérimentez; il eſt bien ſervi; il veille lui-même ſans ceſſe ſur tous ceux qui agiſſent par ſes ordres; il punit ſévérement les moindres fautes, & récompenſe avec libéralité les ſervices qu'on lui rend. Sa valeur ſoutient & anime celle de toutes ſes troupes. Ce ſeroit un roi accompli, ſi la juſtice & la bonne foi régloient ſa conduite; mais il ne craint ni les Dieux ni les reproches de ſa conſcience; il compte même pour rien la réputation; il la regarde comme un vain fantôme, qui ne doit arrêter que les eſprits foibles; il ne compte pour un bien ſolide & réel, que l'avantage de poſſéder de grandes richeſſes, d'être craint, & de fouler aux pieds tout le genre humain. Bientôt ſon armée paroîtra ſur nos terres; & ſi l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui réſiſter, toute eſpérance de liberté nous ſera ôtée. C'eſt l'intérêt d'Idoménée auſſi-bien que le nôtre, de s'oppoſer à ce voiſin, qui ne peut ſouffrir rien de libre dans ſon voiſinage. Si nous étions vaincus, Salente ſeroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous enſemble de le prévenir. Pendant que Neſtor parloit ainſi, on s'avançoit vers la ville; car Idoménée avoit prié tous les rois & les principaux chefs d'y entrer pour y paſſer la nuit.

Fin du Onziéme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIEME.

SOMMAIRE.

Neſtor, au nom des alliez, demande du ſecours à Idoménée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor qui veut policer la ville de Salente, & exercer le peuple à l'agriculture, fait en ſorte qu'ils ſe contentent d'avoir Télémaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revuë exacte dans la ville & dans le port, s'informe de tout, fait faire à Idoménée de nouveaux réglemens pour le commerce & pour la police, lui fait partager en ſept claſſes le peuple, dont il diſtingue les rangs & la naiſſance par la diverſité des habits, lui fait retrancher le luxe & les arts inutiles, pour appliquer les artiſans au labourage, qu'il met en honneur.

TOUTE l'armée des alliez dreſſoit déja ſes tentes, & la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes ſortes de couleurs où les Heſpériens fatiguez attendoient le ſommeil. Quand les rois avec leur ſuite furent entrez dans la ville, ils parurent étonnez qu'en ſi peu de tems on eût pu faire tant de bâtimens magnifiques, & que l'embarras d'une ſi grande guerre n'eût point empêché

pêché cette ville naissante de croître, & de s'embellir tout-à-coup.

On admira la sagesse & la vigilance d'Idoménée, qui avoit fondé un si beau royaume ; & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les alliez seroient bien puissans, s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On proposa à Idoménée d'y entrer ; il ne put rejetter une si juste proposition, & il promit des troupes. Mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est nécessaire, pour rendre un état florissant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient pas être aussi grandes qu'elles le paroissoient ; il le prit en particulier, & lui parla ainsi :

Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles. Salente est garantie des malheurs qui la menaçoient : il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au ciel la gloire, & d'égaler la sagesse de Minos votre ayeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continuë à vous parler librement, supposant que vous le voulez, & que vous détestez toute flaterie. Pendant que ces rois ont loué votre magnificence, je pensois en moi-même à la témérité de votre conduite. A ce mot de témérité, Idoménée changea de visage, ses yeux se troublérent, il rougit, & peu s'en falut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner son ressentiment. Mentor lui dit d'un ton modeste & respectueux, mais libre & hardi : Ce mot de témérité vous choque, je le vois bien. Tout autre que moi auroit eu tort de s'en servir ; car il faut respecter les rois, & ménager leur délicatesse, même en les reprenant. La vérité par elle-même les blesse assez sans y ajouter des termes forts ; mais j'ai cru que vous pouviez souffrir que je vous parlasse sans adoucissement, pour vous découvrir votre faute. Mon dessein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choses par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conseils sur votre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra, si vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toûjours plus qu'ils ne vous diront

sur

ſur les choſes qui vous ſeront deſavantageuſes. Pour moi je veux bien adoucir mes paroles ſelon votre beſoin; mais il vous eſt utile, qu'un homme ſans intérêt & ſans conſéquence vous parle en ſecret un langage dur. Nul autre n'oſera jamais vous le parler: vous ne verrez la vérité qu'à demi, & ſous de belles envoloppes.

A ces mots Idoménée, déja revenu de ſa prémiére promptitude, parut honteux de ſa délicateſſe. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flaté. Je vous dois le ſalut de mon nouveau royaume, il n'y a aucune vérité que je ne me croye heureux d'entendre de votre bouche; mais ayez pitié d'un roi que la flaterie avoit empoiſonné, & qui n'a pu même dans ſes malheurs trouver des hommes aſſez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé perſonne qui m'ait aſſez aimé, pour vouloir me déplaire, en me diſant la vérité toute entiére.

En diſant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embraſſa tendrement Mentor. Alors ce ſage vieillard lui dit: C'eſt avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choſes dures; mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité? Mettez-vous en ma place: ſi vous avez été trompé juſqu'ici, c'eſt que vous avez bien voulu l'être; c'eſt que vous avez craint des conſeillers trop ſincéres. Avez-vous cherché les gens les plus déſintéreſſez & les plus propres à vous contredire? Avez-vous pris ſoin de choiſir les hommes les moins empreſſez à vous plaire, les plus déſintéreſſez dans leur conduite, & les plus capables de condamner vos paſſions & vos ſentimens injuſtes? Quand vous avez trouvé des flateurs, les avez-vous écartez? Vous en êtes-vous défié? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, & qui méritent de la connoître. Voyons ſi vous aurez maintenant le courage de vous laiſſer humilier par la vérité qui vous condamne.

Je vous diſois donc, que ce qui vous attire tant de louanges, ne mérite que d'être blâmé. Pendant que

vous aviez au-dehors tant d'ennemis qui menaçoient votre royaume encore mal établi, vous ne ſongiez au-dedans de votre nouvelle ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'eſt ce qui vous a couté tant de mauvaiſes nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuiſé vos richeſſes; vous n'avez ſongé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne faloit-il pas regarder ces deux choſes comme les deux fondemens eſſentiels de votre puiſſance, avoir beaucoup de bons hommes, & des terres bien cultivées pour les nourrir? Il faloit une longue paix dans ces commencemens pour favoriſer la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez ſonger qu'à l'agriculture & à l'établiſſement des plus ſages loix. Une vaine ambition vous a pouſſé juſqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez penſé ruïner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes; ſuſpendez tous vos grands ouvrages; renoncez à ce faſte qui ruïneroit votre nouvelle ville; laiſſez en paix reſpirer vos peuples; appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner; & que votre puiſſance doit ſe meſurer, non par l'étenduë des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, & qui ſeront attachez à vous obéïr. Poſſédez une bonne terre, quoique médiocre en étenduë; couvrez-la de peuples innombrables, laborieux & diſciplinez: faites que ces peuples vous aiment. Vous êtes plus puiſſant, plus heureux, & plus rempli de gloire que tous les conquérans qui ravagent tant de royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces rois, reprit Idoménée? Leur avouërai je ma foibleſſe? Il eſt vrai que j'ai négligé l'agriculture, & même le commerce qui m'eſt ſi facile ſur cette côte: Je n'ai ſongé qu'à faire une ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me deſhonorer dans l'aſſemblée de tant de rois, & découvrir mon imprudence? S'il le faut, je le veux; je le ferai ſans héſiter, quoiqu'il m'en coûte;

coûte ; car vous m'avez appris qu'un vrai roi, qui eſt fait pour ſes peuples, & qui ſe doit tout entier à eux, doit préférer le ſalut de ſon royaume à ſa propre réputation.

Ce ſentiment eſt digne du pére des peuples, reprit Mentor ; c'eſt à cette bonté, & non à la vaine magnificence de votre ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai roi. Mais il faut ménager votre honneur pour l'intérêt même de votre royaume. Laiſſez-moi faire ; je vais faire entendre à ces rois que vous êtes engagé à rétablir Ulyſſe, s'il eſt encore vivant, ou du moins ſon fils, dans la puiſſance royale à Ithaque, & que vous voulez en chaſſer par force tous les amans de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuſes. Ainſi ils conſentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible ſecours contre les Dauniens.

A ces mots Idoménée parut comme un homme qu'on ſoulage d'un fardeau accablant. Vous ſauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur & la réputation de cette ville naiſſante, dont vous cacherez l'épuiſement à tous mes voiſins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulyſſe, ou du moins Télémaque ſon fils, pendant que Télémaque lui-même eſt engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens. Ne ſoyez point en peine, repliqua Mentor ; je ne dirai rien que de vrai. Les vaiſſeaux que vous envoyerez, pour l'établiſſement de votre commerce, iront ſur la côte de l'Epire : ils feront deux choſes à la fois ; l'une de rappeller ſur votre côte les marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente ; l'autre de chercher des nouvelles d'Ulyſſe. S'il eſt encore vivant, il faut qu'il ne ſoit pas loin de ces mers qui diviſent la Gréce d'avec l'Italie, & on aſſure qu'on l'a vû chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune eſpérance de le revoir, vos vaiſſeaux rendront un ſignalé ſervice à ſon fils : ils répandront dans Ithaque & dans tous les pays voiſins la terreur du

nom du jeune Télémaque, qu'on croit mort comme ſon pére. Les amans de Pénélope ſeront étonnez d'appréndre qu'il eſt prêt à revenir avec le ſecours d'un puiſſant allié. Les Ithaciens n'oſeront ſecouër le joug. Pénélope ſera conſolée, & refuſera toûjours de choiſir un nouvel époux. Ainſi vous ſervirez Télémaque, pendant qu'il ſera, en votre place, avec les alliez de cette côte d'Italie contre les Dauniens.

A ces mots Idoménée s'écria : Heureux le roi qui eſt ſoutenu par de ſages conſeils ! Un ami ſage & fidéle vaut mieux à un roi que des armées victorieuſes. Mais doublement heureux le roi qui ſent ſon bonheur, & qui ſait en profiter par le bon uſage des ſages conſeils ! Car ſouvent il arrive qu'on éloigne de ſa confiance les hommes ſages & vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flateurs dont on ne craint point la trahiſon. Je ſuis moi-même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous les malheurs qui me ſont venus par un faux ami qui flatoit mes paſſions, dans l'eſpérance que je flaterois à mon tour les ſiennes.

Mentor fit aiſément entendre aux rois alliez qu'Idoménée devoit ſe charger des affaires de Télémaque pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils ſe contentérent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulyſſe, avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner ; c'étoit la fleur de la jeune nobleſſe que le roi avoit emmenée de Créte. Mentor lui avoit conſeillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, diſoit-il, avoir ſoin pendant la paix de multiplier le peuple ; mais de peur que toute la nation ne s'amoliſſe & ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangéres la jeune nobleſſe. Ceux-là ſuffiſent pour entretenir toute la nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues & de la mort même, enfin dans l'expérience de l'art militaire.

Les rois alliez partirent de Salente contens d'Idoménée,

ménée, & charmez de la ſageſſe de Mentor. Ils étoient pleins de joye de ce qu'ils emmenoient avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer ſa douleur quand il falut ſe ſéparer de ſon ami. Pendant que les rois alliez faiſoient leurs adieux & juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Télémaque ſerré entre ſes bras ; il ſe ſentoit arroſé de ſes larmes. Je ſuis inſenſible, diſoit Télémaque, à la joye d'aller acquérir de la gloire ; je ne ſuis touché que de la douleur de notre ſéparation. Il me ſemble que je vois encore ce tems infortuné où les Egyptiens m'arrachérent d'entre vos bras & m'éloignérent de vous, ſans me laiſſer aucune eſpérance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur, pour le conſoler : Voici, lui diſoit-il, une ſéparation bien différente ; elle eſt volontaire, elle ſera courte ; vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus courageux. Accoutumez-vous à mon abſence ; vous ne m'aurez pas toûjours. Il faut que ce ſoit la ſageſſe & la vertu, plutôt que la préſence de Mentor, qui vous inſpirent ce que vous devez faire.

En diſant ces mots, la Déeſſe cachée ſous la figure de Mentor, couvrit Télémaque de ſon Egide ; elle répandit au-dedans de lui l'eſprit de ſageſſe & de prévoyance, la valeur intrépide & la douce modération, qui ſe trouvent ſi rarement enſemble. Allez, diſoit Mentor, au milieu des plus grands périls toutes les fois qu'il ſera utile que vous y alliez. Un prince ſe deſhonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres, puiſſe être douteux. S'il eſt néceſſaire à un peuple de conſerver ſon chef ou ſon roi, il lui eſt encore plus néceſſaire de ne le point voir dans une réputation douteuſe ſur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modéle de tous les autres ; ſon exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque, &

périſſez dans les combats, plutôt que de faire douter de votre courage. Les flateurs, qui auront le plus d'empreſſement pour vous empêcher de vous expoſer au péril dans les occaſions néceſſaires, ſeront les prémiers à dire en ſecret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occaſions: mais auſſi n'allez pas chercher les périls ſans utilité. La valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle eſt réglée par la prudence: autrement c'eſt un mépris inſenſé de la vie, & une ardeur brutale; la valeur emportée n'a rien de ſûr. Celui qui ne ſe poſſéde point dans les dangers, eſt plutôt fougueux que brave; il a beſoin d'être hors de lui pour ſe mettre au-deſſus de la crainte, parce qu'il ne peut la ſurmonter par la ſituation naturelle de ſon cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il ſe trouble; il perd la liberté de ſon eſprit qui lui ſeroit néceſſaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occaſions, pour renverſer les ennemis, & pour ſervir ſa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un ſoldat, il n'a point le diſcernement d'un capitaine: encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un ſimple ſoldat; car le ſoldat doit conſerver dans le combat la préſence d'eſprit & la modération néceſſaire pour obéir. Celui qui s'expoſe témérairement trouble l'ordre de la diſcipline des troupes, donne un exemple de témérité, & expoſe ſouvent l'armée entiére à de grands malheurs. Ceux qui préférent leur vaine ambition à la ſureté de la cauſe commune, méritent des châtimens, & non des récompenſes.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver eſt d'attendre tranquilement l'occaſion favorable: la vertu ſe fait d'autant plus révérer qu'elle ſe montre plus ſimple, plus modeſte, plus ennemie de tout faſte. C'eſt à meſure que la néceſſité de s'expoſer au péril augmente, qu'il faut auſſi de nouvelles reſſources de prévoyance & de courage, qui aillent toûjours en croiſſant. Au reſte ſouvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de perſonne. De votre côté ne ſoyez point jaloux du ſuccès des autres; louëz-les

louëz-les pour tout ce qui mérite quelque louange: mais louëz avec diſcernement, diſant le bien avec plaiſir; cachez le mal, & n'y penſez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens capitaines, qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir; écoutez-les avec déférence, conſultez-les, priez les plus habiles de vous inſtruire, & n'ayez point de honte d'attribuer à leurs inſtructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin n'écoutez jamais des diſcours par leſquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalouſie contre les autres chefs. Parlez-leur avec confiance & ingénuité. Si vous croyez qu'ils ayent manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raiſons. S'ils ſont capables de ſentir la nobleſſe de cette conduite, vous les charmerez, & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez ſujet d'en attendre. Si au contraire ils ne ſont pas aſſez raiſonnables pour entrer dans vos ſentimens, vous ſerez inſtruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuſte à ſouffrir; vous prendrez vos meſures pour ne vous plus commettre, juſqu'à ce que la guerre finiſſe, & vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais ſur-tout, ne dites jamais à certains flateurs qui ſément la diviſion, les ſujets de peine que vous croirez avoir contre les chefs de l'armée où vous ſerez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour ſecourir Idoménée dans le beſoin où il eſt de travailler pour le bonheur de ſes peuples, & pour achever de lui faire réparer les fautes, que les mauvais conſeils, & les flateurs lui ont fait commettre dans l'établiſſement de ſon nouveau royaume.

Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque ſurpriſe, & même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée; mais Mentor l'en reprit d'un ton ſévére. Etes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus eſtimables ſont encore hommes, & montrent encore quelques reſtes des foibleſſes de l'humanité parmi les piéges innombrables & les embarras inſéparables de la royauté? Idoménée, il eſt vrai, a été nourri dans des idées de faſte & de hauteur; mais quel philoſophe auroit pû ſe défendre

défendre de la flaterie, s'il avoit été en ſa place? Il eſt vrai qu'il s'eſt laiſſé trop prévenir par ceux qui ont eu ſa confiance; mais les plus ſages rois ſont ſouvent trompez, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un roi ne peut ſe paſſer de miniſtres qui le ſoulagent, & en qui il ſe confie, puiſqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs, un roi connoît beaucoup moins que les particuliers les hommes qui l'environnent. On eſt toûjours maſqué auprès de lui: on épuiſe toutes ſortes d'artifices pour le tromper. Hélas! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier & les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire des meilleurs hommes, ce qu'on auroit beſoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtemens, leurs incompatibilitez, leurs jalouſies. On ne les perſuade ni on ne les corrige guéres.

Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de miniſtres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire ſoi-même; & plus on a beſoin d'hommes, à qui on confie l'autorité, plus on eſt expoſé à ſe tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux, & qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, ſi on lui confioit la même puiſſance. La condition privée, quand on y joint un peu d'eſprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, relève des talens éblouïſſans, & fait paroître un homme digne de toutes les places dont il eſt éloigné. Mais c'eſt l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve, & qui découvre de grands défauts. La grandeur eſt comme certains verres qui groſſiſſent tous les objets; tous les défauts paroiſſent croître dans ces hautes places, où les moindres choſes ont de grandes conſéquences, & où les plus légéres fautes ont de violens contre-coups. Le monde entier eſt occupé à obſerver un ſeul homme à toute heure, & à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il eſt. Ils n'en ſentent point

les

les difficultez, & ils ne veulent plus qu'il ſoit homme, tant ils exigent de perfection de lui. Un roi, quelque bon & ſage qu'il ſoit, eſt encore homme; ſon eſprit a des bornes, & ſa vertu en a auſſi; il a de l'humeur des paſſions, des habitudes, dont il n'eſt pas tout à fait le maître. Il eſt obſédé par des gens intéreſſez & artificieux; il ne trouve point les ſecours qu'il cherche; il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ſes paſſions, & tantôt par celles de ſes miniſtres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle eſt la condition des rois les plus éclairez & les plus vertueux.

Les plus longs & les meilleurs régnes ſont trop courts & trop imparfaits, pour réparer à la fin ce qu'on a gâté ſans le vouloir dans les commencemens. La royauté porte avec elle toutes ces miſéres. L'impuiſſance humaine ſuccombe ſous un fardeau ſi accablant: il faut plaindre les rois & les excuſer. Ne ſont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les beſoins ſont infinis, & qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner? Pour parler franchement, les hommes ſont fort à plaindre d'avoir à être gouvernez par un roi qui n'eſt qu'un homme ſemblable à eux; car il faudroit des Dieux pour redreſſer les hommes. Mais les rois ne ſont pas moins à plaindre n'étant qu'hommes, c'eſt-à-dire foibles & imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus & trompeurs.

Télémaque répondit avec vivacité: Idoménée a perdu par ſa faute le royaume de ſes ancêtres en Créte, & ſans vos conſeils, il en auroit perdu un ſecond à Salente. J'avouë, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes; mais cherchez dans la Gréce, & dans tous les autres pays les mieux policez, un roi qui n'en ait point fait d'inexcuſables. Les plus grands hommes ont dans leur tempérament, & dans le caractére de leur eſprit des défauts qui les entraînent, & les plus louables ſont ceux qui ont le courage

courage de connoître & de réparer leurs égaremens. Penſez-vous qu'Ulyſſe, le grand Ulyſſe votre pére, qui eſt le modéle des rois de la Grece, n'ait pas auſſi ſes foibleſſes & ſes défauts ? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il ſuccombé dans les périls & dans les embarras, où la fortune s'eſt jouée de lui. Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redreſſé pour le conduire toûjours, à la gloire par le chemin de la vertu ? N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver ſans imperfection ; vous lui en verrez ſans doute. La Gréce, l'Aſie & toutes les iſles des mers l'ont admiré malgré ces défauts. Mille qualitez merveilleuſes les font oublier. Vous ſerez trop heureux de pouvoir l'admirer auſſi, & de l'étudier ſans ceſſe comme un modéle.

Accoûtumez-vous, ô Télémaque, à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité eſt capable de faire. La jeuneſſe ſans expérience ſe livre à une critique préſomptueuſe, qui la dégoûte de tous les modéles qu'elle a beſoin de ſuivre, & qui la jette dans une indocilité incurable. Non ſeulement vous devez aimer, reſpecter, imiter votre pére, quoiqu'il ne ſoit point parfait, mais encore vous devez avoir une haute eſtime pour Idoménée. Malgré tout ce que j'ai répris en lui, il eſt naturellement ſincére, droit, équitable, libéral, bienfaiſant ; ſa valeur eſt parfaite ; il déteſte la fraude quand il la connoît, & qu'il ſuit librement la véritable pente de ſon cœur. Tous ſes talens extérieurs ſont grands & proportionnez à ſa place. Sa ſimplicité à avoüer ſon tort, ſa douceur, ſa patience pour ſe laiſſer dire par moi les choſes les plus dures, ſon courage contre lui-même pour réparer publiquement ſes fautes, & pour ſe mettre par-là au-deſſus de toute la critique des hommes, montrent une ame véritablement grande. Le bonheur, ou le conſeil d'autrui peuvent préſerver de certaines fautes un homme très-médiocre ; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puiſſe engager un roi, ſi long-tems ſéduit par la flaterie, à réparer ſon tort. Il eſt bien

plus

plus glorieux de ſe relever ainſi, que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait les fautes que preſque tous les rois font ; mais aucun roi ne fait pour ſe corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi je ne pouvois me laſſer de l'admirer dans les momens mêmes où il me permettoit de le contredire. Admirez-le auſſi, mon cher Télémaque ; c'eſt moins pour ſa réputation que pour votre utilité que je vous donne ce conſeil.

Mentor fit ſentir à Télémaque par ce diſcours, combien il eſt dangereux d'être injuſte en ſe laiſſant aller à une critique rigoureuſe contre les autres hommes, & ſur-tout contre ceux qui ſont chargez des embarras & des difficultez du gouvernement. Enſuite il lui dit : Il eſt tems que vous partiez ; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque ! Souvenez-vous que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls : mais ſachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots Télémaque crut ſentir la préſence de la Déeſſe, & il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, ſi la Déeſſe n'eût rappellé l'idée de Mentor, en lui diſant : N'oubliez pas, mon fils, tous les ſoins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre ſage & courageux comme votre pére. Ne faites rien qui ne ſoit digne de ſes grands exemples, & des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inſpirer.

Le ſoleil ſe levoit déja & doroit le ſommet des montagnes, quand les rois ſortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes campées autour de la ville ſe mirent en marche ſous leurs commandans. On voyoit de tous côtez le fer des piques hériſſées ; l'éclat des boucliers ébloüiſſoit les yeux ; un nuage de pouſſiere s'élevoit juſqu'aux nuës. Idoménée avec Mentor conduiſoit dans la campagne les rois alliez qui s'éloignoient des murs de la ville. Enfin ils ſe ſeparérent, après s'être donné de part & d'autre les marques d'une vraye amitié ; & les alliez ne doutérent

térent plus que la paix ne fût durable, lorſqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avoit repréſenté bien différent de ce qu'il étoit; c'eſt qu'on jugeoit de lui, non par ſes ſentimens naturels, mais par les conſeils flateurs & injuſtes auxquels il s'étoit livré.

Après que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la ville. Voyons, diſoit Mentor, combien vous avez d'hommes, & dans la ville & dans la campagne; faiſons-en le dénombrement. Examinons combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent, dans les années médiocres, de bled, de vin, d'huile, & des autres choſes utiles. Nous ſaurons par cette voye ſi la terre fournit dequoi nourir tous ſes habitans, & ſi elle produit encore dequoi faire un commerce utile de ſon ſuperflu avec les pays étrangers. Examinons auſſi combien vous avez de vaiſſeaux & de matelots; c'eſt par-là qu'il faut juger de votre puiſſance. Il alla viſiter le port, & entra dans chaque vaiſſeau. Il s'informa du pays où chaque vaiſſeau alloit faire le commerce; quelles marchandiſes il portoit, celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépenſe du vaiſſeau pendant la navigation; les prêts que les marchands ſe faiſoient les uns aux autres; les ſociétez qu'ils faiſoient entre eux, pour ſavoir ſi elles étoient équitables & fidélement obſervées; enfin les hazards du naufrage & les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruïne des marchands, qui par l'avidité du gain ſouvent entreprennent des choſes qui ſont au-delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punît ſévérement toutes les banqueroutes, parce que celles qui ſont exemtes de mauvaiſe foi ne le ſont preſque jamais de témérité. En même tems il fit des régles, pour faire en ſorte qu'il fût aiſé de ne jamais faire banqueroute. Il établit des magiſtrats à qui les marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenſes, & de leurs entrepriſes. Il ne leur étoit jamais permis de riſquer le bien d'autrui, & ils ne pouvoient même riſquer que la moitié du leur. De plus ils faiſoient en ſociété les entrepriſes qu'ils ne pouvoient

pouvoient faire ſeuls ; & la police de ces ſociétez étoit inviolable, par la rigueur des peines impoſées à ceux qui ne les ſuivroient pas. D'ailleurs la liberté du commerce étoit entiére. Bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompenſe à tous les marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainſi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts ; le commerce de cette ville étoit ſemblable au flux & reflux de la mer. Les tréſors y entroient comme les flots viennent l'un ſur l'autre. Tout y étoit apporté & en ſortoit librement. Tout ce qui y entroit, étoit utile ; tout ce qui en ſortoit, laiſſoit en ſortant d'autres richeſſes en ſa place. La juſtice ſévére préſidoit dans le port au milieu de tant de nations. La franchiſe, la bonne foi, la candeur ſembloient du haut de ces ſuperbes tours appeller les marchands des terres les plus éloignées. Chacun de ces marchands, ſoit qu'il vînt des rives orientales où le ſoleil ſort chaque jour du ſein des ondes, ſoit qu'il fût parti de cette grande mer où le ſoleil laſſé de ſon cours va éteindre ſes feux, vivoit paiſible & en ſureté dans Salente comme dans ſa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor viſita tous les magaſins, toutes les boutiques d'artiſans & toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandiſes des pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe & la moleſſe. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, les grandeurs, & l'ornement des maiſons pour toutes les conditions différentes. Il bannit tous les ornemens d'or & d'argent ; & il dit à Idomenée : Je ne connois qu'un ſeul moyen pour rendre votre peuple modeſte dans ſa dépenſe, c'eſt que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il eſt néceſſaire que vous ayez une certaine majeſté dans votre extérieur ; mais votre autorité ſera aſſez marquée par vos gardes, & par les principaux officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine teinte en pourpre ; que les principaux de l'état après vous ſoient vêtus de la même laine ; & que toute la différence ne conſiſte que dans la couleur, & dans une légére broderie d'or que vous aurez ſur le bord de votre

habit. Les différentes couleurs ſerviront à diſtinguer les différentes conditions, ſans avoir beſoin ni d'or ni d'argent, ni de pierreries. Réglez les conditions par la naiſſance. Mettez au prémier rang ceux qui ont une nobleſſe plus ancienne & plus éclatante. Ceux qui auront le mérite & l'autorité des emplois, ſeront aſſez contens de venir après ces anciennes & illuſtres familles, qui ſont dans une ſi longue poſſeſſion des prémiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même nobleſſe leur céderont ſans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez pas à ne ſe point méconnoître dans une trop haute & trop prompte fortune, & que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui ſont modeſtes dans la proſpérité. La diſtinction la moins expoſée à l'envie, eſt celle qui vient d'une longue ſuite d'ancêtres.

Pour la vertu elle ſera aſſez excitée, & l'on aura aſſez d'empreſſement à ſervir l'état, pourvû que vous donniez des couronnes & des ſtatuës aux belles actions, & que ce ſoit un commencement de nobleſſe pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les perſonnes du prémier rang après vous ſeront vêtuës de blanc, avec une frange d'or au bas de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or, & au cou une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du ſecond rang ſeront vêtus de bleu; ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, & point de médaille. Les troiſiémes de verd, ſans anneau & ſans frange, mais avec la médaille. Les quatriémes d'un jaune d'aurore. Les cinquiémes d'un rouge pâle ou de roſes. Les ſiziémes de gris de lin. Les ſeptiémes, qui ſeront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune & de blanc.

Voilà les habits de ſept conditions différentes pour les hommes libres. Les eſclaves ſeront habillez de gris brun. Ainſi ſans aucune dépenſe, chacun ſera diſtingué ſuivant ſa condition, & on bannira de Salente tous les arts qui ne ſervent qu'à entretenir le faſte. Tous les artiſans qui ſeront employez à ces arts pernicieux, ſerviront ou aux arts néceſſaires qui ſont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne ſouffrira

frira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits; car il eſt indigne que des hommes deſtinez à une vie ſérieuſe & noble, s'amuſent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amuſemens ſeroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor ſemblable à un habile jardinier, qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainſi de retrancher le faſte qui corrompoit les mœurs. Il ramenoit toute choſe à une noble & frugale ſimplicité. Il régla de même la nourriture des citoyens, & des eſclaves. Quelle honte, diſoit-il, que les hommes les plus élevez faſſent conſiſter leur grandeur dans les ragoûts, par leſquels ils amolliſſent leur ame, & ruïnent inceſſament la ſanté de leur corps! Ils doivent faire conſiſter leur bonheur dans leur modération, dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La ſobriété rend la nourriture la plus ſimple très-agréable. C'eſt elle qui donne avec la ſanté la plus vigoureuſe, les plaiſirs les plus purs & les plus conſtans. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées ſans aucun ragoût. C'eſt un art pour empoiſonner les hommes que celui d'irriter leur appétit au-delà des vrais beſoins.

Idoménée comprit bien qu'il avoit eu tort de laiſſer les habitans de ſa nouvelle ville amollir & corrompre leurs mœurs, en violant toutes les loix de Minos ſur la ſobriété: mais le ſage Mentor lui fit remarquer que les loix mêmes, quoique renouvellées, ſeroient inutiles, ſi l'exemple du roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Auſſi-tôt Idoménée régla ſa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays qui eſt fort & agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes ſimples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au ſiége de Troye. Perſonne n'oſa ſe plaindre d'une régle que le roi s'impoſoit lui même; & chacun ſe corrigea ainſi de la profuſion & de la délicateſſe, où l'on commençoit à ſe plonger pour les repas. Mentor

Mentor retrancha enſuite la muſique molle & efféminée qui corrompoit toute la jeuneſſe. Il ne condamna pas avec une moindre ſévérité la muſique Bacchique qui n'enyvre guere moins que le vin, & qui produit les mœurs pleines d'emportemens & d'impudence. Il borna toute la muſique aux fêtes dans les temples, pour y chanter les louanges des Dieux, & des héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit auſſi que pour les temples les grands ornemens d'architecture, tels que les colomnes, les frontons, les portiques. Il donna des modéles d'une architecture ſimple & gracieuſe, pour faire dans un médiocre eſpace une maiſon gaye & commode pour une famille nombreuſe ; en ſorte qu'elle fût tournée à un aſpect ſain, que les logemens en fuſſent dégagez les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conſervaſſent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépenſe. Il voulut que chaque maiſon un peu conſidérable eût un ſalon & un petit periſtyle, avec des petites chambres pour toutes les perſonnes libres ; mais il défendit tres-ſévérement la multitude ſuperfluë & la magnificence des logemens. Ces divers modéles des maiſons, ſuivant la grandeur des familles, ſervirent à embellir à peu de fraix une partie de la ville, & à la rendre réguliere ; au lieu que l'autre partie, déja achevée ſuivant le caprice & le faſte des particuliers, avoit malgré ſa magnificence une diſpoſition moins agréable & moins commode. Cette nouvelle ville fût bâtie en très-peu de tems, parce que la côte voiſine de la Gréce fournit de bons architectes, & qu'on fit venir un tres-grand nombre de maçons de l'Epire, & de pluſieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiroient autour de Salente, y prendroient des terres à défricher, & ſerviroient à peupler la campagne.

La peinture & la ſculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'eſt pas permis d'abandonner ; mais il voulut qu'on ſouffrît dans Salente peu d'hommes attachez à ces arts. Il établit une école, où préſidoient

doient des maîtres d'un goût exquis qui examinoient les jeunes éleves. Il ne faut, disoit-il, rien de bas & de foible dans les arts qui ne sont pas absolument nécessaires. Par conséquent on ne doit y admettre que de jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, & qui tende à la perfection. Les autres qui sont nez pour les arts moins nobles, seront employez fort utilement aux besoins ordinaires de la république. Il ne faut employer les sculpteurs & les peintres que pour conserver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'est dans les bâtimens publics ou dans les tombeaux qu'on doit conserver des représentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. Au reste la modération & la frugalité de Mentor n'empêchérent point qu'il n'authorisât tous ces grands bâtimens destinez aux courses des chevaux & des chariots, aux combats de lutteurs, à ceux de ceste, & à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de marchands qui vendoient des étoffes façonnées des pays éloignez, des broderies d'un prix excessif, des vases d'or & d'argent avec des figures de Dieux, d'hommes & d'animaux ; enfin des liqueurs & des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples, & faits de maniére à durer long tems. Ensorte que les Salentins qui se plaignoient hautement de leur pauvrete, commencérent à sentir combien ils avoient de richesses superfluës. Mais c'étoit des richesses trompeuses qui les appauvrissoient, & ils devenoient effectivement riches, à mesure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'est s'enrichir, disoient-ils eux-mêmes, que de mépriser de telles richesses qui épuisent l'état, & que de diminuer ses besoins en les réduisant aux vrayes nécessitez de la nature.

Mentor se hâta de visiter les arcenaux, & tous les magasins, pour savoir si les armes & toutes les autres choses nécessaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut, disoit-il, être toûjours prêt à faire la guerre

pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que pluſieurs choſes manquoient par tout. Auſſitôt on aſſembla des ouvriers pour travailler ſur le fer, ſur l'acier, & ſur l'airain. On voyoit s'élever des fournaiſes ardentes & des tourbillons de fumée & des flames ſemblables à ces feux ſouterrains que vomit le mont Etna. Le marteau réſonnoit ſur l'enclume qui gémiſſoit ſous les coups redoublez. Les montagnes voiſines & les rivages de la mer en retentiſſoient: on eût cru être dans cette iſle, où Vulcain animant les Cyclopes, forge des foudres pour le pére des Dieux; & par une ſage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

Enſuite Mentor ſortit de la ville avec Idoménée, & trouva une grande étenduë de terres fertiles qui demeuroient incultes: d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence & la pauvreté des laboureurs, qui manquant d'hommes & de beſtiaux, manquoient auſſi de courage & de moyens pour mettre l'agriculture dans ſa perfection. Mentor voyant cette campagne déſolée, dit au roi: La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans; mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc tous ces artiſans ſuperflus qui ſont dans la ville, & dont les métiers ne ſerviroient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces collines. Il eſt vrai que c'eſt un malheur que tous ces hommes exercez à des arts qui demandent une vie ſédentaire, ne ſoient point exercez au travail: mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, & appeller à leur ſecours des peuples voiſins qui feront ſous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenſes convenables ſur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront. Ils pourront dans la ſuite en poſſéder une partie, & être ainſi incorporez à votre peuple, qui n'eſt pas aſſez nombreux. Pourvû qu'ils ſoient laborieux & dociles aux loix, vous n'aurez point de meilleurs ſujets, & ils accroîtront votre puiſſance. Vos artiſans de la ville, tranſplantez dans la campagne, éleveront leurs enfans au travail & au joug de la vie champêtre.

De

De plus, tous les maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville, ſe ſont engagez à défricher une partie de vos terres, & à ſe faire laboureurs: incorporez-les à votre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers ſeront ravis de s'engager à paſſer leur vie ſous une domination qui eſt maintenant ſi douce. Comme ils ſont robuſtes & laborieux, leur exemple ſervira pour exciter au travail les artiſans tranſplantez de la ville à la campagne, avec leſquels ils ſeront mêlez. Dans la ſuite tout le pays ſera peuplé de familles vigoureuſes, & adonnées à l'agriculture.

Au reſte ne ſoyez point en peine de la multiplication de ce peuple; il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La maniére de les faciliter eſt bien ſimple. Preſque tous les hommes ont l'inclination de ſe marier; il n'y a que la miſére qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivront ſans peine avec leurs femmes & leurs enfans; car la terre n'eſt jamais ingrate, elle nourrit toûjours de ſes fruits ceux qui la cultivent ſoigneuſement. Elle ne refuſe des biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfans, plus ils ſont riches, ſi le prince ne les appauvrit pas; car leurs enfans dès leur plus tendre jeuneſſe commencent à les ſecourir. Les plus jeunes conduiſent les moutons dans les pâturages; les autres qui ſont plus avancez en âge, ménent déja les grands troupeaux: enfin les plus âgez labourent avec leur pére. Cependant la mére & toute la famille prépare un repas ſimple à ſon époux & à ſes chers enfans, qui doivent revenir fatiguez du travail de la journée; elle a ſoin de traire ſes vaches & ſes brebis, & on voit couler des ruiſſeaux de lait; elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente & paiſible prend plaiſir à chanter tous les ſoirs en attendant le doux ſommeil; elle prépare des fromages, des chataignes, & des fruits conſervez dans la même fraîcheur que ſi on venoit de les cueillir.

Le berger revient avec ſa flûte, & chante à la famille

mille assemblée les nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Le laboureur rentre avec sa charrue, & ses bœufs fatiguez marchent, le cou panché, d'un pas lent & tardif, malgré l'aiguillon qui les presse. Tous les maux du travail finissent avec la journée. Les pavots, que le sommeil par l'ordre des Dieux répand sur la terre, appaisent tous les noirs soucis par leurs charmes, & tiennent toute la nature dans un doux enchantement; chacun s'endort sans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes sans ambition, sans défiance, sans artifice, pourvu que les Dieux leur donnent un bon roi qui ne trouble point leur joye innocente! Mais quelle horrible inhumanité que de leur arracher, par des desseins pleins de faste & d'ambition, les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature & de la sueur de leur front! La nature seule tireroit de son sein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérez & laborieux; mais c'est l'orgueil & la molesse de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.

Que ferai-je, disoit Idoménée, si ces peuples que je répandrai dans une fertile campagne, négligent de la cultiver? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les princes avides & sans prévoyance ne songent qu'à charger d'impôts, ceux d'entre leurs sujets qui sont les plus vigilans & les plus industrieux pour faire valoir leurs biens: c'est qu'ils espérent en être payez plus facilement: en même tems ils chargent moins ceux que leur paresse rend plus misérables. Renversez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompense le vice, & qui introduit une négligence aussi funeste au roi même qu'à tout l'état. Mettez des taxes, des amendes, & même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses sur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des soldats qui abandonneroient leur poste dans la guerre. Au contraire donnez des graces & des exemptions aux familles qui se multiplient; augmentez-les à proportion de la culture de leur terre. Bientôt leurs familles se multiplieront,

& tout le monde s'animera au travail; il deviendra même honorable. La profeſſion de laboureur ne ſera plus mépriſée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charruë maniée par des mains victorieuſes qui auront défendu la patrie. Il ne ſera pas moins beau de cultiver l'héritage de ſes ancêtres pendant une heureuſe paix, que de l'avoir défendu généreuſement pendant les troubles de la guerre. Toute la campagne refleurira. Cérès ſe couronnera d'épys dorez. Bacchus foulant à ſes pieds les raiſins, fera couler du panchant des montagnes des ruiſſeaux de vin plus doux que le nectar. Les creux valons retentiront des concerts des bergers, qui le long des clairs ruiſſeaux joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondiſſans paîtront ſur l'herbe & parmi les fleurs, ſans craindre les loups.

Ne ſerez-vous pas trop heureux, ô Idoménée, d'être la ſource de tant de biens, & de faire vivre à l'ombre de votre nom tant de peuples dans un ſi aimable repos? Cette gloire n'eſt-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre partout, & preſque autant chez ſoi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la conſternation, la cruelle faim, & le deſeſpoir?

O heureux le roi aſſez aimé des Dieux, & d'un cœur aſſez grand, pour entreprendre d'être ainſi les délices des peuples, & de montrer à tous les ſiécles dans ſon régne un ſi charmant ſpectacle! La terre entiére, loin de ſe défendre de ſa puiſſance par des combats, viendroit à ſes pieds le prier de régner ſur elle.

Idoménée lui répondit: Mais quand les peuples ſeront ainſi dans la paix & dans l'abondance, les délices les corrompront, & ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient. C'eſt un prétexte qu'on allégue toûjours pour flater les princes prodigues,

gues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts: le remède eſt facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuſe; & dans leur abondance ils n'auront que le néceſſaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fourniſſent le ſuperflu. Cette abondance même ſera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuſe & ayant peu de terre, aura beſoin de la cultiver par un travail ſans relâche. C'eſt la moleſſe & l'oiſiveté qui rendent les peuples inſolens & rebelles. Ils auront du pain à la vérité, & aſſez largement; mais ils n'auront que du pain, & des fruits de leur propre terre, gagnez à la ſueur de leur viſage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut régler dès-à-préſent l'étenduë de terre que chaque famille pourra poſſéder. Vous ſavez que nous avons diviſé tout votre peuple en ſept claſſes, ſuivant leurs différentes conditions: Il ne faut permettre à chaque famille dans chaque claſſe, de pouvoir poſſéder que l'étenduë de terre abſolument néceſſaire pour nourrir le nombre de perſonnes dont elle ſera compoſée. Cette régle étant inviolable, les nobles ne pourront faire d'acquiſitions ſur les pauvres: tous auront des terres; mais chacun en aura fort peu & ſera excité par-là à la bien cultiver. Si dans une longue ſuite de tems les terres manquoient ici, on feroit des colonies qui augmenteroient cet état.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laiſſer jamais le vin devenir trop commun dans votre royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache. Le vin eſt la ſource des plus grands maux parmi les peuples: il cauſe les maladies, les querelles, les ſéditions, l'oiſiveté, le dégoût du travail, le déſordre des familles. Que le vin ſoit donc conſervé comme une eſpéce de remède, ou comme une liqueur très-rare, qui n'eſt employée que pour les ſacrifices, ou pour les fêtes extraordinaires: mais n'eſpérez point de faire obſerver une régle ſi importante, ſi vous n'en donnez vous-même l'exemple.

D'ailleurs

D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les loix de Minos pour l'éducation des enfans. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enſeigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le reſpect des loix, la préférence de l'honneur aux plaiſirs & à la vie même.

Il faut avoir des magiſtrats qui veillent ſur les familles & ſur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes roi, c'eſt-à-dire paſteur du peuple, que pour veiller nuit & jour ſur votre troupeau. Par-là vous préviendrez un nombre infini de deſordres & de crimes. Ceux que vous ne pourrez prévenir, puniſſez-les d'abord ſévérement. C'eſt une clémence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de ſang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on ſe met en état d'être craint ſans uſer ſouvent de rigueur. Mais quelle déteſtable maxime de ne croire trouver ſa ſureté que dans l'oppreſſion des peuples! Ne les point faire inſtruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pouſſer par la terreur juſqu'au deſeſpoir, les mettre dans l'affreuſe néceſſité, ou de ne pouvoir jamais reſpirer librement, ou de ſecouër le joug de votre tyrannique domination: eſt-ce là le moyen de régner ſans trouble? Eſt-ce là le chemin qui méne à la gloire?

Souvenez-vous que les pays où la domination du ſouverain eſt plus abſoluë, ſont ceux où les ſouverains ſont moins puiſſans. Ils prennent, ils ruïnent tout, ils poſſedent ſeuls tout l'état; mais auſſi tout l'état languit. Les campagnes ſont en friche & preſque déſertes. Les villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le roi qui ne peut être roi tout ſeul, & qui n'eſt grand que par ſes peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantiſſement inſenſible des peuples dont il tire ſes richeſſes & ſa puiſſance. Son état s'épuiſe d'argent & d'hommes: cette derniére perte eſt la plus grande & la plus irréparable. Son pouvoir abſolu fait autant d'eſclaves qu'il a de ſujets. On le flate, on fait ſemblant de l'adorer, on tremble au moindre de ſes regards. Mais attendez la moindre révolution, cette puiſſance monſtrueuſe pouſſée juſqu'à un excès trop violent, ne ſauroit durer.

Elle

Elle n'a aucune reſſource dans les cœurs des peuples ; elle a laſſé & irrité tous les corps de l'état ; elle contraint tous les membres de ce corps de ſoupirer après un changement. Au prémier coup qu'on lui porte, l'idole ſe renverſe, ſe briſe, & eſt foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le reſſentiment, la défiance, en un mot toutes les paſſions ſe réuniſſent contre une autorité ſi odieuſe. Le roi qui dans ſa vaine proſpérité ne trouvoit pas un ſeul homme aſſez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans ſon malheur aucun homme qui daigne ni l'excuſer, ni le défendre contre ſes ennemis.

Après ce diſcours, Idoménée perſuadé par Mentor, ſe hâta de diſtribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artiſans inutiles, & d'exécuter tout ce qui avoit été réſolu. Il réſerva ſeulement pour les maçons les terres qu'il leur avoit deſtinées, & qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

Fin du douziéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREIZIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée raconte à Mentor ſa confiance en Protéſilas, & les artifices de ce favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philoclès, & pour le trahir lui-même : il lui avouë que prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit ſa flote ; que celui-ci ayant manqué ſon coup, Philoclès l'avoit épargné, & s'étoit retiré en l'iſle de Samos, après avoir remis le commandement de la flote à Poliméne, que lui Idoménée avoit nommé dans ſon ordre par écrit ; que malgré la trahiſon de Protéſilas, il n'avoit pu ſe réſoudre à ſe defaire de lui.

DEJA la réputation du gouvernement doux & modéré d'Idoménée, attire en foule de tous côtez des peuples qui viennent s'incorporer au ſien, & chercher leur bonheur ſous une ſi aimable domination. Déja ces campagnes, qui avoient été ſi long-tems couvertes de ronces & d'épines, promettent de riches moiſſons & des fruits juſqu'alors inconnus. La terre ouvre ſon ſein au tranchant de la charruë, & prépare ſes richeſſes pour récompenſer le laboureur :

l'eſpérance reluit de tous côtez. On voit dans les valons & ſur les collines les troupeaux de moutons qui bondiſſent ſur l'herbe, & les grands troupeaux de bœufs & de geniſſes qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugiſſemens: ces troupeaux ſervent à engraiſſer les campagnes. C'eſt Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conſeille à Idoménée de faire avec les Peucétes, peuples voiſins, un échange de toutes les choſes ſuperfluës qu'on ne vouloit plus ſouffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même tems la ville & les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeuneſſe qui avoit langui long tems dans la miſére, & qui n'avoit oſé ſe marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des ſentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur pére, ils ne craignirent plus la faim & les autres fléaux par leſquels le ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joye, que les chanſons des bergers & des laboureurs qui célébroient leurs Hyménées. On auroit cru voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres & de Faunes mêlez parmi les nymphes, & danſant au ſon de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille & riant; mais la joye étoit modérée, & ces plaiſirs ne ſervoient qu'à délaſſer des longs travaux: ils en étoient plus vifs & plus purs.

Les vieillards étonnez de voir ce qu'ils n'auroient oſé eſpérer dans la ſuite d'un ſi long âge, pleuroient par un excès de joye mêlée de tendreſſe: ils levoient leurs mains tremblantes vers le ciel: Beniſſez, diſoient-ils, ô grand Jupiter, le roi qui vous reſſemble, & qui eſt le plus grand don que vous nous ayez fait! Il eſt né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui. Nos arriéres-neveux venus de ces mariages qu'il favoriſe, lui devront tout juſqu'à leur naiſſance, & il ſera véritablement le pére de tous ſes ſujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épouſoient, ne faiſoient éclater leur joye qu'en chantant les louanges de

de celui de qui cette joye ſi douce leur étoit venuë. Les bouches & encore plus les cœurs étoient ſans ceſſe remplis de ſon nom : on ſe croyoit heureux de le voir ; on craignoit de le perdre : ſa perte eût été la déſolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais ſenti de plaiſir auſſi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois-jamais cru, diſoit-il ; il me ſembloit que toute la grandeur des princes ne conſiſtoit qu'à ſe faire craindre ; que le reſte des hommes étoit fait pour eux ; & tout ce que j'avois ouï dire des rois, qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroiſſoit une pure fable ; j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoiſonné mon cœur dès ma plus tendre jeuneſſe ſur l'autorité des rois. C'eſt ce qui a cauſé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration :

Protéſilas, qui eſt un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus ; ſon naturel vif & hardi étoit ſelon mon goût : il entra dans mes plaiſirs ; il flata mes paſſions : il me rendit ſuſpect un autre jeune homme que j'aimois auſſi, & qui ſe nommoit Philoclès. Celui-ci avoit la crainte des Dieux & l'ame grande, mais modérée ; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à ſe vaincre, & à ne faire rien de bas. Il me parloit librement ſur mes défauts ; & lors même qu'il n'oſoit me parler, ſon ſilence & la triſteſſe de ſon viſage me faiſoient aſſez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencemens cette ſincérité me plaiſoit ; je lui proteſtois ſouvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie pour me préſerver des flateurs. Il me diſoit tout ce que je devois faire pour marcher ſur les traces de Minos, & pour rendre mon royaume heureux. Il n'avoit pas une auſſi profonde ſageſſe que vous, ô Mentor ; mais ſes maximes étoient bonnes ; je le reconnois maintenant. Peu à peu les

artifices de Protéſilas qui étoit jaloux & plein d'ambition me dégoûtérent de Philoclès. Celui-ci étoit ſans empreſſement, & laiſſoit l'autre prêvaloir; il ſe contenta de me dire toûjours la vérité lorſque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien & non ſa fortune qu'il cherchoit.

Protéſilas me perſuada inſenſiblement que c'étoit un eſprit chagrin & ſuperbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aſpirer à la réputation d'un homme qui eſt au-deſſus de tous les honneurs: il ajoûta que ce jeune homme qui me parloit ſi librement ſur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté; qu'il faiſoit aſſez entendre qu'il ne m'eſtimoit guéres; & qu'en rabaiſſant ainſi ma réputation, il vouloit par l'éclat d'une vertu auſtére s'ouvrir le chemin à la royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner. Il y a dans la véritable vertu une candeur & une ingénuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne ſe méprend point, pourvu qu'on y ſoit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes foibleſſes commençoit à me laſſer. Les complaiſances de Protéſilas & ſon induſtrie inépuiſable pour m'inventer de nouveaux plaiſirs, me faiſoient ſentir encore plus impatiemment l'auſtérité de l'autre.

Cependant Protéſilas ne pouvant ſouffrir que je ne cruſſe pas tout ce qu'il me diſoit contre ſon ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, & de me perſuader par quelque choſe de plus fort que toutes ſes paroles. Voici comment il acheva de me tromper: il me conſeilla d'envoyer Philoclès commander les vaiſſeaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie; & pour m'y déterminer, il me dit: Vous ſavez que je ne ſuis pas ſuſpect dans les louanges que je lui donne: j'avouë qu'il a du courage & du génie pour la guerre: il vous ſervira mieux qu'un autre, & je préfére l'intérêt de votre ſervice à tous mes reſſentimens contre lui.

Je

Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protéſilas, à qui j'avois confié l'adminiſtration de mes plus grandes affaires. Je l'embraſſai dans un tranſport de joye, & je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroiſſoit ainſi au-deſſus de toute paſſion & de tout intérêt. Mais hélas! que les princes ſont dignes de compaſſion! Cet homme me connoiſſoit mieux que je ne me connoiſſois moi-même: il ſavoit que les rois ſont d'ordinaire défians & inappliquez; défians, par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus, dont ils ſont environnez; inappliquez, parce que les plaiſirs les entraînent, & qu'ils ſont accoutumez à avoir des gens chargez de penſer pour eux, ſans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui ſeroit pas difficile de me mettre en défiance & en jalouſie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, & ſur tout l'abſence lui donnant une entiére facilité de lui tendre des piéges.

Philoclès en partant prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre; que vous n'écouterez que mon ennemi; & qu'en vous ſervant au péril de ma vie, je courrai riſque de n'avoir d'autre récompenſe que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je; Protéſilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui: il vous loüe, il vous eſtime, il vous croit digne des plus importans emplois; s'il commençoit à me parler contre vous, il perdroit ma confiance: ne craignez rien, allez, & ne ſongez qu'à me bien ſervir. Il partit, & me laiſſa dans une étrange ſituation.

Il faut l'avoüer, Mentor; je voyois clairement combien il m'étoit néceſſaire d'avoir pluſieurs hommes que je conſultaſſe, & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le ſuccès des affaires, que de me livrer à un ſeul. J'avois éprouvé que les ſages conſeils de Philoclès m'avoient garanti de pluſieurs fautes dangereuſes, où la hauteur de Protéſilas

silas m'auroit fait tomber. Je sentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fond de probité & de maximes équitables qui ne se faisoit point sentir de même dans Protésilas: mais j'avois laissé prendre à Protésilas un ton décisif auquel je ne pouvois presque plus résister. J'étois fatigué de me trouver toûjours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder; & dans cette lassitude j'aimois mieux par foiblesse hazarder quelque chose aux dépens des affaires & respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venois de prendre: mais cette honteuse raison que je n'osois développer, ne laissoit pas d'agir secrétement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je faisois.

Philoclès surprit les ennemis, remporta une pleine victoire, & se hâta de revenir, pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre: mais Protésilas qui n'avoit pas encore eu le tems de me tromper, lui écrivit que je desirois qu'il fît une descente dans l'isle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit persuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette isle: mais il fit en sorte que plusieurs choses nécessaires manquérent à Philoclès dans cette entreprise, & il l'assujettit a certains ordres qui causérent divers contretems dans l'exécution.

Cependant il se servit d'un domestique tres-corrompu que j'avois auprès de moi, & qui observoit jusques aux moindres choses pour lui en rendre compte; quoiqu'ils parussent ne se voir guéres, & n'être jamais d'accord en rien. Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand secret, qu'il avoit découvert une affaire très dangereuse. Philoclès, me dit-il, veut se servir de votre armée navale pour se faire roi de l'isle de Carpathie. Les chefs des troupes sont attachez à lui, tous les soldats sont gagnez par ses largesses, & plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre: il est enflé de sa victoire. Voilà une lettre qu'il

qu'il a écrite à un de ſes amis ſur ſon projet de ſe faire roi : on n'en peut plus douter après une preuve ſi évidente.

Je lus cette lettre, & elle me parut de la main de Philoclés. On avoit parfaitément imité ſon écriture, & c'étoit Protéſilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jetta dans une étrange ſurpriſe : je la reliſois ſans ceſſe, & ne pouvois me perſuader qu'elle fût de Philoclès ; repaſſant dans mon eſprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de ſon déſintéreſſement & de ſa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire ? quel moyen de réſiſter à une lettre, où je croyois être ſûr de reconnoître l'écriture de Philoclès ?

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus réſiſter à ſon artifice, il le pouſſa plus loin. Oſerai-je, me dit-il en héſitant, vous faire remarquer un mot qui eſt dans cette lettre ? Philoclès dit à ſon ami qu'il peut parler en confiance à Protéſilas ſur une choſe qu'il ne déſigne que par un chiffre : aſſurément Protéſilas eſt entré dans le deſſein de Philoclès, & ils ſe ſont accommodez à vos dépens. Vous ſavez que c'eſt Protéſilas qui vous a preſſé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain tems il a ceſſé de vous parler contre lui, comme il le faiſoit ſouvent autrefois. Au contraire, il le loüe, il l'excuſe en toute occaſion : ils ſe voyent depuis quelque tems avec aſſez d'honnêteté. Sans doute Protéſilas a pris avec Philoclès des meſures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entrepriſe contre toutes les régles, & qu'il s'expoſe à faire périr votre armée navale, pour contenter ſon ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainſi ſervir à celle de Philoclès, s'ils étoient encore mal enſemble ? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne ſoient réunis pour s'élever enſemble à une grande autorité, & peut-être pour renverſer le trône où vous régnez. En vous parlant ainſi, je ſai que je m'expoſe à leur reſſentiment,

ſi malgré mes avis ſincéres vous leur laiſſez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvu que je vous diſe la vérité ?

Ces dernieres paroles de Timocrate firent une grande impreſſion ſur moi : je ne doutai plus de la trahiſon de Philoclès, & je me défiai de Protéſilas comme de ſon ami. Cependant Timocrate me diſoit ſans ceſſe : Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'iſle de Carpathie, il ne ſera plus tems d'arrêter ſes deſſeins ; hâtez-vous de vous en aſſurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde diſſimulation des hommes, je ne ſavois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahiſon de Philoclès, je ne voyois plus d'homme ſur la terre dont la vertu me pût raſſurer. J'étois réſolu de faire périr au plutôt ce perfide ; mais je craignois Protéſilas, & je ne ſavois comment faire à ſon égard. Je craignois de le trouver coupable, & je craignois auſſi de me fier à lui.

Enfin dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu ſuſpect. Il en parut ſurpris ; il me repréſenta ſa conduite droite & modérée ; il m'exagéra ſes ſervices ; en un mot il fit tout ce qu'il faloit pour me perſuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvois encore m'aſſurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les rois ſont malheureux & expoſez à être le jouët des autres hommes, lors même que les autres hommes paroiſſent tremblans à leurs pieds !

Je crus faire un coup d'une profonde politique, & déconcerter Protéſilas, en envoyant ſecrétement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Protéſilas pouſſa juſqu'au bout ſa diſſimulation, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui ſe laiſſoit tromper. Timocrate partit donc, & trouva Philoclès

aſſez

assez embarrassé dans sa descente ; il manquoit de tout ; car Protésilas ne sachant si la lettre supposée pourroit faire périr son ennemi, vouloit avoir en même tems une autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entreprise dont il m'avoit fait tant espérer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci soutenoit cette guerre si difficile, par son courage, par son génie, & par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'armée que cette descente étoit téméraire & funeste pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réussir, comme s'il eût eu sa vie & son bonheur attachez au succès. Chacun étoit content de hazarder sa vie à toute heure sous un chef si sage & si appliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion. Mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protésilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner absolument après la mort de Philoclès. Protésilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vuë étoit un reproche secret de ses crimes, & qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux capitaines qui étoient sans cesse auprès de Philoclès ; il leur promit de ma part de grandes récompenses, & ensuite il dit à Philoclès qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre des choses secrétes, qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ces deux capitaines. Philoclès se renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès : le coup glissa, & n'enfonça guére avant. Philoclès sans s'etonner lui arracha le poignard, & s'en servit contre lui & contre les deux autres. En même tems il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui étant troublez l'avoient attaqué foiblement : ils furent pris, & on les auroit d'abord déchirez, tant l'indignation de

de l'armée étoit grande, ſi Philoclès n'eut arrêté la multitude. Enſuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action ſi noire? Timocrate qui craignoit qu'on ne le fît mourir, ſe hata de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès; & comme les traîtres ſont toûjours lâches, il ſongea à ſauver ſa vie en découvrant à Philoclès toute la trahiſon de Protéſilas.

Philoclès effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération: il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent, il le mit en ſureté, & le renvoya en Créte; il céda le commandement de l'armée à Poliméne, que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philoclès. Enfin il exhorta les troupes à la fidélité qu'ils me devoient, & paſſa pendant la nuit dans une légére barque, qui le conduiſit dans l'iſle de Samos, où il vit tranquilement dans la pauvreté & dans la ſolitude, travaillant à faire des ſtatuës pour gagner ſa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injuſtes, mais ſurtout des rois, qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idoménée: Hé bien, dit-il, fûtes-vous long tems à découvrir la vérité? Non, répondit Idoménée; je compris peu à peu les artifices de Protéſilas & de Timocrate; ils ſe brouillérent même; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur diviſion acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté. Hé bien, reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre? Hélas! répondit Idoménée, eſt-ce que vous ignorez la foibleſſe & l'embarras des princes? Quand ils ſont une fois livrez à des hommes qui ont l'art de ſe rendre néceſſaires, ils ne peuvent plus eſpérer aucune liberté. Ceux qu'ils mépriſent le plus, ſont ceux qu'ils traitent le mieux, & qu'ils comblent de bienfaits: j'avois horreur de Protéſilas, & je lui laiſſois

laiſſois toute l'autorité. Etrange illuſion! Je me ſavois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs je le trouvois commode, complaiſant, induſtrieux pour flater mes paſſions, ardent pour mes intérêts. Enfin j'avois une raiſon pour m'excuſer en moi-même de ma foibleſſe, c'eſt que je ne connoiſſois pas de véritable vertu, faute d'avoir sû choiſir des gens de bien qui conduiſiſſent mes affaires: je croyois qu'il n'y en avoit pas ſur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, diſois-je, de faire un grand éclat, pour ſortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autre qui ne ſera ni plus déſintéreſſé, ni plus ſincére que lui? Cependant l'armée navale commandée par Poliméne revint. Je ne ſongeai plus à la conquête de l'iſle de Carpathie, & Protéſilas ne put diſſimuler ſi profondément, que je ne découvriſſe combien il étoit affligé de ſavoir que Philoclès étoit en ſureté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée pour lui demander s'il avoit continué, après une ſi noire trahiſon, à confier toutes ſes affaires à Protéſilas. J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires & trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ſes mains; il auroit falu renverſer l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & inſtruire un nouvel homme: c'eſt ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protéſilas. Je me conſolois ſeulement en faiſant entendre à certaines perſonnes de confiance, que je n'ignorois pas ſa mauvaiſe foi. Ainſi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puiſque je ſavois que j'etois trompé. Je faiſois même de tems en tems ſentir à Protéſilas que je ſupportois ſon joug avec impatience. Je prenois ſouvent plaiſir à le contredire, à blâmer publiquement quelque choſe qu'il avoit fait, & à décider contre ſon ſentiment; mais comme il connoiſſoit ma lenteur & ma pareſſe, il ne s'embarraſſoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniâtrément à la charge, il uſoit tantôt de manieres preſſantes,

ſantes, tantôt de ſoupleſſe & d'inſinuation ; ſur-tout quand il s'appercevoit que j'étois piqué contre lui, il redoubloit ſes ſoins pour me fournir de nouveaux amuſemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occaſion de ſe rendre néceſſaire & de faire valoir ſon zéle pour ma réputation.

Quoique je fuſſe en garde contre lui, cette maniére de flater mes paſſions m'entraînoit toujours ; il ſavoit mes ſecrets ; il me ſoulageoit dans mes embarras ; il faiſoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin je ne pus me réſoudre à le perdre : mais en le maintenant dans ſa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me repréſenter mes veritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conſeils aucune parole libre. La vérité s'eloigna de moi ; l'erreur qui prépare la chute des rois, me punit d'avoir ſacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protéſilas. Ceux mêmes qui avoient le plus de zéle pour l'etat & pour ma perſonne, ſe crurent diſpenſez de me détromper après un ſi terrible exemple. Moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvînt juſqu'à moi malgré les flateurs ; car n'ayant plus la force de la ſuivre, ſa lumiére m'étoit importune. Je ſentois en moi-même qu'elle m'eût cauſé de cruels remords ſans pouvoir me tirer d'un ſi funeſte engagement. Ma moleſſe & l'aſcendant que Protéſilas avoit pris inſenſiblement ſur moi, me jettoient dans une eſpéce de déſeſpoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un ſi honteux état, ni le laiſſer voir aux autres. Vous ſavez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fauſſe gloire dans laquelle on éleve les rois : ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouër qu'on s'eſt trompé, & que ſe donner la peine de revenir de ſon erreur, il faut ſe laiſſer tromper toute ſa vie. Voilà l'état des princes foibles & inappliquez ; c'étoit préciſément le mien, lorſqu'il falut que je partiſſe pour le ſiége de Troye.

En

En partant je laiſſai Protéſilas maître des affaires: il les conduiſoit en mon abſence avec hauteur & inhumanité. Tout le royaume de Créte gémiſſoit ſous ſa tyrannie: mais perſonne n'oſoit me mander l'oppreſſion des peuples. On ſavoit que je craignois de voir la vérité: & que j'abandonnois à la cruauté de Protéſilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui: mais moins on oſoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la ſuite il me contraignit de chaſſer le vaillant Mérion, qui m'avoit ſuivi avec tant de gloire au ſiége de Troye. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous ſachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs ſont venus de là. Ce n'eſt pas tant la mort de mon fils qui cauſa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irritez contre mes foibleſſes, & la haine des peuples que Protéſilas m'avoit attirée. Quand je répandis le ſang de mon fils, les Crétois laſſez d'un gouvernement rigoureux avoient épuiſé toute leur patience, & l'horreur de cette derniére action ne fit que montrer au-dehors ce qui étoit depuis long-tems dans le fond des cœurs.

Timocrate me ſuivit au ſiége de Troye, & rendoit compte ſecrétement par ſes lettres à Protéſilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je ſentois bien que j'étois en captivité; mais je tâchois de n'y penſer pas, déſeſpérant d'y remédier. Quand les Crétois à mon arrivée ſe révoltérent, Protéſilas & Timocrate furent les prémiers à s'enfuir. Ils m'auroient ſans doute abandonné ſi je n'euſſe été contraint de m'enfuir preſque auſſitôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes inſolens pendant la proſpérité ſont toujours foibles & tremblans dans la diſgrace. La tête leur tourne auſſitôt que l'autorité abſoluë leur échappe. On les voit auſſi rampans qu'ils ont été hautains, & c'eſt

en un moment qu'ils paſſent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idoménée: Mais d'où vient que connoiſſant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprés de vous comme je le vois? Je ne ſuis pas ſurpris qu'ils vous ayent ſuivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprens même que vous aviez fait une action généreuſe de leur donner un aſyle dans votre nouvel établiſſement: mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles expériences?

Vous ne ſavez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences ſont inutiles aux princes amollis & inappliquez qui vivent ſans réflexion. Ils ſont mécontens de tout, & ils n'ont pas le courage de rien redreſſer. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, & ils m'obſédoient à toute heure. Depuis que je ſuis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenſes exceſſives que vous avez vuës. Ils ont épuiſé cet Etat naiſſant, ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler ſans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai ſentis en Créte: mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inſpiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de ſervitude. Je ne ſai ce que vous avez fait en moi; mais depuis que vous êtes ici je me ſens un autre homme.

Mentor demanda enſuite à Idoménée quelle étoit la conduite de Protéſilas dans ce changement des affaires. Rien n'eſt plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon eſprit. Il ne diſoit rien contre vous; mais je voyois diverſes gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, diſoient-ils, eſt le fils du trompeur Ulyſſe; l'autre eſt un homme caché & d'un eſprit profond: ils ſont accoutumez à errer de roy-

aume

aume en royaume; qui ſait s'ils n'ont point formé quelque deſſein ſur celui-ci? Ces avanturiers racontent eux-mêmes qu'ils ont cauſé de grands troubles dans tous les pays où ils ont paſſé. Voici un Etat naiſſant & mal affermi; les moindres mouvemens pourroient le renverſer.

Protéſilas ne diſoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces réformes que vous me faiſiez entreprendre. Il me prénoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, diſoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, deviendront fiers, indociles, & ſeront toûjours prêts à ſe révolter: il n'y a que la foibleſſe & la miſére qui les rende ſouples, & qui les empêche de réſiſter à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre ſon ancienne autorité pour m'entraîner, & il la couvroit d'un prétexte de zéle pour mon ſervice. En voulant ſoulager les peuples, me diſoit-il, vous rabaiſſez la puiſſance royale; & par là vous faites au peuple même un tort irréparable; car il a beſoin qu'on le tienne bas pour ſon propre repos.

A tout cela je répondois que je ſaurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faiſant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les ſoulageaſſe; en puniſſant avec fermeté tous les coupables; enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, & à tout le peuple une exacte diſcipline pour le tenir dans une vie ſimple, ſobre & laborieuſe. Eh quoi! diſois-je, ne peut-on pas ſoumettre un peuple ſans le faire mourir de faim? Quelle inhumanité! quelle politique brutale! Combien voyons-nous de peuples traitez doucement, & trés-ſoumis à leurs ſouverains! Ce qui cauſe les révoltes, c'eſt l'ambition & l'inquiétude des grands d'un Etat, quand on ne ſait pas les tenir dans le devoir, & qu'on a laiſſé leurs paſſions s'étendre ſans bornes: c'eſt la licence dans les autres ordres de l'Etat, ſi on néglige de la réprimer: c'eſt la multitude des grands & des petits qui vivent dans la moleſſe, dans le luxe & dans l'oiſiveté;

c'eſt la trop grande abondance d'hommes adonnez à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le tems de paix: enfin c'eſt le déſeſpoir des peuples maltraitez; c'eſt la dureté, la hauteur des rois, & leur moleſſe qui les rend incapables de veiller ſur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cauſe les révoltes, & non pas le pain qu'on laiſſe manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à la ſueur de ſon viſage.

Quand Protéſilas a vû que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout oppoſé à ſa conduite paſſée; il a commencé à ſuivre les maximes qu'il n'avoit pu détruire: il a fait ſemblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-deſſus. Il va au-devant de tout ce que je pourrois ſouhaiter pour ſoulager les pauvres: il eſt le prémier à me repréſenter leurs beſoins, & à crier contre les dépenſes exceſſives. Vous ſavez même qu'il vous loüe, qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus ſi bien avec Protéſilas; il a ſongé à ſe rendre indépendant. Protéſilas en eſt jaloux, & c'eſt en partie par leurs différends que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor ſouriant, répondit ainſi à Idoménée: Quoi donc! vous avez été foible, juſqu'à vous laiſſer tyranniſer pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoiſſiez la trahiſon! Ah! vous ne ſavez pas, répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux ſur un roi foible & inappliqué, qui s'eſt livré à eux pour toutes ſes affaires. D'ailleurs je vous ai déja dit que Protéſilas entre maintenant dans toutes vos vûës pour le bien public.

Mentor reprit ainſi le diſcours d'un air grave: Je ne vois que trop combien les méchans prévalent ſur les bons auprès des rois: vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux ſur Protéſilas, & ils ſont encore fermez pour laiſſer

laiſſer le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchans ne ſont point des hommes incapables de faire le bien: ils le ſont indifféremment de même que le mal, quand il peut ſervir à leur ambition. Le mal ne leur coute rien à faire parce qu'aucun ſentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient; mais auſſi ils ſont le bien ſans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, & pour tromper le reſte des hommes. A proprement parler, ils ne ſont pas capables de la vertu, lors même qu'ils paroiſſent la pratiquer; mais ils ſont capables d'ajouter à tous les autres vices le plus horrible des vices, qui eſt l'hypocriſie. Tant que vous voudrez abſolument faire le bien, Protéſilas ſera prêt à le faire avec vous, pour conſerver l'autorité. Mais ſi peu qu'il ſente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté, ſon naturel trompeur & féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & en repos, pendant qu'un tel homme vous obſéde à toute heure, & que vous ſavez le ſage & le fidéle Philoclès pauvre & deſhonoré dans l'iſle de Samos?

Vous reconnoiſſez bien, ô Idoménée, que les hommes trompeurs & hardis qui ſont préſens, entraînent les princes foibles. Mais vous deviez ajouter que les princes ont encore un autre malheur qui n'eſt pas moindre; c'eſt celui d'oublier facilement la vertu & les ſervices d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les princes, eſt cauſe qu'il n'y en a aucun qui faſſe une impreſſion profonde ſur eux: ils ne ſont frappez que de ce qui eſt préſent, & qui les flate; tout le reſte s'efface bientôt. Sur-tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flater, les contredit & les condamne dans leurs foibleſſes. Faut-il s'étonner s'ils ne ſont point aimez, puiſqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaiſirs?

Fin du Treiziéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATORZIEME.

SOMMAIRE.

Mentor oblige Idoménée à faire conduire Protéſilas & Timocrate en l'iſle de Samos, & à rappeller Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégéſippe qui eſt chargé de cet ordre, l'exécute avec joye: il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit ſon ami Philoclès content d'y mener une vie pauvre & ſolitaire. Celui-ci ne conſent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les ſiens: mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hégéſippe, & arrive à Salente, où Idoménée, qui n'eſt plus le même homme, le reçoit avec amitié.

APRES avoir dit ces paroles, Mentor perſuada à Idoménée qu'il faloit au plutôt chaſſer Protéſilas & Timocrate, pour rappeller Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le roi, c'eſt qu'il craignoit la ſévérité de Philoclès. J'avouë, diſoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu ſon retour, quoique je l'aime & que je l'eſtime. Je ſuis depuis ma tendre jeuneſſe accoutumé à des louanges, à des empreſſemens, à des complaiſances, que je ne ſaurois eſpérer de trouver dans cet homme. Dès que je faiſois quelque choſe qu'il

qu'il n'approuvoit pas, ſon air triſte me marquoit aſſez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ſes maniéres étoient reſpectueuſes & modérées, mais ſéches.

Ne voyez vous pas, lui répondit Mentor, que les princes gâtez par la flaterie trouvent ſec & auſtére tout ce qui eſt libre & ingénu? Ils vont même juſqu'à s'imaginer qu'on n'eſt pas zélé pour leur ſervice, & qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame ſervile, & qu'on n'eſt pas prêt à les flater dans l'uſage le plus injuſte de leur puiſſance. Toute parole libre & généreuſe leur paroît hautaine, critique & ſéditieuſe. Ils deviennent ſi délicats, que tout ce qui n'eſt point flaterie, les bleſſe & les irrite: mais allons plus loin. Je ſuppoſe que Philoclès eſt effectivement ſec & auſtére; ſon auſtérité ne vaut elle pas mieux que la flaterie pernicieuſe de vos conſeillers? Où trouverez-vous un homme ſans défauts? Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'eſt-il pas celui que vous devez le moins craindre? Que dis-je? N'eſt-ce pas un défaut néceſſaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégoût de la vérité, où la flaterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, & qui vous aime mieux que vous ne ſavez vous aimer vous-même; qui vous diſe la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchemens, & cet homme néceſſaire, c'eſt Philoclès. Souvenez-vous qu'un prince eſt trop heureux, quand il naît un ſeul homme ſous ſon régne avec cette généroſité, qui eſt le plus précieux tréſor de l'Etat; & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, eſt de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de ſavoir s'en ſervir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les ſavoir connoître, & ne laiſſer pas de ſe ſervir d'eux. Redreſſez-les; ne vous livrez jamais aveuglément à leur zéle indiſcret: mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous ſavez la diſtinguer, & ſur-tout gardez-vous bien d'être plus long-tems comme vous avez été juſqu'ici. Les princes gâtez, comme vous l'étiez, ſe contentant de

de mépriſer les hommes corrompus, ne laiſſent pas de les employer avec confiance, & de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils ſe piquent de connoître auſſi les hommes vertueux, mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'oſant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits ſur eux.

Alors Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le roi à perdre ſon favori; car auſſitôt qu'on eſt parvenu à rendre les favoris ſuſpects & importuns à leurs maîtres, les princes laſſez & embarraſſez ne cherchent plus qu'à s'en défaire; leur amitié s'évanouït, les ſervices ſont oubliez: la chute des favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voient plus.

Auſſitôt le roi ordonna en ſecret à Hégéſippe, qui étoit un des principaux officiers de ſa maiſon, de prendre Protéſilas & Timocrate, & de les conduire en ſureté dans l'iſle de Samos, de les y laiſſer & de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégéſippe ſurpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joye. C'eſt maintenant, dit-il au roi, que vous allez charmer vos ſujets. Ces deux hommes ont cauſé tous vos malheurs, & tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine oſe-t-on même gémir, tant leur tyrannie eſt cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Enſuite Hégéſippe découvrit au roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanitez commiſes par ces deux hommes, dont le roi n'avoit jamais entendu parler, parce que perſonne n'oſoit les accuſer. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration ſecréte pour faire périr Mentor. Le roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégéſippe ſe hâta d'aller prendre Protéſilas dans ſa maiſon. Elle étoit moins grande mais plus commode & plus riante que celle du roi. L'architecture étoit de meilleur goût. Protéſilas l'avoit ornée avec une dépenſe tirée du ſang des miſérables: il étoit alors dans un ſalon de marbre auprès de ſes bains, couché négligemment ſur un lit de pourpre avec une broderie d'or; il paroiſſoit las & épuiſé de ſes travaux; ſes yeux & ſes ſourcils montroient je ne ſai quoi d'agité, de ſombre & de farouche. Les plus grands de l'Etat étoient autour de lui rangez ſur des tapis, compoſant leurs viſages ſur celui de Protéſilas, dont ils obſervoient juſqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde ſe récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des exagérations ridicules ce que Protéſilas lui-même avoit fait pour le roi. Un autre lui aſſuroit que Jupiter ayant trompé ſa mére lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du pére des Dieux. Un poëte venoit lui chanter des vers, où il diſoit que Protéſilas inſtruit par les Muſes avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'eſprit. Un autre poëte encore plus lâche & plus impudent l'appelloit dans ſes vers l'inventeur des beaux arts & le pére des peuples qu'il rendoit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protéſilas écoutoit toutes ces louanges d'un air ſec, diſtrait & dédaigneux, comme un homme qui ſait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, & qui ſait trop de graces de ſe laiſſer louër. Il y avoit un flateur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque choſe de plaiſant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protéſilas ſourit: toute l'aſſemblée ſe mit à rire, quoique la plûpart ne puſſent point encore ſavoir ce qu'on avoit dit: mais Protéſilas reprenant bientôt ſon air ſévére & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le ſilence. Pluſieurs nobles cherchoient le moment où Protéſilas pourroit

roit ſe retourner vers eux & les écouter, ils paroiſſoient émus & embarraſſez. C'eſt qu'ils avoient à lui demander des graces ; leurs poſtures ſuppliantes parloient pour eux : ils paroiſſoient auſſi ſoumis qu'une mére aux pieds des autels, lorſqu'elle demande aux Dieux la guériſon de ſon fils unique. Tous paroiſſoient contens, attendris, pleins d'admiration pour Protéſilas, quoi que tous euſſent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hégéſippe entre, ſaiſit l'épée de Protéſilas, & lui déclare de la part du roi qu'il va l'emmener dans l'iſle de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce favori tomba comme un rocher qui ſe détache du ſommet d'une montagne eſcarpée. Le voilà qui ſe jette tremblant aux pieds d'Hégéſippe ; il pleure, il héſite, il bégaye, il tremble, il embraſſe les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ſes regards. Tous ceux qui l'encenſoient, le voyant perdu ſans reſſource, changérent leurs flateries en des inſultes ſans pitié.

Hégéſippe ne voulut lui laiſſer le tems, ni de faire ſes derniers adieux à ſa famille, ni de prendre certains écrits ſecrets. Tout fut ſaiſi & porté au roi. Timocrate fut arrêté dans le même tems, & ſa ſurpriſe fut extrême ; car il croyoit qu'étant brouillé avec Protéſilas, il ne pouvoit être envelopé dans ſa ruïne. Ils partent dans un vaiſſeau qu'on avoit préparé ; on arrive à Samos. Hégéſippe y laiſſe ces deux malheureux ; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laiſſe enſemble. Là ils ſe reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, & qui ſont cauſe de leur chute : ils ſe trouvent ſans eſpérance de revoir Salente, condamnez à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfans ; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les laiſſoit dans une terre inconnuë, où ils ne devoient plus avoir d'autre reſſource pour vivre que leur travail ; eux qui avoient paſſé tant d'années dans les délices,

lices, & dans le faſte ; ſemblables à deux bêtes farouches, ils étoient toûjours prêts à ſe déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégéſippe demanda en quel lieu de l'iſle demeuroit Philoclès. On lui dit qu'il démeuroit aſſez loin de la ville ſur une montagne où une grote lui ſervoit de maiſon. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger. Depuis qu'il eſt dans cette iſle, lui diſoit-on, il n'a offenſé perſonne. Chacun eſt touché de ſa patience, de ſon travail, & de ſa tranquilité ; n'ayant rien, il paroît toûjours content. Quoiqu'il ſoit ici loin des affaires, ſans bien & ſans autorité, il ne laiſſe pas d'obliger ceux qui le méritent, & il a mille induſtries pour faire plaiſir à tous ſes voiſins.

Hégéſippe s'avance vers cette grote, il la trouve vuide & ouverte ; car la pauvreté & la ſimplicité des mœurs de Philoclès faiſoit qu'il n'avoit en ſortant aucun beſoin de fermer ſa porte ; une natte groſſiére de jonc lui ſervoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il ſe nourriſſoit pendant l'été de fruits nouvellement cueillis, & en hyver de dattes & de figues ſéches. Une claire fontaine qui faiſoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le déſaltéroit ; il n'avoit dans ſa grote que les inſtrumens néceſſaires à la ſculpture, & quelques livres qu'il liſoit à certaines heures, non pour orner ſon eſprit, ni pour contenter ſa curioſité, mais pour s'inſtruire en ſe délaſſant de ſes travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la ſculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer ſon corps, fuir l'oiſiveté, & gagner ſa vie, ſans avoir beſoin de perſonne.

Hégéſippe en entrant dans la grote, admira les ouvrages qui étoient commencez. Il remarqua un Jupiter dont le viſage ſerein étoit ſi plein de majeſté, qu'on le reconnoiſſoit aiſément pour le pére des Dieux & des hommes. D'un autre côté paroiſſoit Mars avec une fierté rude & menaçante : mais ce qui étoit de plus touchant étoit une Minerve qui animoit

animoit les arts ; ſon viſage étoit noble & doux, ſa taille grande & libre : elle étoit dans une action ſi vive, qu'on auroit pû croire qu'elle alloit marcher. Hégéſippe ayant pris plaiſir à voir les ſtatuës, ſortit de la grote, & vit de loin ſous un grand arbre Philoclès qui liſoit ſur le gazon ; il va vers lui, & Philoclès qui l'apperçoit, ne ſait que croire. N'eſt-ce point là, dit-il en lui-même, Hégéſippe avec qui j'ai ſi long-tems vécu en Créte ? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une iſle ſi éloignée ? Ne ſeroit-ce point ſon ombre qui viendroit après ſa mort des rives du ſtyx ?

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégéſippe arriva ſi proche de lui, qu'il ne pût s'empêcher de le reconnoître & de l'embraſſer. Eſt-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien ami ? Quel hazard, quelle tempéte vous a jetté ſur ce rivage ? Pourquoi avez-vous abandonné l'iſle de Créte ? Eſt-ce une diſgrace ſemblable à la mienne, qui vous arrache à notre patrie ?

Hégéſippe lui répondit : Ce n'eſt point une diſgrace ; au contraire, c'eſt la faveur des Dieux qui m'améne ici. Auſſitôt il lui raconta la longue tyrannie de Protéſilas, ſes intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idoménée, la chute de ce prince, ſa fuite ſur les côtes de l'Heſpérie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor & de Télémaque, les ſages maximes dont Mentor avoit rempli l'eſprit du roi, & la diſgrace des deux traîtres : il ajoûta qu'il les avoit menez à Samos pour y ſouffrir l'exil qu'ils avoient fait ſouffrir à Philoclès, & il finit en lui diſant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le roi qui connoiſſoit ſon innocence, vouloit lui confier ſes affaires, & le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grote plus propre à cacher des bêtes ſauvages qu'à être habitée par des hommes ? J'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur & de repos, que dans les palais dorez

dorez de l'iſle de Créte. Les hommes ne me trompent plus; car je ne vois plus les hommes, & je n'entens plus leurs diſcours flateurs & empoiſonnez. Je n'ai plus beſoin d'eux; mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nourriture ſimple, qui m'eſt néceſſaire: il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légére étoffe pour me couvrir, n'ayant plus de beſoin, jouïſſant d'un calme profond & d'une douce liberté dont la ſageſſe de mes livres m'apprend à faire un bon uſage. Qu'irois-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs & inconſtans? Non, non, mon cher Hégéſippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protéſilas s'eſt trahi lui-même, voulant trahir le roi, & me perdre; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire il m'a fait le plus grand des biens; il m'a délivré du tumulte & de la ſervitude des affaires: je lui dois ma chére ſolitude, & tous les plaiſirs innocens que j'y goûte. Retournez, ô Hégéſippe, retournez vers le roi; aidez-lui à ſupporter les miſéres de ſa grandeur, & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fiſſe. Puiſque ſes yeux ſi long tems fermez à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme ſage, que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureuſement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les rois ſont à plaindre! O que ceux qui les ſervent, ſont dignes de compaſſion! S'ils ſont méchans, combien font-ils ſouffrir les hommes, & quels tourmens leur ſont préparez dans le noir Tartare! S'ils ſont bons, quelles difficultez n'ont-ils pas à vaincre! quels piéges à éviter! que de maux à ſouffrir! Encore une fois, Hégéſippe, laiſſez-moi dans mon heureuſe pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainſi avec beaucoup de véhémence, Hégéſippe le regardoit avec étonnement: il l'avoit vû autrefois en Créte pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languiſſant, épuiſé. C'eſt que ſon naturel ardent & auſtére le conſumoit dans le travail; il ne pouvoit voir ſans

indignation le vice impuni : il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainſi ces emplois détruiſoient ſa ſanté delicate ; mais à Samos Hégéſippe le voyoit gras & vigoureux. Malgré les ans, la jeuneſſe fleurie s'étoit renouvellée ſur ſon viſage. Une vie ſobre, tranquille & laborieuſe lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes ſurpris de me voir ſi changé, dit alors Philoclès en ſouriant. C'eſt ma ſolitude qui m'a donné cette fraîcheur & cette ſanté parfaite. Mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux, & pour me replonger dans mes anciennes miſéres ? Ne ſoyez pas plus cruel que Protéſilas ; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégéſippe lui repréſenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui diſoit-il, inſenſible au plaiſir de revoir vos proches & vos amis, qui ſoupirent après votre retour, & que la ſeule eſpérance de vous embraſſer comble de joye ? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de ſervir votre roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux ? Eſt-il permis de s'abandonner à une philoſophie ſauvage, de ſe préférer à tout le reſte du genre humain, & d'aimer mieux ſon repos que le bonheur de ſes concitoyens ! Au reſte, on croira que c'eſt par reſſentiment que vous ne voulez plus voir le roi ; s'il vous a voulu faire du mal, c'eſt qu'il ne vous a point connu. Ce n'eſt pas le véritable, le bon, le juſte Philoclès qu'il a voulu faire périr ; c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il ſent toute ſon ancienne amitié revivre dans ſon cœur. Il vous attend. Déja il vous tend les bras pour vous embraſſer. Dans ſon impatience, il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur aſſez

assez dur pour être inéxorable à votre roi, & à tous vos plus tendres amis ?

Philoclès qui avoit d'abord été attendri en reconnoissant Hégésippe, reprit son air austéré en écoutant ce discours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont se briser en gémissant, il demeuroit immobile, & les priéres ni les raisons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans son cœur. Mais au moment où Hégésippe commençoit à désespérer de le vaincre, Philoclès ayant consulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, & par divers autres présages, qu'il devoit suivre Hégésippe.

Alors il ne résista plus, il se prépara à partir ; mais ce ne fut pas sans regreter le désert où il avoit passé tant d'années. Hélas ! disoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grote, où le sommeil paisible venoit toutes les nuits me délasser des travaux du jour ! Ici les Parques me filoient au milieu de ma pauvreté des jours d'or & de soye. Il se prosterna en pleurant pour adorer la nayade qui l'avoit si long-tems désaltéré par son onde claire, & les nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voisines. Echo entendit ses regrets, & d'une triste voix les répéta à toutes les divinitez champêtres.

Ensuite Philoclès vint à la ville avec Hégésippe pour s'embarquer : il crut que le malheureux Protésilas plein de honte & de ressentiment ne chercheroit point à le voir ; mais il se trompoit. Car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils sont toujours prêts à toute sorte de bassesse. Philoclès se cachoit modestement de peur d'être vû par ce miserable : il craignoit d'augmenter sa misére en lui montrant la prospérité d'un ennemi qu'on alloit élever sur ses ruïnez. Mais Protésilas cherchoit avec empressement Philoclès, il vouloit lui faire pitié, & l'engager à demander au roi qu'il pût retourner à Salente. Philo-

clès étoit trop ſincére pour lui promettre de travailler à le faire rappeller, car il ſavoit mieux que perſonne combien ſon retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compaſſion, tâcha de le conſoler, l'exhorta à appaiſer les Dieux par des mœurs pures, & par une grande patience dans ſes maux. Comme il avoit appris que le roi avoit ôté à Protéſilas tous ſes biens injuſtement acquis, il lui promit deux choſes qu'il exécuta fidélement dans la ſuite. L'une fut de prendre ſoin de ſa femme & de ſes enfans qui étoient demeurez à Salente dans une affreuſe pauvreté, expoſez à l'indignation publique : l'autre étoit d'envoyer à Protéſilas dans cette iſle éloignée quelque ſecours d'argent pour adoucir ſa miſére.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégéſippe impatient ſe hâte de faire partir Philoclès. Protéſilas les voit embarquer, ſes yeux demeurent attachez & immobiles ſur le rivage ; ils ſuivent le vaiſſeau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toûjours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint encore l'image dans ſon eſprit. Enfin troublé, furieux, livré à ſon déſeſpoir, il s'arrache les cheveux, ſe roule ſur le ſable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à ſon ſecours la cruelle mort, qui ſourde à ſes priéres ne daigne point le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de ſe donner lui-même.

Cependant le vaiſſeau favoriſé de Neptune & des vents arriva bientôt à Salente. On vint dire au roi qu'il entroit déja dans le port. Auſſi-tôt il courut au-devant de Philoclès avec Mentor ; il l'embraſſa tendrement, lui témoigna un ſenſible regret de l'avoir perſécuté avec tant d'injuſtice. Cet aveu, bien loin de paroître une foibleſſe dans un roi, fut regardé par tous le Salentins comme l'effort d'une grande ame qui s'éléve au-deſſus de ſes propres fautes, en les avoûant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joye de revoir l'homme de bien qui avoit

avoit aimé le peuple, & d'entendre le roi parler avec tant de ſageſſe & de bonté.

Philoclès, avec un air reſpectueux & modeſte, recevoit les careſſes du roi, & avoit impatience de ſe dérober aux acclamations du peuple ; il ſuivit le roi au palais. Bientôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient paſſé leur vie enſemble, quoiqu'ils ne ſe fuſſent jamais vus ; c'eſt que les Dieux qui ont refuſé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons dequoi ſe connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être enſemble, ſans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philoclès demanda au roi à ſe retirer auprès de Salente dans une ſolitude où il continua à vivre pauvrement, comme il avoit vécu à Samos. Le roi alloit avec Mentor le voir preſque tous les jours dans ſon déſert. C'eſt là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix & de donner une forme ſolide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choſes qu'on examina, fut l'éducation des enfans, & la maniére de vivre pendant la paix. Pour les enfans, Mentor diſoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la république : ils ſont les enfans du peuple, ils en ſont l'eſpérance & la force ; il n'eſt pas tems de les corriger, quand ils ſe ſont corrompus. C'eſt peu que de les exclure des emplois, lorſqu'on voit qu'ils s'en ſont rendus indignes : il vaut bien mieux prévenir le mal que d'être réduit à le punir. Le roi, ajoutoit-il, qui eſt le pére de tout ſon peuple, eſt encore plus particuliérement le pére de toute la jeuneſſe, qui eſt la fleur de toute la nation. C'eſt dans la fleur qu'il faut préparer les fruits. Que le roi ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller ſur l'éducation qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire obſerver les loix de Minos qui ordonnent qu'on éléve les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort ; qu'on mette l'honneur à fuir les délices & les richeſſes ; que l'injuſtice, le menſonge, l'ingrati-

tude, la moleſſe paſſent pour des vices infames; qu'on leur apprenne dès leur plus tendre enfance à chanter les louanges des héros qui ont fait des actions généreuſes pour leur patrie, & qui on fait éclatter leur courage dans les combats; que le charme de la muſique ſaiſiſſe leurs ames pour rendre leurs mœurs douces & pures; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fidéles à leurs alliez, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mort & les tourmens que le moindre reproche de leurs conſciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les faſſe entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflament de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des écoles publiques pour accoutumer la jeuneſſe aux plus rudes exercices du corps, & pour éviter la moleſſe & l'oiſiveté qui corrompent les plus beaux naturels; il vouloit une grande variété de jeux & de ſpectacles qui animaſſent tout le peuple, mais ſur-tout qui exerçaſſent les corps pour les rendre adroits, ſouples, & vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il ſouhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'eſt que les jeunes gens ſe mariaſſent de bonne heure, & que leurs parens ſans aucune vuë d'intérêt leur laiſſaſſent choiſir des femmes agréables de corps & d'eſprit, auxquelles ils puſſent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainſi les moyens de conſerver la jeuneſſe pure, innocente, laborieuſe, docile & paſſionnée pour la gloire, Philoclès qui aimoit la guerre, diſoit à Mentor: En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, ſi vous les laiſſez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun beſoin de s'éprouver ſur la valeur. Par là vous affoiblirez inſenſiblement la nation, les courages s'amoliront, les délices corrompront les mœurs. D'autres peuples

peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre; & pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuſe ſervitude.

Mentor lui répondit: Les maux de la guerre ſont encore plus horribles que vous ne penſez: la guerre épuiſe un etat & le met toûjours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'eſt jamais ſûr de la finir ſans être expoſé aux plus tragiques renverſemens de la fortune. Avec quelque ſupériorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déja dans vos mains, & la tranſporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans ſon camp la victoire comme enchaînée, on ſe détruiroit ſoi-même en détruiſant ſes ennemis. On dépeuple ſon pays; on laiſſe les terres preſque incultes; on trouble le commerce: mais ce qui eſt bien pis, on affoiblit les meilleures loix, & on laiſſe corrompre les mœurs. La jeuneſſe ne s'adonne plus aux lettres. Le preſſant beſoin fait qu'on ſouffre une licence pernicieuſe dans les troupes. La juſtice, la police, tout ſouffre de ce déſordre. Un roi qui verſe le ſang de tant d'hommes, & qui cauſe tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire ou pour étendre les bornes de ſon royaume, eſt indigne de la gloire qu'il cherche, & mérite de perdre ce qu'il poſſede pour avoir voulu uſurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une nation en tems de paix. Vous avez déja vû les exercices du corps que nous établiſſons; les prix qui exciteront l'émulation; les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les ames des enfans preſque dès le berceau par le chant des grandes actions des héros; ajoutez à ces ſecours celui d'une vie ſobre & laborieuſe. Mais ce n'eſt pas tout; auſſitôt qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeuneſſe, ſur-tout ceux

en qui on remarquera le génie de la guerre, & qui ſeront les plus propres à profiter de l'expérience. Par là vous conſerverez une haute réputation chez vos alliez. Votre alliance ſera recherchée, on craindra de la perdre ; ſans avoir la guerre chez vous & à vos dépens, vous aurez toûjours une jeuneſſe aguerrie & intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laiſſerez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre ; car le vrai moyen d'éloigner la guerre, & de conſerver une longue paix ; c'eſt de cultiver les armes, c'eſt d'honorer les hommes excellens dans cette profeſſion, c'eſt d'en avoir toûjours qui s'y ſoient exercez dans les pays étrangers, qui connoiſſent les forces, la diſcipline & les maniéres de faire la guerre des peuples voiſins ; c'eſt d'être également incapable & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par moleſſe. Alors étant toûjours prêt à la faire pour la néceſſité, on parvient à ne l'avoir preſque jamais.

Pour les alliez, quand ils ſont prêts à ſe faire la guerre les uns aux autres, c'eſt à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous acquerez une gloire plus ſolide & plus ſûre que celle des conquérans ; vous gagnez l'amour & l'eſtime des étrangers : ils ont tous beſoin de vous ; vous régnez ſur eux par la confiance, comme vous régnez ſur vos ſujets par l'authorité. Vous demeurez le dépoſitaire des ſecrets, l'arbitre des traitez, le maître des cœurs. Votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignez, votre nom eſt comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculez. En cet état, qu'un peuple voiſin vous attaque contre les régles de la juſtice, il vous trouve aguerri, préparé ; mais ce qui eſt bien plus fort, il vous trouve aimé, & ſecouru ; tous vos voiſins s'allarment pour vous, & ſont perſuadez que votre conſervation fait la ſureté publique. Voilà un rempart bien plus aſſuré que toutes les murailles des villes, & que toutes les places les mieux fortifiées. Voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de rois qui ſachent la chercher, & qui

ne

ne s'en éloignent point ! Ils courent après une ombre trompeuſe, & laiſſent derriére eux le vrai honneur faute de le connoître.

Après que Mentor eut parlé ainſi, Philoclès étonné le regardoit ; puis il jettoit les yeux ſur le roi, & étoit charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de ſon cœur toutes les paroles qui ſortoient comme un fleuve de ſageſſe de la bouche de cet étranger.

Minerve ſous la figure de Mentor établiſſoit dans Salente toutes les meilleures loix & les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télémaque quand il reviendroit, un exemple ſenſible de ce qu'un ſage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un bon roi une gloire durable.

Fin du Quatorziéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUINZIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque au camp des alliez gagne l'inclination de Philoctete, d'abord indiſpoſé contre lui, à cauſe d'Ulyſſe ſon pére. Philoctete lui raconte ſes avantures, où il fait entrer les particularitez de la mort d'Hercule, cauſée par la tunique empoiſonnée, que le centaure Neſſus avoit donnée à Déjanire : il lui explique comment il obtint de ce héros ſes fléches fatales, ſans leſquelles la ville de Troye ne pouvoit être priſe ; comment il fut puni d'avoir trahi ſon ſecret par tous les maux qu'il ſouffrit dans l'iſle de Lemnos ; & comment Ulyſſe ſe ſervit de Neoptoléme pour l'engager à aller au ſiége de Troye, où il fut guéri de ſes bleſſures par les fils d'Eſculape.

CEPENDANT Télémaque montroit ſon courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente il s'appliqua à gagner l'affection des vieux capitaines, dont la réputation & l'expérience étoient au comble. Neſtor, qui l'avoit déja vu à Pylos, & qui avoit toûjours aimé Ulyſſe, le traitoit comme ſi c'eût été ſon propre fils. Il lui donnoit des inſtructions qu'il appuyoit de divers exemples ;

emples ; il lui racontoit toutes les avantures de ſa jeuneſſe, & tout ce qu'il avoit vû faire de plus remarquable aux héros de l'âge paſſé. La mémoire de ce ſage vieillard qui avoit vécu trois âges d'hommes, étoit comme une hiſtoire des anciens tems gravée ſur le marbre & ſur l'airain.

Philoctete n'eut pas d'abord la même inclination pour Télémaque que Neſtor. La haine qu'il avoit nourrie ſi long-tems dans ſon cœur contre Ulyſſe, l'éloignoit de ſon fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il ſembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux héros qui avoient renverſé la ville de Troye. Mais enfin la modération de Télémaque vainquit tous les reſſentimens de Philoctete ; il ne put ſe défendre d'aimer cette vertu douce & modeſte. Il prenoit ſouvent Télémaque, & lui diſoit : Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainſi) votre pére & moi, je l'avouë, nous avons été long-tems ennemis l'un de l'autre : j'avouë même qu'apres que nous eumes fait tomber la ſuperbe ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaiſé ; & quand je vous ai vû, j'ai ſenti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulyſſe. Je me le ſuis ſouvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle eſt douce, ſimple, ingenuë & modeſte, ſurmonte tout. Enſuite Philoctete s'engagea inſenſiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans ſon cœur tant de haine contre Ulyſſe.

Il faut, dit-il, reprendre mon hiſtoire de plus haut. Je ſuivis par tout le grand Hercule qui a délivré la terre de tant de monſtres, & devant qui les autres héros n'étoient que comme ſont les foibles roſeaux auprès d'un grand chéne, ou comme les moindres oiſeaux en préſence de l'aigle. Ses malheurs & les miens vinrent d'une paſſion qui cauſe tous les deſaſtres les plus affreux, c'eſt l'amour. Hercule qui avoit vaincu tant de monſtres ne pouvoit vaincre cette paſſion honteuſe, & le cruel enfant Cupidon ſe joûoit de lui. Il ne pouvoit ſe reſſouvenir, ſans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié

ſa

ſa gloire juſqu'à filer auprès d'Omphale reine de Lydie, comme le plus lâche & le plus efféminé de tous les hommes ; tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de ſa vie avoit terni ſa vertu, & preſque effacé la gloire de tous ſes travaux. Cependant, ô Dieux ! telle eſt la foibleſſe & l'inconſtance des hommes ! ils ſe promettent tout d'eux mêmes, & ne réſiſtent à rien. Hélas ! le grand Hercule retomba dans les piéges de l'amour qu'il avoit ſi ſouvent déteſtez : il aima Déjanire. Trop heureux, s'il eût été conſtant dans cette paſſion pour une femme qui fut ſon épouſe ! Mais bientôt la jeuneſſe d'Iole, ſur le viſage de laquelle les graces étoient peintes, ravirent ſon cœur. Déjanire brûla de jalouſie ; elle ſe reſſouvint de cette fatale tunique que le centaure Neſſus lui avoit laiſſée en mourant, comme un moyen aſſuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique pleine du ſang venimeux du Centaure, renfermoit le poiſon des flêches dont ce monſtre avoit été percé. Vous ſavez que les flêches d'Hercule, qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le ſang de l'Hydre de Lerne, & que ce ſang empoiſonnoit ces flêches, en ſorte que toutes les bleſſures qu'elles faiſoient, étoient incurables.

Hercule s'étant revêtu de cette tunique, ſentit bientôt le feu dévorant qui ſe gliſſoit juſques dans la moëlle de ſes os : il pouſſoit des cris horribles dont le mont Oeta réſonnoit, & faiſoit retentir toutes les profondes vallées ; la mer même en paroiſſoit émuë : les taureaux les plus furieux qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit auſſi affreux. Le malheureux Lychas qui lui avoit apporté de la part de Déjanire cette tunique, ayant oſé s'approcher de lui, Hercule dans le tranſport de ſa douleur le prit, le fit pirouëtter comme un frondeur fait avec ſa fronde tourner la pierre qu'il veut jetter loin de lui. Ainſi Lychas lancé du haut de la montagne par la puiſſante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut

fut changé tout-à coup en un rocher, qui garde encore la figure humaine, & qui étant toûjours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les ſages pilotes.

Après ce malheur de Lychas je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule ; je ſongeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner ſans peine d'une main les hauts ſapins & les vieux chênes, qui depuis pluſieurs ſiécles avoient mépriſé les vents & les tempêtes. De l'autre main il tâchoit en vain d'arracher de deſſus ſon dos la fatale tunique ; elle s'étoit collée ſur ſa peau, & comme incorporée à ſes membres. A meſure qu'il la déchiroit, il déchiroit auſſi ſa peau & ſa chair ; ſon ſang ruiſſeloit, & trempoit la terre. Enfin ſa vertu ſurmontant ſa douleur, il s'écria : Tu vois, ô mon cher Philoctéte, les maux que les Dieux me font ſouffrir ; ils ſont juſtes ; c'eſt moi qui les ai offenſez ; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me ſuis lâchement laiſſé vaincre par l'amour d'une beauté étrangére ; je péris, & je ſuis content de périr pour appaiſer les Dieux. Mais hélas ! cher ami, où eſt-ce que tu fuis ? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il eſt vrai, contre ce miſérable Lychas une cruauté que je me reproche ; il n'a pas ſû quel poiſon il me préſentoit ; il n'a point mérité ce que je lui ai fait ſouffrir : mais crois-tu que je puiſſe oublier l'amitié que je te dois, & que je veuille t'arracher la vie ? Non, non, je ne ceſſerai point d'aimer Philoctéte. Philoctéte recevra dans ſon ſein mon ame prête à s'envoler. C'eſt lui qui recueillira mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctéte, Philoctéte la ſeule eſpérance qui me reſte ici-bas ?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui : il me tend les bras, & veut m'embraſſer ; mais il ſe retient dans la crainte d'allumer dans mon ſein le feu cruel dont il eſt lui-même brûlé. Hélas ! dit-il, cette conſolation même ne m'eſt plus permiſe. En parlant ainſi, il aſſemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre ; il en fait un bucher ſur le ſommet de la montagne ; il monte tranquilement ſur le bucher ; il étend la peau du lion

de Némée, qui avoit ſi long tems couvert ſes épaules, lorſqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abattre les monſtres, & délivrer les malheureux ; il s'appuye ſur ſa maſſuë, & il m'ordonne d'allumer le feu du bucher.

Mes mains tremblantes & ſaiſies d'horreur ne purent lui refuſer ce cruel office ; car la vie n'étoit plus pour lui un préſent des Dieux, tant elle lui étoit funeſte. Je craignis même que l'excès de ſes douleurs ne le tranſportât juſqu'à faire quelque choſe d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'univers. Comme il vit que la flâme commençoit à prendre au bucher : C'eſt maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctéte, que j'éprouve ta véritable amitié ; car tu aimes mon honneur plus que ma vie : que les Dieux te le rendent ; je te laiſſe ce que j'ai de plus précieux ſur la terre, ces flêches trempées dans le ſang de l'Hydre de Lerne. Tu ſais que les bleſſures qu'elles font ſont incurables ; par elles tu ſeras invincible, comme je l'ai été, & aucun mortel n'oſera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidéle à notre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il eſt vrai que tu ſois touché de mes maux, tu peux me donner une derniére conſolation : promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas ! je le jurai même en arroſant ſon bucher de mes larmes : un rayon de joye parut dans ſes yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flâme qui l'envelopa, étouffa ſa voix, & le déroba preſque à ma vuë. Je le voyois encore néanmoins à travers des flâmes, avec un viſage auſſi ſérein que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums dans la joye d'un feſtin délicieux au milieu de tous ſes amis.

Le feu conſuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terreſtre & de mortel en lui. Bientôt il ne lui reſta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans ſa naiſſance de ſa mére Alcméne : mais il conſerva par l'ordre de Jupiter cette nature ſubtile & immortelle, cette flâme céleſte qui eſt

le

le vrai principe de vie, & qu'il avoit reçu du pére des Dieux. Ainſi il alla avec eux ſous les voutes dorées du brillant Olympe boire le Nectar, où les Dieux lui donnérent pour épouſe l'aimable Hébé, qui eſt la Déeſſe de la jeuneſſe, & qui verſoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganyméde eût reçu cet honneur.

Pour moi je trouvai une ſource inépuiſable de douleurs dans ces flêches qu'il m'avoit données pour m'élever au-deſſus des héros. Bientôt les rois liguez entreprirent de venger Ménélas de l'infame Pâris, qui avoit enlevé Héléne, & de renverſer l'empire de Priam. L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point eſpérer de finir heureuſement cette guerre, à moins qu'ils n'euſſent les flêches d'Hercule.

Ulyſſe votre pére, qui étoit toûjours le plus éclairé & le plus induſtrieux dans tous les conſeils, ſe chargea de me perſuader d'aller avec eux au ſiége de Troye, & d'y apporter les flêches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déja long-tems qu'Hercule ne paroiſſoit plus ſur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros: les monſtres & les ſcélérats recommençoient à paroître impunément; les Grecs ne ſavoient que croire de lui: les uns diſoient qu'il étoit mort; d'autres ſoutenoient qu'il étoit allé juſques ſous l'Ourſe glacée dompter les Scythes: mais Ulyſſe ſoutint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avouër. Il me vint trouver dans un tems où je ne pouvois encore me conſoler d'avoir perdu le grand Alcide: il eut une peine extrême à m'aborder; car je ne pouvois plus voir les hommes; je ne pouvois ſouffrir qu'on m'arrachât de ces deſerts du mont Oeta, où j'avois vû périr mon ami; je ne ſongeois qu'à me repeindre l'image de ce héros, & qu'à pleurer à la vuë de ces triſtes lieux: mais la douce & puiſſante perſuaſion étoit ſur les lévres de votre pére; il parut preſque auſſi affligé que moi: il verſa des larmes; il ſut gagner inſenſiblement mon cœur & attirer ma confiance; il m'attendrit pour les rois Grecs qui al-

loient combattre pour une juſte cauſe, & qui ne pouvoient réuſſir ſans moi ; il ne put néanmoins m'arracher le ſecret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais ; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, & il me preſſoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ſes cendres.

Hélas ! j'eus horreur de faire un parjure, en lui diſant un ſecret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais ; j'eus la foibleſſe d'éluder mon ſerment, n'oſant le violer ; les Dieux m'en ont puni, je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule ; enſuite j'allai joindre les rois liguez, qui me reçurent avec la même joye qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je paſſois dans l'iſle de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flêches pouvoient faire, me préparant à percer un daim qui ſe lançoit dans un bois ; je laiſſai tomber par mégarde la flêche de l'arc ſur mon pied, & elle me fit une bleſſure que je reſſens encore. Auſſitôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit ſouffertes ; je rempliſſois nuit & jour l'iſle de mes cris ; un ſang noir & corrompu, coulant de ma playe, infectoit l'air & répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de ſuffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité, chacun conclut que c'étoit un ſupplice qui m'étoit envoyé par les juſtes Dieux.

Ulyſſe qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le prémier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Gréce & la victoire, à toutes les raiſons d'amitié ou de bienſéance particuliére. On ne pouvoit plus ſacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma playe, ſon infection, & la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conſeils d'Ulyſſe, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité, & de la plus noire

noire trahiſon. Hélas! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juſte que les plus ſages hommes fuſſent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irritez.

Je demeurai preſque pendant tout le ſiége de Troye ſeul, ſans ſecours, ſans eſpérance, ſans ſoulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette iſle deſerte & ſauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui ſe briſoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette ſolitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le ciel deux pointes ſemblables à deux têtes. De ce rocher ſortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur deſquelles j'étois expoſé nuit & jour; j'amaſſai quelques feuilles pour me coucher: il ne me reſtoit pour tout bien qu'un pot de bois groſſiérement travaillé, & quelques habits déchirez, dont j'enveloppois ma playe pour arrêter le ſang, & dont je me ſervois auſſi pour la nettoyer. Là abandonné des hommes, & livré à la colére des Dieux, je paſſois mon tems à percer de mes flêches les colombes & les autres oiſeaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiſeau pour ma nourriture, il faloit que je me traînaſſe contre terre avec douleur pour aller amaſſer ma proye: ainſi mes mains me préparoient dequoi me nourrir.

Il eſt vrai que les Grecs en partant me laiſſérent quelques proviſions; mais elles durérent peu. J'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuſe qu'elle eſt, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats & trompeurs, ſi la douleur ne m'eut accablé, & ſi je n'euſſe ſans ceſſe repaſſé dans mon eſprit ma triſte avanture. Quoi! diſois-je, tirer un homme de ſa patrie, comme le ſeul homme qui puiſſe venger la Gréce, & puis l'abandonner dans cette iſle deſerte pendant ſon ſommeil! Car ce fut pendant mon ſommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma ſurpriſe, & combien je verſai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaiſſeaux fendre les ondes. Hélas! cherchant de tous côtez dans cette iſle ſau-

vage & horrible, je n'y trouvai que la douleur. En effet il n'y a ni port, ni commerce, ni hoſpitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jettez, & on n'y peut eſpérer de ſociété que par des naufrages; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'oſoient me prendre pour me ramener: ils craignoient la colére des Dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je ſouffrois la douleur, la faim; je nourriſſois une playe qui me dévoroit; l'eſpérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes médécinales pour ma playe, j'apperçus dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier & d'une taille de héros. Il me ſembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche: ſon âge ſeul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai ſur ſon viſage tout enſemble la compaſſion & l'embarras, il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans & douloureux dont je faiſois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent ſon cœur.

O étranger! lui diſois-je d'aſſez loin, quel malheur t'a conduit dans cette iſle inhabitée? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'eſt encore ſi cher. O! qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver ſur tes lévres cette langue que j'ai appriſe dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à perſonne depuis ſi long-tems dans cette ſolitude. Ne ſois point effrayé de voir un homme ſi malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Neoptoléme m'eut dit, je ſuis Grec, que je m'écriai: O douce parole après tant d'années de ſilence & de douleur ſans conſolation! O mon fils! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux? Il me répondit: Je ſuis de l'iſle de Scyros, j'y retourne; on dit que je ſuis fils d'Achille; tu ſais tout.

Des

Des paroles ſi courtes ne contentoient pas ma curioſité; je lui dis, O fils d'un pére que j'ai tant aimé! cher nourriſſon de Lycoméde, comment viens-tu donc ici? d'où viens-tu? Il me répondit, qu'il venoit du ſiége de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la prémiére expédition. Et toi, me dit-il, en étois-tu? Alors je lui répondis: Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctéte, ni ſes malheurs. Hélas! infortuné que je ſuis, mes perſécuteurs m'inſultent dans ma miſére! la Gréce ignore que je ſouffre; ma douleur augmente; les Atrides m'ont mis en cet état; que les Dieux le leur rendent!

Enſuite je lui racontai de quelle maniére les Grecs m'avoient abandonné. Auſſitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les ſiennes: Après la mort d'Achille, me dit-il — (D'abord je l'interrompis, en lui diſant: Quoi! Achille eſt mort? Pardonne-moi, mon fils, ſi je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton pére.) Neoptoléme me répondit: Vous me conſolez en m'interrompant; qu'il m'eſt doux de voir Philoctéte pleurer mon pére!

Neoptoléme reprenant ſon diſcours, me dit: Après la mort d'Achille, Ulyſſe & Phénix me vinrent chercher, aſſurant qu'on ne pouvoit ſans moi renverſer la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener; car la douleur de la mort d'Achille, & le deſir d'hériter de ſa gloire dans cette célébre guerre, m'engageoient aſſez à les ſuivre. J'arrive au ſiége, l'armée s'aſſemble autour de moi; chacun jure qu'il revoit Achille: mais, hélas! il n'étoit plus. Jeune & ſans expérience, je croyois pouvoir tout eſpérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pére; ils me répondent cruellement: Tu auras le reſte de ce qui lui appartenoit; mais pour ſes armes elles ſont deſtinées à Ulyſſe.

Auſſitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte: mais Ulyſſe, ſans s'émouvoir, me diſoit: Jeune homme,

me, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long ſiége; tu n'as pas mérité de telles armes, & tu parles déja trop fiérement; jamais tu ne les auras. Dépouillé injuſtement par Ulyſſe, je m'en retourne dans l'iſle de Scyros, moins indigné contre Ulyſſe que contre les Atrides. Que quiconque eſt leur ennemi, puiſſe être l'ami des Dieux! O Philoctéte! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Neoptoléme comment Ajax Telamonien n'avoit pas empêché cette injuſtice. Il eſt mort, me répondit-il. Il eſt mort, m'écriai-je! & Ulyſſe ne meurt pas; au contraire il fleurit dans l'armée! Enſuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque fils du ſage Neſtor, & de Patrocle ſi chéri par Achille. Ils ſont morts auſſi, me dit-il. Auſſitôt je m'écriai encore: Quoi morts! Hélas! que me dis-tu? Ainſi la cruelle guerre moiſſonne les bons, & épargne les méchans! Ulyſſe eſt donc en vie; Terſite l'eſt auſſi ſans doute? Voilà ce que font les Dieux; & nous les louërions encore!

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre pére, Neoptoléme continuoit à me tromper. Il ajouta ces triſtes paroles: Loin de l'armée Grecque, où le mal prévaut ſur le bien, je vais vivre content dans la ſauvage iſle de Scyros. Adieu, je pars; que les Dieux vous guériſſent!

Auſſitôt je lui dis; O mon fils, je te conjure par les manes de ton pére, par ta mére, par tout ce que tu as de plus cher ſur la terre, de ne me pas laiſſer ſeul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te ſerai à charge, mais il y auroit de la honte à m'abandonner: jette-moi à la proüe, à la poupe, dans la ſentine même, par tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui ſachent combien il y a de gloire à être bon: ne me laiſſe point en un deſert où il n'y a aucun veſtige d'homme; méne-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'eſt pas loin du mont Oeta, de Trachine, & des bords agréables du fleuve Sperchius: renvoye-moi à mon pére. Hélas! que je crains

crains qu'il ne ſoit mort! je lui avois mandé de m'envoyer un vaiſſeau: ou il eſt mort; ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma miſére, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils! ſouviens-toi de la fragilité des choſes humaines. Celui qui eſt dans la proſpérité, doit craindre d'en abuſer, & ſecourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faiſoit dire à Neoptoléme; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore: O heureux jour! ô aimable Neoptoléme, digne de la gloire de ton pére! Chers compagnons de ce voyage, ſouffrez que je diſe adieu à cette triſte demeure. Voyez où j'ai vécu; comprenez ce que j'ai ſouffert; nul autre n'eût pu le ſouffrir: mais la néceſſité m'avoit inſtruit, & elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais ſavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais ſouffert ne ſavent rien; ils ne connoiſſent ni les biens ni les maux; ils ignorent les hommes; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainſi, je pris mon arc & mes flêches.

Neoptoléme me pria de ſouffrir qu'il baisât ces armes ſi célébres & conſacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis: Tu peux tout; c'eſt toi mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumiére, ma patrie, mon pére accablé de vieilleſſe, mes amis, moi-même; tu peux toucher ces armes, & te vanter d'être ſeul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Auſſitôt Neoptoléme entre dans ma grote pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me ſaiſit, elle me trouble, je ne ſai plus ce que je fais; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied, je m'écrie: O mort tant deſirée, que ne viens-tu? ô jeune homme, brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter! ô terre! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus ſe relever! De ce tranſport de douleur, je tombe ſoudainement ſelon ma coutume dans un aſſoupiſſement profond; une grande ſueur commença à me ſoulager; un ſang noir & corrompu coula

coula de ma playe. Pendant mon ſommeil il eût été facile à Neoptoléme d'emporter mes armes & de partir; mais il étoit fils d'Achille, & n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus ſon embarras: il ſoupiroit comme un homme qui ne ſait pas diſſimuler & qui agit contre ſon cœur. Me veux-tu donc ſurprendre, lui dis-je? Qu'y a-t-il donc? Il faut, me répondit-il, que vous me ſuiviez au ſiége de Troye. Je repris auſſitôt: Ah! qu'as-tu dit, mon fils? Rends-moi cet arc, je ſuis trahi, ne m'arrache pas la vie. Hélas! il ne répond rien; il me regarde tranquilement, rien ne le touche. O rivages! ô promontoires de cette iſle! ô bêtes farouches! ô rochers eſcarpez! c'eſt à vous que je me plains; car je n'ai que vous à qui je puiſſe me plaindre: vous êtes accoutumez à mes gémiſſemens. Faut-il que je ſois trahi par le fils d'Achille! Il m'enleve l'arc ſacré d'Hercule; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi: il ne voit pas que c'eſt triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O s'il m'eût attaqué dans ma force! Mais encore à préſent ce n'eſt que par ſurpriſe! que ferai-je? Rends, mon fils, ſois ſemblable à ton pére, ſemblable à toi-même. Que dis-tu? Tu ne dis rien! O rocher ſauvage! je reviens à toi, nud, miſérable, abandonné, ſans nourriture; je mourrai ſeul dans cet antre: n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront; n'importe, Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant; quelque conſeil te pouſſe; rends-moi mes armes, va-t-en.

Neoptoléme les larmes aux yeux diſoit tout bas: Plût aux Dieux que je ne fuſſe jamais parti de Scyros! Cependant je m'écrie: Ah! que vois-je? N'eſt-ce pas Ulyſſe? Auſſitôt j'entends ſa voix, & il me répond: Oui, c'eſt moi. Si le ſombre royaume de Pluton ſe fût entr'ouvert, & que j'euſſe vû le noir Tartare que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été ſaiſi, je l'avouë, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore:

encore: O terre de Lemnos, je te prens à témoin! O ſoleil, tu le vois, & tu le ſouffres! Ulyſſe me répondit ſans s'émouvoir: Jupiter le veut, & je l'exécute. Oſes-tu, lui diſois-je, nommer Jupiter? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, & qui ſouffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire? Ce n'eſt pas pour vous tromper, me dit Ulyſſe, ni pour vous nuire que nous venons; c'eſt pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverſer Troye, & vous ramener dans votre patrie. C'eſt vous, & non pas Ulyſſe, qui êtes l'ennemi de Philoctéte.

Alors je dis à votre pére tout ce que la fureur pouvoit m'inſpirer: Puiſque tu m'as abandonné ſur ce rivage, lui diſois-je, que ne m'y laiſſes-tu en paix? Va chercher la gloire des combats & tous les plaiſirs; jouïs de ton bonheur avec les Atrides; laiſſe-moi ma miſére & ma douleur. Pourquoi m'enlever? Je ne ſuis plus rien, je ſuis déja mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne ſaurois partir; que mes cris, & l'infection de ma playe troubleroient les ſacrifices? O Ulyſſe, auteur de mes maux! que les Dieux puiſſent te—— Mais les Dieux ne m'écoutent point, au contraire ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais? O Dieux! s'il en reſte encore quelqu'un d'aſſez juſte pour avoir pitié de moi, puniſſez, puniſſez Ulyſſe, alors je me croirai gueri.

Pendant que je parlois ainſi, votre pére tranquile me regardoit avec un air de compaſſion, comme un homme qui loin d'être fâché, ſupporte & excuſe le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois ſemblable à un rocher qui ſur le ſommet d'une montagne ſe jouë de la fureur des vents, & laiſſe épuiſer leur rage pendant qu'il demeure immobile. Ainſi votre pére demeurant dans le ſilence attendoit que ma colére fût épuiſée; car il ſavoit qu'il ne faut attaquer les paſſions des hommes pour les réduire à la raiſon, que quand elles commencent à s'affoiblir par une eſpéce de laſſitude. Enſuite il me dit ces paroles: O Philoctéte! qu'avez-vous fait de votre raiſon & de votre courage?

Voici

Voici le moment de s'en ſervir. Si vous refuſez de nous ſuivre pour remplir les grands deſſeins de Jupiter ſur vous, adieu; vous êtes indigne d'être le liberateur de la Gréce, & le deſtructeur de Troye. Demeurez à Lemnos; ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit deſtinée. Neoptoléme, partons; il eſt inutile de lui parler; la compaſſion pour un ſeul homme ne doit pas nous faire abandonner le ſalut de la Gréce entiére.

Alors je me ſentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ſes petits, elle remplit les forêts de ſes rugiſſemens. O caverne! diſois je, jamais je ne te quitterai, tu ſeras mon tombeau! O ſéjour de ma douleur! plus de nourriture, plus d'eſpérance! Qui me donnera un glaive pour me percer? O ſi les oiſeaux de proye pouvoient m'enlever! Je ne les percerai plus de mes flêches. O arc précieux! arc conſacré par les mains du fils de Jupiter! O cher Hercule, s'il te reſte encore quelque ſentiment, n'es-tu pas indigné? cet arc n'eſt plus dans les mains de ton fidéle ami, il eſt dans les mains impures & trompeuſes d'Ulyſſe. Oiſeaux de proye! bêtes farouches! ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flêches. Miſérable! je ne puis vous nuire, venez me dévorer, ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écraſe!

Votre pére ayant tenté tous les autres moyens pour me perſuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes; il fit ſigne à Neoptoléme, qui me les rendit auſſitôt. Alors je lui dis: digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es; mais laiſſe-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une flêche contre votre pére: mais Neoptoléme m'arrêta, en me diſant: La colére vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulyſſe, il paroiſſoit auſſi tranquile contre mes flêches que contre mes injures. Je me ſentis touché de cette intrépidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir

d'avoir voulu dans ce prémier tranſport me ſervir de mes armes pour tuër celui qui me les avoit fait rendre; mais comme mon reſſentiment n'étoit pas encore appaiſé, j'étois inconſolable de devoir mes armes à un homme que je haïſſois tant. Cependant Neoptoléme me diſoit: Sachez que le divin Hélénus fils de Priam étant ſorti de la ville de Troye par l'ordre & par l'inſpiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuſe Troye tombera, a-t-il dit; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les fléches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il ſera devant les murailles de Troye; les enfans d'Eſculape le guériront.

En ce moment je ſentis mon cœur partagé; j'étois touché de la naïveté de Neoptoléme, & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc: mais je ne pouvois me réſoudre à voir encore le jour s'il faloit céder à Ulyſſe, & une mauvaiſe honte me tenoit en ſuſpens. Me verra-t-on, diſois-je en moi-même, avec Ulyſſe, & avec les Atrides? Que croira-t-on de moi!

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entens une voix plus qu'humaine; je vois Hercule dans un nüage éclatant, il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ſes traits un peu rudes, ſon corps robuſte, & ſes maniéres ſimples; mais il avoit une hauteur & une majeſté qui n'avoient jamais paru ſi grandes en lui quand il domptoit les monſtres. Il me dit:

Tu entens, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu ſais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité: Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher ſur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras; tu perceras de mes fléches Pâris auteur de tant de maux. Après la priſe de Troye, tu envoyeras de riches dépouilles à Pœan ton pére ſur le mont Oeta; ces dépouilles ſeront miſes ſur mon tombeau comme un monument de la victoire duë à mes fléches. Et toi, ô fils d'Achille! je te déclare que tu ne peux

vaincre ſans Philoctéte, ni Philoctéte ſans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent enſemble leur proye. J'envoyerai Eſculape à Troye pour guérir Philoctéte. Sur-tout, ô Grecs! aimez & obſervez la religion; le reſte meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai: O heureux jour! douce lumiére, tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéïs, je pars après avoir ſalué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, nymphe de ces prez humides; je n'entendrai plus le bruit ſourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai ſouffert les injures de l'air. Adieu, promontoires, où echo répéta tant de fois mes gémiſſemens. Adieu, douces fontaines, qui me fûtes ſi amères. Adieu, ô terre de Lemnos! laiſſe-moi partir heureuſement, puiſque je vais où m'appelle la volonté des Dieux & mes amis.

Ainſi nous partîmes, nous arrivâmes au ſiége de Troye. Machaon & Podalire par la divine ſcience de leur pére Eſculape me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne ſouffre plus; j'ai retrouvé toute ma vigueur: mais je ſuis un peu boiteux. Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche, qu'un chaſſeur perce de ſes traits. Bientôt Ilion fut réduit en cendre; vous ſavez le reſte. J'avois néanmoins encore je ne ſai quelle averſion pour le ſage Ulyſſe, par le ſouvenir de mes maux, & ſa vertu ne pouvoit appaiſer ce reſſentiment; mais la vuë d'un fils qui lui reſſemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le pére même.

Fin du Quinziéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEIZIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque entre en différend avec Phalante pour des priſonniers qu'ils ſe diſputent : il combat & vainc Hippias, qui mépriſant ſa jeuneſſe, prend de hauteur ces priſonniers pour ſon frére Phalante : mais étant peu content de ſa victoire, il gémit en ſecret de ſa témérité & de ſa faute, qu'il voudroit réparer. Au même tems Adraſte roi des Dauniens étant informé que les rois alliez ne ſongent qu'à pacifier le différend de Télémaque & d'Hippias, va les attaquer à l'improviſte. Après avoir ſurpris cent de leurs vaiſſeaux pour tranſporter ſes troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tuë ſon frére Hippias, & Phalante lui-même eſt tout percé de ſes coups.

PENDANT que Philoctéte avoit raconté ainſi ſes avantures, Télémaque étoit demeuré comme ſuſpendu & immobile. Ses yeux étoient attachez ſur ce grand homme qui parloit. Toutes les paſſions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctéte, Ulyſſe, Neoptolême, paroiſſoient tour à tour ſur le viſage naïf de Télémaque, à meſure qu'elles étoient repréſentées.

ſentées. Dans la ſuite de cette narration, quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctéte, ſans y penſer : quelquefois il paroiſſoit rêveur comme un homme qui penſe profondément à la ſuite des affaires. Quand Philoctéte dépeignoit l'embarras de Neoptoléme, qui ne ſavoit point diſſimuler, Télémaque paroiſſoit dans le même embarras ; & dans ce moment on l'auroit pris pour Neoptoléme.

Cependant l'armée des alliez marchoit en bon ordre contre Adraſte roi des Dauniens, qui mépriſoit les Dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultez pour ſe ménager parmi tant de rois jaloux les uns des autres. Il faloit ne ſe rendre ſuſpect à aucun, & ſe faire aimer de tous. Son naturel étoit bon & ſincére, mais peu careſſant ; il ne s'aviſoit guére de ce qui pouvoit faire plaiſir aux autres ; il n'étoit point attaché aux richeſſes, mais il ne ſavoit point donner. Ainſi avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroiſſoit, ni obligeant, ni ſenſible à l'amitié, ni liberal, ni reconnoiſſant des ſoins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à diſtinguer le mérite. Il ſuivoit ſon goût ſans reflexion ; ſa mére Pénélope l'avoit nourri malgré Mentor dans une hauteur & dans une fierté qui terniſſoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il ſe regardoit comme étant d'une autre nature que le reſte des hommes ; les autres ne lui ſembloient mis ſur la terre par les Dieux que pour lui plaire, pour le ſervir, pour prévenir tous ſes deſirs, & pour rapporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le ſervir étoit ſelon lui une aſſez haute récompenſe pour ceux qui le ſervoient. Il ne faloit jamais rien trouver d'impoſſible, quand il s'agiſſoit de le contenter & les moindres retardemens irritoient ſon naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vû ainſi dans ſon naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre choſe que lui-même ; qu'il n'étoit ſenſible qu'à ſa gloire &

à

à ſon plaiſir. Mais cette indifférence pour les autres, & cette attention continuelle ſur lui-même, ne venoient que du tranſport continuel où il étoit jetté par la violence de ſes paſſions. Il avoit été flaté par ſa mére dès le berceau, & il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naiſſent dans l'élevation. Les rigueurs de la fortune qu'il ſentit dès ſa prémiére jeuneſſe, n'avoient pu moderer cette impétuoſité & cette hauteur. Dépourvû de tout, abandonné, expoſé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de ſa fierté. Elle ſe relevoit toûjours comme la palme ſouple ſe relève ſans ceſſe d'elle-même, quelque effort qu'on faſſe pour l'abaiſſer.

Pendant que Télémaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroiſſoient point, & ils diminuoient tous les jours. Semblable à un courſier fougueux qui bondit dans les vaſtes prairies, que ni les rochers eſcarpez, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un ſeul homme capable de le dompter; Télémaque plein d'une noble ardeur ne pouvoit être retenu que par le ſeul Mentor: mais auſſi un de ſes regards l'arrêtoit tout-à-coup dans ſa plus grande impétuoſité: il entendoit d'abord ce que ſignifioit ce regard. Il rappelloit auſſitôt dans ſon cœur tous les ſentimens de vertu. Sa ſageſſe rendoit en un moment ſon viſage doux & ſérein. Neptune quand il élève ſon trident, & qu'il menace les flots ſoulevez, n'appaiſe point plus ſoudainement les noires tempêtes.

Quand Télémaque ſe trouva ſeul, toutes ſes paſſions ſuſpenduës comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours; il ne put ſouffrir l'arrogance des Lacédémoniens & de Phalante qui étoit à leur tête. Cette colonie qui étoit venuë fonder Tarente, étoit compoſée de jeunes hommes nez pendant le ſiége de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation; leur naiſſance illégitime, le déréglement de leurs méres, la licence dans laquelle ils avoient été élevez, leur donnoient je ne ſai quoi de farouche & de

barbare. Ils reſſembloient plutôt à une troupe de brigands, qu'à une colonie Grecque.

Phalante en toute occaſion cherchoit à contredire Télémaque. Souvent il l'interrompoit dans les aſſemblées mépriſant ſes conſeils comme ceux d'un jeune homme ſans expérience. Il en faiſoit des railleries, le traitant de foible & d'efféminé; il faiſoit remarquer aux chefs de l'armée ſes moindres fautes. Il tâchoit de ſemer par tout la jalouſie, & de rendre la fierté de Télémaque odieuſe à tous les alliez.

Un jour Télémaque ayant fait ſur les Dauniens quelques priſonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, diſoit-il, qui à la tête de ſes Lacédémoniens avoit défait cette troupe d'ennemis, & que Télémaque trouvant les Dauniens déja vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Télémaque ſoutenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire ſur les Dauniens. Ils allérent tous deux défendre leur cauſe dans l'aſſemblée des rois alliez. Télémaque s'y emporta juſqu'à menacer Phalante; ils ſe fuſſent batus ſur le champ, ſi on ne les eût arrêtez.

Phalante avoit un frére nommé Hippias, célébre dans toute l'armée par ſa valeur, par ſa force & par ſon adreſſe. Pollux, diſoient les Tarentins, ne combatoit pas mieux du ceſte; Caſtor n'eût pu le ſurpaſſer pour conduire un cheval: il avoit preſque la taille & la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit; car il étoit encore plus querelleux & plus brutal qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avoit menacé ſon frére, va à la hâte prendre les priſonniers pour les emmener à Tarente ſans attendre le jugement de l'aſſemblée. Télémaque à qui on vint le dire en ſecret, ſortit en frémiſſant de rage: tel qu'un ſanglier écumant qui cherche le chaſſeur par le-

quel

quel il a été bleſſé ; on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux ſon ennemi, & branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre ; & en le voyant, ſa fureur ſe redouble.

Ce n'étoit plus ce ſage Télémaque inſtruit par Minerve ſous la figure de Mentor ; c'étoit un phrénétique ou un lion furieux. Auſſitôt il crie à Hippias : Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes ! arrête, nous allons voir ſi tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente ; va, deſcends tout-à-l'heure dans les rives ſombres du Styx. Il dit, & il lança ſon dard ; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put meſurer ſon coup, le dard ne toucha point Hippias. Auſſitôt Télémaque prend ſon épée, dont la garde étoit d'or, & que Laërte lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de ſa tendreſſe. Laërte s'en étoit ſervi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, & elle avoit été teinte du ſang de pluſieurs fameux capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias qui vouloit profiter de l'avantage de ſa force, ſe jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulyſſe. L'épée ſe rompt dans leurs mains, ils ſe ſaiſiſſent, & ſe ſerrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à ſe déchirer ; le feu brille dans leurs yeux, ils ſe racourciſſent, ils s'allongent, ils ſe baiſſent, ils ſe relèvent, ils s'élancent, ils ſont altérez de ſang. Les voilà aux priſes, pieds contre pieds, mains contre mains : ces deux corps entrelaſſez paroiſſoient n'en faire qu'un. Mais Hippias d'un âge plus avancé, ſembloit devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeuneſſe étoit moins nerveuſe. Déja Télémaque hors d'haleine ſentoit ſes genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé redouble ſes efforts. C'étoit fait du fils d'Ulyſſe, il alloit porter la peine de ſa témérité & de ſon emportement, ſi Minerve qui veilloit de loin ſur lui, & qui ne le laiſſoit dans cette extrémité de péril que pour l'inſtruire, n'eût déterminé la victoire en ſa faveur.

Elle

Elle ne quitta point le palais de Salente, mais elle envoya Iris la prompte meſſagére des Dieux. Celle-ci volant d'une aîle légére fend les eſpaces immenſes des airs, laiſſant après elle une longue trace de lumiére qui peignoit un nuage de mille diverſes couleurs; elle ne ſe repoſa que ſur les rivages de la mer où étoit campée l'armée innombrable des alliez: elle voit de loin la querelle, l'ardeur & les efforts des deux combatans; elle frémit à la vuë du danger où étoit le jeune Télémaque; elle s'approche enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs ſubtiles dans le moment où Hippias ſentant toute ſa force, ſe crut victorieux; elle couvrit le jeune nourriſſon de Minerve de l'Egide que la ſage Déeſſe lui avoit confié. Auſſitôt Télémaque, dont les forces étoient épuiſées, commence à ſe ranimer. A meſure qu'il ſe ranime, Hippias ſe trouble; il ſent je ne ſai quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable. Télémaque le preſſe & l'attaque, tantôt dans une ſituation, tantôt dans une autre; il l'ébranle, il ne lui laiſſe aucun moment pour ſe raſſurer; enfin il le jette par terre & tombe ſur lui. Un grand chêne du mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant; la terre en gémit; tout ce qui l'environne en eſt ébranlé.

Cependant la ſageſſe étoit revenuë avec la force au-dedans de Télémaque. A peine Hippias fut-il tombé ſous lui, que le fils d'Ulyſſe comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainſi le frére d'un des rois alliez qu'il étoit venu ſecourir: il rappella lui-même avec confuſion les ſages conſeils de Mentor. Il eut honte de ſa victoire, & vit bien qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante tranſporté de fureur accouroit au ſecours de ſon frére; il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer auſſi Hippias que Télémaque tenoit ſous lui dans la pouſſiére. Le fils d'Ulyſſe eût pu

ſans





ſans peine ôter la vie à ſon ennemi ; mais ſa colére étoit appaiſée, & il ne ſongeoit plus qu'à réparer ſa faute, en montrant de la moderation. Il ſe lève, en diſant : O Hippias ! il me ſuffit de vous avoir appris à ne mépriſer jamais ma jeuneſſe. Vivez, j'admire votre force & votre courage. Les Dieux m'ont protégé, cédez à leur puiſſance, ne ſongeons plus qu'à combatre enſemble contre les Dauniens. Pendant que Télémaque parloit ainſi, Hippias ſe relevoit couvert de pouſſiére & de ſang, plein de honte & de rage. Phalante n'oſoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner ſi généreuſement à ſon frére ; il étoit en ſuſpens, & hors de lui-même. Tous les rois alliez accoururent ; ils menérent d'un côté Télémaque, & de l'autre Phalante & Hippias, qui ayant perdu ſa fierté n'oſoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit aſſez s'étonner que Télémaque dans un âge ſi tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverſer Hippias, ſemblable en force & en grandeur à ces géans enfans de la terre, qui tentérent autrefois de chaſſer de l'Olympe les Immortels.

Mais le fils d'Ulyſſe étoit bien éloigné de joüir du plaiſir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer, il ſe retira dans ſa tente, honteux de ſa faute ; & ne pouvant plus ſe ſupporter lui même, il gémiſſoit de ſa promptitude. Il reconnoiſſoit combien il étoit injuſte & déraiſonnable dans ſes emportemens : il trouvoit je ne ſai quoi de vain, de foible & de bas dans cette hauteur démeſurée. Il reconnoiſſoit que la véritable grandeur n'eſt que dans la moderation, la juſtice, la modeſtie & l'humanité : il le voyoit, mais il n'oſoit eſpérer de ſe corriger après tant de rechutes ; il étoit aux priſes avec lui-même, & on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé ſeul dans ſa tente, ne pouvant ſe réſoudre à ſe rendre dans aucune ſociété, & ſe puniſſant lui-même. Hélas ! diſoit-il, oſerai-je

rai-je revoir Mentor? Suis-je le fils d'Ulyſſe, le plus ſage & le plus patient des hommes? Suis-je venu porter la diviſion & le déſordre dans l'armée des alliez? Eſt-ce leur ſang ou celui des Dauniens leurs ennemis que je dois répandre? J'ai été téméraire; je n'ai pas même ſu lancer mon dard; je me ſuis expoſé avec Hippias à forces inégales; je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe? je ne ſerois plus: non, je ne ſerois plus ce téméraire Télémaque, ce jeune inſenſé, qui ne profite d'aucun conſeil; ma honte finiroit avec ma vie. Hélas! ſi je pouvois au moins eſpérer de ne plus faire ce que je ſuis déſolé d'avoir fait! trop heureux! trop heureux! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai & voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeſte victoire! ô louanges que je ne puis ſouffrir, & qui ſont de cruels reproches de ma folie!

Pendant qu'il étoit ſeul & inconſolable, Neſtor & Philoctéte le vinrent trouver. Neſtor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit; mais ce ſage vieillard reconnoiſſant bientôt la déſolation du jeune homme, changea ſes graves remontrances en des paroles de tendreſſe pour adoucir ſon déſeſpoir.

Les princes alliez étoient arrêtez par cette querelle, & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir réconcilié Télémaque avec Phalante & Hippias. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquaſſent les cent jeunes Crétois qui avoient ſuivi Télémaque dans cette guerre: tout étoit dans le trouble par la faute du ſeul Télémaque; & Télémaque qui voyoit tant de maux préſens & de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amére. Tous les princes étoient dans un extrême embaras. Ils n'oſoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Télémaque, & les Tarentins de Phalante ne combatiſſent

batiſſent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp où ils étoient gardez de près. Neſtor & Philoctéte alloient & revenoient ſans ceſſe de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne reſpiroit que la vengeance. La douce éloquence de Neſtor, & l'autorité du grand Philoctéte ne pouvoient moderer ce cœur farouche, qui étoit encore ſans ceſſe irrité par les diſcours pleins de rage de ſon frére Hippias. Télémaque étoit bien plus doux, mais il étoit abatu par une douleur que rien ne pouvoit conſoler.

Pendant que les princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient conſternées: tout le camp paroiſſoit comme une maiſon déſolée qui vient de perdre un pére de famille, l'appui de tous ſes proches, & la douce eſpérance de ſes petits enfans.

Dans ce déſordre & cette conſternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de henniſſemens de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs & animez au carnage, les autres, ou fuyans, ou mourans, ou bleſſez. Un tourbillon de pouſſiére forme un épais nuage, qui couvre le ciel, & qui envelope tout le camp. Bientôt à la pouſſiére ſe joint une fumée épaiſſe qui troubloit l'air, & qui ôtoit la reſpiration. On entendoit un bruit ſourd ſemblable à celui des tourbillons de flâme que le mont Ætna vomit du fond de ſes entrailles embraſées, lorſque Vulcain avec ſes Cyclopes y forge des foudres pour le pére des Dieux. L'épouvante ſaiſit les cœurs.

Adraſte vigilant & infatigable avoit ſurpris les alliez; il leur avoit caché ſa marche, & il étoit inſtruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne preſque inacceſſible, dont les alliez avoient ſaiſi preſque tous les paſſages; tenans ces défilez ils ſe croyoient en pleine ſureté, & prétendoient même pouvoir par ces paſſages qu'ils occupoient, tomber ſur l'ennemi derriére la montagne, quand quelques troupes qu'ils

qu'ils attendoient, leur ſeroient venuës. Adraſte, qui répandoit l'argent à pleines mains pour ſavoir le ſecret de ſes ennemis, avoit appris leur réſolution ; car Neſtor & Philoctéte, ces deux capitaines d'ailleurs ſi ſages & ſi expérimentez, n'étoient pas aſſez ſecrets dans leurs entrepriſes. Neſtor dans ce déclin de l'âge ſe plaiſoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Philoctéte naturellement parloit moins ; mais il étoit prompt : & ſi peu qu'on excitât ſa vivacité, on lui faiſoit dire ce qu'il avoit réſolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de ſon cœur pour en tirer les plus importans ſecrets. On n'avoit qu'à l'irriter : alors fougueux & hors de lui-même il éclatoit par des menaces ; il ſe vantoit d'avoir des moyens ſûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ſes moyens, il ſe hâtoit de les expliquer inconſiderément, & le ſecret le plus intime échappoit du fond de ſon cœur. Semblable à un vaſe précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuſes, le cœur de ce grand capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres corrompus par l'argent d'Adraſte ne manquoient pas de ſe jouër de la foibleſſe de ces deux rois. Ils flatoient ſans ceſſe Neſtor par de vaines louanges ; ils lui rappelloient ſes victoires paſſées, admiroient ſa prévoyance, ne ſe laſſoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté ils tendoient des piéges continuels à l'humeur impatiente de Philoctéte, ils ne lui parloient que de difficultez, de contretems, de dangers, d'inconvéniens, de fautes irrémédiables. Auſſitôt que ce naturel prompt étoit enflâmé, ſa ſageſſe l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Télémaque malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un ſecret. Il y étoit accoutumé par ſes malheurs, & par la néceſſité où il avoit été dès ſon enfance de ſe cacher aux amans de Pénélope. Il ſavoit taire un ſecret ſans dire aucun menſonge. Il n'avoit point même certain air réſervé

&

& myſtérieux qu'ont d'ordinaire les gens ſecrets. Il ne paroiſſoit point chargé du ſecret qu'il devoit garder: on le trouvoit toûjours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a ſon cœur ſur ſes lévres. Mais en diſant tout ce que l'on pouvoit dire ſans conſéquence, il ſavoit s'arrêter préciſément & ſans affectation aux choſes qui pouvoient donner quelque ſoupçon, & entamer ſon ſecret. Par-là ſon cœur étoit impénétrable & inacceſſible; ſes meilleurs amis même ne ſavoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de ſages conſeils, & il n'y avoit que le ſeul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réſerve. Il ſe confioit à d'autres amis, mais à divers degrez, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur ſageſſe.

Télémaque avoit ſouvent remarqué que les réſolutions du conſeil ſe répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Neſtor & Philoctéte: mais ces deux hommes ſi expérimentez ne firent pas aſſez d'attention à un avis ſi ſalutaire. La vieilleſſe n'a plus rien de ſouple, la longue habitude la tient comme enchaînée; elle n'a plus de reſſource contre ſes défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude & noueux s'eſt durci par le nombre des années, & ne peut plus ſe redreſſer, les hommes à un certain âge ne peuvent preſque plus ſe plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui ſont entrées juſques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoiſſent, mais trop tard; ils gémiſſent en vain, & la tendre jeuneſſe eſt le ſeul âge où l'homme peut encore tout ſur lui-même pour ſe corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope nommé Eurimaque flateur, inſinuant, ſachant s'accomoder à tous les goûts, & à toutes les inclinations des princes; inventif & induſtrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit on ſon avis? il devinoit celui qui ſeroit le plus agréable. Il étoit plaiſant, railleur contre les foibles, complaiſant pour ceux qu'il craignoit, habile pour aſſaiſonner une louange délicate

licate qui fût bien reçuë des hommes les plus modeſtes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée. Il ne lui coûtoit rien de prendre toutes ſortes de formes. Les hommes ſincéres & vertueux qui ſont toûjours les mêmes, & qui s'aſſujettiſſent aux régles de la vertu, ne ſauroient jamais être auſſi agréables aux princes que ceux qui flatent leurs paſſions dominantes. Eurimaque ſavoit la guerre; il étoit capable d'affaires, c'étoit un avanturier qui s'étoit donné à Neſtor, & qui avoit gagné ſa confiance. Il tiroit du fond de ſon cœur, un peu vain & ſenſible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit ſavoir.

Quoique Philoctéte ne ſe confiât point à lui, la colére & l'impatience faiſoient en lui ce que la confiance faiſoit dans Neſtor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire, en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes ſommes d'Adraſte pour lui mander tous les deſſeins des alliez. Ce roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de transfuges qui devoient l'un après l'autre s'échapper du camp des alliez, & retourner au ſien. A meſure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire ſavoir à Adraſte, Eurimaque faiſoit partir un de ces transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces transfuges ne portoient point de lettres. Si on les ſurprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque ſuſpect.

Cependant Adraſte prévenoit toutes les entrepriſes des alliez. A peine une réſolution étoit-elle priſe dans le conſeil, que les Dauniens faiſoient préciſément ce qui étoit néceſſaire pour en empêcher le ſuccès. Télémaque ne ſe laſſoit point d'en chercher la cauſe, & d'exciter la défiance de Neſtor & de Philoctéte; mais ſon ſoin étoit inutile. Ils étoient aveuglez.

On avoit réſolu dans le conſeil d'attendre les troupes nombreuſes qui devoient arriver, & on avoit fait

fait avancer ſecrétement pendant la nuit cent vaiſſeaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer très-rude où elles devoient arriver, juſqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on ſe croyoit en ſureté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits en la montagne voiſine, qui eſt une côte preſque inacceſſible de l'Appennin. L'armée étoit campée ſur les bords du fleuve Galéſe, aſſez près de la mer. Cette campagne délicieuſe eſt abondante en pâturages, & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraſte étoit derriére la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit paſſer. Mais comme il ſut que les alliez étoient encore foibles, qu'il leur venoit un grand ſecours, que les vaiſſeaux attendoient des troupes qui devoient arriver, & que l'armée étoit diviſée par la querelle de Télémaque avec Phalante, il ſe hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit ſur le bord de la mer, & paſſa par des chemins qu'on avoit toûjours crus abſolument impraticables. Ainſi la hardieſſe & le travail ſurmontent les plus grands obſtacles ; ainſi il n'y a preſque rien d'impoſſible à ceux qui ſavent oſer & ſouffrir ; ainſi ceux qui s'endorment, comptant que les choſes difficiles ſont impoſſibles, méritent d'être ſurpris & accablez.

Adraſte ſurprit au point du jour les cent vaiſſeaux qui appartenoient aux alliez. Comme ces vaiſſeaux étoient mal gardez, & qu'on ne ſe défioit de rien, il s'en ſaiſit ſans réſiſtance, & s'en ſervit pour tranſporter ſes troupes avec une incroyable diligence à l'embouchûre du Galéſe ; puis il remonta très-promptement ſur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les poſtes avancez autour du camp vers la riviére, crurent que ces vaiſſeaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit ; on pouſſa d'abord de grands cris de joye. Adraſte & ſes ſoldats deſcendirent avant qu'on put les reconnoître. Ils tombent ſur les alliez qui ne ſe défient de rien, ils les

trouvent dans un camp tout ouvert, ſans ordre, ſans chef, ſans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrérent avec tant de vigueur, que cette jeuneſſe Lacédémonienne étant ſurpriſe ne put réſiſter. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embaraſſent les uns les autres dans cette confuſion, Adraſte fait mettre le feu au camp. Auſſitôt la flâme s'élève des pavillons, & monte juſqu'aux nuës: le bruit du feu eſt ſemblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par ſa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moiſſons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pouſſe impétueuſement la flâme de pavillon en pavillon, & bientôt tout le camp eſt comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embraſée.

Phalante qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes ſes troupes vont périr dans cette incendie, ſi on ne ſe hâte d'abandonner le camp: mais il comprend auſſi combien le déſordre de cette retraite eſt à craindre devant un ennemi victorieux; il commence à faire ſortir ſa jeuneſſe Lacédémonienne encore à demi déſarmée: mais Adraſte ne les laiſſe point reſpirer. D'un côté une troupe d'archers adroits perce de flêches innombrables les ſoldats de Phalante; de l'autre des frondeurs jettent une grêle de groſſes pierres. Adraſte lui-même l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choiſie des plus intrépides Dauniens, pourſuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuyent. Il moiſſonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu; il nage dans le ſang; il ne peut s'aſſouvir de carnage: les lions & les tygres n'égalent point ſa furie quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante ſuccombent & le courage les abandonne. La pâle mort conduite par une furie infernale, dont la tête eſt hériſſée de ſerpens, glace le ſang de leurs veines; leurs membres engourdis ſe roidiſſent,

roidiſſent, & leurs génoux chancelans leur ôtent même l'eſpérance de la fuite.

Phalante à qui la honte & le déſeſpoir donnent encore un reſte de force & de vigueur, élève les mains & ſes yeux vers le ciel ; il voit tomber à ſes pieds ſon frére Hippias ſous les coups de la main foudroyante d'Adraſte. Hippias étendu par terre ſe roule dans la pouſſiére ; un ſang noir & bouillonnant ſort comme un ruiſſeau de la profonde bleſſure qui lui traverſe le côté ; ſes yeux ſe ferment à la lumiere, ſon ame furieuſe s'enfuit avec tout ſon ſang. Phalante lui-même tout couvert du ſang de ſon frére, & ne pouvant le ſecourir, ſe voit envelopé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverſer. Son bouclier eſt percé de mille traits: Il eſt bleſſé en pluſieurs endroits de ſon corps ; il ne peut plus rallier ſes troupes fugitives. Les Dieux le voyent, & ils n'en ont aucune pitié.

Fin du Seiziéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque s'étant revêtu de ſes armes divines, court au ſecours de Phalante, renverſe d'abord Iphiclès fils d'Adraſte, repouſſe l'ennemi victorieux, & remporteroit ſur lui une victoire complette, ſi une tempête ſurvenant ne faiſoit finir le combat. Enſuite Télémaque fait emporter les bleſſez, prend ſoin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obſéques de ſon frére Hippias, dont il lui va préſenter les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.

JUPITER au milieu de toutes les Divinitez céleſtes regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des alliez. En même tems il conſultoit les immuables Deſtinées, & voyoit tous les chefs dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le ciſeau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir ſur le viſage de Jupiter quelle ſeroit ſa volonté. Mais le pére des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majeſtueuſe: Vous voyez en quelle extrémité ſont réduits les alliez, vous voyez Adraſte qui renverſe tous ſes ennemis: mais ce ſpectacle eſt bien trompeur. La gloire & la proſpérité

périté des méchans eſt courte ; Adraſte impie & odieux par ſa mauvaiſe foi ne remportera point une entiére victoire. Ce malheur n'arrive aux alliez que pour leur apprendre à ſe corriger, & à mieux garder le ſecret de leurs entrepriſes. Ici la ſage Minerve prépare une nouvelle gloire à ſon jeune Télémaque, dont elle fait ſes délices, Alors Jupiter ceſſa de parler. Tous les Dieux en ſilence continuoient à regarder le combat.

Cependant Neſtor & Philoctéte furent avertis qu'une partie de camp étoit déja brûlée ; que la flâme pouſſée par les vents s'avançoit toûjours ; que leurs troupes étoient en déſordre, & que Phalante ne pouvoit plus ſoutenir les efforts des ennemis. A peine ces funeſtes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, aſſemblent les capitaines, & ordonnent qu'on ſe hâte de ſortir du camp pour éviter cet incendie.

Télémaque, qui étoit abatu & inconſolable, oublie ſa douleur. Il prend ſes armes, don précieux de la ſage Minerve, qui paroiſſant ſous la figure de Mentor, fit ſemblant de les avoir reçuës d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du mont Etna.

Ces armes êtoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du ſoleil. On y voyoit Neptune & Pallas qui diſputoient entre eux à qui auroit la gloire de donner ſon nom à une ville naiſſante. Neptune de ſon trident frappoit la terre, & on en voyoit ſortir un cheval fougueux. Le feu ſortoit de ſes yeux, & l'écume de ſa bouche. Ses crins flotoient au gré du vent : ſes jambes ſouples & nerveuſes ſe replioient avec vigueur & légéreté. Il ne marchoit point ; il ſautoit à force de reins, mais avec tant de viteſſe, qu'il ne laiſſoit aucune trace de ſes pas : on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté Minerve donnoit aux habitans de ſa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit ſon fruit, repréſentoit la douce paix avec l'abondance, préférable aux

aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La Déeſſe demeuroit victorieuſe par ſes dons ſimples & utiles, & la ſuperbe Athénes portoit ſon nom.

On voyoit auſſi Minerve aſſemblant autour d'elle tous les beaux arts, qui étoient des enfans tendres & ailez. Ils ſe réfugioient autour d'elle, étant épouvantez des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bêlans ſe réfugient autour de leur mére, à la vuë d'un loup affamé, qui d'une gueule béante & enflâmée, s'élance pour les dévorer. Minerve d'un viſage dédaigneux & irrité, confondoit par l'excellence de ſes ouvrages la folle témérité d'Arachne, qui avoit oſé diſputer avec elle pour la perfection des tapiſſeries. On voyoit cette malheureuſe, dont tous les membres exténuez ſe défiguroient & ſe changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit paroiſſoit encore Minerve, qui dans la guerre des géans, ſervoit de conſeil a Jupiter même, & ſoutenoit tous les autres Dieux étonnez. Elle étoit auſſi repréſentée avec ſa lance & ſon Egide ſur les bords du Xanthe & du Simoïs, menant Ulyſſe par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, ſoutenant les efforts des plus vaillans capitaines Troyens, & du redoutable Hector même. Enfin, introduiſant Ulyſſe dans cette fatale machine, qui devoit en une ſeule nuit renverſer l'empire de Priam.

D'un autre côté le bouclier repréſentoit Cérès dans les fertiles campagnes d'Enna qui ſont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déeſſe qui raſſembloit les peuples épars ça & la, cherchans leur nourriture par la chaſſe, ou cueillans les fruits ſauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes groſſiers l'art d'adoucir la terre, & de tirer de ſon ſein fécond leur nourriture. Elle leur préſentoit une charruë, & y faiſoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en ſillons par le tranchant de la charruë; puis on appercevoit les moiſſons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moiſſonneur

ſonneur avec ſa faux coupoit les doux fruits de la terre, & ſe payoit de toutes ſes peines. Le fer deſtiné ailleurs à tout détruire, ne paroiſſoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, & à faire naître tous les plaiſirs.

Les nymphes couronnées de fleurs danſoient enſemble dans une prairie ſur le bord d'une riviére auprés d'un bocage. Pan joûoit de la flûte : les Faunes & les Satyres folâtres ſautoient dans un coin. Bacchus y paroiſſoit auſſi couronné de lierre, appuyé d'une main ſur ſon thyrſe, & tenant de l'autre une vigne ornée de pampres, & de pluſieurs grapes de raiſins. C'étoit une beauté molle, avec je ne ſai quoi de noble, de paſſionné & de languiſſant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuſe Ariadne, lorſqu'il la trouva ſeule, abandonnée, & abîmée dans la douleur ſur un rivage inconnu.

Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux ; des vieillards qui alloient porter dans les temples les prémices de leurs fruits ; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouſes, laſſez du travail de la journée. Les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles careſſoient. On voyoit auſſi des bergers qui paroiſſoient chanter, & quelques-uns danſoient au ſon du chalumeau. Tout repréſentoit la paix, l'abondance & les délices : tout paroiſſoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups ſe jouër au milieu des moutons. Le lion & le tygre ayant quitté leur férocité, paiſſoient avec les tendres agneaux. Un petit berger les menoit enſemble ſous ſa houlette, & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Télémaque s'étant revêtu de ces armes divines, au lieu de prendre ſon bouclier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris prompte meſſagére des Dieux. Iris lui avoit

avoit enlevé ſon bouclier ſans qu'il s'en apperçût, & lui avoit donné en la place cette Egide redoutable aux Dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flâmes ; il appelle à lui d'une voix forte tous les chefs de l'armée ; & cette voix ranime déja tous les alliez éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toûjours doux, toûjours libre & tranquile, toûjours appliqué à donner des ordres, comme pourroit faire un ſage vieillard attentif à régler ſa famille, et à inſtruire ſes enfans. Mais il eſt prompt & rapide dans l'exécution : ſemblable à un fleuve impétueux, qui non ſeulement roule avec précipitation ſes flots écumeux, mais qui entraîne encore dans ſa courſe les plus peſans vaiſſeaux dont il eſt chargé.

Philoctéte, Neſtor, & les chefs des Manduriens & des autres nations ſentent dans le fils d'Ulyſſe je ne ſai quelle autorité, à laquelle il faut que tout céde. L'expérience des vieillards leur manque, le conſeil & la ſageſſe ſont ôtez à tous les commandans ; la jalouſie même ſi naturelle aux hommes s'éteint dans tous les cœurs ; tous ſe taiſent, tous admirent Télémaque, tous ſe rangent pour lui obéïr ſans y faire de rèflexion, & comme s'ils y euſſent été accoutumez. Il s'avance & monte ſur une colline, d'où il obſerve la diſpoſition des ennemis. Puis tout-à-coup il juge qu'il faut ſe hâter de les ſurprendre dans le déſordre où ils ſe ſont mis, en brûlant le camp des alliez. Il fait le tour en diligence, & tous les capitaines les plus expérimentez le ſuivent. Il attaque les Dauniens par derriére, dans un tems où ils croyoient l'armée des alliez envelopée dans les flâmes de l'embraſement. Cette ſurpriſe les trouble ; ils tombent ſous la main de Télémaque, comme les feuilles dans les derniers jours de l'automne tombent des forêts, quand un fier Aquilon ramenant l'hyver, fait gémir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. La terre

terre eſt couverte des hommes que Télémaque renverſe. De ſon dard il perce le cœur d'Iphiclès, le plus jeune des enfans d'Adraſte. Celui-ci oſa ſe préſenter contre lui au combat pour ſauver la vie de ſon pére, qui penſa être ſurpris par Télémaque. Le fils d'Ulyſſe & Iphiclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adreſſe & de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parens : mais Iphiclès étoit comme une fleur qui s'épanouït dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moiſſonneur. Enſuite Télémaque renverſe Euphorion, le plus célébre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin ſon glaive perce Cléoménes nouveau marié, qui avoit promis à ſon épouſe de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraſte frémit de rage voyant la mort de ſon fils, celle de pluſieurs capitaines, & la victoire qui échappe de ſes mains. Phalante preſque abattu à ſes pieds eſt comme une victime à demi égorgée qui ſe dérobe au coûteau ſacré, & qui s'enfuit loin de l'autel. Il ne faloit plus à Adraſte qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien.

Phalante noyé dans ſon ſang, & dans celui des ſoldats qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque qui s'avance pour le ſecourir. En ce moment la vie lui eſt renduë ; le nuage qui couvroit déja ſes yeux ſe diſſipe. Les Dauniens ſentant cette attaque imprévuë, abandonnent Phalante pour aller repouſſer un plus dangereux ennemi. Adraſte eſt tel qu'un tygre, à qui des bergers aſſemblez arrachent la proye qu'il étoit prêt à dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout-à-coup la guerre, en délivrant les alliez de leur implacable ennemi ; mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulyſſe une victoire ſi prompte & ſi facile. Minerve même vouloit qu'il eût à ſouffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes.

L'impie

L'impie Adraſte fut donc conſervé par le pére des Dieux, afin que Télémaque eût le tems d'acquérir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter aſſembla dans les airs, ſauva les Dauniens ; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler ſur les têtes des foibles mortels ; les éclairs fendoient la nuë de l'un a l'autre pole ; & dans le moment où ils éblouïſſoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuſes ténébres de la nuit. Une pluye abondante qui tomba dans l'inſtant, ſervit encore à ſéparer les deux armées.

Adraſte profita du ſecours des Dieux, ſans être touché de leur pouvoir, & mérita par cette ingratitude d'être réſervé à une plus cruelle vengeance. Il ſe hâta de faire paſſer ſes troupes entre le camp à demi brûlé, & un marais qui s'étendoit juſqu'à la riviére ; il le fit avec tant d'induſtrie & de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de reſſources & de préſénce d'eſprit. Les alliez animez par Télémaque, vouloient le pourſuivre ; mais à la faveur de cet orage il leur échappa, comme un oiſeau d'une aîle légére échappe aux filets des chaſſeurs.

Les alliez ne ſongérent plus qu'à rentrer dans leur camp, & à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable ; les malades & les bleſſez manquant de forces pour ſe traîner hors des tentes, n'avoient pû ſe garantir du feu. Ils paroiſſoient à demi brûlez, pouſſant vers le ciel d'une voix plaintive & mourante des cris douloureux. Le cœur de Télémaque en fut percé, il ne put retenir ſes larmes ; il détourna pluſieurs fois ſes yeux, étant ſaiſi d'horreur & de compaſſion : il ne pouvoit voir ſans frémir ces corps encore vivans, & dévouëz à une longue & cruelle mort : ils paroiſſoient ſemblables à la chair des victimes qu'on a brûlées ſur les autels, & dont l'odeur ſe répand de tous côtez.

Hélas !

Hélas ! s'écrioit Télémaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle ! Quelle fureur aveugle pouſſe les malheureux mortels ? Ils ont ſi peu de jours à vivre ſur la terre, ces jours ſont ſi miſérables ! pourquoi précipiter une mort déja ſi prochaine ? Pourquoi ajouter tant de déſolations affreuſes à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie ſi courte ? Les hommes ſont tous fréres, & ils s'entre-déchirent ! Les bêtes farouches ſont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tygres aux tygres ; ils n'attaquent que les animaux d'eſpéce différente. L'homme ſeul, malgré ſa raiſon, fait ce que les animaux ſans raiſon ne firent jamais. Mais encore pourquoi ces guerres ? N'y a-t-il pas aſſez de terre dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de terres déſertes ? Le genre humain ne ſauroit les remplir. Quoi donc ! une fauſſe gloire, un vain titre de conquérant qu'un prince veut acquérir, allume la guerre dans des pays immenſes ! Ainſi un ſeul homme donné au monde par la colére des Dieux, en ſacrifie brutalement tant d'autres à ſa vanité. Il faut que tout périſſe, que tout nage dans le ſang, que tout ſoit dévoré par les flâmes ; que tout ce qui échappe au fer & au feu, ne puiſſe échapper à la faim encore plus cruelle ; afin que cet homme, qui ſe joue de la nature humaine entiére, trouve dans cette deſtruction générale ſon plaiſir & ſa gloire. Quelle gloire monſtrueuſe ! Peut-on trop abhorrer & trop mépriſer des hommes qui ont tellement oublié l'humanité ? Non, non, bien loin d'être des demi-Dieux, ce ne ſont pas même des hommes ; ils doivent être même en exécration dans tous les ſiécles, dont ils ont cru être admirez. Oh ! que les rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent ! Elles doivent être juſtes ; ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'elles ſoient néceſſaires pour le bien public. Le ſang du peuple ne doit être verſé que pour ſauver ce même peuple dans les beſoins extrêmes. Mais les conſeils flateurs, les fauſſes idées de gloire, les vaines jalouſies, l'injuſte avidité, qui ſe couvre

de beaux prétextes, enfin les engagemens inſenſibles entraînent preſque toûjours les rois dans des guerres qui les rendent malheureux, où ils hazardent tout ſans néceſſité, & où ils font autant de mal à leurs ſujets qu'à leurs ennemis. Ainſi raiſonnoit Télémaque.

Mais il ne ſe contentoit pas de déplorer les maux de la guerre ; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes ſecourir lui-même les malades & les mourans ; il leur donnoit de l'argent & des remédes ; il les conſoloit & les encourageoit par des diſcours pleins d'amitié, & envoyoit viſiter ceux qu'il ne pouvoit viſiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un ſe nommoit Traumaphile, & l'autre Nozophuge. Traumaphile avoit été au ſiége de Troye avec Idoménée, & avoit appris des enfans d'Eſculape l'art divin de guérir les playes. Il répandoit dans les bleſſures les plus profondes & les plus envenimées, une liqueur odoriférante, qui conſumoit les chairs mortes & corrompuës, ſans avoir beſoin de faire aucune inciſion, & qui formoit promptement de nouvelles chairs plus ſaines & plus belles que les prémiéres. Pour Nozophuge, il n'avoit jamais vu les enfans d'Eſculape ; mais il avoit eu par le moyen de Mérion, un livre ſacré & myſtérieux qu'Eſculape avoit donné à ſes enfans. D'ailleurs Nozophuge étoit ami des Dieux ; il avoit compoſé des hymnes en l'honneur des enfans de Latone ; il offroit tous les jours le ſacrifice d'une brebis blanche & ſans tache à Apollon, par lequel il étoit ſouvent inſpiré. A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoiſſoit à ſes yeux, à la couleur de ſon teint, à la conformité de ſon corps, & à ſa reſpiration, la cauſe de ſa maladie. Tantôt il donnoit des remédes qui faiſoient ſuër, & il montroit par le ſuccès des ſueurs, combien la tranſpiration facilitée ou diminuée, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps. Tantôt il donnoit pour les maux de langueur, certains breuvages qui fortifioient peu

peu à peu les parties nobles, & qui rajeuniſſoient les hommes en adouciſſant leur ſang. Mais il aſſuroit que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient ſi ſouvent beſoin de la médecine. C'eſt une honte, diſoit-il, pour les hommes, qu'ils ayent tant de maladies ; car les bonnes mœurs produiſent la ſanté. Leur intempérance, diſoit il encore, change en poiſons mortels les alimens deſtinez à conſerver la vie. Les plaiſirs pris ſans moderation, abrêgent plus les jours des hommes, que les remédes ne peuvent les prolonger. Les pauvres ſont moins ſouvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flatent trop le goût & qui font manger au-delà du beſoin, empoiſonnent au lieu de nourrir. Les remédes ſont eux-mêmes de véritables maux qui ruïnent la nature, & dont il ne faut ſe ſervir que dans les preſſans beſoins. Le grand reméde qui eſt toûjours innocent, & toûjours d'un uſage utile, c'eſt la ſobriété, c'eſt la tempérance dans tous les plaiſirs, c'eſt la tranquilité de l'eſprit, c'eſt l'exercice du corps. Par-là on fait un ſang doux & tempéré, & on diſſipe toutes les humeurs ſuperfluës. Ainſi le ſage Nozophuge étoit moins admirable par ſes remédes, que par le régime qu'il conſeilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remédes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyez par Télémaque, pour viſiter tous les malades de l'armée ; ils en guérirent beaucoup par leurs remédes, mais ils en guérirent bien d'avantage par le ſoin qu'ils prirent pour les faire ſervir à propos ; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de ſobriété exacte dans leur convaleſcence.

Tous les ſoldats touchez de ces ſecours rendoient graces aux Dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'armée des alliez. Ce n'eſt pas un homme, diſoient-ils ; c'eſt ſans doute quelque Divinité bienfaiſante ſous une figure humaine. Du moins ſi c'eſt un homme, il reſ-

ſemble moins au reſte des hommes qu'aux Dieux ; il n'eſt ſur la terre que pour faire du bien. Il eſt encore plus aimable par ſa douceur & par ſa bonté que par ſa valeur. O ſi nous pouvions l'avoir pour roi! mais les Dieux le réſervent pour quelque peuple plus heureux, qu'ils chériſſent, & chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or.

Télémaque, pendant qu'il alloit la nuit viſiter les quartiers du camp par précaution contre les ruſes d'Adraſte, entendoit ces louanges qui n'étoient point ſuſpectes de flaterie, comme celles que les flateurs donnent ſouvent en face aux princes, ſuppoſant qu'ils n'ont ni modeſtie, ni délicateſſe, & qu'il n'y a qu'à les louër ſans meſure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulyſſe ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit ſouffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en ſecret loin de lui, & qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas inſenſible à celles-là ; il ſentoit ce plaiſir ſi doux & ſi pur, que les Dieux ont attaché à la ſeule vertu, & que les méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire : mais il ne s'abandonnoit point à ce plaiſir. Auſſitôt revenoient en foule dans ſon eſprit toutes les fautes qu'il avoit faites ; il n'oublioit point ſa hauteur naturelle & ſon indifférence pour les hommes ; il avoit une honte ſecrète d'être né ſi dur, & de paroître ſi inhumain ; il renvoyoit à la ſage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, & qu'il ne croyoit pas mériter.

C'eſt vous, diſoit-il, ô grande Déeſſe, qui m'avez donné Mentor pour m'inſtruire, & pour corriger mon mauvais naturel. C'eſt vous qui me donnez la ſageſſe de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même ; c'eſt vous qui retenez mes paſſions impétueuſes ; c'eſt vous qui me faites ſentir le plaiſir de ſoulager les malheureux ; ſans vous je ſerois haï, & digne de l'être ; ſans vous je ferois des fautes irréparables ; je ſerois comme un enfant qui ne ſentant pas ſa

ſa foibleſſe, quitte ſa mére & tombe dès le prémier pas.

Neſtor & Philoctéte étoient étonnez de voir Télémaque devenu ſi doux, ſi attentif à obliger les hommes, ſi officieux, ſi ſecourable, ſi ingénieux pour prévenir tous les beſoins; ils ne ſavoient que croire; ils ne reconnoiſſoient plus en lui le même homme. Ce qui les ſurprit davantage, fut le ſoin qu'il prit des funerailles d'Hippias. Il alla lui-même retirer ſon corps ſanglant & défiguré, de l'endroit où il étoit caché ſous un monceau de corps morts; il verſa ſur lui des larmes pieuſes; il dit: O grande ombre! tu le ſais maintenant, combien j'ai eſtimé ta valeur. Il eſt vrai que ta fierté m'avoit irrité, mais tes défauts venoient d'une jeuneſſe ardente. Je ſai combien cet âge a beſoin qu'on lui pardonne. Nous euſſions dans la ſuite été ſincérement unis. J'avois tort de mon côté. O Dieux! pourquoi me le ravir, avant que j'aye pû le forcer de m'aimer?

Enſuite Télémaque fit laver le corps dans les liqueurs odoriférantes; puis on prépara par ſon ordre un bûcher. Les grands pins gémiſſans ſous les coups des haches tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la terre, qui ſembloient menacer le ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes ſont ſi vertes & ſi ornées d'un épais feuillage, les hêtres qui ſont l'honneur des forêts, viennent tomber ſur le bord du fleuve Galéſe. Là s'élève avec ordre un bûcher qui reſſemble à un bâtiment régulier, la flâme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte juſqu'au ciel. Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs piques renverſées & leurs yeux baiſſez: la douleur amére eſt peinte ſur ces viſages farouches, & les larmes coulent abondamment. Puis on voyoit venir Phérécyde, vieillard moins abattu par le nombre des années, que par la douleur de ſurvivre à Hippias, qu'il avoit élevé depuis ſon enfance. Il levoit vers le ciel ſes mains, & ſes

yeux noyez de larmes. Depuis la mort d'Hippias il refuſoit toute nourriture ; le doux ſommeil n'avoit pu appeſantir ſes paupiéres, ni ſuſpendre un moment ſa cuiſante peine : il marchoit d'un pas tremblant, ſuivant la foule, & ne ſachant où il alloit. Nulle parole ne ſortoit de ſa bouche, car ſon cœur étoit trop ſerré : c'étoit un ſilence de déſeſpoir & d'abattement. Mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout à coup furieux, & il s'écria :

O Hippias, Hippias ! Je ne te verrai plus ; Hippias n'eſt plus, & je vis encore ! O mon cher Hippias ! C'eſt moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai appris à mépriſer la mort. Je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recueillerois mon dernier ſoupir. O Dieux cruels ! vous prolongez ma vie pour me faire voir celle d'Hippias ! O cher enfant que j'ai nourri, & qui m'a coûté tant de ſoins, je ne te verrai plus ; mais je verrai ta mére qui mourra de triſteſſe en me reprochant ta mort ; je verrai ta jeune épouſe frappant ſa poitrine, arrachant ſes cheveux, & j'en ſerai cauſe. O chére ombre ! appelle-moi ſur les rives du Styx ; la lumiére m'eſt odieuſe ; c'eſt toi ſeul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias, Hippias ! O mon cher Hippias ! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or & d'argent. La mort qui avoit éteint ſes yeux, n'avoit pu effacer toute ſa beauté, & les graces étoient encore à demi-peintes ſur ſon viſage pâle. On voyoit floter autour de ſon cou plus blanc que la neige, mais panché ſur l'épaule, ſes longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys ou de Ganyméde, qui alloient être réduits en cendre. On remarquoit dans le côté la bleſſure profonde par où tout ſon ſang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait deſcendre dans le royaume ſombre de Pluton.

Télémaque triſte & abattu ſuivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulyſſe ne put voir la flâme pénétrer les étoffes qui envelopoient le corps, ſans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias! car je n'oſe te nommer mon ami; appaiſe-toi, ô ombre, qui as mérité tant de gloire! Si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur; tu es délivré des miſéres où nous ſommes encore, & tu en es ſorti par le chemin le plus glorieux. Hélas! que je ſerois heureux de finir de même! Que le Styx n'arrête point ton ombre! que les champs Elyſées lui ſoient ouverts! que la renommée conſerve ton nom dans tous les ſiécles, & que tes cendres repoſent en paix!

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de ſoupirs, que toute l'armée pouſſa un cri; on s'attendriſſoit ſur Hippias, dont on racontoit les grandes actions, & la douleur de ſa mort rappellant toutes ſes bonnes qualitez, faiſoit oublier les défauts qu'une jeuneſſe impétueuſe & une mauvaiſe éducation lui avoient donnés: mais on étoit encore plus touché des ſentimens tendres de Télémaque. Eſt-ce donc là, diſoit-on, ce jeune Grec ſi fier, ſi hautain, ſi dédaigneux, ſi intraitable? Le voilà devenu doux, humain, tendre. Sans doute Minerve qui a tant aimé ſon pére, l'aime auſſi; ſans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puiſſent faire aux hommes, en lui donnant avec la ſageſſe un cœur ſenſible à l'amitié.

Le corps étoit déja conſumé par les flâmes. Télémaque lui-même arroſa de liqueurs parfumées les cendres encore fumantes; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à Phalante; celui-ci étoit étendu, percé de diverſes bleſſures, & dans ſon extrême foibleſſe il entrevoyoit près de lui les portes ſombres des enfers.

Déja Traumaphile & Nozophuge envoyez par le fils d'Ulyſſe, lui avoient donné tous les ſecours de leur art;

art ; ils rappelloient peu à peu ſon ame prête à s'envoler ; de nouveaux eſprits le ranimoient inſenſiblement ; une force douce & pénétrante, un baume de vie, s'inſinuoit de veine en veine juſqu'au fond de ſon cœur, une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment la défaillance ceſſant, la douleur ſuccéda : il commença à ſentir la perte de ſon frére, qu'il n'avoit point été juſqu'alors en état de ſentir. Helas ! diſoit-il, pourquoi prend-on de ſi grands ſoins, de me faire vivre ? Ne me vaudroit-il pas mieux mourir, & ſuivre mon cher Hippias ? Je l'ai vu périr tout auprès de moi. O Hippias, la douceur de ma vie, mon frére, mon cher frére, tu n'es plus. Je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embraſſer, ni te dire mes peines, ni te conſoler dans les tiennes ! O Dieux, ennemis des hommes ! il n'y a plus d'Hippias pour moi ! Eſt-il poſſible ! Mais n'eſt-ce point un ſonge ? Non, il n'eſt que trop vrai. O Hippias ! je t'ai perdu, je t'ai vu mourir, & il faut que je vive encore autant qu'il ſera néceſſaire pour te venger ; je veux immoler à tes mânes le cruel Adraſte teint de ton ſang.

Pendant que Phalante parloit ainſi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiſer ſa douleur de peur qu'elle n'augmentât ſes maux, & n'empêchât l'effet des remédes. Tout-à-coup il apperçoit Télémaque qui ſe préſente à lui. D'abord ſon cœur fut combatu par deux paſſions contraires ; il conſervoit un reſſentiment de tout ce qui s'étoit paſſé entre Télémaque & Hippias : la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce reſſentiment encore plus vif. D'un autre côté il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conſervation de ſa vie à Télémaque, qui l'avoit tiré ſanglant & a demi-mort des mains d'Adraſte. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres ſi chéres de ſon frére Hippias, il verſa un torrent de larmes ; il embraſſa d'abord Télémaque ſans pouvoir lui parler, & lui dit enfin d'une voix languiſſante, entrecoupée de ſanglots :

Digne

VIII





Digne fils d' Ulyſſe, votre vertu me force à vous aimer; je vous dois ce reſte de vie qui va s'éteindre: mais je vous dois quelque choſe qui m'eſt bien plus cher. Sans vous le corps de mon frére auroit été la proye des vautours; ſans vous ſon ombre privée de la ſépulture ſeroit malheureuſement errante ſur les rives du Styx, & toûjours repouſſée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï! O Dieux! récompenſez-le, & délivrez-moi d'une vie ſi malheureuſe. Pour vous, ô Télémaque, rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frére, afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles Phalante demeura épuiſé & abatu d'un excès de douleur. Télémaque ſe tint auprès de lui ſans oſer lui parler, & attendant qu'il reprît ſes forces. Bientôt Phalante revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, la baiſa pluſieurs fois, l'arroſa de ſes larmes, & dit: O chéres, ô précieuſes cendres! quand eſt-ce que les miennes ſeront renfermées avec vous dans cette même urne? O ombre d'Hippias! je te ſuis dans les enfers: Télémaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les ſoins des deux hommes qui avoient la ſcience d'Eſculape. Télémaque étoit ſans ceſſe avec eux auprès du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer ſa guériſon; & toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il ſecouroit ſon plus grand ennemi, que la valeur & la ſageſſe qu'il avoit montrées en ſauvant dans la bataille l'armée des alliez. En même tems Télémaque ſe montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre. Il dormoit peu, & ſon ſommeil étoit ſouvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la viſite de tous les quartiers du camp qu'il ne faiſoit jamais deux fois de ſuite aux mêmes heures, pour mieux ſurprendre ceux

ceux qui n'étoient pas assez vigilans ; il revenoit souvent dans sa tente couvert de sueur & de poussiére ; sa nourriture étoit simple ; il vivoit comme les soldats, pour leur donner l'exemple de la sobriété & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des soldats, en souffrant lui-même volontairement les mêmes incommoditez qu'eux. Son corps, loin de s'affoiblir dans une vie si pénible, se fortifioit & s'endurcissoit chaque jour ; il commençoit à n'avoir plus ces graces si tendres, qui sont comme la fleur de la prémiére jeunesse ; son teint devenoit plus brun & moins délicat ; ses membres moins mous & plus nerveux.

Fin du Dix-septiéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-HUITIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque persuadé par divers songes que son père Ulysse n'est plus sur la terre, exécute son dessein de l'aller chercher dans les enfers. Il se dérobe du camp étant suivi de deux Crétois jusqu'à un temple près de la fameuse caverne d'Achérontia ; il s'y enfonce au travers des ténébres, arrive au bord du Styx, & Caron le reçoit dans sa barque. Il se va présenter devant Pluton qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son père. Il traverse le Tartare, où il voit les tourmens que souffrent les ingrats, les parjures, les hypocrites, & sur tout les mauvais rois.

ADRASTE, dont les troupes avoient été considérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derriére la montagne d'Aulon pour attendre divers secours, & pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis : Semblable à un lion affamé, qui ayant été repoussé d'une bergerie s'en retourne dans les sombres fôrets, & rentre dans sa caverne, où il aiguise ses dents & ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Télémaque

Télémaque ayant pris ſoin de mettre une exacte diſcipline dans tout le camp, ne ſongea plus qu'à exécuter un deſſein qu'il avoit conçu, & qu'il cacha à tous les chefs de l'armée. Il y avoit déja long-tems qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des ſonges qui lui repréſentoient ſon pére Ulyſſe. Cette chére image revenoit toujours ſur la fin de la nuit avant que l'Aurore vînt chaſſer du ciel par ſes feux naiſſans les inconſtantes étoiles, & de deſſus la terre le doux ſommeil ſuivi des ſonges voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulyſſe nud dans une iſle fortunée, ſur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de nymphes qui lui jettoient des habits pour ſe couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un palais tout éclatant d'or & d'yvoire, où des hommes couronnez de fleurs l'écoutoient avec plaiſir & admiration. Souvent Ulyſſe lui apparoiſſoit tout-à-coup dans des feſtins où la joye éclatoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, & que les voix de toutes les Muſes.

Télémaque en s'eveillant s'attriſtoit de ces ſonges ſi agréables. O mon pére! ô mon cher pére Ulyſſe! s'écrioit-il, les ſonges les plus affreux me ſeroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déja deſcendu dans le ſéjour des ames bienheureuſes, que les Dieux récompenſent de leur vertu par une éternelle tranquilité. Je crois voir les champs Eliſées. O qu'il eſt cruel de n'eſpérer plus! Quoi donc, ô mon cher pére! je ne vous verrai jamais! Jamais je n'embraſſerai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine? Jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où ſortoit la ſageſſe? Jamais je ne baiſerai ces mains, ces chéres mains, ces mains victorieuſes, qui ont abatu tant d'ennemis? Elles ne puniront point les inſenſez amans de Pénélope, & Ithaque ne ſe relevera jamais de ſa ruine? O Dieux, ennemis de mon pére! vous

vous m'envoyez ces ſonges funeſtes pour arracher toute eſpérance de mon cœur, c'eſt m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je! hélas! je ne ſuis que trop certain que mon père n'eſt plus; je vais chercher ſon ombre juſques dans les enfers. Théſée y eſt bien deſcendu; Théſée, cet impie, qui vouloit outrager les divinitez infernales: & moi j'y vais conduit par la piété. Hercule y deſcendit. Je ne ſuis pas Hercule; mais il eſt beau d'oſer l'imiter. Orphée a bien touché par le récit de ſes malheurs le cœur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inéxorable: il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivans. Je ſuis plus digne de compaſſion qu'Orphée; car ma perte eſt plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille ſemblable à tant d'autres, avec le ſage Ulyſſe admiré de toute la Gréce? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on ſouffre tant dans la vie? O Pluton! ô Proſerpine! j'éprouverai bientôt ſi vous êtes auſſi impitoyables qu'on le dit. O mon pére! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir ſi vous n'êtes point dans les ſombres demeures des morts. Si les Dieux me refuſent de vous poſſéder ſur la terre, & de jouïr de la lumiére du ſoleil, peut-être ne me refuſeront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le royaume de la Nuit.

En diſant ces paroles, Télémaque arroſoit ſon lit de ſes larmes. Auſſitôt il ſe levoit, & cherchoit par la lumiére à ſoulager la douleur cuiſante que ces ſonges lui avoient cauſée; mais c'étoit une flêche qui avoit percé ſon cœur, & qu'il portoit par-tout avec lui. Dans cette peine il entreprit de deſcendre aux enfers par un lieu célébre qui n'étoit pas éloigné du camp; on l'appelloit Achérontia, à cauſe qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuſe de laquelle on deſcendoit ſur les rives de l'Achéron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La ville étoit ſur un rocher, poſée comme un nid ſur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher on trouvoit la caverne de laquelle les timides mortels n'oſoient approcher. Les bergers

avoient ſoin d'en détourner leurs troupeaux. La vapeur ſouffrée du marais Stygien, qui s'éxhaloit ſans ceſſe par cette ouverture, empeſtoit l'air. Tout autour il ne croiſſoit ni herbes ni fleurs ; on n'y ſentoit jamais les doux Zéphirs, ni les graces naiſſantes du printems, ni les riches dons de l'automne. La terre aride y languiſſoit : on y voyoit ſeulement quelques arbuſtes dépouillez, & quelques cyprès funeſtes. Au loin même, tout à l'entour, Cérès refuſoit aux laboureurs ſes moiſſons dorées. Bacchus ſembloit en vain y promettre ſes doux fruits : les grappes de raiſin ſe deſſéchoient au lieu de meurir. Les Nayades triſtes ne faiſoient point couler une onde pure ; leurs flots étoient toûjours amers & troubles. Les oiſeaux ne chantoient jamais dans cette terre hériſſée de ronces & d'épines, & n'y trouvoient aucun bocage pour ſe retirer : ils alloient chanter leurs amours ſous un ciel plus doux. Là on n'entendoit que le croaſſement des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux. L'herbe même y étoit amère, & les troupeaux qui la paiſſoient, ne ſentoient point la douce joye qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la geniſſe, & le berger tout abatu oublioit ſa muſette & ſa flûte.

De cette caverne ſortoit de tems en tems une fumée noire & épaiſſe, qui faiſoit une eſpéce de nuit au milieu du jour. Les peuples voiſins redoubloient alors leurs ſacrifices pour appaiſer les Divinitez infernales ; mais ſouvent les hommes à la fleur de leur âge, & dès leur plus tendre jeuneſſe, étoient les ſeules victimes que ces Divinitez cruelles prenoient plaiſir à immoler par une funeſte contagion.

C'eſt-là que Télémaque réſolut de chercher le chemin de la ſombre demeure de Pluton. Minerve qui veilloit ſans ceſſe ſur lui, & qui le couvroit de ſon Egide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la priére de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui deſcend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au roi des ombres qu'il laiſſât entrer le fils d'Ulyſſe dans ſon empire.



Télémaque ſe dérobe du camp pendant la nuit ; il marche à la clarté de la lune, & il invoque cette puiſſante Divinité, qui étant dans le ciel l'aſtre brillant de la nuit, & ſur la terre la chaſte Diane, eſt aux enfers la redoutable Hécate. Cette Divinité écouta favorablement ſes vœux, parce que ſon cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à ſon pére.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'empire ſouterrain mugir. La terre trembloit ſous ſes pas ; le ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui ſembloient tomber ſur la terre. Le jeune fils d'Ulyſſe ſentit ſon cœur ému & tout ſon corps étoit couvert d'une ſueur glacée ; mais ſon courage le ſoutint. Il leva les yeux & les mains au ciel. Grands Dieux ! s'écria-t-il, j'accepte ces préſages que je crois heureux ; achevez votre ouvrage. Il dit, & redoublant ſes pas, il ſe préſenta hardiment.

Auſſitôt la fumée épaiſſe, qui rendoit l'entrée de la caverne funeſte à tous les animaux, dès qu'ils en approchoient, ſe diſſipa ; l'odeur empoiſonnée ceſſa pour un peu de tems. Télémaque entra ſeul ; car quel autre mortel eût oſé le ſuivre ? Deux Crétois, qui l'avoient accompagné juſqu'à une certaine diſtance de la caverne, & auxquels il avoit confié ſon deſſein, demeurérent tremblans & à demi-morts aſſez loin de là dans un temple, faiſans des vœux, & n'eſpérans plus de revoir Télémaque.

Cependant le fils d'Ulyſſe, l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténébres horribles. Bientôt il apperçoit une foible & ſombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit ſur la terre : il remarque les ombres légéres qui voltigent autour de lui ; il les écarte avec ſon épée. Enſuite il voit les triſtes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuſes & dormantes ne font que tournoyer. Il découvre ſur ce rivage une foule innombrable de morts privez de la ſépulture, qui ſe

préſentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieilleſſe éternelle eſt toûjours triſte & chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repouſſe, & admet d'abord dans ſa barque le jeune Grec. En entrant, Télémaque entend les gémiſſemens d'une ombre qui ne pouvoit ſe conſoler.

Quel eſt donc, lui dit-il, votre malheur? Qui étiez-vous ſur la terre? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan roi de la ſuperbe Babylone. Tous les peuples de l'orient trembloient au ſeul bruit de mon nom; je me faiſois adorer par les Babyloniens dans un temple de marbre, où j'étois repréſenté par une ſtatuë d'or, devant laquelle on brûloit nuit & jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie. Jamais perſonne n'oſa me contredire ſans être auſſitôt puni. On inventoit chaque jour de nouveaux plaiſirs pour me rendre la vie plus délicieuſe; j'étois encore jeune & robuſte. Hélas! que de proſpéritez ne me reſtoit-il pas encore à goûter ſur le trône! Mais une femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait ſentir que je n'étois pas Dieu. Elle m'a empoiſonné. Je ne ſuis plus rien. On mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or. On pleura; on s'arracha les cheveux; on fit ſemblant de vouloir ſe jetter dans les flâmes de mon bucher pour mourir avec moi; on va encore gémir au pied du ſuperbe tombeau où l'on a mis mes cendres. Mais perſonne ne me regrette; ma mémoire eſt en horreur même dans ma famille, & ici-bas je ſouffre déja d'horribles traitemens.

Télémaque touché de ce ſpectacle, lui dit: Etiez-vous véritablement heureux pendant votre régne? Sentiez-vous cette douce paix, ſans laquelle le cœur demeure toûjours ſerré & flêtri au milieu des délices? Non, répondit le Babylonien, je ne ſai même ce que vous voulez dire. Les ſages vantent cette paix comme l'unique bien; pour moi je ne l'ai jamais ſentie. Mon cœur étoit ſans ceſſe agité de deſirs nouveaux, de crainte & d'eſpérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes paſſions; j'avois ſoin d'entretenir cette yvreſſe pour la rendre continuelle.

nuelle. Le moindre intervale de raiſon tranquile m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai jouï; toute autre me paroît une fable & un ſonge. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainſi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche, qui a été amolli par les proſpéritez, & qui n'eſt point accoutumé a ſupporter conſtamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques eſclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ſes funerailles. Mercure les avoit livrez à Caron avec leur roi, & leur avoit donné une puiſſance abſoluë ſur ce roi qu'ils avoient ſervi ſur la terre. Ces ombres d'eſclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan, elles la tenoient enchaînée, & lui faiſoient les plus cruelles indignitez. L'un lui diſoit: N'étions-nous pas hommes auſſi bien que toi? Comment étois-tu aſſez inſenſé pour te croire un Dieu; & ne faloit-il pas te ſouvenir que tu étois de la race des autres hommes? Un autre, pour l'inſulter, diſoit: Tu avois raiſon de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme; car tu étois un monſtre ſans humanité. Un autre lui diſoit: Hé bien! où ſont maintenant tes flateurs? Tu n'as plus rien à donner, malheureux: tu ne peux plus faire aucun mal; te voilà devenu eſclave de tes eſclaves mêmes. Les Dieux ſont lents à faire juſtice, mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan ſe jettoit le viſage contre terre, arrachant ſes cheveux dans un excès de rage & de déſeſpoir. Mais Caron diſoit aux eſclaves: Tirez-le par ſa chaîne; relevez-le malgré lui; il n'aura pas même la conſolation de cacher ſa honte: il faut que toutes les ombres du Styx en ſoient témoins, pour juſtifier les Dieux, qui ont ſouffert ſi long-tems que cet impié régnât ſur la terre. Ce n'eſt encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs; prépare-toi à être jugé par l'infléxible Minos, juge des enfers.

Pendant ce diſcours du terrible Caron, la barque touchoit déja le rivage de l'empire de Pluton. Toutes

les ombres accouroient pour conſiderer cet homme vivant, qui paroiſſoit au milieu de ces morts dans la barque ; mais dans le moment où Télémaque mit pied à terre, elles s'enfuirent, ſemblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour diſſipe. Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé, & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel chéri des Dieux, puiſqu'il t'eſt donné d'entrer dans le royaume de la nuit, inacceſſible aux autres vivans, hâte-toi d'aller où les Deſtins t'appellent ; va par ce chemin ſombre au palais de Pluton, que tu trouveras ſur ſon trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'eſt défendu de te découvrir le ſecret.

Auſſitôt Télémaque s'avance à grands pas. Il voit de tous côtez voltiger des ombres plus nombreuſes que les grains de ſable qui couvrent les rivages de la mer ; & dans l'agitation de cette multitude infinie, il eſt ſaiſi d'une horreur divine, obſervant le profond ſilence de ces vaſtes lieux. Ses cheveux ſe dreſſent ſur ſa tête, quand il aborde le noir ſéjour de l'impitoyable Pluton ; il ſent ſes genoux chancelans, la voix lui manque ; & c'eſt avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible Divinité, le fils du malheureux Ulyſſe ; je viens vous demander ſi mon pére eſt deſcendu dans votre empire, ou s'il eſt encore errant ſur la terre.

Pluton étoit ſur un trône d'ébéne, ſon viſage étoit pâle & ſévère, ſes yeux creux & étincelans, ſon front ridé & menaçant. La vuë d'un homme vivant lui étoit odieuſe, comme la lumiére offenſe les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne ſortir de leurs retraites que pendant la nuit. A ſon côté paroiſſoit Proſerpine, qui attiroit ſeule ſes regards, & qui ſembloit un peu adoucir ſon cœur. Elle jouïſſoit d'une beauté toûjours nouvelle ; mais elle paroiſſoit avoir joint à ſes graces divines je ne ſai quoi de dur & de cruel de ſon époux.

Aux pieds du trône étoit la mort pâle & dévorante avec ſa faux tranchante qu'elle aiguiſoit ſans ceſſe. Autour

Autour d'elle voloient les noirs ſoucis, les cruelles défiances, les vengeances toutes dégoutantes de ſang, & couvertes de playes ; les haines injuſtes ; l'avarice qui ſe ronge elle-même ; le déſeſpoir qui ſe déchire de ſes propres mains ; l'ambition forcenée qui renverſe tout ; la trahiſon qui veut ſe repaître de ſang, & qui ne peut jouïr des maux qu'elle a faits ; l'envie qui verſe ſon venin mortel autour d'elle & qui ſe tourne en rage dans l'impuiſſance où elle eſt de nuire ; l'impiété qui ſe creuſe elle-même un abîme ſans fond, où elle ſe précipite ſans eſpérance ; les ſpectres hideux ; les fantômes qui repréſentent les morts pour épouvanter les vivans ; les ſonges affreux ; les inſomnies auſſi cruelles que les triſtes ſonges. Toutes ces images funeſtes environnoient le fier Pluton, & rempliſſoient le palais où il habite. Il répondit à Télémaque d'une voix, qui fit mugir le fond de l'Erébe.

Jeune mortel, le deſtin t'a fait violer cet aſyle ſacré des ombres ; ſui ta haute deſtinée ; je ne te dirai point où eſt ton pére ; il ſuffit que tu ſois libre de le chercher. Puiſqu'il a été roi ſur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais rois ſont punis, & de l'autre les champs Elyſées où les bon rois ſont récompenſez. Mais tu ne peux aller d'ici dans les champs Elyſées, qu'après avoir paſſé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, & de ſortir de mon empire.

A l'inſtant Télémaque ſemble voler dans ces eſpaces vuides & immenſes, tant il lui tarde de ſavoir s'il verra ſon pére, & de s'éloigner de la préſence horrible du tyran qui tient en crainte les vivans & les morts. Il apperçoit bientôt aſſez près de lui le noir Tartare ; il en ſortoit une fumée noire & épaiſſe, dont l'odeur empeſtée donneroit la mort, ſi elle ſe répandoit dans la demeure des vivans. Cette fumée couvroit un fleuve de feu & des tourbillons de flâme, dont le bruit ſemblable à celui des torrens les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faiſoit qu'on ne pouvoit rien entendre diſtinctement dans ces triſtes lieux.

Télémaque

Télémaque ſecrétement animé par Minerve, entre ſans crainte dans ce gouffre. D'abord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus baſſes conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richeſſes par des fraudes, des trahiſons & des cruautez. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui faiſant ſemblant d'aimer la religion, s'en étoient ſervis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, & pour ſe jouër des hommes crédules. Ces hommes, qui avoient abuſé de la vertu même, quoi qu'elle ſoit le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus ſcélérats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs péres & leurs méres; les épouſes qui avoient trempé leurs mains dans le ſang de leurs maris; les traitres qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les ſermens, ſouffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers l'avoient ainſi voulu, & voici leur raiſon. C'eſt que les hypocrites ne ſe contentent pas d'être méchans comme le reſte des impies; ils veulent encore paſſer pour bons, & font par leur fauſſe vertu que les hommes n'oſent plus ſe fier à la véritable. Les Dieux dont ils ſe ſont jouëz, & qu'ils ont rendus mépriſables aux hommes, prennent plaiſir à employer toute leur puiſſance pour ſe venger de leurs inſultes.

Auprès de ceux-ci paroiſſoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guére coupables, & que la vengeance divine pourſuit impitoyablement: ce ſont les ingrats, les menteurs, les flateurs qui ont loué le vice; les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu; enfin ceux qui ont jugé témérairement des choſes ſans les connoître à fond, & qui par là ont nui à la réputation des innocens.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'eſt celle qui ſe commet envers les Dieux. Quoi donc! diſoit Minos, on paſſe pour un monſtre, quand on manque de reconnoiſſance pour ſon pére ou pour ſon ami, de qui on a reçu quelques ſecours, & on fait gloire d'être ingrat envers

envers les Dieux, de qui on tient la vie, & tous les biens qu'elle renferme! Ne leur doit-on pas ſa naiſſance plus qu'au pére & à la mére de qui on eſt né? Plus les crimes ſont impunis & excuſez ſur la terre, plus ils ſont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable, à qui rien n'échape.

Télémaque voyant les trois juges qui étoient aſſis, qui condamnoient un homme, oſa leur demander quels étoient ſes crimes. Auſſitôt le condamné, prenant la parole, s'écria: Je n'ai jamais fait aucun mal; j'ai mis tout mon plaiſir à faire du bien; j'ai été magnifique, libéral, juſte, compatiſſant; que peut-on donc me reprocher? Alors Minos lui dit: On ne te reproche rien à l'égard des hommes; mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux? Quelle eſt donc cette juſtice dont tu te vantes? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes qui ne ſont rien: tu as été vertueux; mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, & non aux Dieux qui te l'avoient donnée; car tu voulois jouïr du fruit de ta propre vertu, & te renfermer en toi-même. Tu as été ta Divinité; mais les Dieux qui ont tout fait, & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits. Tu les as oubliez; ils t'oublieront, ils te livreront à toi-même, puiſque tu as voulu être à toi, & non pas à eux. Cherche donc maintenant, ſi tu le peux, ta conſolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais ſéparé des hommes auſquels tu as voulu plaire. Te voilà ſeul avec toi-même qui étois ton idole: Apprens qu'il n'y a point de véritable vertu, ſans le reſpect & l'amour des Dieux à qui tout eſt dû. Ta fauſſe vertu, qui a long-tems ébloui les hommes faciles à tromper, va être confonduë. Les hommes ne jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, ſont aveugles & ſur le bien & ſur le mal. Ici une lumiére divine renverſe tous leurs jugemens ſuperficiels; elle condamne ſouvent ce qu'ils admirent, & juſtifie ce qu'ils condamnent.

A ces

A ces mots ce philoſophe, comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit ſe ſupporter lui-même. La complaiſance qu'il avoit euë autrefois à contempler ſa modération, ſon courage & ſes inclinations généreuſes, ſe changent en déſeſpoir. La vuë de ſon propre cœur ennemi des Dieux devient ſon ſupplice. Il ſe voit & ne peut ceſſer de ſe voir. Il voit la vanité des jugemens des hommes, auſquels il a voulu plaire dans toutes ſes actions. Il ſe fait une révolution univerſelle de tout ce qui eſt au-dedans de lui, comme ſi on bouleverſoit toutes ſes entrailles; il ne ſe trouve plus le même; tout appui lui manque dans ſon cœur. Sa conſcience, dont le témoignage lui avoit été ſi doux, s'élève contre lui, & lui reproche amérement l'égarement & l'illuſion de toutes ſes vertus, qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe & pour fin; il eſt troublé, conſterné, plein de honte, de remords, & de déſeſpoir. Les Furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur ſuffit de l'avoir livré à lui-même, & que ſon propre cœur venge aſſez les Dieux mépriſez. Il cherche les lieux les plus ſombres pour ſe cacher aux autres morts, ne pouvant ſe cacher à lui-même; il cherche les ténébres, & ne peut les trouver. Une lumiére importune le ſuit par-tout; par-tout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de ſuivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la ſource de ſes maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même: O inſenſé! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même. Non, je n'ai rien connu, puiſque je n'ai jamais aimé l'unique & véritable bien. Tous mes pas ont été des égaremens; ma ſageſſe n'étoit que folie; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle; j'étois moi-même mon idole.

Enfin Télémaque apperçut les rois qui étoient condamnez pour avoir abuſé de leur puiſſance. D'un côté une Furie vengereſſe leur préſentoit un miroir qui leur montroit toute la difformité de leurs vices. Là

Là ils regardoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité groſſiére & avide des plus ridicules loûanges ; leur dureté pour les hommes dont ils auroient dû faire la félicité ; leur inſenſibilité pour la vertu ; leur crainte d'entendre la vérité ; leurs inclinations pour les hommes lâches & flateurs ; leur inapplication, leur moleſſe, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faſte, leur exceſſive magnificence fondée ſur la ruine des peuples ; leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le ſang de leurs citoyens ; enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes, & le déſeſpoir de tant de malheureux. Ils ſe voyent ſans ceſſe dans ce miroir : Ils ſe trouvent plus horribles & plus monſtrueux, que n'eſt la Chimére vaincuë par Bellérophon ; ni l'Hydre de Lerne abattuë par Hercule ; ni Cerbére même, quoiqu'il vomiſſe de ſes trois gueules béantes un ſang noir & venimeux, qui eſt capable d'empeſter toute la race des mortels vivans ſur la terre.

En même tems, d'un autre côté, une autre Furie leur répétoit avec inſulte toutes les loûanges que leurs flateurs leur avoient données pendant leur vie, & leur preſentoit un autre miroir, où ils ſe voyoient tels que la flaterie les avoit dépeints ; l'oppoſition de ces deux peintures ſi contraires, étoit le ſupplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques loûanges pendant leur vie, parce que les méchans ſont plus craints que les bons, & qu'ils exigent ſans pudeur les lâches flateries des poëtes & des orateurs de leur tems.

On les entend gémir dans ces profondes ténébres, où ils ne peuvent voir que les inſultes, & les dériſions qu'ils ont à ſouffrir ; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repouſſe, qui ne les contrediſe, qui ne les confonde. Au lieu que ſur la terre ils ſe joûoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les ſervir ; dans le Tartare ils ſont livrez à tous

les

les caprices de certains eſclaves, qui leur font ſentir à leur tour une cruelle ſervitude. Ils ſervent avec douleur, & il ne leur reſte aucune eſpérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité. Ils ſont ſous les coups de ces eſclaves, devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume eſt ſous les coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les preſſe de travailler dans les fournaiſes ardentes du mont Ætna.

Là Télémaque apperçut des viſages pâles, hideux & conſternez. C'eſt une triſteſſe noire qui ronge ces criminels. Ils ont horreur d'eux-mêmes, & ne peûvent non plus ſe délivrer de cette horreur, que de leur propre nature. Ils n'ont point beſoin d'autres châtimens de leurs fautes que leurs fautes mêmes; ils les voyent ſans ceſſe dans toute leur énormité; elles ſe préſentent à eux comme des ſpectres horribles, elles les pourſuivent. Pour s'en garantir ils cherchent une mort plus puiſſante que celle qui les a ſéparez de leurs corps. Dans le déſeſpoir où ils ſont, ils appellent à leur ſecours une mort, qui puiſſe éteindre tout ſentiment & toute connoiſſance en eux; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour ſe dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les perſécute. Mais ils ſont réſervez à la vengeance qui diſtile ſur eux goute à goute, & qui ne tarira jamais. La vérité, qu'ils ont craint de voir, fait leur ſupplice; ils la voyent, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contr'eux. Sa vûe les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes. Elle eſt comme la foudre; ſans rien détruire au-dehors, elle pénétre juſqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaiſe ardente, l'ame eſt comme fonduë par ce feu vengeur; il ne laiſſe aucune conſiſtance, & il ne conſume rien: Il diſſout juſqu'aux prémiers principes de la vie, & on ne peut mourir. On eſt arraché à ſoi-même; on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un ſeul inſtant; on ne vit plus que par la rage qu'on a contre ſoi-même, & par une perte de toute eſpérance qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faiſoient dreſſer les cheveux de Télémaque ſur ſa tête, il vit pluſieurs des anciens rois

rois de Lydie, qui étoient punis pour avoir préferé les délices d'une vie molle au travail pour le ſoulagement des peuples, qui doit être inſéparable de la royauté.

Ces rois ſe reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un diſoit à l'autre qui avoit été ſon fils: Ne vous avois-je pas recommandé ſouvent pendant ma vieilleſſe & avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence? Ah! malheureux pére, diſoit le fils, c'eſt vous qui m'avez perdu; c'eſt votre exemple qui m'a inſpiré le faſte, l'orgueil, la volupté, & la dureté pour les hommes. En vous voyant régner avec tant de moleſſe, & avec tant de lâches flateurs autour de vous, je me ſuis accoutumé à aimer la flaterie & les plaiſirs. J'ai cru que le reſte des hommes étoit à l'égard des rois, ce que les chevaux & les autres bêtes de charge ſont à l'égard des hommes; c'eſt-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent ſervice & qu'ils donnent des commoditez. Je l'ai cru; c'eſt vous qui me l'avez fait croire, & maintenant je ſouffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoutoient les plus affreuſes malédictions, & paroiſſoient animez de rage pour s'entredéchirer.

Autour de ces rois voltigeoient encore, comme des hiboux dans la nuit, les cruels ſoupçons, les vaines allarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs rois, la faim inſatiable des riches, la fauſſe gloire toûjours tyrannique, & la moleſſe lâche qui redouble tous les maux qu'on ſouffre ſans pouvoir jamais donner de ſolides plaiſirs.

On voyoit pluſieurs des ces rois ſevérement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour avoir négligé le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait obſerver les loix, étoient imputez aux rois, qui ne doivent régner qu'afin que les loix régnent par leur miniſtére. On leur imputoit auſſi tous les déſordres qui viennent du faſte, du luxe, & de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent,

lent, & dans la tentation de violer les loix pour acquérir du bien. Sur-tout on traitoit rigoureuſement les rois, qui au lieu d'être bons & vigilans paſteurs des peuples, n'avoient ſongé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorans.

Mais ce qui conſterna davantage Télémaque, ce fut de voir, dans cet abîme de ténébres & de maux, un grand nombre de rois, qui ayant paſſé ſur la terre pour des rois aſſez bons, avoient été condamnez aux peines du Tartare, pour s'être laiſſez gouverner par des hommes méchans & artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laiſſé faire par leur autorité. La plupart de ces rois n'avoient été ni bons ni méchans, tant leur foibleſſe avoit été grande; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, & n'avoient point mis leur plaiſir à faire du bien.

Fin du Dix-huitiéme Livre.



LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque entre dans les champs Elyſées, où il eſt reconnu par Arcéſius ſon biſayeul, qui l'aſſure qu'Ulyſſe eſt vivant ; qu'il le reverra à Ithaque, & qu'il y régnera après lui. Arcéſius lui peint la félicité dont jouïſſent les hommes juſtes, ſur-tout les bons rois, qui pendant leur vie ont ſervi les Dieux, & fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernez. Il lui fait remarquer que les héros, qui ont ſeulement excellé dans l'art de faire la guerre, ſont beaucoup moins heureux dans un lieu ſeparé. Il donne des inſtructions à Télémaque ; puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliez.

LORSQUE Télémaque ſortit de ces lieux, il ſe ſentit ſoulagé comme ſi on avoit ôté une montagne de deſſus ſa poitrine ; il comprit par ce ſoulagement le malheur de ceux qui y étoient renfermez ſans eſpérance d'en ſortir jamais ; il étoit effrayé de voir combien les rois étoient plus rigoureuſement tourmentez que les autres coupables. Quoi ! diſoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de piéges, tant de difficultez de connoître la vérité pour ſe défendre contre les autres & contre ſoi-même ! enfin tant de

tourmens horribles dans les enfers, après avoir été ſi envié, ſi agité, ſi traverſé dans une vie courte! O inſenſé celui qui cherche à régner! Heureux celui qui ſe borne à une condition privée & paiſible, où la vertu lui eſt moins difficile!

En faiſant ces réflèxions il ſe troubloit au dedans de lui-même, il frémit & tomba dans une conſternation, qui lui fit ſentir quelque choſe du déſeſpoir de ces malheureux qu'il venoit de conſidérer; mais à meſure qu'il s'éloignoit de ce triſte ſéjour des ténébres, de l'horreur, & du déſeſpoir, ſon courage commença peu à peu à renaître: il reſpiroit, & entrevoyoit déja de loin la douce & pure lumiére du ſejour des héros.

C'eſt dans ce lieu qu'habitoient tous les bons rois qui avoient juſqu'alors gouverné les hommes; ils étoient ſéparez du reſte des juſtes. Comme les méchans princes ſouffroient dans le Tartare des ſupplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée; auſſi les bons rois jouïſſoient dans les champs Elyſées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reſte des hommes, qui avoient aimé la vertu ſur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étoient dans des bocages odoriférans, ſur des gazons toûjours renaiſſans & fleuris. Mille petits ruiſſeaux d'une onde pure arroſoient ces beaux lieux, & y faiſoient ſentir une délicieuſe fraîcheur. Un nombre infini d'oiſeaux faiſoient réſonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout enſemble les fleurs du printems, qui naiſſoient ſous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendoient des arbres. Là jamais on ne reſſentit les ardeurs de la canicule; là jamais les noirs aquilons n'oſérent ſouffler ni faire ſentir les rigueurs de l'hyver. Ni la guerre altérée de ſang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuſe, & qui porte des vipéres entortillées dans ſon ſein & autour de ſes bras, ni les jalouſies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains deſirs n'approchent jamais de cet heureux ſéjour de la paix. Le jour n'y finit point, & la nuit avec ſes ſombres voiles y eſt inconnuë. Une lumiére pure & douce ſe répand autour

des

des corps de ces hommes juſtes, & les environne de ſes rayons comme d'un vêtement. Cette lumiére n'eſt point ſemblable à la lumiére ſombre qui éclaire les yeux des miſérables mortels, & qui n'eſt que ténébres ; c'eſt plutôt une gloire céleſte qu'une lumiére. Elle pénétre plus ſubtilement les corps les plus epais, que les rayons du ſoleil ne pénétrent le plus pur cryſtal ; elle n'éblouït jamais : au contraire, elle fortifie les yeux, & porte dans le fond de l'ame je ne ſai quelle ſérénité. C'eſt d'elle ſeule que les hommes bienheureux ſont nourris. Elle ſort d'eux, & elle y entre : elle les pénétre, & s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous. Ils la voyent, ils la ſentent, ils la reſpirent ; elle fait naître en eux une ſource intariſſable de paix & de joye. Ils ſont plongez dans cet abîme de délices comme les poiſſons dans la mer. Ils ne veulent plus rien : ils ont tout ſans rien avoir ; car le goût de cette lumiére pure appaiſe la faim de leur cœur. Tous leurs deſirs ſont raſſaſiez, & leur plénitude les élève au-deſſus de tout ce que les hommes vuides & affamez cherchent ſur la terre. Toutes les délices qui les environnent ne leur ſont rien, parce que le comble de leur felicité, qui vient du dedans, ne leur laiſſe aucun ſentiment pour tout ce qu'ils voyent de délicieux au-dehors. Ils ſont tels que les Dieux, qui raſſaſiez de nectar & d'ambroſie ne daigneroient pas ſe nourrir de viandes groſſiéres qu'on leur préſenteroit à la table la plus exquiſe des hommes mortels. Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquiles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les eſpérances mêmes qui coûtent ſouvent autant de peines que les craintes, les diviſions, les dégoûts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde, fendent les nuës, ſeroient renverſées de leurs fondemens poſez au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes juſtes ne pourroient pas même être émus. Seulement ils ont pitié des miſéres qui accablent les hommes vivans dans le monde ; mais c'eſt

une pitié douce & paiſible, qui n'altére en rien leur immuable félicité. Une jeuneſſe éternelle, une félicité ſans fin, une gloire toute divine eſt peinte ſur leurs viſages; mais leur joye n'a rien de folâtre ni d'indécent. C'eſt une joye douce, noble, pleine de majeſté; c'eſt un goût ſublime de la vérité & de la vertu qui les tranſporte. Ils ſont ſans interruption à chaque moment, dans le même ſaiſiſſement de cœur où eſt une mére qui revoit ſon cher fils qu'elle avoit cru mort; & cette joye qui échappe bientôt à la mére, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un inſtant: elle eſt toûjours nouvelle pour eux; ils ont le tranſport de l'yvreſſe ſans en avoir le trouble & l'aveuglement. Ils s'entretiennent enſemble de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils goûtent. Ils foulent à leurs pieds les molles délices, & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent; ils repaſſent avec plaiſir ces triſtes, mais courtes années, où ils ont eu beſoin de combatre contre eux-mêmes, & contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons; ils admirent le ſecours des Dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne ſai quoi de divin coule ſans ceſſe au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux. Ils voyent, ils goûtent qu'ils ſont heureux, & ſentent qu'ils le ſeront toûjours. Ils chantent les louanges des Dieux, & ils ne font tous enſemble qu'une ſeule voix, une ſeule penſée, un ſeul cœur. Une même félicité fait comme un flux & reflux dans ces ames unies.

Dans ce raviſſement divin, les ſiécles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels; & cependant mille & mille ſiécles écoulez n'ôtent rien à leur félicité toûjours nouvelle, & toûjours entiére. Ils régnent tous enſemble, non ſur des trônes que la main des hommes peut renverſer, mais en eux-mêmes avec une puiſſance immuable; car ils n'ont plus beſoin d'être redoutables par une puiſſance empruntée d'un peuple vil & miſérable. Ils ne portent plus ces vains diadêmes dont

dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs ſoucis. Les Dieux mêmes les ont couronnez de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télémaque, qui cherchoit ſon pére & qui avoit eſpéré de le trouver dans ces beaux lieux, fut ſi ſaiſi de ce goût de paix & de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulyſſe, & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner enſuite dans la ſociété des mortels. C'eſt ici, diſoit-il, que la véritable vie ſe trouve, & la nôtre n'eſt qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, & d'en voir ſi peu dans les champs Elyſées ; il comprit qu'il y a peu de rois aſſez fermes & aſſez courageux pour réſiſter à leur propre puiſſance, & pour rejetter la flaterie de tant de gens qui excitent toutes leurs paſſions. Ainſi les bons rois ſont très-rares ; & la plûpart ſont ſi méchans, que les Dieux ne ſeroient pas juſtes, ſi après avoir ſouffert qu'ils ayent abuſé de leur puiſſance pendant la vie, ils ne les puniſſoient après leur mort.

Télémaque ne voyant point ſon pére Ulyſſe parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte ſon grand pére. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable & plein de majeſté s'avança vers lui. Sa vieilleſſe ne reſſembloit point à celle des hommes, que le poids des années accable ſur la terre. On voyoit ſeulement qu'il avoit été vieux avant ſa mort ; c'étoit un mêlange de tout ce que la vieilleſſe a de grave avec toutes les graces de la jeuneſſe : car les graces renaiſſent même dans les vieillards les plus caduques, au moment où ils ſont introduits dans les champs Elyſées. Cet homme s'avançoit avec empreſſement, & regardoit Télémaque avec complaiſance, comme une perſonne qui lui étoit fort chére. Télémaque, qui ne le reconnoiſſoit point, étoit en peine & en ſuſpens.

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître ; je ſuis Arcéſius pére de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulyſſe

qu'Ulyſſe mon petit-fils partit pour aller au ſiége de Troye. Alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice ; dès-lors j'avois conçu de toi de grandes eſpérances ; elles n'ont point été trompeuſes, puiſque je te vois deſcendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton pére, & que les Dieux te ſoutiennent dans cette entrepriſe. O heureux enfant ! les Dieux t'aiment & te préparent une gloire égale à celle de ton pére. O heureux moi-même de te revoir ! Ceſſe de chercher Ulyſſe en ces lieux, il vit encore ; il eſt réſervé pour relever notre maiſon dans l'iſle d'Ithaque. Laërte même, quoique le poid des années l'ait abatu jouït encore de la lumiére, & attend que ſon fils revienne lui fermer les yeux. Ainſi les hommes paſſent comme les fleurs qui s'épanouïſſent le matin, & qui le ſoir ſont flétries & foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le tems qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils, toi-même qui jouïs maintenant d'une jeuneſſe ſi vive & ſi féconde en plaiſirs, ſouviens-toi que ce bel âge n'eſt qu'une fleur qui ſera preſque auſſitôt ſéchée qu'écloſe. Tu te verras changé inſenſiblement : les graces riantes, les doux plaiſirs qui t'accompagnent, la force, la ſanté, la joye, s'évanouïront comme un beau ſonge ; il ne t'en reſtera qu'un triſte ſouvenir. La vieilleſſe languiſſante & ennemie des plaiſirs viendra rider ton viſage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la ſource de la joye, te dégoûter du préſent, te faire craindre l'avenir, te rendre inſenſible à tout, excepté à la douleur. Ce tems te paroît éloigné. Hélas ! tu te trompes, mon fils ; il ſe hâte, le voilà qui arrive. Ce qui vient avec tant de rapidité n'eſt pas loin de toi, & le préſent qui s'enfuit, eſt déja bien loin, puiſqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus ſe rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, ſur le préſent ; mais ſoutiens-toi dans le ſentier rude & âpre de la vertu par la vuë de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures & par l'amour de la juſtice, une place dans cet heureux ſéjour

de

de la paix. Tu reverras bientôt ton pére reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui : mais hélas ! ô mon fils, que la royauté eſt trompeuſe ! Quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat & délices ; mais de près tout eſt épineux. Un particulier peut ſans deſhonneur mener une vie douce & obſcure : un roi ne peut, ſans ſe deſhonorer, préférer une vie douce & oiſive aux fonctions pénibles du gouvernement. Il ſe doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui eſt jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes ſont d'une conſéquence infinie, parce qu'elles cauſent le malheur des peuples, & quelquefois pendant pluſieurs ſiécles. Il doit réprimer l'audace des méchans, ſoutenir l'innocence, diſſiper la calomnie. Ce n'eſt pas aſſez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il faſſe tous les biens poſſibles dont l'état a beſoin. Ce n'eſt pas aſſez de faire le bien par ſoi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc mon fils, crains donc une condition ſi périlleuſe ; armetoi de courage contre toi-même, contre les paſſions, & contre les flateurs.

En diſant ces paroles, Arcéſius paroiſſoit animé d'un feu divin, & montroit à Télémaque un viſage plein de compaſſion pour les maux qui accompagnent la royauté. Quand elle eſt priſe, diſoit-il, pour ſe contenter ſoi-même, c'eſt une monſtrueuſe tyrannie ; quand elle eſt priſe pour remplir ſes devoirs & pour conduire un peuple innombrable, comme un pére conduit ſes enfans, c'eſt une ſervitude accablante, qui demande un courage & une patience heroïque. Auſſi eſt-il certain que ceux qui ont régné avec une ſincére vertu, poſſédent ici tout ce que la puiſſance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complette.

Pendant qu'Arcéſius parloit de la ſorte, ſes paroles entroient juſqu'au fond du cœur de Télémaque ; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec ſon burin grave ſur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée poſtérité. Ces ſages paroles

étoient

étoient comme une flâme ſubtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Télémaque ; il ſe ſentoit ému & embraſé : je ne ſai quoi de divin ſembloit fondre ſon cœur au-dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le conſumoit ſecrétement ; il ne pouvoit ni le contenir, ni le ſupporter, ni réſiſter à une ſi violente impreſſion. C'étoit un ſentiment vif & délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Enſuite Télémaque commença à reſpirer plus librement : il reconnut dans le viſage d'Arcéſius une grande reſſemblance avec Laërte ; il croyoit même ſe reſſouvenir confuſément d'avoir vu en Ulyſſe ſon pére des traits de cette même reſſemblance, lorſqu'Ulyſſe partit pour le ſiége de Troye.

Ce reſſouvenir attendrit ſon cœur ; des larmes douces & mêlées de joye coulérent de ſes yeux. Il voulut embraſſer une perſonne ſi chére ; pluſieurs fois il l'eſſaya inutilement. Cette ombre vaine échappa à ſes embraſſemens, comme un ſonge trompeur ſe dérobe à l'homme qui croit en jouïr : tantôt la bouche altérée de cet homme dormant pourſuit une eau fugitive ; tantôt ſes lévres s'agitent pour former des paroles que ſa langue engourdie ne peut proférer ; ſes mains s'étendent avec effort & ne prennent rien. Ainſi Télémaque ne peut contenter ſa tendreſſe. Il voit Arcéſius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui ſont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit la ſage vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leurs ſiécles, la gloire & le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des rois qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidélité la fonction des Dieux ſur la terre. Ces autres que tu vois aſſez près d'eux, mais ſéparez par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre. Ce ſont des héros à la vérité ; mais la récompenſe de leur valeur & de leurs expéditions militaires, ne peut être comparée avec celle des rois ſages, juſtes & bienfaiſans.

Parmi

Parmi ces héros, tu vois Théſée qui a le viſage un peu triſte. Il a reſſenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuſe, & il eſt encore affligé d'avoir ſi injuſtement demandé à Neptune la mort cruelle de ſon fils Hippolyte. Heureux s'il n'eût point été ſi prompt & ſi facile à irriter! Tu vois auſſi Achille appuyé ſur ſa lance, à cauſe de cette bleſſure qu'il reçut au talon de la main du lâche Pâris, & qui finit ſa vie. S'il eût été auſſi ſage, juſte & moderé, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long régne; mais ils ont eu pitié des Phtiotes & des Dolopes, ſur leſquels il devoit naturellement régner après Pélée: ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, & plus facile à irriter que la mer la plus orageuſe. Les Parques ont accourci le fil de ſes jours, & il a été comme une fleur à peine écloſe, que le tranchant de la charruë coupe, & qui tombe avant la fin du jour, où on l'avoit vû naître. Les Dieux n'ont voulu s'en ſervir que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes; ils ont fait ſervir Achille à abattre les murs de Troye, pour venger le parjure de Laomédon, & les injuſtes amours de Pâris. Après avoir ainſi employé cet inſtrument de leur vengeance, ils ſe ſont appaiſez, & ils ont refuſé aux larmes de Thétis de laiſſer plus long-tems ſur la terre ce jeune héros, qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverſer les villes & les royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce viſage farouche? C'eſt Ajax fils de Télamon, & couſin d'Achille. Tu n'ignores pas ſans doute quelle fut ſa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille il prétendit qu'on ne pouvoit donner ſes armes à nul autre qu'à lui; ton pére ne crut pas les lui devoir céder; les Grecs jugérent en faveur d'Ulyſſe. Ajax ſe tua de déſeſpoir; l'indignation & la fureur ſont encore peintes ſur ſon viſage. N'approche pas de lui, mon fils; car il croiroit que tu voudrois lui inſulter dans ſon malheur,

malheur, & il eſt juſte de le plaindre. Ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre bruſquement dans ce ſombre bocage, parce que nous lui ſommes odieux? Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible, ſi le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même tems. Mais voilà Agamemnon qui paſſe, & qui porte encore ſur lui les marques de la perfidie de Clitemneſtre. O mon fils! je frémis en penſant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La diviſion des deux fréres Atrée & Thyeſte a rempli cette maiſon d'horreur & de ſang: Hélas! combien un crime en attire-t-il d'autres! Agamemnon revenant à la tête des Grecs du ſiége de Troye, n'a pas eu le tems de jouïr en paix de la gloire qu'il avoit acquiſe; telle eſt la deſtinée de preſque tous les conquérans. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre; mais ils n'ont point été aimables & vertueux. Auſſi ne ſont-ils que dans la ſeconde demeure des champs Elyſées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec juſtice, & ont aimé leurs peuples; ils ſont les amis des Dieux. Pendant qu'Achille & Agamemnon pleins de leurs querelles & de leurs combats conſervent encore ici leurs peines & leurs defauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perduë, & qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuiſſantes & vaines; ces rois juſtes, étant purifiez par la lumiére divine dont ils ſont nourris, n'ont plus rien à deſirer pour leur bonheur. Ils regardent avec compaſſion les inquiétudes des mortels; & les plus grandes affaires, qui agitent les hommes ambitieux, leur paroiſſent comme des jeux d'enfans. Leurs cœurs ſont raſſaſiez de la vérité & de la vertu qu'ils puiſent dans la ſource. Ils n'ont plus rien à ſouffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes; plus de deſirs, plus de beſoins, plus de craintes. Tout eſt fini pour eux, excepté leur joye qui ne peut finir.

Conſidére, mon fils, cet ancien roi Inachus qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieilleſſe

vieilleſſe ſi douce & ſi majeſtueuſe. Les fleurs naiſſent ſous ſes pas. Sa démarche légére reſſemble au vol d'un oiſeau. Il tient dans ſa main une lyre d'yvoire, & dans un tranſport éternel il chante les merveilles des Dieux. Il ſort de ſon cœur & de ſa bouche un parfum exquis. L'harmonie de ſa lyre & de ſa voix raviroit les hommes & les Dieux. Il eſt ainſi récompenſé pour avoir aimé le peuple qu'il aſſembla dans l'enceinte de ſes nouveaux murs, & auquel il donna des loix.

De l'autre côté tu peux voir, entre ces myrthes, Cécrops Egyptien, qui le prémier régna dans Athenes, ville conſacrée à la ſage Déeſſe dont elle porte le nom. Cécrops apportant des loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Gréce la ſource des lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la ſociété. Il fut juſte, humain, compatiſſant : il laiſſa les peuples dans l'abondance, & ſa famille dans la médiocrité ; ne voulant point que ſes enfans euſſent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre auſſi dans cette petite vallée Ericthon, qui inventa l'uſage de l'argent pour la monnoye. Il le fit en vuë de faciliter le commerce entre les iſles de la Gréce ; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, diſoit-il a tous ces peuples, à multiplier chez vous les richeſſes naturelles qui ſont les véritables : Cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile & de fruits. Ayez des troupeaux innombrables qui vous nourriſſent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laine. Par-là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous ſerez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux ; car la terre eſt inépuiſable, & elle augmente ſa fécondité à proportion du nombre de ſes habitans qui ont ſoin de la cultiver ; elle les paye tous libéralement de leurs peines, au lieu qu'elle ſe rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent

tivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richeſſes, qui ſatisfont aux vrais beſoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il eſt néceſſaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à ſoutenir au-dehors, ou pour le commerce des marchandiſes néceſſaires qui manquent dans votre pays. Encore ſeroit-il à ſouhaiter qu'on laiſſât tomber le commerce à l'égard de toutes les choſes qui ne ſervent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la molleſſe.

Le ſage Ericthon diſoit ſouvent: Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un préſent funeſte, en vous donnant l'invention de la monnoye. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faſte; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir, & qu'à corrompre les mœurs; qu'elle vous dégoutera de l'heureuſe ſimplicité, qui fait tout le repos & toute la ſureté de la vie; qu'enfin elle vous fera mépriſer l'agriculture, qui eſt le fondement de la vie humaine, & la ſource de tous les vrais biens: mais les Dieux me ſont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin quand Ericthon apperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il ſe retira de douleur ſur une montagne ſauvage, où il vécut pauvre & éloigné des hommes, juſques à une extrême vieilleſſe, ſans vouloir ſe mêler du gouvernement des villes.

Peu de tems après lui, on vit paroître dans la Gréce le fameux Triptoléme, à qui Cérès avoit enſeigné l'art de cultiver les terres & de les couvrir tous les ans d'une moiſſon dorée. Ce n'eſt pas que les hommes ne connuſſent déja le bled, & la maniére de le multiplier en le ſemant; mais ils ignoroient la perfection du labourage, & Triptoléme, envoyé par Cérès, vint la charruë en main offrir les dons de la Déeſſe à tous les peuples qui auroient aſſez de courage pour vaincre leur pareſſe naturelle, & pour s'adonner à un travail aſſidu. Bientôt Triptoléme apprit aux Grecs à fendre la terre, & à la fertiliſer en déchirant

déchirant ſon ſein. Bientôt les moiſſonneurs ardens & infatigables firent tomber, ſous leurs faucilles tranchantes, tous les jaunes épis qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes ſauvages & farouches, qui couroient épars ça & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour ſe nourrir de gland, adoucirent leurs mœurs, & ſe ſoumirent à des loix, quand ils eurent appris à faire croître des moiſſons, & à ſe nourrir de pain. Triptoléme fit ſentir aux Grecs le plaiſir qu'il y a de ne devoir ſes richeſſes qu'à ſon travail, & à trouver dans ſon champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuſe. Cette abondance ſi ſimple & ſi innocente, qui eſt attachée à l'agriculture, les fit ſouvenir des ſages conſeils d'Erichthon ; ils mépriſérent l'argent & toutes les richeſſes artificielles, qui ne ſont richeſſes que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaiſirs dangéreux, & qui les détournent du travail où ils trouveroient tous les biens réels, avec des mœurs pures, dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultivé eſt le vrai tréſor d'une famille aſſez ſage pour vouloir vivre frugalement comme ſes péres ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurez fermes dans ces maximes ſi propres à les rendre puiſſans, libres, heureux, & dignes de l'être par une ſolide vertu ! Mais hélas ! ils commencent à admirer les fauſſes richeſſes, ils négligent peu à peu les vrayes, & ils dégénérent de cette merveilleuſe ſimplicité. O mon fils, tu régneras un jour ; alors ſouviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de ſoulager ceux qui s'y appliquent, & de ne ſouffrir point que les hommes vivent, ni oiſifs, ni occupez à des arts qui entretiennent le luxe & la moleſſe. Ces deux hommes, qui ont été ſi ſages ſur la terre, ſont ici chéris des Dieux. Remarquez, mon fils, que leur gloire ſurpaſſe autant celle d'Achille & des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printems eſt au-deſſus de l'hyver glacé, & que la lumiére du ſoleil eſt plus éclatante que celle de la lune.

Pendant qu'Arcéſius parloit de la ſorte, il apperçut que Télémaque avoit toûjours les yeux arrêtez du côté d'un petit bois de lauriers, & d'un ruiſſeau bordé de violettes, de roſes, de lys, & de pluſieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs reſſembloient à celles d'Iris, quand elle deſcend du ciel ſur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand roi Séſoſtris, que Télémaque reconnut dans ce beau lieu ; il étoit mille fois plus majeſtueux qu'il ne l'avoit jamais été ſur le trône d'Egypte. Des rayons d'une lumiére douce ſortoient de ſes yeux, & ceux de Télémaque en étoient ébloüis. A le voir on eût cru qu'il étoit enyvré de nectar, tant l'eſprit divin l'avoit mis dans un tranſport au-deſſus de la raiſon humaine pour récompenſer ſes vertus.

Télémaque dit à Arcéſius : Je reconnois, ô mon pére, Séſoſtris, ce ſage roi d'Egypte, que j'y ai vû il n'y a pas long-tems. Le voilà, répondit Arcéſius ; & tu vois par ſon exemple combien les Dieux ſont magnifiques à récompenſer les bons rois. Mais il faut que tu ſaches que toute cette félicité n'eſt rien en comparaiſon de celle qui lui étoit deſtinée, ſi une trop grande proſpérité ne lui eût fait oublier dans ſes guerres les régles de la moderation & de la juſtice. La paſſion de rabaiſſer l'orgueil & l'inſolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le deſir d'en faire d'autres ; il ſe laiſſa ſéduire par la vaine gloire des conquérans ; il ſubjugua, ou pour mieux dire, il ravagea toute l'Aſie. A ſon retour en Egypte il trouva que ſon frére s'étoit emparé de la royauté, & avoit altéré par un gouvernement injuſte les meilleures loix du pays. Ainſi ſes grandes conquêtes ne ſervirent qu'à troubler ſon royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcuſable, c'eſt qu'il fut enyvré de ſa propre gloire. Il fit atteler à ſon char les plus ſuperbes d'entre les rois qu'il avoit vaincus. Dans la ſuite il reconnut ſa faute, & eut honte d'avoir été ſi inhumain. Tel fut le fruit de

ſes

ſes victoires. Voilà ce que les conquérans ſont contre leurs états, & contre eux-mêmes, en voulant uſurper ceux de leurs voiſins. Voilà ce qui fit déchoir un roi, d'ailleurs ſi juſte & ſi bienfaiſant, & c'eſt ce qui diminuë la gloire que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la bleſſure paroît ſi éclatante? C'eſt un roi de Carie, nommé Dioclidès, qui ſe dévoûa pour ſon peuple dans une bataille, parce que l'oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la nation dont le roi périroit, ſeroit victorieuſe.

Conſidére cet autre: c'eſt un ſage légiſlateur, qui ayant donné à ſa nation des loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ces loix pendant ſon abſence. Après quoi il partit, s'exila lui-même de ſa patrie, & mourut pauvre dans une terre étrangére, pour obliger ſon peuple par ce ſerment à garder à jamais des loix ſi utiles.

Cet autre que tu vois, eſt Eunéſyme, roi des Pyliens, & un des ancêtres du ſage Neſtor. Dans une peſte, qui ravageoit la terre & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux Dieux d'appaiſer leur colére, en payant par ſa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'exaucérent, & lui firent trouver ici la vraye royauté, dont toutes celles de la terre ne ſont que de vaines ombres.

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs, eſt le fameux Bélus: Il régna en Egypte, & il épouſa Anchinoë, fille du Dieu Nilus, qui cache la ſource de ſes eaux, & qui enrichit les terres qu'il arroſe par ſes inondations. Il eut deux fils; Danaus, dont tu ſais l'hiſtoire, & Egyptus qui donne ſon nom à ce beau royaume. Bélus ſe croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit ſon peuple, & par l'amour de ſes ſujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pu leur

impoſer. Ces hommes que tu crois morts vivent, mon fils ; & c'eſt la vie qu'on traîne miſérablement ſur la terre, qui n'eſt qu'une mort : les noms ſeulement ſont changez. Plaiſe aux Dieux de te rendre aſſez bon pour mériter cette vie heureuſe, que rien ne peut plus finir ni troubler ! Hâte-toi, il eſt tems d'aller chercher ton pére. Avant que de le trouver, hélas ! que tu verras repandre de ſang ! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Heſpérie ! Souviens-toi des conſeils du ſage Mentor : pourvu que tu les ſuives, ton nom ſera grand parmi tous les peuples & dans tous les ſiécles.

Il dit ; & auſſitôt il conduiſit Télémaque vers la porte d'yvoire, par où l'on peut ſortir du ténébreux empire de Pluton. Télémaque les larmes aux yeux le quitta ſans pouvoir l'embraſſer ; & ſortant de ces ſombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliez, après avoir rejoint ſur le chemin les deux jeunes Crétois, qui l'avoient accompagné juſques auprès de la caverne, & qui n'eſpéroient plus de le revoir.

Fin du Dix-neuviéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGTIEME.

SOMMAIRE.

Dans une assemblée des chefs, Télémaque fait prévaloir son avis, pour ne pas surprendre Vénuse laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens. Il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont l'un nommé Acante avoit entrepris de l'empoisonner ; l'autre nommé Dioscore, offroit aux alliez la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télémaque porte la mort par tout où il va pour trouver Adraste ; & ce roi qui le cherche aussi, rencontre & tuë Pisistrate fils de Nestor. Philoctéte survient ; & dans le tems où il va percer Adraste, il est blessé lui-même & obligé à se retirer du combat. Télémaque court aux cris de ses alliez, dont Adraste fait un carnage horrible : il combat cet ennemi, & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste relevé veut surprendre Télémaque ; mais celui-ci le saisit une seconde fois, & lui ôte la vie.

CEPENDANT les chefs de l'armée s'assemblérent pour délibérer s'il faloit s'emparer de Vénuse. C'étoit une ville forte qu'Adraste avoit autrefois

trefois uſurpée ſur ſes voiſins les Apuliens Peucétes. Ceux-ci étoient entrez contre lui dans la ligue, pour demander juſtice ſur cette invaſion. Adraſte, pour les appaiſer, avoit mis cette ville en depôt entre les mains des Lucaniens : mais il avoit corrompu par argent & la garniſon Lucanienne, & celui qui la commandoit ; de maniére que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Vénuſe ; & les Apuliens, qui avoient conſenti que la garniſon Lucanienne gardât Vénuſe, avoient été trompez dans cette négociation.

Un citoyen de Vénuſe, nommé Démophante, avoit offert ſecrétement aux alliez de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraſte avoit mis toutes ſes proviſions de guerre & de bouche dans un château voiſin de Vénuſe, qui ne pouvoit ſe défendre ſi Vénuſe étoit priſe. Philoctéte & Neſtor avoient déja opiné qu'il faloit profiter d'une ſi heureuſe occaſion. Tous les chefs entraînez par leur autorité, & éblouïs par l'utilité d'une ſi facile entrepriſe, applaudiſſoient à ce ſentiment : mais Télémaque à ſon retour fit ſes derniers efforts pour les en détourner,

Je n'ignore pas, leur dit-il, que ſi jamais un homme a mérité d'être ſurpris & trompé, c'eſt Adraſte, lui qui a ſi ſouvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en ſurprenant Vénuſe, vous ne ferez que vous mettre en poſſeſſion d'une ville qui vous appartient, puiſqu'elle eſt aux Apuliens, qui ſont un des peuples de votre ligue. J'avouë que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raiſon, qu'Adraſte qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant & la garniſon, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprens comme vous que ſi vous preniez Vénuſe, vous ſeriez dès le lendemain maîtres du château où ſont tous les préparatifs de guerre qu'Adraſte y a aſſemblez ; & qu'ainſi vous finiriez en deux jours cette guerre ſi formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens ? Faut-il repouſſer la fraude par la fraude ?

Sera-t-il

Sera-t-il dit que tant de rois liguez pour punir l'impie Adraſte de ſes tromperies, ſeront trompeurs comme lui? S'il nous eſt permis de faire comme Adraſte, il n'eſt pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir. Quoi! l'Heſpérie entiére, ſoutenuë de tant de colonies Grecques, & des héros revenus du ſiége de Troye, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adraſte, que la perfidie & le parjure? Vous avez juré par les choſes les plus ſacrées, que vous laiſſeriez Vénuſe en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garniſon Lucanienne, dites-vous, eſt corrompuë par l'argent d'Adraſte; je le crois comme vous. Mais cette garniſon eſt toûjours à la ſolde des Lucaniens; elle n'a point refuſé de leur obéïr; elle a gardé au moins en apparence la neutralité. Adraſte ni les ſiens ne ſont jamais entrez dans Vénuſe; le traité ſubſiſte; votre ſerment n'eſt point oublié des Dieux. Ne gardera-t-on les paroles données que quand on manquera de prétextes plauſibles pour les violer? Ne ſera-t-on fidéle & religieux pour les ſermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant ſa foi? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins ſoyez touchez de votre réputation & de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole, & de violer votre ſerment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie? Quel voiſin ne ſera pas contraint de craindre tout de vous & de vous déteſter? Qui pourra déſormais dans les néceſſitez les plus preſſantes ſe fier à vous? Quelle ſureté pourrez-vous donner quand vous voudrez être ſincéres, & qu'il vous importera de perſuader à vos voiſins votre ſincérité? Sera-ce un traité ſolemnel? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un ſerment? Eh! ne ſaura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous eſpérez tirer du parjure quelque avantage? La paix n'aura donc pas plus de ſureté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous, ſera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée. Vous

ſerez

ſerez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voiſins. Toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité & de la confiance, vous deviendront impoſſibles. Vous n'aurez plus de reſſource pour faire croire ce que vous promettrez.

Voici, ajoûta Télémaque, un intérêt encore plus preſſant qui doit vous frapper, s'il vous reſte quelque ſentiment de probité, & quelque prévoyance ſur vos intérêts; c'eſt qu'une conduite ſi trompeuſe attaque par le dedans toute votre ligue, & va la ruïner; votre parjure va faire triompher Adraſte.

A ces paroles toute l'aſſemblée émuë lui demanda, comment il oſoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruïner? Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, ſi une fois vous rompez l'unique lien de la ſociété & de la confiance, qui eſt la bonne foi? Après que vous aurez poſé pour maxime qu'on peut violer les régles de la probité & de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra ſe fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper? Où en ſerez-vous? Quel eſt celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de ſon voiſin par les ſiens? Que devient une ligue de tant de peuples, lorſqu'ils ſont convenus entre eux par une délibération commune, qu'il eſt permis de ſurprendre ſon voiſin & de violer la foi donnée? Quelle ſera votre défiance mutuelle, votre diviſion, votre ardeur à vous détruire les uns les autres? Adraſte n'aura plus beſoin de vous attaquer, vous vous déchirerez aſſez vous-mêmes, vous juſtifierez ſes perfidies. O rois ſages & magnanimes, ô vous qui commandez avec tant d'expérience ſur des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conſeils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuſes extrémitez où la guerre précipite quelquefois les hommes,

mes, il faudroit vous préſerver par votre vigilance & par les efforts de votre vertu; car le vrai courage ne ſe laiſſe jamais abattre. Mais ſi vous aviez une fois rompu la barriére de l'honneur & de la bonne foi, cette perte eſt irréparable; vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance néceſſaire au ſuccès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriſer. Que craignez-vous? N'avez-vous pas aſſez de courage pour vaincre ſans tromper? Votre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous ſuffit-elle pas? Combatons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre ſi indignement. Adraſte, l'impie Adraſte, eſt dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter ſa lâcheté & ſa mauvaiſe foi.

Lorſque Télémaque acheva ce diſcours, il ſentit que la douce perſuaſion avoit coulé de ſes lévres, & avoit paſſé juſqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond ſilence dans l'aſſemblée; chacun penſoit, non à lui, ni aux graces de ſes paroles, mais à la force de la vérité, qui ſe faiſoit ſentir dans la ſuite de ſon raiſonnement. L'étonnement étoit peint ſur les viſages. Enfin on entendit un murmure ſourd, qui ſe répandoit peu à peu dans l'aſſemblée. Les uns regardoient les autres, & n'oſoient parler les prémiers. On attendoit que les chefs de l'armée ſe déclaraſſent, & chacun avoit de la peine à retenir ſes ſentimens. Enfin le grave Neſtor prononça ces paroles:

Digne fils d'Ulyſſe, les Dieux vous ont fait parler & Minerve, qui a tant de fois inſpiré votre pére, a mis dans votre cœur le conſeil ſage & généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeuneſſe, je ne conſidere que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu. Sans elle les plus grands avantages ſont de vrayes pertes; ſans elle on s'attire bientôt la vengeance de ſes ennemis, la défiance de ſes alliez, l'horreur de tous les gens de bien, & la juſte colére des Dieux. Laiſſons

donc

donc Vénuſe entre les mains des Lucaniens, & ne ſongeons plus qu'à vaincre Adraſte par notre courage.

Il dit; & toute l'aſſemblée applaudit à ſes ſages paroles. Mais en applaudiſſant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulyſſe, & on croyoit voir reluire en lui la ſageſſe de Minerve qui l'inſpiroit.

Il s'éleva bientôt une autre queſtion dans le conſeil des rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraſte, toûjours cruel & perfide, envoya dans le camp un transfuge nommé Acante, qui devoit empoiſonner les plus illuſtres chefs de l'armée. Sur-tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque, qui étoit déja la terreur des Dauniens. Télémaque, qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut ſans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vû Ulyſſe en Sicile, & qui lui racontoit les avantures de ce héros. Il le nourriſſoit & tâchoit de le conſoler dans ſon malheur; car Acante ſe plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraſte: mais c'étoit nourrir & réchauffer dans ſon ſein une vipére venimeuſe toute prête à faire une bleſſure mortelle. On ſurprit un autre transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraſte pour lui apprendre l'état du camp des alliez, & pour lui aſſurer qu'il empoiſonneroit le lendemain les principaux rois avec Télémaque dans un feſtin que celui-ci lui devoit donner. Arion pris avoûa ſa trahiſon: On ſoupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis: mais Acante profondément diſſimulé & intrépide, ſe défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Pluſieurs des rois furent d'avis qu'il faloit dans le doute ſacrifier Acante à la ſureté publique. Il faut, diſoient-ils, le faire mourir; la vie d'un ſeul homme n'eſt rien quand il s'agit d'aſſurer celle de tant de rois.

Qu'importe

Qu'importe qu'un innocent périſſe, quand il s'agit de conſerver ceux qui repréſentent les Dieux au milieu des hommes ?

Quelle maxime inhumaine ! quelle politique barbare, répondit Télémaque. Quoi ! Vous êtes ſi prodigues du ſang humain ! O vous qui êtes établis les paſteurs des hommes, & qui ne commandez ſur eux que pour les conſerver, comme un paſteur conſerve ſon troupeau, vous êtes donc des loups cruels, & non pas des paſteurs ; du moins vous n'êtes paſteurs que pour tondre & pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous on eſt coupable dès qu'on eſt accuſé ; un ſoupçon mérite la mort ; les innocens ſont à la merci des envieux & des calomniateurs ; & à meſure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra auſſi égorger plus de victimes.

Télémaque diſoit ces paroles avec une autorité & une véhémence qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un ſi lâche conſeil. Enſuite ſe radouciſſant, il leur dit : Pour moi je n'aime pas aſſez la vie pour vivre à ce prix-là ; j'aime mieux qu'Acante ſoit méchant que ſi je l'étois, & qu'il m'arrache la vie par une trahiſon, que ſi je le faiſois moi-même périr injuſtement dans le doute. Mais écoutez, ô vous, qui étant établis rois, c'eſt-à-dire juges des peuples, devez ſavoir juger les hommes avec juſtice, prudence & modération ; laiſſez-moi interroger Acante en votre préſence.

Auſſitôt il interroge cet homme ſur ſon commerce avec Arion : il le preſſe ſur une infinité de circonſtances ; il fait ſemblant pluſieurs fois de le renvoyer à Adraſte, comme un transfuge digne d'être puni, pour obſerver s'il avoit peur d'être ainſi renvoyé, ou non. Mais le viſage & la voix d'Acante demeurérent tranquiles ; & Télémaque en conclut qu'Acante pouvoit n'être pas innocent. Enfin ne pouvant tirer la vérité du fond de ſon cœur,

il lui dit: Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraſte. A cette demande de ſon anneau, Acante pâlit, il fut embaraſſé. Télémaque, dont les yeux étoient toujours attachez ſur lui, l'apperçut, il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraſte par les mains d'un Lucanien nommé Polytrope, que vous connoiſſez, & qui paroîtra y aller ſecrétement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voye votre intelligence avec Adraſte, on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels. Si au contraire vous avouëz dès-à-préſent votre faute, on vous la pardonnera, & on ſe contentera de vous envoyer dans une iſle de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoûa tout, & Télémaque obtint des rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promiſe. On l'envoya dans une des iſles Echinades, où il vécut en paix.

Peu de tems après, un Daunien d'une naiſſance obſcure, mais d'un eſprit violent & hardi, nommé Dioſcore, vint la nuit dans le camp des alliez, leur offrir d'égorger dans ſa tente le roi Adraſte. Il le pouvoit; car on eſt maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la ſienne. Cet homme ne reſpiroit que la vengeance, parce qu'Adraſte lui avoit enlevé ſa femme qu'il aimoit éperduëment, & qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il avoit des intelligences ſecrétes pour entrer la nuit dans la tente du roi, & pour être favoriſé dans cette entrepriſe par pluſieurs capitaines Dauniens: mais il croyoit avoir beſoin que les rois alliez attaquaſſent en même tems le camp d'Adraſte, afin que dans ce trouble il pût plus facilement ſe ſauver & enlever ſa femme. Il étoit content de périr s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le roi.

Auſſitôt que Dioſcore eut expliqué aux rois ſon deſſein, tout le monde ſe tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une déciſion. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont préſervé des traîtres, nous défendent de nous en ſervir. Quand même nous n'aurions

rions pas assez de vertu pour détester la trahison, notre seul intérêt suffiroit pour la rejetter; dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous mériterons qu'elle se tourne contre nous; dès ce moment qui d'entre nous sera en sureté? Adraste pourra bien éviter le coup qui le menace, & le faire retomber sur les rois alliez. La guerre ne sera plus une guerre; la sagesse & la vertu ne seront d'aucun usage: on ne verra plus que perfidie, trahison & assassinats. Nous en ressentirions nous-mêmes les funestes suites, & nous le mériterions, puisque nous aurions autorisé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraste. J'avouë que ce roi ne le mérite pas; mais toute l'Hesperie & toute la Gréce, qui ont les yeux sur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimez. Nous nous devons à nous-mêmes, enfin nous devons aux Dieux justes cette horreur de la perfidie.

Aussitôt on envoya Dioscore à Adraste, qui frémit du péril où il avoit été, & qui ne pouvoit assez s'étonner de la générosité de ses ennemis; car les méchans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraste admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'osoit le louër. Cette action noble des alliez rappelloit un honteux souvenir de toutes ses cruautez. Il cherchoit à rabaisser la générosité de ses ennemis, & étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie; mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraste, qui vit que la réputation des alliez augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit pressé de faire contre eux quelque action éclatante: comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par ses armes, & il se hâta de combatre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au soleil les portes de l'orient dans un che-

min ſemé de roſes, que le jeune Télémaque prévenant par ſes ſoins la vigilance des plus vieux capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux ſommeil, & mit en mouvement tous les officiers. Son caſque couvert de crins flotans brilloit déja ſur ſa tête, & ſa cüiraſſe ſur ſon dos éblouïſſoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit, outre ſa beauté naturelle, l'éclat de l'Egide qui y étoit cachée. Il tenoit ſa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers poſtes qu'il faloit occuper. Minerve avoit mis dans ſes yeux un feu divin, & ſur ſon viſage une majeſté fiére qui promettoit déja la victoire. Il marchoit, & tous les rois, oubliant leur âge & leur dignité, ſe ſentoient entraînez par une force ſupérieure qui leur faiſoit ſuivre ſes pas. La foible jalouſie ne peut plus entrer dans les cœurs. Tout céde à celui que Minerve conduit inviſiblement par la main. Son action n'avoit plus rien d'impétueux ni de précipité: il étoit doux, tranquile, patient, toûjours prêt à écouter les autres, & à profiter de leurs conſeils; mais actif, prévoyant, attentif aux beſoins les plus éloignez, arrangeant toutes les choſes à propos, ne s'embarraſſant de rien, & n'embarraſſant point les autres; excuſant les fautes, reparant les mécomptes, prévenant les difficultez, ne demandant jamais rien de trop à perſonne, inſpirant par-tout la liberté & la confiance. Donnoit-il un ordre? c'étoit dans les termes les plus ſimples & les plus clairs; il le répétoit pour mieux inſtruire celui qui devoit l'exécuter. Il voyoit dans ſes yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui faiſoit enſuite expliquer familiérement comment il avoit compris ſes paroles, & le principal but de ſon entrepriſe. Quand il avoit ainſi éprouvé le bon ſens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ſes vuës, il ne le faiſoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'eſtime & de confiance pour l'encourager. Ainſi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réuſſir: mais ils n'étoient point gênez par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais ſuccès; car il excuſoit

excuſoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaiſe volonté.

L'horiſon paroiſſoit rouge & enflamé par les prémiers rayons du ſoleil, & la mer étoit pleine des feux du jour naiſſant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de chariots en mouvement: c'étoit un bruit confus ſemblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite au fond de ſes abîmes les noires tempêtes. Ainſi Mars commençoit par le bruit des armes, & par l'appareil frémiſſant de la guerre, à ſemer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques hériſſées, ſemblables aux epis qui couvrent les ſillons fertiles dans le tems des moiſſons. Déja s'élevoit un nuage de pouſſiére, qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la terre & le ciel. La confuſion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort s'avançoient.

A peine les prémiers traits étoient jettez, que Télémaque levant les yeux & les mains vers le ciel, prononça ces paroles: O Jupiter, pére des Dieux & des hommes, vous voyez de notre côté la juſtice & la paix, que nous n'avons point eu honte de rechercher. C'eſt à regret que nous combatons; nous voudrions épargner le ſang des hommes; nous ne haïſſons point cet ennemi même, quoiqu'il ſoit cruel, perfide & ſacrilége. Voyez & décidez entre lui & nous. S'il faut mourir, nos vies ſont dans vos mains. S'il faut délivrer l'Heſpérie & abattre le Tyran, ce ſera votre puiſſance & la ſageſſe de Minerve votre fille, qui nous donneront la victoire; la gloire vous en ſera duë. C'eſt vous qui, la balance en main, reglez le ſort des combats. Nous combatons pour vous; & puiſque vous êtes juſte, Adraſte eſt plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cauſe eſt victorieuſe, avant la fin du jour le ſang d'une hécatombe entiére ruiſſelera ſur vos autels.

Il dit, & à l'inſtant il pouſſe ſes courſiers fougueux & écumans dans les rangs les plus preſſez des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre Locrien, couvert de la peau d'un lion qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule

d'une maſſuë énorme ; ſa force & ſa taille le rendoient ſemblable aux géants. Dès qu'il vit Télémaque, il mépriſa ſa jeuneſſe, & la beauté de ſon viſage. C'eſt bien à toi, dit-il, jeune efféminé, à nous diſputer la gloire des combats ! Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton pére. En diſant ces paroles, il leva ſa maſſuë noüeuſe, peſante, armée de pointes de fer ; elle paroit comme un mât de navire ; chacun craint le coup de ſa chûte ! elle menace la tête du fils d'Ulyſſe. Mais il ſe détourne du coup, & ſe lance ſur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La maſſuë en tombant briſe la roue d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la gorge ; le ſang, qui coule à gros bouillons de ſa large playe, étouffe ſa voix ; ſes chevaux fougueux ne ſentant plus ſa main défaillante, & les rênes flotant ſur leur cou, l'emportent çà & là ; il tombe de deſſus ſon char, les yeux fermez à la lumiére, & la pâle mort étant déja peinte ſur ſon viſage défiguré. Télémaque eut pitié de lui, il donna auſſitôt ſon corps à ſes domeſtiques, & garda comme une marque de ſa victoire la peau du lion avec ſa maſſuë.

Enſuite il cherche Adraſte dans la mêlée ; mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combatans : Hilée, qui avoit attelé à ſon char deux courſiers ſemblables à ceux du Soleil, & nourris dans les vaſtes prairies qu'arroſe l'Aufide : Démoléon, qui dans la Sicile avoit autrefois preſque égalé Erix dans les combats du ceſte : Crantor, qui avoit été hôte & ami d'Hercule, lorſque ce fils de Jupiter, paſſant par l'Heſpérie, y ôta la vie à l'infame Cacus : Ménécrate, qui reſſembloit, diſoit-on, à Pollux dans la lutte : Hippocoon Salapien, qui imitoit l'adreſſe & la bonne grace de Caſtor pour mener un cheval : Le fameux chaſſeur Euriméde, toûjours teint du ſang des ours & des ſangliers qu'il tuoit dans les ſommets couverts de neiges du froid Apennin, & qui avoit été, diſoit-on, ſi cher a Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des flêches : Nicoſtrate, vainqueur d'un géant qui vomiſſoit le feu

dans

dans les rochers du mont Gargan: Eléante, qui devoit épouſer la jeune Pholoé, fille du fleuve Liris. Elle avoit été promiſe par ſon pére à celui qui la délivreroit d'un ſerpent aîlé, qui étoit né ſur le bord du fleuve, & qui devoit la dévorer dans peu de jours, ſuivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme par un excès d'amour ſe dévoûa pour tuer le monſtre; il réuſſit, mais il ne put goûter le fruit de ſa victoire; & pendant que Pholoé, ſe préparant à un doux hyménée, attendoit impatiemment Eléante, elle apprit qu'il avoit ſuivi Adraſte dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruellement ſes jours. Elle remplit de ſes gémiſſemens les bois & les montagnes, qui ſont auprès du fleuve; elle noya ſes yeux de larmes, arracha ſes beaux cheveux; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, & accuſa le ciel d'injuſtice. Comme elle ne ceſſoit de pleurer nuit & jour, les Dieux touchez de ſes regrets, & par les priéres du fleuve, mirent fin à ſa douleur. A force de verſer des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui coulant dans le ſein du fleuve, va joindre ſes eaux à celles du Dieu ſon pére. Mais l'eau de cette fontaine eſt encore amére; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès ſur ces triſtes bords.

Cependant Adraſte, qui apprit que Télémaque répandoit de tous côtez la terreur, le cherchoit avec empreſſement; il eſpéroit de vaincre facilement le fils d'Ulyſſe dans un âge encore ſi tendre, & il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adreſſe, & d'une audace extraordinaire, auſquels il avoit promis de grandes récompenſes, s'ils pouvoient dans le combat faire périr Télémaque, de quelque maniére que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, ſans doute ces trente hommes environnant le char de Télémaque, pendant qu'Adraſte l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer; mais Minerve les fit égarer.

Adraſte crut voir & entendre Télémaque dans un endroit

endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combatans; il court, il vole, il veut ſe raſſaſier de ſang: mais au liéu de Télémaque, il trouve le vieux Neſtor, qui d'une main tremblante jettoit au hazard quelques traits inutiles. Adraſte dans ſa fureur veut le percer, mais une troupe de Pyliens ſe jetta autour de Neſtor.

Alors une nuée de traits obſcurcit l'air & couvrit tous les combatans; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée; la terre gémiſſoit ſous un monceau de corps morts; des ruiſſeaux de ſang couloient de toutes parts. Bellone & Mars avec les Furies infernales, vétuës de robes toutes dégoûtantes de ſang, repaiſſoient leurs yeux cruels de ce ſpectacle, & renouvelloient ſans ceſſe la rage dans les cœurs. Ces Divinitez ennemies des hommes repouſſoient loin des deux partis la pitié généreuſe, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnez les uns ſur les autres, que maſſacre, vengeance, déſeſpoir & fureur brutale. La ſage & invincible Pallas elle-même l'ayant vû, frémit, & recula d'horreur.

Cependant Philoctéte marchant à pas lents, & tenant dans ſa main les flêches d'Hercule, s'avançoit au ſecours de Neſtor. Adraſte n'ayant pu atteindre le divin vieillard, avoit lancé ſes traits ſur pluſieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la pouſſiére. Déja il avoit abatu Euſilas ſi léger à la courſe, qu'à peine il imprimoit la trace de ſes pas dans le ſable, & qui devançoit dans ſon pays les plus rapides flots de l'Eurotas & de l'Alphée. A ſes pieds étoient tombez Entiphron plus beau qu'Hylas, & auſſi ardent chaſſeur qu'Hippolyte; Ptérélas, qui avoit ſuivi Neſtor au ſiége de Troye, & qu'Achille même avoit aimé à cauſe de ſon courage & de ſa force; Ariſtogiton, qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Achéloüs, avoit reçu ſecrétement de ce Dieu la vertu de prendre toutes ſortes de formes: En effet, il étoit ſi ſouple & ſi prompt dans tous ſes mouvemens, qu'il échappoit aux mains les plus fortes. Mais Adraſte d'un coup de lance le rendit immobile, & ſon ame s'enfuit d'abord avec ſon ſang. Neſtor,

Neſtor, qui voyoit tomber ſes plus vaillans capitaines ſous la main du cruel Adraſte, comme les épis dorez pendant la moiſſon tombent ſous la faux tranchante d'un infatigable moiſſonneur, oublioit le danger où il expoſoit inutilement ſa vieilleſſe. Sa ſageſſe l'avoit quitté; il ne ſongeoit plus qu'à ſuivre des yeux Piſiſtrate ſon fils, qui de ſon côté ſoutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de ſon pére: mais le moment fatal étoit venu, où Piſiſtrate devoit faire ſentir à Neſtor, combien on eſt ſouvent malheureux d'avoir trop vécu.

Piſiſtrate porta un coup de lance ſi violent contre Adraſte, que le Daunien devoit ſuccomber: mais il l'évita; & pendant que Piſiſtrate, ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit ſa lance, Adraſte le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencérent à ſortir avec un ruiſſeau de ſang; ſon teint ſe flétrit comme une fleur que la main d'une nymphe a cueuillie dans les prez. Ses yeux étoient déja preſque éteints, & ſa voix défaillante. Alcée ſon gouverneur, qui étoit auprès de lui, le ſoutint comme il alloit tomber, & n'eut le tems que de le mener entre les bras de ſon pére. Là il voulut parler & donner les derniéres marques de ſa tendreſſe; mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctéte répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repouſſer les efforts d'Adraſte, Neſtor tenoit ſerré entre ſes bras le corps de ſon fils: il rempliſſoit l'air de ſes cris, & ne pouvoit ſouffrir la lumiére. Malheureux, diſoit-il, d'avoir été pére, & d'avoir vécu ſi long-tems! Hélas! cruelles Deſtinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie, ou à la chaſſe du ſanglier de Calydon, ou au voyage de Colchos, ou au prémier ſiége de Troye? Je ſerois mort avec gloire & ſans amertume. Maintenant je traîne une vieilleſſe douloureuſe, mépriſée & impuiſſante; je ne vis plus que pour les maux; je n'ai plus de ſentiment que pour la triſteſſe. O mon fils! ô mon cher fils Piſiſtrate! quand je perdis ton frére Antiloque, je t'avois pour me conſo-

ler;

ler; je ne t'ai plus, rien ne me conſolera; tout eſt fini pour moi. L'eſpérance, ſeul adouciſſement des peines des hommes, n'eſt plus un bien qui me regarde. Antiloque! Piſiſtrate! ô chers enfans! je croi que c'eſt aujourd'hui que je vous perds tous deux, la mort de l'un rouvre la playe que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus. Qui fermera mes yeux? Qui recueillera mes cendres? O cher Piſiſtrate! tu es mort comme ton frére en homme de courage; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En diſant ces paroles il voulut ſe percer lui-même d'un dard qu'il tenoit: mais on arrêta ſa main. On lui arracha le corps de ſon fils; & comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans ſa tente, où ayant un peu repris ſes forces il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraſte & Philoctéte ſe cherchoient; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion & d'un léopard, qui cherchent à ſe déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arroſe le Cayſtre. Les menaces, la fureur guerriére, & la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches. Ils portent une mort certaine partout où ils lancent leurs traits. Tous les combatans les regardent avec effroi. Déja ils ſe voyent l'un l'autre, & Philoctéte tient en main une de ces flêches terribles, qui n'ont jamais manqué leur coup dans ſes mains, & dont les bleſſures ſont irremédiables. Mais Mars qui favoriſoit le cruel & intrépide Adraſte, ne put ſouffrir qu'il périt ſi-tot; il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre, & multiplier le carnage. Adraſte étoit encore dû à la juſtice des Dieux, pour punir les hommes & pour verſer leur ſang.

Dans le moment où Philoctéte veut l'attaquer, il eſt bleſſé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille

d'Achille parmi tous les Grecs qui combatirent au ſiége de Troye. A peine Philoctéte eut reçu le coup, qu'il tira la flêche contre Amphimaque, elle lui perça le cœur. Auſſitôt ſes beaux yeux noirs s'éteignirent, & furent couverts des ténébres de la mort. Sa bouche plus vermeille que les roſes, dont l'Aurore naiſſante ſéme l'horiſon, ſe flétrit; une pâleur affreuſe ternit ſes jouës: ce viſage ſi tendre & ſi délicat tout-à-coup ſe défigura. Philoctéte lui-même en eut pitié. Tous les combatans gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans ſon ſang, où il ſe rouloit, & ſes cheveux auſſi beaux que ceux d'Apollon trainez dans la pouſſiére.

Philoctéte ayant vaincu Amphimaque fut contraint de ſe retirer du combat; il perdoit ſon ſang & ſes forces. Son ancienne bleſſure même dans l'effort du combat ſembloit prête à ſe rouvrir & à renouveller ſes douleurs; car les enfans d'Eſculape, avec leur ſcience divine, n'avoient pu le guérir entiérement. Le voilà prêt à tomber ſur un monceau de corps ſanglans qui l'environnent. Archidamas, le plus fier & le plus adroit de tous les Oebaliens, qu'il avoit menez avec lui pour fonder Pétilie, l'enléve du combat dans le moment où Adraſte l'auroit ſans peine abatu à ſes pieds. Adraſte ne trouve plus rien qui oſe lui réſiſter, ni retarder ſa victoire. Tout tombe, tout s'enfuit: c'eſt un torrent, qui ayant ſurmonté ſes bords, entraîne par ſes vagues furieuſes les moiſſons, les troupeaux, les bergers & les villages.

Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs, & il vit le déſordre des ſiens qui fuyoient devant Adraſte, comme une troupe de cerfs timides traverſent les vaſtes campagnes, les bois, les montagnes, & les fleuves mêmes les plus rapides, quand ils ſont pourſuivis par des chaſſeurs. Télémaque gémit, l'indignation paroît dans ſes yeux, & il quitte les lieux où il avoit combatu long-tems avec tant de danger & de gloire. Il court pour ſoûtenir les ſiens; il s'avance tout couvert du ſang d'une multitude d'ennemis qu'il

a étendus ſur la pouſſiére. De loin il pouſſe un cri qui ſe fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne ſai quoi de terrible dans ſa voix, dont les montagnes voiſines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement ſa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la guerre & la mort. Le cri de Télémaque porte le courage & l'audace dans le cœur des ſiens, il glace d'épouvante les ennemis. Adraſte même a honte de ſe ſentir troublé. Je ne ſai combien de funeſtes préſages le font frémir, & ce qui l'anime eſt plutôt un déſeſpoir qu'une valeur tranquile. Trois fois ſes genoux tremblans commencérent à ſe dérober ſous lui; trois fois il recula ſans ſonger à ce qu'il faiſoit. Une pâleur de défaillance & une ſueur froide ſe répandoient dans tous ſes membres; ſa voix enrouée & héſitante ne pouvoit achever aucune parole; ſes yeux pleins d'un feu ſombre & étincelant paroiſſoient ſortir de ſa tête; on le voyoit comme Oreſte agité par les Furies; tous ſes mouvemens étoient convulſifs. Alors il commence à croire qu'il y a des Dieux. Il s'imagine les voir irritez, & entendre une voix ſourde qui ſort du fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare. Tout lui fait ſentir une main céleſte & inviſible ſuſpenduë ſur ſa tête, qui alloit s'appeſantir pour le frapper; l'eſpérance étoit éteinte au fond de ſon cœur; ſon audace ſe diſſipoit comme la lumiére du jour diſparoît quand le ſoleil ſe couche dans le ſein des ondes, & que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adraſte trop long-tems ſouffert ſur la terre, ſi les hommes n'euſſent eu beſoin d'un tel châtiment; l'impie Adraſte touchoit enfin à ſa derniére heure. Il court forcené au-devant de ſon inévitable deſtin; l'horreur, les cuiſans remords, la conſternation, la fureur, la rage, le déſeſpoir, marchent avec lui. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, & les tourbillons de flâmes qui ſortent du noir Phlégéton prêtes à le devorer. Il s'écrie, & ſa bouche demeure ouverte ſans qu'il puiſſe prononcer aucune parole. Tel qu'un homme dormant, qui dans

dans un ſonge affreux ouvre la bouche & fait des efforts pour parler ; mais la parole lui manque toûjours, & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée Adraſte lance ſon dard contre Télémaque. Celui-ci intrépide, comme l'ami des Dieux, ſe couvre de ſon bouclier. Il ſemble que la victoire, le couvrant de ſes aîles, tient déja une couronne ſuſpenduë au-deſſus de ſa tête. Le courage doux & paiſible reluit dans ſes yeux : on le prendroit pour Minerve même, tant il paroit ſage & meſuré au milieu des plus grands périls. Le dard lancé par Adraſte eſt repouſſé par le bouclier. Alors Adraſte ſe hâte de tirer ſon épée pour ôter au fils d'Ulyſſe l'avantage de lancer ſon dard à ſon tour. Télémaque voyant Adraſte l'épée à la main, ſe hâte de la mettre auſſi, & laiſſe ſon dard inutile.

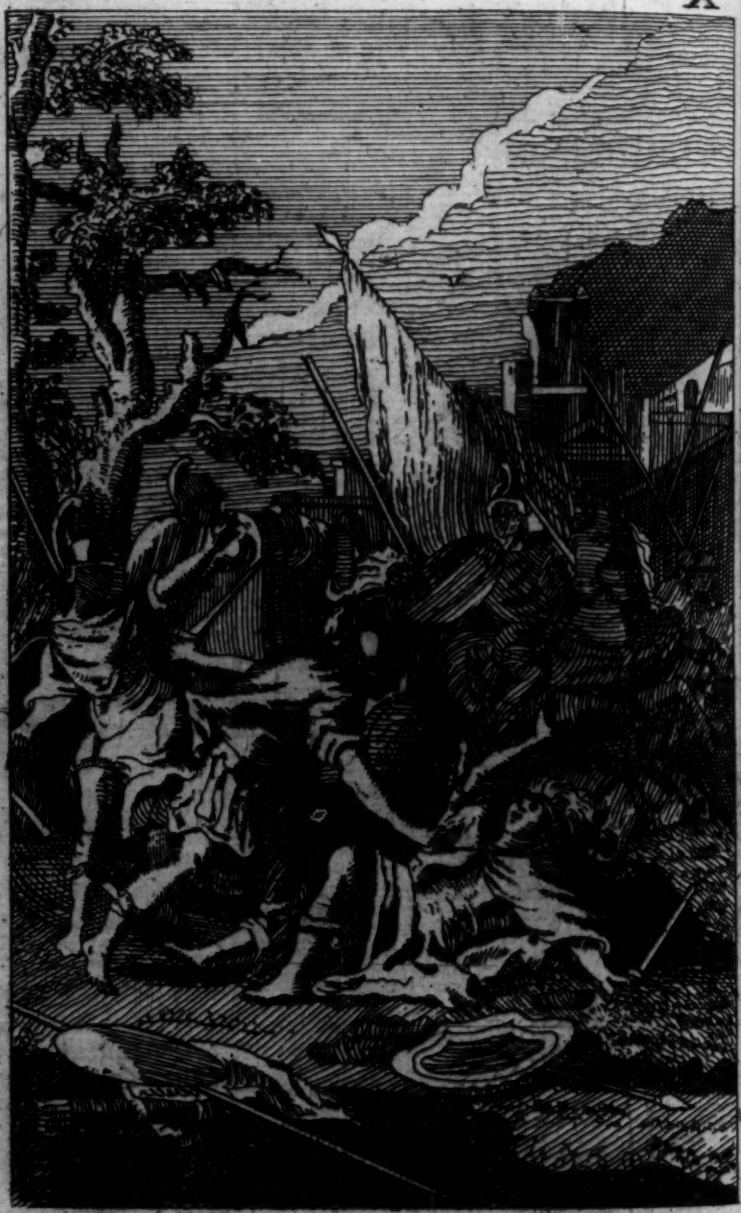
Quand on les vit ainſi tous deux combatre de près, tous les autres combatans, en ſilence, mirent bas leurs armes pour les regarder attentivement, & on attendit de leur combat la deſtinée de toute la guerre. Les deux glaives, brillans comme les éclairs d'où partent les foudres, ſe croiſent pluſieurs fois, & portent des coups inutiles ſur les armes polies, qui en retentiſſent. Les deux combatans s'allongent, ſe replient, s'abaiſſent, ſe relévent tout-à-coup, & enfin ſe ſaiſiſſent. Le lierre en naiſſant au pied d'un ormeau ne ſerre pas plus étroitement le tronc dur & noûeux, par ſes rameaux entrelaſſez, juſques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combatans ſe ſerrent l'un l'autre. Adraſte n'avoit encore rien perdu de ſa force. Télémaque n'avoit pas encore toute la ſienne. Adraſte fait pluſieurs efforts pour ſurprendre ſon ennemi, & pour l'ébranler. Il tâche de ſaiſir l'épée du jeune Grec, mais en vain. Dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enlève de terre & le renverſe ſur le ſable. Alors cet impie, qui avoit toûjours mépriſé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort ; il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la deſire. Il tâche d'émouvoir la compaſſion de Télémaque. Fils d'Ulyſſe,

lui dit-il, enfin c'eſt maintenant que je connois les juſtes Dieux ; ils me puniſſent comme je l'ai mérité ; il n'y a que le malheur, qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité : je la vois, elle me condamne ; mais qu'un roi malheureux vous faſſe ſouvenir de votre pére qui eſt loin d'Ithaque, & qu'il touche votre cœur !

Télémaque, qui le tenant ſous ſes genoux avoit le glaive déja levé pour lui percer la gorge, répondit auſſitôt : Je n'ai voulu que la victoire & la paix des nations que je ſuis venu ſecourir ; je n'aime point à répandre le ſang. Vivez donc, Adraſte ; mais vivez pour réparer vos fautes ; rendez tout ce que vous avez uſurpé ; rétabliſſez le calme & la juſtice ſur la côte de la grande Heſpérie que vous avez ſouillée par tant de maſſacres & de trahiſons ; vivez, & devenez un autre homme. Apprenez par votre chûte que les Dieux ſont juſtes, que les méchans ſont malheureux, qu'ils ſe trompent en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité, & dans le menſonge ; qu'enfin rien n'eſt ſi doux ni ſi heureux que la ſimple & conſtante vertu. Donnez-nous pour ôtage votre fils Métrodore, avec douze des principaux de votre nation.

A ces paroles, Télémaque laiſſe relever Adraſte, & lui tend la main ſans ſe défier de ſa mauvaiſe foi : mais auſſitôt Adraſte lui lança un ſecond dard fort court qu'il tenoit caché. Le dard étoit ſi aigu & lancé avec tant d'adreſſe, qu'il eût percé les armes de Télémaque, ſi elles n'euſſent été divines. En même tems Adraſte ſe jette derriére un arbre pour éviter la pourſuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : Dauniens, vous le voyez, la victoire eſt à nous ; l'impie ne ſe ſauve que par la trahiſon. Celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort. Au contraire, celui qui les craint, ne craint qu'eux. En diſant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, & fait ſigne aux ſiens qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraſte. Adraſte craint d'être ſurpris, fait ſemblant de retourner ſur ſes pas, & veut renverſer





renverſer les Crétois qui ſe préſentent à ſon paſſage. Maïs tout-à-coup Télémaque, prompt comme la foudre que la main du pére des Dieux lance du haut Olympe ſur les têtes coupables, vient fondre ſur ſon ennemi ; il le ſaiſit d'une main victorieuſe, il le renverſe, comme un cruel Aquilon abat les tendres moiſſons qui dorent les campagnes. Il ne l'écoute plus, quoique l'impie oſe encore une fois eſſayer d'abuſer de la bonté de ſon cœur. Il lui enfonce ſon glaive, & le précipite dans les flâmes du noir Tartare, digne châtiment de ſes crimes.

Fin du Vingtiéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-UNIEME.

SOMMAIRE.

Adraſte étant mort, les Dauniens tendent les mains aux alliez en ſigne de paix, & leur demandent un roi de leur nation. Neſtor, inconſolable d'avoir perdu ſon fils, s'abſente de l'aſſemblée des chefs, où pluſieurs opinent qu'il faut partager les pays des vaincus, & céder à Télémaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre, Télémaque fait voir que l'intérêt commun des alliez eſt de choiſir Polydamas pour roi des Dauniens, & de leur laiſſer leurs terres. Il perſuade enſuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Dioméde, ſurvenu fortuitement. Les troubles étant ainſi finis, tous ſe ſéparent pour s'en retourner chacun dans ſon pays.

APEINE Adraſte fut mort que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite & la perte de leur chef, ſe réjouïrent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux alliez en ſigne de paix & de réconciliation. Métrodore, fils d'Adraſte, que ſon pére avoit nourri dans des maximes de diſſimulation, d'injuſtice & d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais

Mais un eſclave complice de ſes infamies & de ſes cruautez, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, & auquel il ſe confia dans ſa fuite, ne ſongea qu'à le trahir pour ſon propre intérêt; il le tua par derriére pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, & la porta dans le camp des alliez, eſpérant une grande récompenſe d'un crime qui finiſſoit la guerre. Mais on eut horreur de ce ſcélérat, & on le fit mourir.

Télémaque ayant vu la tête de Métrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuſe beauté, & d'un naturel excellent, que les plaiſirs & les mauvais exemples avoient corrompu, ne put retenir ſes larmes. Helas! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poiſon de la proſpérité pour un jeune prince; plus il a d'élévation & de vivacité, plus il s'éloigne de tous les ſentimens de vertu; & maintenant je ſerois peut-être de même, ſi les malheurs où je ſuis né, graces aux Dieux, & les inſtructions de Mentor ne m'avoient appris à me modérer.

Les Dauniens aſſemblez demandérent comme l'unique condition de paix, qu'on leur permit de faire un roi de leur nation, qui pût effacer pas ſes vertus l'opprobre dont l'impie Adraſte avoit couvert la royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frapé le tyran; ils venoient en foule baiſer la main de Télémaque, qui avoit été trempée dans le ſang de ce monſtre, & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainſi tomba en un moment, ſans aucune reſſource, cette puiſſance qui menaçoit toutes les autres dans l'Heſpérie, & qui faiſoit trembler tant de peuples: ſemblable à ces terrains qui paroiſſent fermes & immobiles, mais que l'on ſape peu à peu par-deſſous. Long-tems on ſe moque du foible travail qui en attaque les fondemens, rien ne paroît affoibli, tout eſt uni, rien ne s'ébranle; cependant tous les ſoûtiens ſont détruits peu à peu, juſqu'au moment où tout-à-coup le terrain s'abaiſſe & ouvre un abîme. Ainſi une puiſſance injuſte & trompeuſe, quelque

proſpérité qu'elle ſe procure par ſes violences, creuſe elle-même un précipice ſous ſes pieds. La fraude & l'inhumanité ſapent peu à peu tous les plus ſolides fondemens de l'autorité illégitime. On l'admire, on la craint, on tremble devant elle juſqu'au moment où elle n'eſt déja plus. Elle tombe de ſon propre poid, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ſes propres mains les vrais ſoutiens de la bonne foi & de la juſtice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les chefs de l'armée s'aſſemblérent dès le lendemain pour accorder un roi aux Dauniens. On prenoit plaiſir à voir les deux camps confondus par une amitié ſi ineſpérée, & les deux armées qui n'en faiſoient plus qu'une. Le ſage Neſtor ne put ſe trouver dans ce conſeil, parce que la douleur jointe à la vieilleſſe avoit flétri ſon cœur, comme la pluye abat & fait languir le ſoir une fleur, qui étoit le matin pendant la naiſſance de l'Aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'enfuyoit le doux ſommeil, qui charme les plus cuiſantes peines; l'eſpérance, qui eſt la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amére à cet infortuné vieillard. La lumiére même lui étoit odieuſe; ſon ame ne demandoit plus qu'à quitter ſon corps, & qu'à ſe plonger dans l'éternelle nuit de l'empire de Pluton. Tous ſes amis lui parloient en vain; ſon cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade eſt dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gémiſſemens & des ſanglots. De tems en tems on l'entendoit dire: O Piſiſtrate, Piſiſtrate, Piſiſtrate, mon fils! tu m'appelles, je te ſuis. Piſiſtrate, tu me rendras la mort douce. O mon cher fils! je ne deſire plus pour tout bien que de te revoir ſur les rives du Styx. Puis il paſſoit des heures entiéres ſans prononcer aucune parole, mais gémiſſant, levant les mains & les yeux noyez de larmes vers le ciel.

Cependant les princes aſſemblez attendoient Télémaque,

lémaque, qui étoit auprés du corps de Piſiſtrate. Il répandoit ſur ſon corps des fleurs à pleines mains; il y ajoutoit des parfums exquis & verſoit des larmes amères. O mon cher compagnon! lui diſoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir ſuivi à Sparte, de t'avoir retrouvé ſur les bords de la grande Heſpérie. Je te dois mille & mille ſoins; je t'aimois, tu m'aimois auſſi. J'ai connu ta valeur, elle auroit ſurpaſſé celle de pluſieurs Grecs fameux. Hélas! elle t'a fait mourir avec gloire; mais elle a dérobé au monde une vertu naiſſante qui eût égalé celle de ton pére. Oui, ta ſageſſe & ton éloquence dans un âge mûr auroient été ſemblables à celles de ce vieillard, l'admiration de toute la Gréce. Tu avois déja cette douce inſinuation, à laquelle on ne peut réſiſter quand il parle; ces maniéres naïves de raconter; cette ſage modération, qui eſt un charme pour appaiſer les eſprits irritez; cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conſeils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raiſon; ta parole ſimple & ſans faſte couloit dans les cœurs comme la roſée ſur l'herbe naiſſante. Hélas! tant de biens que nous poſſédions il y a quelques heures, nous ſont enlevez pour jamais! Piſiſtrate, que j'embraſſai ce matin, n'eſt plus; il ne nous en reſte qu'un douloureux ſouvenir. Au moins ſi tu avois fermé les yeux de Neſtor, & non pas que nous euſſions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, & il ne ſeroit pas le plus malheureux de tous les péres.

Après ces paroles, Télémaque fit laver la playe ſanglante qui étoit dans le côté de Piſiſtrate. Il le fit étendre ſur un lit de pourpre, où la tête panchée avec la pâleur de la mort, il reſſembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la terre de ſon ombre, & pouſſé vers le ciel ſes rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron. Il ne tient plus à ſa racine ni à la terre, mére féconde qui nourrit ſes tiges dans ſon ſein: il languit, ſa verdure s'efface;

face; il ne peut plus ſe ſoûtenir, il tombe; ſes rameaux qui cachoient le ciel, traînent ſur la pouſſiére, flétris, & deſſéchez; il n'eſt plus qu'un tronc abatu & dépouillé de toutes ſes graces. Ainſi Piſiſtrate en proye à la mort étoit déja emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bucher fatal. Déja la flâme montoit vers le ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baiſſez & pleins de larmes, leurs armes renverſées, le conduiſoient lentement. Le corps eſt bientôt brûlé, les cendres ſont miſes dans une urne d'or, & Télémaque, qui prend ſoin de tout, confie cette urne comme un grand tréſor à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Piſiſtrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, triſtes, mais précieux reſtes de celui que vous avez aimé. Gardez les pour ſon pére; mais attendez à les lui donner quand il aura aſſez de force pour les demander: ce qui irrite la douleur en un tems, l'adoucit en un autre.

Enſuite Télémaque entra dans l'aſſemblée des rois liguez, où dès qu'on l'apperçut, chacun garda le ſilence pour l'écouter. Il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les louanges qu'on lui donna par des acclamations publiques ſur tout ce qu'il venoit de faire, augmentérent ſa honte; il auroit voulu pouvoir ſe cacher. Ce fut la prémiere fois qu'il parut embaraſſé & incertain. Enfin il demanda comme une grace, qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'eſt pas, dit-il, que je ne les aime, ſur-tout quand elles ſont données par de ſi bons juges de la vertu; mais c'eſt que je crains de les aimer trop: elles corrompent les hommes, elles les rempliſſent d'eux-mêmes, elles les rendent vains & préſomptueux; il faut les mériter & les fuïr. Les meilleures louanges reſſemblent aux fauſſes. Les plus méchans de tous les hommes, qui ſont les tyrans, ſont ceux qui ſe font le plus louër par des flateurs. Quel plaiſir y a-t-il à être loué comme eux! Les bonnes louanges ſont celles que vous me donnerez en mon abſence, ſi je ſuis aſſez heureux pour en mériter. Si vous me croyez veritablement bon, vous devez croire

croire auſſi que je veux être modeſte & craindre la vanité. Epargnez-moi donc, ſi vous m'eſtimez, & ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainſi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever juſqu'au ciel, & par un air d'indifférence il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant; mais l'admiration augmenta, tout le monde ſachant la tendreſſe qu'il avoit témoignée à Piſiſtrate, & le ſoin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de ſon cœur, que de tous les prodiges de ſageſſe & de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il eſt ſage, il eſt vaillant, ſe diſoient-ils en ſecret les uns aux autres; il eſt l'ami des Dieux, & le vrai héros de notre âge; il eſt au-deſſus de l'humanité. Mais tout cela n'eſt que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il eſt humain, il eſt bon, il eſt ami fidéle & tendre; il eſt compatiſſant, libéral, bienfaiſant, & tout entier à ceux qu'il doit aimer; il eſt les délices de ceux qui vivent avec lui; il s'eſt défait de ſa hauteur, de ſon indifférence & de ſa fierté. Voila ce qui eſt d'uſage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend ſenſibles à toutes ſes vertus: voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces diſcours furent-ils finis, qu'on ſe hâta de parler de la néceſſité de donner un roi aux Dauniens. La plûpart des princes qui étoient dans le conſeil, opinoient qu'il faloit partager entre eux ce pays, comme une terre conquiſe. On offrit à Télémaque pour ſa part la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux preſens de Bacchus, & les fruits toûjours verds de l'olivier conſacré à Minerve. Cette terre, lui diſoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ſes cabanes, & les rochers affreux de Dulichie, & les bois ſauvages de Zacynthe. Ne cherchez plus ni votre pére,

pére, qui doit être péri dans les flots au promontoire de Capharée, par la vengeance de Nauplius & par la colére de Neptune; ni votre mére que ſes amans poſſédent depuis votre départ; ni votre patrie, dont la terre n'eſt point favoriſée du ciel, comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit patiemment ces diſcours; mais les rochers de Thrace & de Theſſalie ne ſont pas plus ſourds ni plus inſenſibles aux plaintes des amans déſeſpérez, que Télémaque l'étoit à toutes ces offres.

Pour moi, répondit-il, je ne ſuis touché ni de richeſſes ni de délices. Qu'importe de poſſéder une plus grande étenduë de terre, & de commander à un plus grand nombre d'hommes? On n'en a que plus d'embaras & moins de liberté. La vie eſt aſſez pleine de malheurs pour les hommes les plus ſages & les plus modérez, ſans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injuſtes, trompeurs & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de ſoi-même, n'y regardant que ſa propre autorité, ſes plaiſirs & ſa gloire; on eſt impie, on eſt tyran, on eſt le fléau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que ſelon les vrayes régles pour leur propre bien; on eſt moins leur maître que leur tuteur; on n'en a que la peine qui eſt infinie, & on eſt bien éloigné de vouloir étendre plus loin ſon autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en expoſant ſa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ſes moutons, & d'enlever ceux du voiſin; ce ſeroit augmenter ſa peine. Quoique je n'aye jamais gouverné, ajoutoit Télémaque, j'ai appris par les loix, & par les hommes ſages qui les ont faites, combien il eſt pénible de conduire les villes & les royaumes. Je ſuis donc content de ma pauvre Ithaque; quoi qu'elle ſoit petite & pauvre, j'aurai aſſez de gloire, pourvu que j'y régne avec juſtice, piété & courage. Encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaiſe aux Dieux,

Dieux, que mon pére, échappé à la fureur des vagues, y puiſſe régner juſqu'à la plus extrême vieilleſſe, & que je puiſſe apprendre long-tems ſous lui comment il faut vaincre ſes paſſions, pour ſavoir modérer celles de tout un peuple!

Enſuite Télémaque dit: Ecoutez, ô princes aſſemblez ici, ce que je croi vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un roi juſte, il les conduira avec juſtice, il leur apprendra combien il eſt utile de conſerver la bonne foi, & de n'uſurper jamais le bien de ſes voiſins. C'eſt ce qu'ils n'ont jamais pu apprendre ſous l'impie Adraſte. Tandis qu'ils ſeront conduits par un roi ſage & modéré, vous n'aurez rien à craindre. Ils vous devront ce bon roi que vous leur aurez donné: ils vous devront la paix & la proſpérité dont ils jouïront. Ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront ſans ceſſe, & le roi & le peuple ſeront l'ouvrage de vos mains. Si au contraire, vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple pouſſé au déſeſpoir recommencera la guerre; il combatra juſtement pour ſa liberté, & les Dieux ennemis de la tyrannie combatront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous ſerez confondus, & vos proſpéritez ſe diſſiperont comme la fumée. Le conſeil & la ſageſſe ſeront ôtez à vos chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flaterez, vous ſerez téméraires dans vos entrepriſes, vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité; vous tomberez tout-à-coup, & l'on dira de vous: Sont-ce donc là ces peuples floriſſans qui devoient faire la loi à tout la terre? Et maintenant ils fuyent devant leurs ennemis; ils ſont le jouët des nations qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait: voilà ce que méritent les peuples injuſtes, ſuperbes & inhumains.

De plus, conſidérez que ſi vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réuniſſez contre vous tous les peuples voiſins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Heſpérie contre l'uſurpateur Adraſte, deviendra odieuſe; & c'eſt vous-mêmes que tous les peuples accuſeront avec raiſon de vouloir uſurper la tyrannie univerſelle. Mais je ſuppoſe que vous ſoyez victorieux & des Dauniens & de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira; voici comment. Conſidérez que cette entrepriſe vous déſunira tous. Comme elle n'eſt point fondée ſur la juſtice, vous n'aurez point de régle pour borner entre vous les prétentions de chacun; chacun voudra que ſa part de la conquête ſoit proportionée à ſa puiſſance; nul d'entre vous n'aura aſſez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paiſiblement. Voilà la ſource d'une guerre, dont vos petits-enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juſte & modéré, que de ſuivre ſon ambition avec tant de péril & au travers de tant de malheurs inévitables? La paix profonde, les plaiſirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuſe abondance, l'amitié de ſes voiſins, la gloire qui eſt inſéparable de la juſtice, l'autorité qu'on acquiert en ſe rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne ſont-ce pas des biens plus deſirables que la folle vanité d'une conquête injuſte? O princes! ô rois! vous voyez que je vous parle ſans intérêt. Ecoutez donc celui qui vous aime aſſez pour vous contredire & pour vous déplaire, en vous repréſentant la vérité.

Pendant que Télémaque parloit ainſi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vuë en nul autre, & que tous les princes étonnez & en ſuſpens admiroient la ſageſſe de ſes conſeils, on entendit un bruit confus qui ſe répandit dans tout le camp, & qui vint juſqu'au lieu où ſe tenoit l'aſſemblée. Un étranger, dit-on, eſt venu aborder ſus ces côtes avec une troupe d'hommes armez. Cet inconnu eſt d'une haute mine,

mine, tout paroît héroique en lui ; on voit aiſément qu'il a long-tems ſouffert, & que ſon grand courage l'a mis au-deſſus de toutes ſes ſouffrances. D'abord les peuples du pays, qui gardent les côtes, ont voulu le repouſſer comme un ennemi qui vient faire une irruption : mais après avoir tiré ſon épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il ſauroit ſe défendre, ſi on l'attaquoit ; mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hoſpitalité. Auſſitôt il a préſenté un rameau d'olivier comme un ſuppliant. On l'a écouté ; il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Heſpérie, & on l'a mené ici pour le faire parler aux rois aſſemblez.

A peine ce diſcours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majeſté qui ſurprit toute l'aſſemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il aſſemble ſur les montagnes de Thrace ſes troupes ſanguinaires. Il commença à parler ainſi :

O vous, paſteurs des peuples, qui êtes ſans doute aſſemblez ici pour défendre la patrie contre ſes ennemis, ou pour faire fleurir les plus juſtes loix, écoutez un homme que la fortune a perſécuté. Faſſent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de ſemblables malheurs ! Je ſuis Dioméde, roi d'Etolie, qui bleſſai Vénus au ſiége de Troye. La vengeance de cette Déeſſe me pourſuit dans tout l'univers. Neptune, qui ne peut rien refuſer à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents & des flots, qui ont briſé pluſieurs fois mes vaiſſeaux contre les écueils. L'inexorable Vénus m'a ôté toute eſpérance de revoir mon royaume, ma famille, & cette douce lumiére du pays où j'ai commencé de voir le jour en naiſſant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens après tant de naufrages chercher ſur ces rives inconnuës un peu de repos & une retraite aſſurée. Si vous craignez les Dieux, & ſur-tout Jupiter qui a ſoin des étrangers ; ſi vous êtes ſenſibles à la compaſſion, ne me refuſez pas dans ces vaſtes pays quelque coin de terre ſtérile, quelques déſerts, quel-

ques ſables, ou quelques rochers eſcarpez, pour y fonder avec mes compagnons une ville qui ſoit du moins une triſte image de notre patrie perduë. Nous ne demandons qu'un peu d'eſpace qui vous ſoit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance; vos ennemis ſeront les nôtres; nous entrerons dans tous vos intérêts; nous ne demandons que la liberté de vivre ſelon nos loix.

Pendant que Dioméde parloit ainſi, Télémaque ayant les yeux attachez ſur lui, montra ſur ſon viſage toutes les differentes paſſions. Quand Dioméde commença à parler de ſes longs malheurs, il eſpéra que cet homme majeſtueux ſeroit ſon pére. Auſſitôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Dioméde, le viſage de Télémaque ſe flétrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur ſoufle cruel. Enſuite les paroles de Dioméde, qui ſe plaignoit de la longue colére d'une Divinité, l'attendrirent par le ſouvenir des mêmes diſgraces ſouffertes par ſon pére & par lui. Des larmes mêlées de douleur & de joye coulérent ſur ſes jouës, & il ſe jetta tout-à-coup ſur Dioméde pour l'embraſſer.

Je ſuis, dit-il, le fils d'Ulyſſe que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhéſus. Les Dieux l'ont traité comme vous ſans pitié. Si les oracles de l'Erebe ne ſont pas trompeurs, il vit encore; mais hélas! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui. Jugez par mes malheurs de la compaſſion que j'ai pour les vôtres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'eſt qu'on ſait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne ſois ici qu'étranger, je puis, ô grand Dioméde, (car malgré les miſéres qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été aſſez mal élevé pour ignorer quelle eſt votre gloire dans les combats;) Je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille, vous procurer quelque ſecours. Ces princes que vous voyez ſont humains; ils ſavent qu'il n'y à ni vertu, ni vrai courage, ni gloire

gloire ſolide ſans l'humanité. Le malheur ajoûte un nouveau luſtre à la gloire des grands hommes. Il leur manque quelque choſe tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux. Il manque dans leur vie des exemples de patience & de fermeté. La vertu ſouffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laiſſez-nous donc le ſoin de vous conſoler; puiſque les Dieux vous ménent à nous, c'eſt un préſent qu'ils nous font, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Dioméde étonné le regardoit fixement, & ſentoit ſon cœur tout émû. Il s'embraſſoient comme s'ils avoient été long-tems liez d'une amitié étroite. O digne fils du ſage Ulyſſe, diſoit Dioméde, je reconnois en vous la douceur de ſon viſage, la grace de ſes diſcours, la force de ſon éloquence, la nobleſſe de ſes ſentimens, & la ſageſſe de ſes penſées.

Cependant Philoctéte embraſſa le grand fils de Tydée; ils ſe raconterent leurs triſtes avantures. Enſuite Philoctéte lui dit: Sans doute vous ſerez bien aiſe de revoir le ſage Neſtor; il vient de perdre Piſiſtrate le dernier de ſes enfans; il ne lui reſte plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le méne vers le tombeau. Venez le conſoler. Un ami malheureux eſt plus propre qu'un autre à ſoulager ſon cœur.

Ils allerent auſſitôt dans la tente de Neſtor, qui reconnut à peine Dioméde, tant la triſteſſe abatoit ſon eſprit & ſes ſens. D'abord Dioméde pleura avec lui, & leur entrevuë fut pour le vieillard un redoublement de douleur; mais peu à peu la préſence de cet ami appaiſa ſon cœur. On reconnut aiſément que ſes maux étoient un peu ſuſpendus par le plaiſir de raconter ce qu'il avoit ſouffert, & d'entendre à ſon tour ce qui étoit arrivé à Dioméde.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les rois aſſemblez avec Télémaque examinoient ce qu'ils devoient faire.

Télémaque leur conſeilloit de donner à Dioméde le pays d'Arpi, & de choiſir pour roi des Dauniens Polydamas qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux capitaine qu'Adraſte par jalouſie n'avoit jamais voulu employer, de peur que l'on n'attribuât à cet homme habile le ſuccès dont il eſpéroit d'avoir ſeul toute la gloire. Polydamas l'avoit ſouvent averti en particulier, qu'il expoſoit trop ſa vie & le ſalut de ſon état, dans cette guerre contre tant de nations conjurées; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus modérée avec ſes voiſins: mais les hommes qui haïſſent la vérité, haïſſent auſſi les gens qui ont la hardieſſe de la dire. Ils ne ſont touchez, ni de leur ſincérité, ni de leur zéle, ni de leur déſintéreſſement. Une proſpérité trompeuſe endurciſſoit le cœur d'Adraſte contre les plus ſalutaires conſeils. En ne les ſuivant pas, il triomphoit tous les jours de ſes ennemis. La hauteur, la mauvaiſe foi, la violence mettoient toûjours la victoire dans ſon parti. Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit ſi long-tems menacé, n'arrivoient pas. Adraſte ſe moquoit d'une ſageſſe timide qui prévoit toûjours les inconvéniens. Polydamas lui étoit inſupportable. Il l'éloigna de toutes les charges; il le laiſſa languir dans la ſolitude & dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette diſgrace; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux ſur la vanité des grandes fortunes. Il devint ſage à ſes dépens; il ſe réjouït d'avoir été malheureux; il apprit peu à peu à ſouffrir, à vivre de peu, à ſe nourrir tranquilement de la vérité, à cultiver en lui les vertus ſecrétes qui ſont encore plus eſtimables que les éclatantes; enfin à ſe paſſer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan dans un déſert, où un rocher en demi-voute lui ſervoit de toit; un ruiſſeau qui tomboit de la montagne, appaiſoit ſa ſoif; quelques arbres lui donnoient leurs fruits. Il avoit deux eſclaves qui cultivoient un petit champ, il travailloit lui-même avec eux de ſes propres mains. La terre le payoit de ſes peines avec uſure, & ne le laiſſoit

laiſſoit manquer de rien; il avoit non ſeulement des fruits & des légumes en abondance, mais encore toutes ſortes de fleurs odoriférantes. Là il déploroit le malheur des peuples, que l'ambition inſenſée d'un roi entraîne à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les Dieux juſtes, quoique patiens, fiſſent tomber Adraſte. Plus ſa proſpérité croiſſoit, plus il croyoit voir de près ſa chûte inévitable; car l'imprudence heureuſe dans ſes fautes, & la puiſſance montée juſqu'au dernier excès d'autorité abſoluë, ſont les avant-coureurs du renverſement des rois & des royaumes. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adraſte, il ne témoigna aucune joye, ni de l'avoir prévuë, ni d'être délivré de ce tyran; il gémit ſeulement par la crainte de voir les Dauniens dans la ſervitude.

Voilà l'homme que Télémaque propoſa pour le faire régner. Il y avoit déja quelque tems qu'il connoiſſoit ſon courage & ſa vertu; car Télémaque ſelon les conſeils de Mentor ne ceſſoit de s'informer par-tout des qualitez bonnes & mauvaiſes de toutes les perſonnes qui étoient dans quelque emploi conſidérable, non ſeulement dans les nations alliées qui ſervoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal ſoin étoit de découvrir & d'examiner par-tout les hommes qui avoient quelque talent, ou une vertu particuliére.

Les princes alliez eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la royauté. Nous avons éprouvé, diſoient-ils, combien un roi des Dauniens, quand il aime la guerre, & qu'il ſait la faire, eſt redoutable à ſes voiſins. Polydamas eſt un grand capitaine, & il peut nous jetter dans de grands périls. Mais Télémaque leur répondit: Polydamas, il eſt vrai, ſait la guerre, mais il aime la paix; & voilà les deux choſes qu'il faut ſouhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultez de la guerre, eſt bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune expérience. Il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquile; il a condamné les entrepriſes d'Adraſte; il en a prévu les ſuites funeſtes.

Un prince foible, & ignorant eſt plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoîtra, & qui décidera tout par lui-même. Le prince foible, ignorant & ſans expérience, ne verra que par les yeux d'un favori paſſionné, ou d'un miniſtre flateur, inquiet & ambitieux. Ainſi ce prince aveugle s'engagera à la guerre ſans la vouloir faire; vous ne pourrez jamais vous aſſurer de lui, car il ne pourra jamais être ſûr de lui-même; il vous manquera de parole, il vous reduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra, ou que vous le faſſiez périr, ou qu'il vous accable. N'eſt-il pas plus utile, plus ſûr, & en même tems plus juſte & plus noble, de répondre fidélement à la confiance des Dauniens, & de leur donner un roi digne de commander?

Toute l'aſſemblée fut perſuadée par ces diſcours. On alla propoſer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponſe avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent: Nous connoiſſons bien maintenant que les princes alliez veulent agir de bonne foi avec nous & faire une paix éternelle, puiſqu'ils nous veulent donner pour roi un homme ſi vertueux & ſi capable de nous gouverner. Si on nous eût propoſé un homme lâche, efféminé & mal-inſtruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre & qu'a corrompre la forme de notre gouvernement, nous aurions conſervé en ſecret un vif reſſentiment d'une conduite ſi dure & ſi artificieuſe; mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliez ſans doute n'attendent rien de nous que de juſte & de noble; puiſqu'ils nous accordent un roi, qui eſt incapable de rien faire contre la liberté & la gloire de notre nation. Auſſi pouvons-nous proteſter à la face des juſtes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs ſources, avant que nous ceſſions d'aimer des rois ſi bien faiſans. Puiſſent nos derniers neveux ſe reſſouvenir du bienfait que nous recevons aujourd'hui, & renouveller de génération en génération la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Heſpérie!

Télémaque leur propoſa enſuite de donner à Dioméde les campagnes d'Arpi, pour y fonder une colonie. Ce nouveau peuple, leur diſoit-il, vous devra ſon établiſſement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer; que la terre eſt trop vaſte pour eux; qu'il faut bien avoir des voiſins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous ſoient obligez de leur établiſſement. Soyez touchez du malheur d'un roi qui ne peut retourner dans ſon pays. Polydamas & lui étant unis enſemble par les liens de la juſtice & de la vertu, qui ſont les ſeuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voiſins qui penſeroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre terre un roi capable d'en élever la gloire juſqu'au ciel. Donnez auſſi, puiſque nous vous le demandons, une terre qui vous eſt inutile, à un roi qui eſt digne de toutes ſortes de ſecours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuſer à Télémaque, puiſque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour roi. Auſſitôt ils partirent pour l'aller chercher dans ſon déſert pour le faire régner ſur eux. Avant que de partir, ils donnérent les fertiles plaines d'Arpi à Dioméde pour y fonder un nouveau royaume. Les alliez en furent ravis, parce que cette colonie des Grecs pourroit ſecourir puiſſamment le parti des alliez, ſi jamais les Dauniens vouloient renouveller les uſurpations dont Adraſte avoit donné le mauvais exemple.

Tous les princes ne ſongérent qu'à ſe ſéparer. Télémaque les larmes aux yeux partit avec ſa troupe, après avoir embraſſé tendrement le vaillant Dioméde, le ſage & inconſolable Neſtor, & le fameux Philoctéte, digne héritier des flêches d'Hercule.

Fin du Vingt-uniéme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

SOMMAIRE.

Télémaque arrivant à Salente eſt ſurpris de voir la campagne ſi bien cultivée, & de trouver ſi peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raiſons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un état de fleurir, & lui propoſe pour modéle la conduite & le gouvernement d'Idoménée. Télémaque ouvre enſuite ſon cœur à Mentor ſur ſon inclination d'épouſer Antiope fille de ce roi. Mentor en louë avec lui les bonnes qualitez, l'aſſure que les Dieux la lui deſtinent; mais que préſentement il ne doit ſonger qu'à partir pour Ithaque, & qu'à délivrer Pénélope des pourſuites de ſes prétendans.

LE jeune fils d'Ulyſſe brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il eſpéroit que ſon pére ſeroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laiſſée preſque inculte & déſerte, cultivée comme un jardin, & pleine d'ouvriers diligens. Il reconnut l'ouvrage & la ſageſſe de Mentor.

Enſuite

Enſuite entrant dans la ville il remarqua qu'il y avoit moins d'artiſans pour les delices de la vie, & beaucoup moins de magnificence. Télémaque en fut choqué, car il aimoit naturellement toutes les choſes qui ont de l'eclat & de la politeſſe ; mais d'autres penſées occupérent auſſitôt ſon eſprit. Il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor. Auſſitôt ſon cœur fut ému de joye & de tendreſſe. Malgré tous les ſuccès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraſte, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui, & à meſure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à ſe reprocher.

D'abord Idoménée embraſſa Télémaque comme ſon propre fils ; enſuite Télémaque ſe jetta au cou de Mentor, & l'arroſa de ſes larmes. Mentor lui dit : Je ſuis content de vous : vous avez fait de grandes fautes, mais elles vous ont ſervi à vous connoître, & à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ſes fautes, que de ſes belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, & inſpirent une préſomption dangereuſe. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la ſageſſe qu'il avoit perduë dans les bons ſuccès. Ce qui vous reſte à faire, c'eſt de louër les Dieux, & de ne vouloir pas que les hommes vous louënt. Vous avez fait de grandes choſes : mais avouëz la vérité ; ce n'eſt guére vous par qui elles ont été faites. N'eſt-il pas vrai qu'elles vous ſont venuës comme quelque choſe d'étranger qui étoit mis en vous ? N'étiez-vous pas capable de les gâter, & par votre promptitude, & par votre imprudence ? Ne ſentiez-vous pas que Minerve vous à comme transformé en un autre homme au-deſſus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait ? Elle a tenu tous vos défauts en ſuſpens, comme Neptune quand il appaiſe les tempêtes, ſuſpend les flots irritez.

Pendant qu'Idoménée interrogeoit avec curioſité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Télémaque écoutoit ainſi les ſages conſeils de Mentor. Enſuite

ſuite il regardoit de tous côtez avec étonnement, & diſoit à Mentor: Voici un changement dont je ne comprens pas bien la raiſon: eſt-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon abſence? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par-tout avant mon départ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuſes; les habits ſont ſimples; les bâtimens qu'on y fait ſont moins vaſtes & moins ornez; les arts languiſſent; la ville eſt devenuë une ſolitude.

Mentor lui répondit en ſouriant: Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville? Oui, reprit Télémaque; j'ai vu par-tout le labourage en honneur, & les champs défrichez. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville ſuperbe en marbre, en or & en argent, avec une campagne négligée & ſtérile, ou une campagne cultivée & fertile, avec une ville médiocre & modeſte dans ſes mœurs? Une grande ville fort peuplée d'artiſans occupez à amollir les mœurs par les délices de la vie, quand elle eſt entourée d'un royaume pauvre & mal-cultivé, reſſemble à un monſtre dont la tête eſt d'une groſſeur énorme, & dont tout le corps exténué & privé de nourriture n'a aucune proportion avec cette tête: c'eſt le nombre du peuple & l'abondance des alimens, qui forment la vraye force & la vraye richeſſe d'un royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étenduë de ſon pays; tout ſon pays n'eſt plus qu'une ville. Salente n'en eſt que le centre. Nous avons tranſporté de la ville dans la campagne, les hommes qui manquoient à la campagne, & qui étoient ſurperflus dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples ſe multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail; cette multiplication ſi douce & ſi paiſible augmente plus ſon royaume qu'une conquête. On n'a rejetté de cette ville que les arts ſuperflus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais beſoins, & qui corrompent les riches, en les jettant dans le faſte & dans

la

la moleſſe : mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainſi Idoménée eſt beaucoup plus puiſſant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez ſa magnificence. Cet éclat éblouïſſant cachoit une foibleſſe & une miſére qui euſſent bientôt renverſé ſon empire : maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoutumez au travail, à la peine & au mépris de la vie par l'amour des bonnes loix, ſont tous prêts à combatre pour defendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet état, que vous croyez déchu, ſera la merveille de l'Heſpérie.

Souvenez-vous, ô Télémaque, qu'il y a deux choſes pernicieuſes dans le gouvernement des peuples, auſquelles on n'apporte preſque jamais aucun reméde. La premiére eſt une autorité injuſte & trop violente dans les rois. La ſeconde eſt le luxe qui corrompt les mœurs. Quand les rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontez abſoluës, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs paſſions, ils peuvent tout ; mais à force de tout pouvoir, ils ſappent le fondement de leur puiſſance. Ils n'ont plus de régle certaine, ni de maximes de gouvernement ; chacun à l'envi les flate ; ils n'ont plus de peuples ; il ne leur reſte que des eſclaves dont le nombre diminuë chaque jour. Qui leur dira la vérité ? Qui donnera des bornes au torrent ? Tout céde ; les ſages s'enfuyent, ſe cachent, & gémiſſent. Il n'y a qu'une révolution ſoudaine & violente, qui puiſſe ramener cette puiſſance débordée dans ſon cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la moderer, l'abat ſans reſſource. Rien ne menace tant d'une chûte funeſte, qu'une autorité qu'on pouſſe trop loin. Elle eſt ſemblable à un arc trop tendu qui ſe rompt enfin tout-à-coup, ſi on ne le relâche : mais qui eſt-ce qui oſera le relâcher ? Idoménée étoit gâté juſqu'au fond du cœur par cette autorité ſi flateuſe ; il avoit été renverſé de ſon trône ; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a falu que les Dieux nous ayent envoyez ici pour le

déſabuſer

déſabuſer de cette puiſſance aveugle & outrée, qui ne convient pas à des hommes; encore a-t-il falu des eſpéces de miracles pour lui ouvrir les yeux.

L'autre mal preſque incurable eſt le luxe. Comme la trop grande autorité empoiſonne les rois, le luxe empoiſonne toute une nation. On dit que le luxe ſert à nourrir les pauvres aux dépens des riches, comme ſi les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement en multipliant les fruits de la terre, ſans amolir les riches par des rafinemens de volupté. Toute une nation s'accoutume à regarder, comme des néceſſitez de la vie, les choſes ſuperfluës: ce ſont tous les jours de nouvelles néceſſitez qu'on invente; & on ne peut plus ſe paſſer des choſes qu'on ne connoiſſoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, & politeſſe de la nation. Ce vicé, qui en attire une infinité d'autres, eſt loué comme une vertu; il répand ſa contagion depuis le roi juſqu'aux derniers de la lie du peuple. Les proches parens du roi veulent imiter ſa magnificence; les grands celle des parens du roi; les gens médiocres veulent egaler les grands; car qui eſt ce qui ſe fait juſtice? Les petits veulent paſſer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut; les uns par faſte, & pour ſe prévaloir de leurs richeſſes; les autres par mauvaiſe honte, & pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes qui ſont aſſez ſages pour condamner un ſi grand déſordre, ne le ſont pas aſſez pour oſer lever la tête les prémiers, & pour donner des exemples contraires. Toute une nation ſe ruïne; toutes les conditions ſe confondent. La paſſion d'acquerir du bien pour ſoutenir une vaine dépenſe corrompt les ames les plus pures; il n'eſt plus queſtion que d'être riche; la pauvreté eſt une infamie. Soyez ſavant, habile, vertueux, inſtruiſez les hommes, gagnez des batailles, ſauvez la patrie, ſacrifiez tous vos intérêts; vous êtes mépriſé, ſi vos talens ne ſont relevez par le faſte. Ceux même qui n'ont pas de bien, veulent paroître en avoir; ils dépenſent comme s'ils en avoient: on emprunte, on trompe, on uſe de

de mille artifices indignes pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une nation; il faut lui donner de nouvelles loix. Qui le pourra entreprendre, ſi ce n'eſt un roi philoſophe, qui ſache par l'exemple de ſa propre modération faire honte à tous ceux qui aiment une dépenſe faſtueuſe, & encourager les ſages, qui ſeront bien aiſes d'être autoriſez dans une honnête frugalité?

Télémaque écoutant ce diſcours, étoit comme un homme qui revient d'un profond ſommeil. Il ſentoit la vérité de ces paroles, & elles ſe gravoient dans ſon cœur, comme un ſavant ſculpteur imprime les traits qu'il veut ſur le marbre, en ſorte qu'il lui donne de la tendreſſe, de la vie & du mouvement. Télémaque ne répondit rien; mais repaſſant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choſes qu'on avoit changées dans la ville. Enſuite il diſoit à Mentor:

Vous avez fait d'Idoménée le plus ſage de tous les rois; je ne le connois plus, ni lui, ni ſon peuple. J'avouë même que ce que vous avez fait ici eſt infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter. Le hazard & la force ont beaucoup de part au ſuccès de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos ſoldats: mais tout votre ouvrage vient d'une ſeule tête: Il a falu que vous ayez travaillé ſeul contre un roi & contre tout ſon peuple pour les corriger. Les ſuccès de la guerre ſont toûjours funeſtes & odieux; ici tout eſt l'ouvrage d'une ſageſſe céleſte, tout eſt doux, tout eſt pur, tout eſt aimable, tout marque une autorité qui eſt au-deſſus de l'homme. Quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien? O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en eſpérer une ſolide, en ravageant la terre & en répandant le ſang humain! Mentor montra ſur ſon viſage une joye ſenſible de voir Télémaque ſi déſabuſé des victoires & des conquêtes, dans un âge où il étoit ſi naturel, qu'il fût enyvré de la gloire qu'il avoit acquiſe.

Enſuite Mentor ajouta: Il eſt vrai que tout ce que vous voyez ici eſt bon & louable: mais ſachez qu'on pourroit faire des choſes encore meilleures. Idoménée modére ſes paſſions, & s'applique à gouverner ſon peuple avec juſtice; mais il ne laiſſe pas de faire encore bien des fautes, qui ſont les ſuites malheureuſes de ſes fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal ſemble encore les pourſuivre; long-tems il leur reſte de mauvaiſes habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invéterées, & des préventions preſque incurables. Heureux ceux qui ne ſe ſont jamais égarez! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Télémaque, vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeuneſſe, & que vous n'avez jamais été livré aux ſéductions d'une trop grande proſpérité.

Idoménée, continuoit Mentor, eſt ſage & éclairé; mais il s'applique trop au détail, & ne médite pas aſſez le gros de ſes affaires pour former des plans. L'habileté d'un roi, qui eſt au deſſus des hommes, ne conſiſte pas à faire tout par lui-même: c'eſt une vanité groſſiére que d'eſpérer d'en venir à bout, ou de vouloir perſuader au monde qu'on en eſt capable. Un roi doit gouverner en choiſiſſant & en conduiſant ceux qui gouvernent ſous lui; il ne faut pas qu'il faſſe le détail; car c'eſt faire la fonction de ceux qui ont à travailler ſous lui; il doit ſeulement s'en faire rendre compte, & en ſavoir aſſez pour entrer dans ce compte avec diſcernement. C'eſt merveilleuſement gouverner, que de choiſir & d'appliquer ſelon leurs talens les gens qui gouvernent. Le ſuprême & parfait gouvernement conſiſte à gouverner ceux qui gouvernent: il faut les obſerver, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaiſſer, les changer de places, & les tenir toûjours dans la main. Vouloir examiner tout par ſoi-même, c'eſt défiance, c'eſt petiteſſe, c'eſt ſe livrer à une jalouſie pour les détails, qui conſume le tems & la liberté d'eſprit néceſſaires pour les grandes choſes. Pour former de grands deſſeins,

il

il faut avoir l'eſprit libre, & repoſé: il faut penſer à ſon aiſe dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuſes; un eſprit épuiſé par le détail, eſt comme la lie du vin qui n'a plus de force ni de délicateſſe. Ceux qui gouvernent par le détail ſont toûjours déterminez par le preſent, ſans étendre leurs vuës ſur un avenir éloigné; ils ſont toûjours entraînez par l'affaire du jour où ils ſont, & cette affaire étant ſeule à les occuper, elle les frappe trop, elle retrécit leur eſprit; car on ne juge ſainement des affaires, que quand on les compare toutes enſemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles ayent de la ſuite & de la proportion. Manquer à ſuivre cette régle dans le gouvernement, c'eſt reſſembler à un muſicien, qui ſe contenteroit de trouver des ſons harmonieux, & qui ne ſe mettroit point en peine de les unir & de les accorder pour en compoſer une muſique douce & touchante. C'eſt reſſembler auſſi à un architecte qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il aſſemble de grandes colomnes, & beaucoup de pierres bien taillées, ſans penſer à l'ordre, & à la proportion des ornemens de ſon édifice. Dans le tems qu'il fait un ſalon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un eſcalier convenable. Quand il travaille au corps du bâtiment, il ne ſonge ni à la cour ni au portail; ſon ouvrage n'eſt qu'un aſſemblage confus de parties magnifiques, qui ne ſont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage, loin de lui faire honneur, eſt un monument qui éterniſera ſa honte; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas ſu penſer avec aſſez d'étenduë pour concevoir à la fois le deſſein général de tout ſon ouvrage. C'eſt un caractére d'eſprit court & ſubalterne. Quand on eſt né avec ce genie borné au détail, on n'eſt propre qu'à exécuter ſous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télémaque, le gouvernement d'un royaume demande une certaine harmonie comme la muſique, & de juſtes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me ſerve encore de la comparaiſon de ces arts, je vous ferai entendre comment les hommes qui gouvernent par le détail, ſont médiocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choſes, quoiqu'il les chante parfaitement, n'eſt qu'un chanteur. Celui qui conduit tout le concert, & qui en regle à la fois toutes les parties, eſt le ſeul maître de muſique. Tout de même celui qui taille les colomnes, ou qui élève un côté du bâtiment, n'eſt qu'un maçon: mais celui qui a penſé tout l'édifice, & qui en a toutes les proportions dans ſa tête, eſt le ſeul architecte. Ainſi ceux qui travaillent, qui expédient, & qui ſont le plus d'affaires, ſont ceux qui gouvernent le moins; ils ne ſont que les ouvriers ſubalternes. Le vrai génie qui conduit l'état, eſt celui qui ne faiſant rien, fait tout faire; qui penſe, qui invente, qui pénétre dans l'avenir, qui retourne dans le paſſé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui ſe roidit ſans ceſſe pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau; qui eſt attentif nuit & jour pour ne laiſſer rien au hazard.

Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand peintre travaille aſſidûment depuis le matin juſqu'au ſoir pour expédier plus promptement ſes ouvrages? Non, cette gêne & ce travail ſervile éteindroient tout le feu de ſon imagination; il ne travailleroit plus de génie; il faut que tout ſe faſſe irréguliérement & par ſaillies, ſuivant que ſon goût le méne, & que ſon eſprit l'excite. Croyez-vous qu'il paſſe ſon tems à broyer des couleurs, & à préparer des pinceaux? Non, c'eſt l'occupation de ſes éleves. Il ſe réſerve le ſoin de penſer; il ne ſonge qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la nobleſſe, de la vie, & de la paſſion à ſes figures; il a dans ſa tête les penſées & les ſentimens des héros qu'il veut repréſenter; il ſe tranſporte dans les ſiécles & dans toutes les circonſtances où

où ils ont été: à cette eſpéce d'enthouſiaſme il faut qu'il joigne une ſageſſe qui le retienne, que tout ſoit vrai, correct, & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élévation de génie & d'efforts de penſées pour faire un grand roi, que pour faire un bon peintre? Concluëz donc que l'occupation d'un roi doit être de penſer, de former de grands projets, & de choiſir les hommes propres à les exécuter ſous lui.

Télémaque lui répondit: Il me ſemble que je comprens tout ce que vous dites: mais ſi les choſes alloient ainſi, un roi ſeroit ſouvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'eſt vous-même qui vous trompez, repartit Mentor; ce qui empêche qu'on ne ſoit trompé, c'eſt la connoiſſance générale du gouvernement. Les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai diſcernement des eſprits, vont toûjours comme à tâtons; c'eſt un hazard quand ils ne ſe trompent pas. Ils ne ſavent pas même préciſément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre; ils ne ſavent que ſe défier, & ſe défient plutôt des honnêtes gens qui les contrediſent, que des trompeurs qui les flatent. Au contraire ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui ſe connoiſſent en hommes, ſavent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les moyens d'y parvenir: ils reconnoiſſent, du moins en gros, ſi les gens dont ils ſe ſervent, ſont des inſtrumens propres à leurs deſſeins, & s'ils entrent dans leurs vuës pour tendre au but qu'ils ſe propoſent. D'ailleurs, comme ils ne ſe jettent pas dans les détails accablans, ils ont l'eſprit plus libre pour enviſager d'une ſeule vuë le gros de l'ouvrage, & pour obſerver s'il avance vers la fin principale; s'ils ſont trompez, du moins ils ne le ſont guére dans l'eſſentiel. Ils ſont, outre cela, au-deſſus des petites jalouſies qui marquent un eſprit borné & une ame baſſe. Ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être

trompé dans les grandes affaires, puiſqu'il faut s'y ſervir des hommes, qui ſont ſi ſouvent trompeurs. On perd plus dans l'irréſolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à ſe laiſſer un peu tromper. On eſt trop heureux, quand on n'eſt trompé que dans les choſes médiocres; les grandes ne laiſſent pas de s'acheminer, & c'eſt la ſeule choſe dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer ſévérement la tromperie quand on la découvre; mais il faut compter ſur quelque tromperie, ſi on ne veut point être véritablement trompé. Un artiſan dans ſa boutique voit tout de ſes propres yeux, & fait tout de ſes propres mains. Mais un roi dans un grand état ne peut tout faire, ni tout voir. Il ne doit faire que les choſes que nul autre ne peut faire ſous lui; il ne doit voir que ce qui entre dans la déciſion des choſes importantes.

Enfin Mentor dit à Télémaque: Les Dieux vous aiment, & vous préparent un régne plein de ſageſſe. Tout ce que vous voyez ici eſt fait, moins pour la gloire d'Idoménée, que pour votre inſtruction. Tous les ſages établiſſemens que vous admirez dans Salente, ne ſont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, ſi vous répondez par vos vertus à votre haute deſtinée. Il eſt tems que nous ſongions à partir d'ici. Idoménée tient un vaiſſeau prêt pour notre retour.

Auſſitôt Télémaque ouvrit ſon cœur à ſon ami, mais avec quelque peine, ſur un attachement qui lui faiſoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je paſſe; mais mon cœur me feroit de continuels reproches, ſi je vous cachois que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'eſt pas une paſſion aveugle, comme celle dont vous m'avez guéri dans l'iſle de Calypſo. J'ai bien reconnu la profondeur de la playe que l'amour

mour m'avoit fait auprès d'Eucharis ; je ne puis encore prononcer ſon nom ſans être troublé ; le tems & l'abſence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeſte m'apprend à me défier de moi-même. Mais pour Antiope, ce que je reſſens n'a rien de ſemblable ; ce n'eſt point amour paſſionné, c'eſt goût, c'eſt eſtime, c'eſt perſuaſion. Que je ſerois heureux ſi je paſſois ma vie avec elle ! Si jamais les Dieux me rendent mon pére, & qu'ils me permettent de choiſir une femme, Antiope ſera mon épouſe. Ce qui me touche en elle, c'eſt ſon ſilence, ſa modeſtie, ſa retraite, ſon travail aſſidu, ſon induſtrie pour les ouvrages de laine & de broderie, ſon application à conduire toute la maiſon de ſon pére depuis que ſa mére eſt morte ; ſon mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de ſa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danſes des jeunes Crétoiſes au ſon des flûtes, on la prendroit pour la riante Vénus, tant elle eſt accompagnée de graces. Quand il la méne avec lui à la chaſſe dans les forêts, elle paroît majeſtueuſe & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ſes nymphes ; elle ſeule ne le ſait pas, & tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le temple des Dieux, & qu'elle porte ſur ſa tête les choſes ſacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle eſt elle-même la Divinité qui habite dans le temple. Avec quelle crainte & quelle religion la voyons-nous offrir des ſacrifices, & fléchir la colére des Dieux, quand il faut expier quelque faute, ou détourner quelque funeſte préſage. Enfin quand on la voit avec une troupe de filles, tenant en ſa main une aiguille d'or, on croit que c'eſt Minerve même, qui a pris ſur la terre une forme humaine, & qui inſpire aux hommes les beaux arts. Elle anime les autres à travailler ; elle leur adoucit le travail & l'ennui par les charmes de ſa voix, lorſqu'elle chante toutes les merveilleuſes hiſtoires des Dieux ; & elle ſurpaſſe la plus exquiſe peinture, par la délicateſſe de ſes broderies. Heureux l'homme qu'un doux

doux hymen unira avec elle! Il n'aura à craindre que de la perdre & de lui ſurvivre. Je prens ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je ſuis prêt à partir; j'aimerai Antiope tant que je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit poſſéder, je paſſerois le reſte de mes jours avec triſteſſe & amertume: mais enfin je la quitterai, quoique je ſache que l'abſence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à ſon pére de mon amour; car je ne dois en parler qu'à vous ſeul, juſqu'à ce qu'Ulyſſe, remonté ſur ſon trône, m'ait déclaré qu'il y conſent. Vous pouvez reconnoître par-là, mon cher Mentor, combien cet attachement eſt différent de la paſſion, dont vous m'avez vû aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit: O Télémaque, je conviens de cette différence. Antiope eſt douce, ſimple, ſage; ſes mains ne mépriſent point le travail; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout, elle ſait ſe taire, & agir de ſuite ſans empreſſement; elle eſt à toute heure occupée, & ne s'embarraſſe jamais, parce qu'elle fait chaque choſe à propos. Le bon ordre de la maiſon de ſon pére eſt ſa gloire; elle en eſt plus ornée que de ſa beauté. Quoi-qu'elle ait ſoin de tout, & qu'elle ſoit chargée de corriger, de refuſer, d'épargner, (choſes qui font haïr preſque toutes les femmes) elle s'eſt renduë aimable à toute la maiſon; c'eſt qu'on ne trouve en elle ni paſſion, ni entêtement, ni légéreté, ni humeur, comme dans les autres femmes. D'un ſeul regard elle ſe fait entendre, & on craint de lui déplaire; elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter, elle reprend avec bonté, & en reprenant elle encourage. Le cœur de ſon pére ſe repoſe ſur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du ſoleil, ſe repoſe à l'ombre ſur l'herbe tendre. Vous avez raiſon, Télémaque; Antiope eſt un tréſor digne d'être recherché dans les terres les plus

plus éloignées. Son eſprit non plus que ſon corps ne ſe pare jamais de vains ornemens ; ſon imagination, quoique vive, eſt retenuë ; elle ne parle que pour la néceſſité ; & ſi elle ouvre la bouche, la douce perſuaſion & les graces naïves coulent de ſes lévres. Dès qu'elle parle, tout le monde ſe tait, & elle en rougit ; peu s'en faut qu'elle ne ſupprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'apperçoit qu'on l'écoute ſi attentivement ; à peine l'avons-nous entenduë parler.

Vous ſouvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que ſon pére la fit venir ? Elle parut les yeux baiſſez, couverte d'un grand voile ; & elle ne parla que pour modérer la colére d'Idoménée, qui vouloit faire punir rigoureuſement un de ſes eſclaves. D'abord elle entra dans ſa peine ; puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuſer ce malheureux ; & ſans faire ſentir au roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inſpira des ſentimens de juſtice & de compaſſion. Thétis quand elle flate le vieux Nérée, n'appaiſe pas avec plus de douceur les flots irritez. Ainſi Antiope, ſans chercher à prendre aucune autorité, & ſans ſe prévaloir de ſes charmes, maniera un jour le cœur de ſon époux, comme elle touche maintenant ſa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle eſt juſte ; les Dieux vous la deſtinent, vous l'aimez d'un amour raiſonnable, il faut attendre qu'Ulyſſe vous la donne. Je vous loue de n'avoir pas voulu lui découvrir vos ſentimens ; mais ſachez que ſi vous euſſiez pris quelques détours pour lui apprendre vos deſſeins, elle les auroit rejettez, & auroit ceſſé de vous eſtimer. Elle ne ſe promettra jamais à perſonne ; elle ſe laiſſera donner par ſon pére ; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux, & qui rempliſſe toutes les bienſéances.

Avez-vous

Avez-vous obſervé comme moi, qu'elle ſe montre encore moins, & qu'elle baiſſe plus les yeux depuis votre retour? Elle ſait tout ce qui vous eſt arrivé d'heureux dans la guerre; elle n'ignore ni votre naiſſance, ni vos avantures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous; c'eſt ce qui la rend ſi modeſte & ſi réſervée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque; il ne me reſte plus qu'à vous faire trouver votre pére, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouſe digne de l'âge d'or: fût-elle bergére dans la froide Algide, au lieu qu'elle eſt fille d'un roi de Salente, vous ſerez trop heureux de la poſſéder.

Fin du Vingt-deuxiéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée craignant le départ de ſes deux hôtes, propoſe à Mentor pluſieurs affaires embarraſſantes, l'aſſurant qu'il ne les pourra régler ſans ſon ſecours. Mentor lui explique comment il doit ſe comporter, & tient ferme pour remmener Télémaque. Idoménée eſſaye encore de les retenir, en excitant la paſſion de ce dernier pour Antiope : il les engage dans une partie de chaſſe, où il veut que ſa fille ſe trouve. Elle y ſeroit déchirée par un ſanglier, ſans Télémaque qui la ſauve. Il ſent enſuite beaucoup de répugnance à la quitter, & à prendre congé du roi ſon pére. Mais étant encouragé par Mentor, il ſurmonte ſa peine, & s'embarque pour ſa patrie.

IDOMENEE, qui craignoit le départ de Télémaque & de Mentor, ne ſongeoit qu'à le retarder. Il repréſenta à Mentor qu'il ne pouvoit régler ſans lui un différend, qui s'étoit élevé entre Diophanès, prêtre de Jupiter Conſervateur, & Héliodore, prêtre d'Apollon, ſur les préſages qu'on tire du vol des oiſeaux, & des entrailles des victimes. Pourquoi, lui

lui dit Mentor, vous mêleriez-vous des choſes ſacrées? Laiſſez-en la déciſion aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens oracles, & qui ſont inſpirez pour être les interprétes des Dieux. Employez ſeulement votre autorité à étouffer ces diſputes dès leur naiſſance. Ne montrez ni partialité, ni prévention: contentez-vous d'appuyer la déciſion quand elle ſera faite. Souvenez-vous qu'un roi doit être ſoumis à la religion, & qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler: la religion vient des Dieux; elle eſt au-deſſus des rois. Si les rois ſe mêlent de la religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en ſervitude. Les rois ſont ſi puiſſans, & les autres hommes ſont ſi foibles, que tout ſera en péril d'être altéré au gré des rois, ſi on les fait entrer dans les queſtions qui regardent les choſes ſacrées. Laiſſez donc en pleine liberté la déciſion aux amis des Dieux, & bornez-vous à reprimer ceux qui n'obéïront pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Enſuite Idoménée ſe plaignit de l'embarras où il étoit ſur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le preſſoit de juger. Décidez, lui répondoit Mentor, toutes les queſtions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de juriſprudence, & à interpréter les loix; mais ne vous chargez jamais de juger les cauſes particuliéres: elles viendroient toutes en foule vous aſſiéger. Vous ſeriez l'unique juge de votre peuple. Tous les autres juges, qui ſont ſous vous, deviendroient inutiles; vous ſeriez accablé, & les petites affaires vous déroberoient aux grandes, ſans que vous puſſiez ſuffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jetter dans cet embarras; renvoyez les affaires des particuliers aux juges ordinaires; ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous ſoulager; vous ferez alors les véritables fonctions de roi.

On

On me preſſe encore, diſoit Idoménée, de faire certains mariages. Les perſonnes d'une naiſſance diſtinguée, qui m'ont ſuivi dans toutes les guerres, & qui ont perdu de très-grands biens en me ſervant, voudroient trouver une eſpéce de récompenſe, en épouſant certaines filles riches ; je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établiſſemens.

Il eſt vrai, répondit Mentor, qu'il ne vous en couteroit qu'un mot ; mais ce mot lui-même vous couteroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux péres & aux méres la liberté & la conſolation de choiſir leurs gendres, & par conſéquent leurs héritiers ? Ce ſeroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux eſclavage. Vous vous rendriez reſponſable de tous les malheurs domeſtiques de vos citoyens. Les mariages ont aſſez d'épines, ſans leur donner encore cette amertune. Si vous avez des ſerviteurs fidéles à récompenſer, donnez-leur des terres incultes ; ajoutez-y des rangs & des honneurs proportionnez à leur condition & à leurs ſervices. Ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris par vos épargnes ſur les fonds deſtinez à votre dépenſe : mais ne payez jamais vos dettes, en ſacrifiant les filles riches malgré leur parenté.

Idoménée paſſa bientôt de cette queſtion à une autre. Les Sibarites, diſoit-il, ſe plaignent de ce que nous avons uſurpé des terres qui leur appartiennent, & de ce que nous les avons données, comme des champs à défricher aux étrangers que nous avons attirez depuis peu ici. Cederai-je à ces peuples ? Si je la fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions ſur nous.

Il n'eſt pas juſte, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cauſe : mais il n'eſt pas juſte auſſi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc, repartit Idoménée ? Il ne faut croire, pourſuivit Mentor, aucune des deux parties : mais il faut prendre pour arbitre un peuple voiſin, qui ne ſoit ſuſpect d'aucun côté ; tels ſont les Sipontins : ils n'ont

aucun intérêt contraire aux vôtres. Mais ſuis-je obligé, répondit Idoménée, à croire quelque arbitre? Ne ſuis-je pas un roi? Un ſouverain eſt-il obligé à ſe ſoumettre à des étrangers ſur l'étenduë de ſa domination?

Mentor reprit ainſi le diſcours: Puiſque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit eſt bon. D'un autre côté les Sibarites ne relâchent rien; ils ſoutiennent que leur droit eſt certain. Dans cette oppoſition de ſentimens, il faut qu'un arbitre choiſi par les parties vous accommode, ou que le ſort des armes décide; il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une république, où il n'y eût ni magiſtrats ni juges, & où chaque famille ſe crût en droit de ſe faire juſtice à elle-même par violence ſur toutes ſes prétentions contre ſes voiſins, vous déploreriez le malheur d'une telle nation, & vous auriez horreur de cet affreux déſordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui eſt la république univerſelle, ſi chaque peuple, qui n'y eſt que comme une grande famille, ſe croit en plein droit de ſe faire par violence juſtice à ſoi-même ſur toutes ſes prétentions contre les autres peuples voiſins? Un particulier qui poſſéde un champ, comme l'héritage de ſes ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des loix, & par le jugement des magiſtrats. Il ſeroit très-ſévérement puni comme un ſéditieux, s'il vouloit conſerver par la force ce que la juſtice lui a donné. Croyez-vous que les rois puiſſent employer d'abord la violence pour ſoutenir leurs prétentions, ſans avoir tenté toutes les voyes de douceur & d'humanité? La juſtice n'eſt-elle pas encore plus ſacrée & plus inviolable pour les rois par rapport à des pays entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs labourez? Sera-t-on injuſte & raviſſeur, quand on ne prend que quelques arpens de terre? Sera-t-on juſte, ſera-t-on héros, quand on prend des provinces? Si on ſe prévient, ſi on ſe flate, ſi on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de ſe

flater

flater & de s'aveugler ſur les grands intérêts d'état? Se croira-t-on ſoi-même dans une matiére ou l'on a tant de raiſons de ſe défier de ſoi? Ne craindra-t-on point de ſe tromper dans des cas, où l'erreur d'un ſeul homme a des conſéquences affreuſes? L'erreur d'un roi qui ſe flate ſur ſes prétentions, cauſe ſouvent des ravages, des famines, des maſſacres, des pertes, des dépravations de mœurs, dont les effets funeſtes s'étendent juſques dans les ſiécles les plus reculez. Un roi, qui aſſemble toûjours tant de flateurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flaté en ces occaſions? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre ſon équité, ſa bonne foi, ſa modération: il publie les ſolides raiſons, ſur leſquelles ſa cauſe eſt fondée. L'arbitre choiſi eſt un médiateur amiable, & non un juge de rigueur. On ne ſe ſoumet pas aveuglément à ſes déciſions, mais on a pour lui une grande déférence. Il ne prononce pas une ſentence en juge ſouverain; mais il fait des propoſitions, & on ſacrifie quelque choſe par ſes conſeils, pour conſerver la paix. Si la guerre vient, malgré tous les ſoins qu'un roi prend pour conſerver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de ſa conſcience, l'eſtime de ſes voiſins, & la juſte protection des Dieux. Idoménée touché de ce diſcours, conſentit que les Sipontins fuſſent médiateurs entre lui & les Sibarites.

Alors le roi voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, eſſaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télémaque aimoit Antiope, & il eſpéra de le prendre par cette paſſion. Dans cette vuë il la fit chanter pluſieurs fois pendant des feſtins; elle le fit pour ne deſobéïr pas à ſon pére, mais avec tant de modeſtie & de triſteſſe, qu'on voyoit bien la peine qu'elle ſouffroit en obéïſſant. Idoménée alla juſqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée ſur les Dauniens & ſur Adraſte: mais elle ne put ſe réſoudre à chanter les louanges de Télémaque; elle s'en défendit avec

reſpect, & ſon pére n'oſa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulyſſe; il étoit tout ému. Idoménée, qui avoit les yeux attachez ſur lui, jouïſſoit du plaiſir de remarquer ſon trouble: mais Télémaque ne faiſoit pas ſemblant d'appercevoir les deſſeins du roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occaſions d'être fort touché; mais la raiſon étoit en lui au deſſus du ſentiment, & ce n'étoit plus ce même Télémaque, qu'une paſſion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'iſle de Calypſo. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond ſilence; dès qu'elle avoit fini, il ſe hâtoit de tourner la converſation ſur quelqu'autre matiére.

Le roi ne pouvant par cette voye réuſſir dans ſon deſſein, prit enfin la réſolution de faire une grande chaſſe, dont il voulut donner le plaiſir à ſa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller: mais il falut exécuter l'ordre de ſon pére. Elle monte un cheval écumant, fougueux, & ſemblable à ceux que Caſtor domptoit pour les combats; elle le conduit ſans peine: une troupe de jeunes filles la ſuit avec ardeur; elle paroît au milieu d'elles, comme Diane dans les forêts. Le roi la voit, & il ne peut ſe laſſer de la voir. En la voyant il oublie tous ſes malheurs paſſez. Télémaque la voit auſſi, & il eſt encore plus touché de la modeſtie d'Antiope, que de ſon adreſſe & de toutes ſes graces.

Les chiens pourſuivoient un ſanglier d'une grandeur énorme, & furieux comme celui de Calydon. Ses longues ſoyes étoient dures & hériſſées comme des dards; ſes yeux étincelans étoient pleins de ſang & de feu; ſon ſouffle ſe faiſoit entendre de loin, comme le bruit ſourd des vents ſéditieux, quand Eole les rappelle dans ſon antre, pour appaiſer les tempêtes; ſes defenſes longues, & crochuës comme la faux tranchante des moiſſonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui oſoient en approcher, étoient déchirez.





déchirez. Les plus hardis chaſſeurs en le pourſuivant craignoient de l'atteindre. Antiope, légére à la courſe comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près. Elle lui lance un trait, qui le perce au-deſſus de l'épaule ; le ſang de l'animal farouche ruiſſelle, & le rend plus furieux. Il ſe tourne vers celle qui l'a bleſſé. Auſſitôt le cheval d'Antiope, malgré ſa fierté, frémit & recule. Le ſanglier monſtrueux s'élance contre lui, ſemblable aux peſantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le courſier chancelle, & eſt abatu. Antiope ſe voit par terre hors d'état d'éviter le coup fatal de la défenſe du ſanglier animé contre elle. Mais Télémaque attentif au danger d'Antiope, étoit déja deſcendu de cheval ; plus prompt que les éclairs, il ſe jette entre le cheval abatu, & le ſanglier, qui revient pour venger ſon ſang : il tient dans ſes mains un long dard, & l'enfonce preſque tout entier dans le flanc de l'horrible animal, qui tombe plein de rage.

A l'inſtant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, & qui étonne tous les chaſſeurs. Il la préſente à Antiope ; elle en rougit ; elle conſulte des yeux ſon pére, qui après avoir été ſaiſi de frayeur, eſt tranſporté de joye de la voir hors de péril, & lui fait ſigne qu'elle doit accepter ce don. En le prenant elle dit à Télémaque : Je reçois de vous avec reconnoiſſance un autre don plus grand ; car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit ; elle baiſſa les yeux, & Télémaque qui vit ſon embarras, n'oſa lui dire que ces paroles : Heureux le fils d'Ulyſſe d'avoir conſervé une vie ſi précieuſe ! Mais plus heureux encore s'il pouvoit paſſer la ſienne auprès de vous ! Antiope ſans lui répondre, rentra bruſquement dans la troupe de ſes jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée auroit dès ce moment promis ſa fille à Télémaque : mais il eſpéra d'enflâmer davantage ſa paſſion en le laiſſant dans l'incertitude, & crut même

le retenir encore à Salente par le desir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnoit ainsi en lui-même; mais les Dieux se jouënt de la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Télémaque, fut precisément ce qui le pressa de partir. Ce qu'il commençoit à sentir, le mit dans une juste défiance de lui-même. Mentor redoubla ses soins pour lui inspirer un desir impatient de s'en retourner à Ithaque; il pressa Idoménée de le laisser partir; le vaisseau étoit déja prêt. Ainsi Mentor, qui régloit tous les momens de la vie de Télémaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu, qu'autant qu'il le faloit pour exercer sa vertu, & pour lui faire acquérir de l'expérience.

Mentor avoit eu soin de faire préparer le vaisseau dès l'arrivée de Télémaque; mais Idoménée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle & dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ses deux hôtes, dont il avoit tiré tant de secours, alloient l'abandonner. Il se renfermoit dans les lieux les plus secrets de sa maison. Là il soulageoit son cœur, en poussant des gémissemens, & en versant des larmes; il oublioit le soin de se nourrir. Le sommeil n'adouciſſoit plus ses cuisantes peines. Il se desséchoit, il se consumoit par ses inquiétudes: semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais, & dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliez, où la séve coule pour sa nourriture: cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein, & que la hache du laboureur a toûjours respecté, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal; il se flétrit, il se dépouille de ses feuilles qui sont sa gloire; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte, & des branches seches. Tel parut Idoménée dans sa douleur.

Télémaque attendri n'osoit lui parler. Il craignoit le jour du départ; il cherchoit des prétextes pour

pour le retarder, & il ſeroit demeuré long-tems dans cette incertitude, ſi Mentor ne lui eût dit: Je ſuis bien aiſe de vous voir ſi changé. Vous étiez né dur & hautain, votre cœur ne ſe laiſſoit toucher que de vos commoditez & de vos intérêts; mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez par l'expérience de vos maux à compatir à ceux des autres. Sans cette compaſſion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes; mais il ne faut pas la pouſſer trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idoménée pour le faire conſentir à votre départ, & je vous épargnerois l'embarras d'une converſation ſi fâcheuſe; mais je ne veux point que la mauvaiſe honte & la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté, avec une amitié tendre & ſenſible; il faut craindre d'affliger les hommes ſans neceſſité; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il eſt impoſſible de leur épargner entiérement. C'eſt pour chercher cet adouciſſement, répondit Télémaque, que j'aimerois mieux qu'Idoménée apprit notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit auſſitôt: Vous vous trompez, mon cher Télémaque; vous êtes né comme les enfans des rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout ſe faſſe à leur mode, & que toute la nature obéïſſe à leur volonté, mais qui n'ont pas la force de réſiſter à perſonne en face. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger; mais c'eſt pour leur propre commodité; ils ne veulent point voir autour d'eux des viſages triſtes & mécontens. Les peines & les miſéres des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne ſoient pas ſous leurs yeux. S'ils en entendent parler, ce diſcours les importune & les attriſte; pour leur plaire il faut toûjours leur dire que tout va bien; pendant qu'ils ſont dans leurs

leurs plaiſirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puiſſe interrompre leur joye. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, reſiſter aux prétentions, & aux paſſions injuſtes d'un homme importun ? Ils en donneront toûjours la commiſſion à une autre perſonne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté dans ces occaſions : ils ſe laiſſeroient plutôt arracher les graces les plus injuſtes, ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de ſavoir décider contre le ſentiment de ceux avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foibleſſe qu'on ſent en eux, fait que chacun ne ſonge qu'à s'en prévaloir ; on les preſſe, on les importune, on les accable, & on réuſſit en les accablant. D'abord on les flâte, & on les encenſe pour s'inſinuer ; mais dès qu'on eſt dans leur confiance, & qu'on eſt auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les méne loin, on leur impoſe le joug. Ils en gémiſſent ils veulent ſouvent le ſecouër, mais ils le portent toute leur vie. Ils ſont jaloux de ne paroître point gouvernez, & ils le ſont toûjours ; ils ne peuvent même ſe paſſer de l'être ; car ils ſont ſemblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles-mêmes aucun ſoutien, rampent toûjours autour du tronc de quelque arbre.

Je ne ſouffrirai point, ô Télémaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécile pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre juſqu'à n'oſer parler à Idoménée, vous ne ſerez plus touché de ſes peines, dès que vous ſerez ſorti de Salente. Ce n'eſt point ſa douleur qui vous attendrit, c'eſt ſa préſence qui vous embarraſſe. Allez parler vous-même à Idoménée ; apprenez dans cette occaſion à être tendre, & ferme tout enſemble. Montrez-lui votre douleur de le quitter ; mais montrez-lui auſſi d'un ton déciſif la néceſſité de votre départ.

Télémaque n'oſoit ni réſiſter à Mentor, ni aller trouver Idoménée ; il étoit honteux de ſa crainte, &

& n'avoit pas le courage de la ſurmonter; il héſitoit, il faiſoit deux pas, & revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raiſon de différer: mais le ſeul regard de Mentor lui ôtoit la parole, & faiſoit diſparoître tous ſes beaux prétextes. Eſt-ce donc là, diſoit Mentor en ſouriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Heſpérie, & ce fils du ſage Ulyſſe, qui doit être après lui l'oracle de la Grece? Il n'oſe dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder ſon retour dans ſa patrie pour revoir ſon pére! O peuple d'Ithaque, combien ſeriez-vous malheureux un jour, ſi vous aviez un roi que la mauvaiſe honte domine, & qui ſacrifie les plus grands intérêts à ſes foibleſſes ſur les plus petites choſes! Voyez, Télémaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats, & le courage dans les affaires: Vous n'avez point craint les armes d'Adraſte, & vous craignez la triſteſſe d'Idoménée. Voilà ce qui déſhonore les princes, qui ont fait les plus grandes actions: après avoir paru des héros dans la guerre, ils ſe montrent les derniers des hommes dans les actions communes, où d'autres ſe ſoutiennent avec vigueur.

Télémaque ſentant la vérité de ces paroles, & piqué de ce reproche, partit bruſquement ſans s'écouter lui-même. Mais a peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit aſſis, les yeux baiſſez, languiſſans & abatus de triſteſſe, qu'ils ſe craignirent l'un l'autre; ils n'oſoient ſe regarder; ils s'entendoient ſans ſe rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompît le ſilence; ils ſe mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée preſſé d'un excès de douleur, s'écria: A quoi ſert de rechercher la vertu, ſi elle récompenſe ſi mal ceux qui l'aiment? Après m'avoir remontré ma foibleſſe, on m'abandonne! Hé bien! je vais retomber dans tous mes malheurs. Qu'on ne me parle plus de bien gouverner; non, je ne puis le faire, je ſuis las des hommes. Où voulez-vous aller, Télémaque?

maque ? Votre pére n'eſt plus, vous le cherchez inutilement ; Ithaque eſt en proye à vos ennemis ; ils vous feront périr ſi vous y retournez. Quelqu'un d'entre eux aura épouſé votre mére. Demeurez ici, vous ſerez mon gendre & mon héritier ; vous régnerez après moi. Pendant ma vie même vous aurez ici un pouvoir abſolu ; ma confiance en vous ſera ſans bornes. Que ſi vous êtes inſenſible à tous ces avantages, du moins laiſſez-moi Mentor, qui eſt toute ma reſſource. Parlez, répondez-moi, n'endurciſſez point votre cœur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! vous ne dites rien ! Ah ! je comprens combien les Dieux me ſont cruels ; je le ſens encore plus rigoureuſement qu'en Créte, lorſque je perçai mon propre fils.

Enfin Télémaque lui répondit d'une voix troublée & timide : Je ne ſuis point à moi, les Deſtinées me rappellent dans ma patrie. Mentor, qui a la ſageſſe des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir : que voulez-vous que je faſſe ? Renoncerai-je à mon pére, à ma mére, à ma patrie, qui me doit être encore plus chére qu'eux ? Etant né pour être roi, je ne ſuis pas deſtiné à une vie douce & tranquile, ni à ſuivre mes inclinations. Votre royaume eſt plus riche & plus puiſſant que celui de mon pére ; mais je dois préférer ce que les Dieux me deſtinent à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux, ſi j'avois Antiope pour épouſe ſans eſpérance de votre royaume : mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, & que ce ſoit mon pére qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? N'eſt-ce pas ſur cette promeſſe que j'ai combatu pour vous contre Adraſte avec les alliez ? Il eſt tems que je ſonge à réparer mes malheurs domeſtiques. Les Dieux qui m'ont donné a Mentor, ont auſſi donné Mentor au fils d'Ulyſſe pour lui faire remplir ſes deſtinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reſte ? Je n'ai plus ni bien,

bien, ni retraite, ni pére, ni mére, ni patrie aſſurée; il ne me reſte qu'un homme ſage & vertueux, qui eſt le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même ſi je puis y renoncer, & conſentir qu'il m'abandonne. Non, je mourrois plutôt. Arrachez-moi la vie, la vie n'eſt rien; mais ne m'arrachez pas Mentor.

A meſure que Télémaque parloit, ſa voix devenoit plus forte, & ſa timidité diſparoiſſoit. Idoménée ne ſavoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulyſſe lui diſoit. Lorſqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ſes regards & par ſes geſtes de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles:

Ne vous affligez point; nous vous quittons, mais la ſageſſe qui préſide aux conſeils des Dieux, demeurera ſur vous; croyez ſeulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyez ici, pour ſauver votre royaume, & pour vous ramener de vos égaremens. Philoclès que nous vous avons rendu, vous ſervira fidélement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compaſſion pour les miſérables, ſeront toûjours dans ſon cœur. Ecoutez-le, ſervez-vous de lui avec confiance & ſans jalouſie. Le plus grand ſervice que vous puiſſiez en tirer, eſt de l'obliger à vous dire tous vos défauts ſans adouciſſement. Voilà en quoi conſiſte le plus grand courage d'un bon roi, que de chercher de vrais amis qui lui faſſent remarquer ſes fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre abſence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux: mais ſi la flaterie, qui ſe gliſſe comme un ſerpent, retrouve un chemin juſqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conſeils déſintéreſſez, vous êtes perdu. Ne vous laiſſez point abatre à la douleur; mais efforcez-vous de ſuivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous ſoulager, & pour n'abuſer jamais de votre confiance; je puis vous répondre de lui. Les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Télémaque; chacun doit ſuivre courageuſement ſa deſtinée; il eſt inutile de s'affliger. Si jamais vous avez beſoin

de

de mon ſecours, après que j'aurai rendu Télémaque à ſon pére & à ſon pays, je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaiſir plus ſenſible? Je ne cherche ni biens, ni autorité ſur la terre; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la juſtice & la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance & l'amitié que vous m'avez témoignée?

A ces mots Idoménée fut tout-à-coup changé; il ſentit ſon cœur appaiſé, comme Neptune de ſon trident appaiſe les flots en courroux & les plus noires tempêtes: il reſtoit ſeulement en lui une douleur douce & paiſible; c'étoit plutôt une triſteſſe & un ſentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'eſpérance du ſecours des Dieux commencérent à renaître au-dedans de lui.

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne ſe point décourager! Du moins ſouvenez-vous d'Idoménée, quand vous ſerez arrivé à Ithaque, où votre ſageſſe vous comblera de proſpérité: n'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage & que vous y avez laiſſé un roi malheureux qui n'eſpére qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulyſſe, je ne vous retiens plus; je n'ai garde de réſiſter aux Dieux qui m'avoient prêté un ſi grand tréſor. Allez auſſi, Mentor, le plus grand & le plus ſage de tous les hommes, (ſi toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vû en vous, & ſi vous n'êtes point une Divinité ſous une forme empruntée, pour inſtruire les hommes foibles & ignorans) allez, conduiſez le fils d'Ulyſſe, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraſte. Allez tous deux, je n'oſe plus parler, pardonnez mes ſoupirs. Allez, vivez, ſoyez heureux enſemble; il ne me reſte plus au monde que le ſouvenir de vous avoir poſſedez ici. O beaux jours, trop heureux jours, jours dont je n'ai pas connu aſſez le prix! Jours trop rapidement écoulez, vous ne reviendrez jamais; jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voyent!

Mentor prit ce moment pour le départ; il embraſſa Philoclès, qui l'arroſa de ſes larmes ſans pouvoir parler.

parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour ſe retirer de celles d'Idoménée ; mais Idoménée prenant le chemin du port, ſe mit entre Mentor & Télémaque ; il les regardoit, il gémiſſoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus ſur le rivage couvert de matelots ; on tend les cordages, on lève les voiles, le vent favorable ſe lève. Télémaque & Mentor les larmes aux yeux prennent congé du roi, qui les tient long-tems ſerrez entre ſes bras, & qui les ſuit des yeux auſſi loin qu'il le peut.

Fin du Vingt-troiſiéme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Pendant leur navigation, Télémaque ſe fait expliquer par Mentor pluſieurs difficultez ſur la maniére de bien gouverner les peuples ; entre autres celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une iſle, où Ulyſſe venoit d'aborder. Télémaque l'y voit & lui parle ſans le reconnoître. Mais après l'avoir vû embarquer, il ſent un trouble ſecret dont il ne peut concevoir la cauſe. Mentor la lui explique, le conſole, l'aſſure qu'il rejoindra bientôt ſon pére, & éprouve ſa piété & ſa patience, en retardant ſon départ pour faire un ſacrifice à Minerve. Enfin la Déeſſe cachée ſous la figure de Mentor, reprend ſa forme & ſe fait connoître. Elle donne à Télémaque ſes derniéres inſtructions, & diſparoît. Télémaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulyſſe ſon pére chez le fidéle Eumée.

DEJA les voiles s'enflent, on lève les ancres, la terre ſemble s'enfuir, & le pilote expérimenté apperçoit de loin les montagnes de Leucate, dont

dont la tête ſe cache dans un tourbillon de frimats glacez, & les monts Acrocérauniens, qui montrent encore un front orgueilleux au ciel, après avoir été ſi ſouvent écraſez par la foudre.

Pendant cette navigation, Télémaque diſoit à Mentor: Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées. D'abord elles me paroiſſoient comme un ſonge, mais peu à peu elles ſe démêlent dans mon eſprit, & s'y préſentent clairement, comme tous les objets paroiſſent ſombres le matin aux prémiéres lueurs de l'Aurore; mais enſuite ils ſemblent ſortir comme d'un chaos, quand la lumiére, qui croît inſenſiblement, les diſtingue, & leur rend, pour ainſi dire, leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je ſuis très-perſuadé que le point eſſentiel du gouvernement eſt de bien diſcerner les différens caractéres d'eſprits, pour les choiſir & les appliquer ſelon leurs talens: mais il me réſte à ſavoir comment on peut ſe connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit: Il faut étudier les hommes pour les connoître; & pour les connoître, il en faut voir ſouvent, & traiter avec eux. Les rois doivent converſer avec leurs ſujets, les faire parler, les conſulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur faſſent rendre compte, pour voir s'ils ſont capables de plus hautes fonctions. Comment eſt-ce, mon cher Télémaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux? C'eſt à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens expérimentez. Tout de même, parlez ſouvent des bonnes & des mauvaiſes qualitez des hommes avec d'autres hommes ſages & vertueux, qui ayent long-tems étudié leurs caracteres; vous apprendrez inſenſiblement comme ils ſont faits, & ce qu'il eſt permis d'en attendre. Qui eſt ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais poëtes? C'eſt la fréquente lecture, & la réflexion avec des gens qui

avoient le goût de la poëſie. Qui eſt-ce qui vous a acquis le diſcernement ſur la muſique? C'eſt la même application à obſerver les bons muſiciens. Comment peut-on eſpérer de bien gouverner les hommes, ſi on ne les connoît pas? & comment les connoîtra-t-on, ſi l'on ne vit pas avec eux? Ce n'eſt pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part & d'autre que des choſes indifférentes & préparées avec art. Il eſt queſtion de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur tous les reſſorts ſecréts qui y ſont, de les tâter de tous côtez, de les ſonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par ſavoir ce qu'ils doivent être; il faut ſavoir ce que c'eſt que le vrai & ſolide mérite, pour diſcerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne ceſſe de parler de vertu & de mérite, ſans ſavoir ce que c'eſt préciſément que le mérite & la vertu. Ce ne ſont que de beaux noms, que des termes vagues pour la plûpart des hommes, qui ſe font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de juſtice, de raiſon, & de vertu, pour connoître ceux qui ſont raiſonnables & vertueux. Il faut ſavoir les maximes d'un bon & ſage gouvernement pour connoître les hommes qui les ont, & ceux qui s'en éloignent par une fauſſe ſubtilité. En un mot, pour meſurer pluſieurs corps, il faut avoir une meſure fixe: pour juger des eſprits, il faut avoir tout de même des principes conſtans auxquels tous nos jugemens ſe réduiſent. Il faut ſavoir préciſément quel eſt le but de la vie humaine, & quelle fin on doit ſe propoſer en gouvernant les hommes. Ce but unique & eſſentiel eſt de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour ſoi; car cette recherche ambitieuſe n'iroit qu'à ſatisfaire un orgueil tyrannique; mais on doit ſe ſacrifier dans les peines infinies du gouvernement, pour rendre les hommes bons & heureux: autrement on marche à tâtons & au hazard pendant toute la vie; on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de

de pilote, qui ne conſulte point les aſtres, & à qui toutes les côtes voiſines ſont inconnuës; il ne peut que faire naufrage.

Souvent les princes, faute de ſavoir en quoi conſiſte la vraye vertu, ne ſavent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes. La vraye vertu a pour eux quelque choſe d'âpre; elle leur paroît trop auſtére & indépendante; elle les effraye & les aigrit: ils ſe tournent vers la flaterie. Dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de ſincérité ni de vertu. Dès-lors ils courent après un vain phantôme de fauſſe gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraye vertu ſur la terre. Car les bons connoiſſent bien les méchans; mais les méchans ne connoiſſent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels princes ne ſavent que ſe défier de tout le monde également; ils ſe cachent, ils ſe renferment, ils ſont jaloux ſur les moindres choſes, ils craignent les hommes, & ſe font craindre d'eux. Ils fuyent la lumiére; ils n'oſent paroître dans leur naturel. Quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laiſſent pas de l'être; car la curioſité maligne de leurs ſujets pénétre & devine tout, mais ils ne connoiſſent perſonne. Les gens intéreſſez qui les obſédent, ſont ravis de les voir inacceſſibles. Un roi inacceſſible aux hommes l'eſt auſſi à la vérité. On noircit par d'infames rapports, & on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces ſortes de rois paſſent leur vie dans une grandeur ſauvage & farouche, où craignant ſans ceſſe d'être trompez, ils le ſont toûjours inévitablement, & méritent de l'être. Dès qu'on ne parie qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs paſſions, & tous leurs préjugez. Les bons même ont leurs défauts & leurs préventions. De plus, on eſt à la merci des rapporteurs, nation baſſe & maligne, qui ſe nourrit de venin, qui empoiſonne les choſes innocentes, qui groſſit les petites, qui invente le mal plutôt que de ceſſer de nuire, qui ſe joüe pour ſon intérêt de la défiance & de l'indigne curioſité d'un prince foible & ombrageux.

Connoiſſez donc, ô mon cher Télémaque, connoiſſez les hommes; examinez-les, faitez-les parler les uns ſur les autres, éprouvez-les peu à peu; ne vous livrez à aucun; profitez de vos expériences lorſque vous aurez été trompé dans vos jugemens, car vous ſerez trompé quelquefois: apprenez par-là à ne juger promptement de perſonne, ni en bien, ni en mal. Les méchans ſont trop profonds pour ne ſurprendre pas les bons par leurs déguiſemens; mais vos erreurs paſſées vous inſtruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, ſervez-vous-en avec confiance; car les honnêtes gens veulent qu'on ſente leur droiture: ils aiment mieux de l'eſtime & de la confiance que des tréſors: mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir ſans bornes. Tel eût été toûjours vertueux, qui ne l'eſt plus, parce que ſon maître lui a donné trop d'autorité & de richeſſes. Quiconque eſt aſſez aimé des Dieux pour trouver dans tout un royaume deux ou trois vrais amis d'une ſageſſe & d'une bonté conſtante, trouve bientôt par eux d'autres perſonnes qui leur reſſemblent, pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on ſe confie, on apprend ce qu'on ne peut pas diſcerner par ſoi-même dans les autres ſujets.

Mais faut-il, diſoit Télémaque, ſe ſervir des méchans quand ils ſont habiles, comme je l'ai ouï dire tant de fois? On eſt ſouvent, répondit Mentor, dans la néceſſité de s'en ſervir. Dans une nation agitée & en déſordre, on trouve ſouvent des gens injuſtes & artificieux qui ſont déja en autorité; ils ont des emplois importans qu'on ne peut leur ôter; ils ont acquis la confiance de certaines perſonnes puiſſantes qu'on a beſoin de ménager: il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes ſcélérats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout bouleverſer. Il faut bien s'en ſervir pour un tems; mais il faut auſſi avoir en vuë de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraye & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais;

jamais; car ils peuvent en abuſer, & vous tenir enſuite malgré vous par votre ſecret, chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations paſſagéres; traitez-les bien; engagez-les par leurs paſſions mêmes à vous être fidéles, car vous ne les tiendrez que par-là: mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus ſecrétes. Ayez toûjours un reſſort prêt pour les remuër à votre gré, mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur, ni de vos affaires. Quand votre état devient paiſible, réglé, conduit par des hommes ſages & droits, dont vous êtes ſûr, peu à peu les méchans, dont vous étiez contraint de vous ſervir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas ceſſer de les bien traiter; car il n'eſt jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans: mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il eſt néceſſaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité; il faut néanmoins relever peu à peu l'autorité, & réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, ſi on les laiſſoit faire. Après tout, c'eſt un mal que le bien ſe faſſe par les méchans; & quoique ce mal ſoit ſouvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu à peu à le faire ceſſer. Un prince ſage, qui ne voudra que le bon ordre & la juſtice, parvienda avec le tems à ſe paſſer des hommes corrompus & trompeurs; il en trouvera aſſez de bons qui auront une habileté ſuffiſante.

Mais ce n'eſt pas aſſez de trouver de bons ſujets dans une nation; il eſt néceſſaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor; l'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languiſſent dans une oiſiveté obſcure, & qui deviendroient de grands hommes, ſi l'émulation & l'eſpérance du ſuccès les animoit au travail? Combien

bien y a-t-il d'hommes que la miſère & l'impuiſſance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime? Si donc vous attachez les récompenſes & les honneurs au génie & à la vertu, combien de ſujets ſe formeront d'eux-mêmes! Mais combien en formerez-vous, en les faiſant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois juſqu'aux prémiers! Vous exercerez leurs talens; vous éprouverez l'étenduë de leur eſprit, & la ſincérité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris ſous vos yeux dans les inférieures. Vous les aurez ſuivis toute votre vie de degré en degré; vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la ſuite de leurs actions.

Pendant que Mentor raiſonnoit ainſi avec Télémaque, ils apperçurent un vaiſſeau Phéacien qui avoit relâché dans une petite iſle déſerte & ſauvage, bordée de rochers affreux. En même tems les vents ſe tûrent, les doux Zéphirs mêmes ſemblérent retênir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abatuës ne pouvoient plus animer le vaiſſeau; l'effort des rameurs déja fatiguez étoit inutile; il falut aborder en cette iſle, qui étoit plutôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme on n'auroit pû y aborder ſans un grand péril. Ces Phéaciens, qui attendoient le vent, ne paroiſſoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avance vers eux ſur ces rivages eſcarpez. Auſſitôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vû Ulyſſe roi d'Ithaque dans la maiſon du roi Alcinoüs.

Celui auquel il s'étoit adreſſé par hazard, n'étoit pas Phéacien; c'étoit un étranger inconnu qui avoit un air majeſtueux, mais triſte & abatu. Il paroiſſoit rêveur, & à peine écouta-t-il d'abord la queſtion de Télémaque; mais enfin il lui répondit: Ulyſſe, vous

ne

ne vous trompez pas, a été reçu chez le roi Alcinoüs comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on exerce l'hoſpitalité: mais il n'y eſt plus, & vous l'y chercheriez inutilement; il eſt parti pour revoir Ithaque, ſi les Dieux appaiſez ſouffrent enfin qu'il puiſſe jamais ſalüer ſes Dieux Pénates.

A peine cet étranger eut prononcé triſtement ces paroles qu'il ſe jetta dans un petit bois épais ſur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroiſſant affligé de ne pouvoir partir. Télémaque le regardoit fixement: plus il le regardoit, plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, diſoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit & qui eſt plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le ſuis, & je ſens que mon cœur s'intéreſſe pour cet homme, ſans ſavoir pourquoi. Il m'a aſſez mal reçu. A peine a-t-il daigné m'écouter & me répondre. Je ne puis ceſſer néanmoins de ſouhaiter la fin de ſes maux.

Mentor ſouriant, répondit: Voila à quoi ſervent les malheurs de la vie; ils rendent les princes modérez, & ſenſibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poiſon des proſpéritez, ils ſe croyent des Dieux; ils veulent que les montagnes s'applaniſſent, pour les contenter; ils comptent pour rien les hommes; ils veulent ſe jouër de la nature entiére. Quand ils entendent parler des ſouffrances, il ne ſavent ce que c'eſt: c'eſt un ſonge pour eux; ils n'ont jamais vû la diſtance du bien & du mal; l'infortune ſeule peut leur donner de l'humanité, & changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils ſentent qu'ils ſont hommes, & qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur reſſemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il eſt comme vous errant ſur ce rivage; combien devrez-vous avoir plus de compaſſion pour le peuple d'Ithaque, lorſque vous le verrez un jour ſouffrir! Ce peuple que

que les Dieux vous auront confié, comme on confie un troupeau à un berger, ſera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faſte, ou par votre imprudence; car les peuples ne ſouffrent que par les fautes des rois, qui devroient veiller pour les empêcher de ſouffrir.

Pendant que Mentor parloit ainſi, Télémaque étoit plongé dans la triſteſſe & dans le chagrin, & il lui répondit enfin avec un peu d'émotion: Si toutes ces choſes ſont vrayes, l'état d'un roi eſt bien malheureux; il eſt l'eſclave de tous ceux auxquels il paroît commander; il n'eſt pas tant fait pour leur commander, qu'il eſt fait pour eux; il ſe doit tout entier à eux; il eſt chargé de tous leurs beſoins; il eſt l'homme de tout le peuple & de chacun en particulier; il faut qu'il s'accommode à leurs foibleſſes, qu'il les corrige en pére, qu'il les rende ſages & heureux. L'autorité qu'il paroît avoir, n'eſt pas la ſienne; il ne peut rien faire ni pour ſa gloire, ni pour ſon plaiſir: ſon autorité eſt celle des loix; il faut qu'il leur obéïſſe pour en donner l'exemple à ſes ſujets. A proprement parler, il n'eſt que le défenſeur des loix pour les faire régner; il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir; il eſt l'homme le moins libre & le moins tranquile de ſon royaume. C'eſt un eſclave qui ſacrifie ſon repos & ſa liberté, pour la liberté & la félicité publique.

Il eſt vrai, répondit Mentor, que le roi n'eſt roi que pour avoir ſoin de ſon peuple, comme un berger de ſon troupeau, ou comme un pére de ſa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il ſoit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens? Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenſes, il repréſente les Dieux en conduiſant ainſi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas aſſez de gloire à faire garder les loix? Celle de ſe mettre au-deſſus des loix eſt une gloire fauſſe, qui n'inſpire que de l'horreur & du mépris.

S'il

S'il eſt méchant, il ne peut être que malheureux; car il ne ſauroit trouver aucune paix dans ſes paſſions & dans ſa vanité. S'il eſt bon, il doit goûter le plus pur & le plus ſolide de tous les plaiſirs, à travailler pour la vertu, & à attendre des Dieux une éternelle récompenſe.

Télémaque, agité au-dedans par une peine ſecréte, ſembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, & qu'il les eût lui-même enſeignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit, contre ſes véritables ſentimens, un eſprit de contradiction & de ſubtilité, pour rejetter les véritez que Mentor expliquoit. Télémaque oppoſoit à ces raiſons l'ingratitude des hommes. Quoi! diſoit-il, prendre tant de peine pour ſe faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, & pour faire du bien à des méchans, qui ſe ſerviront de vos bienfaits pour vous nuire!

Mentor lui repondoit patiemment: Il faut compter ſur l'ingratitude des hommes, & ne laiſſer pas de leur faire du bien: il faut les ſervir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'eſt jamais perdu: ſi les hommes l'oublient, les Dieux s'en ſouviennent & le récompenſent. De plus, ſi la multitude eſt ingrate, il y a toûjours des hommes vertueux qui ſont touchez de votre vertu: la multitude même, quoique changeante & capricieuſe, ne laiſſe pas de faire tôt ou tard une eſpéce de juſtice à la véritable vertu. Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? Ne travaillez pas uniquement à les rendre puiſſans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaiſirs: cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent; ils n'en ſeront que plus méchans, & par conſéquent plus ingrats; c'eſt leur faire un préſent funeſte; c'eſt leur offrir un poiſon délicieux: Mais appliquez-vous à redreſſer leurs mœurs, à leur inſpirer la juſtice, la ſincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le déſintéreſſement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être

d'être ingrats, vous leur donnerez le véritable bien, qui eſt la vertu ; & la vertu ſi elle eſt ſolide, les attachera toûjours à celui qui la leur aura inſpirée. Ainſi en leur donnant les véritables biens, vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes ſoient ingrats pour des princes, qui ne les ont jamais portez qu'à l'injuſtice, qu'à l'ambition ſans bornes, qu'à la jalouſie contre leurs voiſins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaiſe foi? Le prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Que ſi au contraire il travailloit par ſon exemple, & par ſon autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de ſon travail dans leurs vertus ; ou du moins il trouveroit dans la ſienne & dans l'amitié des Dieux, dequoi ſe conſoler de tous les mécomptes.

A peine ce diſcours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empreſſement vers les Phéaciens, dont le vaiſſeau étoit arrêté ſur le rivage. Il s'adreſſa à un vieillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, & s'ils n'avoient point vu Ulyſſe. Le vieillard répondit : Nous venons de notre iſle, qui eſt celle des Phéaciens ; nous allons chercher des marchandiſes vers l'Epire ; Ulyſſe, comme on vous l'a déja dit, a paſſé dans notre patrie, mais il en eſt parti.

Quel eſt, ajouta auſſitôt Télémaque, cet homme ſi triſte, qui cherche les lieux les plus déſerts, en attendant que votre vaiſſeau parte? C'eſt, répondit le vieillard, un étranger qui nous eſt inconnu. Mais on dit qu'il ſe nomme Cléoménes, qu'il eſt né en Phrygie ; qu'un oracle avoit prédit à ſa mére avant ſa naiſſance qu'il ſeroit roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans ſa patrie ; & que s'il y demeuroit, la colére des Dieux ſe feroit ſentir aux Phrygiens par une cruelle peſte. Dès qu'il fut né, ſes parens le donnérent à des matelots, qui le portérent dans l'iſle de Leſbos. Il y fut nourri en ſecret aux dépens de ſa patrie, qui avoit un ſi grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuſte, agréable, & adroit

adroit à tous les exercices du corps. Il s'appliqua même avec beaucoup de goût & de génie aux ſciences & aux beaux arts: mais on ne put le ſouffrir dans aucun pays. La prédiction faite ſur lui devint célébre: on le reconnut bientôt par-tout où il alla: par-tout les rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadêmes. Ainſi il eſt errant depuis ſa jeuneſſe, & il ne peut trouver aucun lieu du monde, où il lui ſoit libre de s'arrêter. Il a ſouvent paſſé chez des peuples fort éloignez du ſien; mais à peine eſt-il arrivé dans une ville qu'on y découvre ſa naiſſance, & l'oracle qui le regarde. Il a beau ſe cacher & choiſir en chaque lieu quelque genre de vie obſcure: ſes talens éclatent, dit-on, toûjours malgré lui, & pour la guerre, & pour les lettres, & pour les affaires les plus importantes: il ſe préſente toûjours en chaque pays quelque occaſion imprévuë qui l'entraîne, & qui le fait connoître au public. C'eſt ſon mérite qui fait ſon malheur; il le fait craindre & l'exclud de tous les pays où il veut habiter. Sa deſtinée eſt d'être eſtimé, aimé, admiré par tout, mais rejetté de toutes les terres connuës. Il n'eſt plus jeune, & cependant il n'a pu encore trouver aucune côte, ni de l'Aſie ni de la Gréce, où l'on ait voulu le laiſſer vivre en quelque repos. Il paroît ſans ambition, & il ne cherche aucune fortune. Il ſe trouveroit trop heureux, que l'oracle ne lui eût jamais promis la royauté. Il ne lui reſte aucune eſpérance de revoir jamais ſa patrie; car il ſait qu'il ne pourroit porter que le deuil & les larmes dans toutes les familles. La royauté même, pour laquelle il ſouffre, ne lui paroît point deſirable; il court malgré lui après elle, par une triſte fatalité, de royaume en royaume, & elle ſemble fuïr devant lui, pour ſe jouër de ce malheureux juſqu'à ſa vieilleſſe. Funeſte préſent des Dieux, qui trouble tous ſes plus beaux jours, & qui ne lui cauſe que des peines, dans l'âge où l'homme infirme n'a plus beſoin que de repos. Il s'en va, dit-il, vers la Thrace chercher quelque peuple ſauvage & ſans loix, qu'il puiſſe aſſembler, policer, & gouverner pendant quelques années; après

quoi l'oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les royaumes les plus-floriſſans. Il compte alors de ſe retirer dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime paſſionnément. C'eſt un homme ſage & modéré, qui craint les Dieux, qui connoît bien les hommes, & qui ſait vivre en paix avec eux, ſans les eſtimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger, dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette converſation Télémaque tournoit ſouvent ſes yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent ſoulevoit les flots, qui venoient battre les rochers, les blanchiſſant de leur écume. Dans ce moment le vieillard dit à Télémaque: Il faut que je parte; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En diſant ces mots, il court au rivage; on s'embarque; on n'entend que des cris confus ſur le rivage par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu, qu'on nommoit Cléoménes, avoit erré quelque tems au milieu de l'iſle, montant ſur le ſommet de tous les rochers, & conſidérant de là l'eſpace immenſe des mers avec une triſteſſe profonde. Télémaque ne l'avoit point perdu de vuë, & il ne ceſſoit d'obſerver ſes pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, deſtiné aux plus grandes choſes, & ſervant de jouët à une rigoureuſe fortune loin de ſa patrie. Au moins, diſoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque; mais ce Cléomenes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adouciſſoit la peine de Télémaque.

Enfin cet homme voyant ſon vaiſſeau prêt, étoit deſcendu de ces rochers eſcarpez avec autant de viteſſe & d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noué ſes cheveux blonds, paſſe au travers des précipices

précipices pour aller percer de ſes flêches les cerfs & les ſangliers. Déja cet inconnu eſt dans le vaiſſeau, qui fend l'onde amére, & qui s'éloigne de la terre.

Alors une impreſſion ſecréte de douleur ſaiſit le cœur de Télémaque; il s'afflige ſans ſavoir pourquoi; les larmes coulent de ſes yeux, & rien ne lui eſt ſi doux que de pleurer. En même tems il apperçoit ſur le rivage tous les mariniers de Salente couchez ſur l'herbe, & profondément endormis; ils étoient las & abatus; le doux ſommeil s'étoit inſinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus ſur eux en plein jour par la puiſſance de Minerve. Télémaque eſt étonné de voir cet aſſoupiſſement univerſel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été ſi attentifs & ſi diligens à profiter du vent favorable; mais il eſt encore plus occupé à regarder le vaiſſeau Phéacien prêt à diſparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller. Un étonnement & un trouble ſecret tiennent ſes yeux attachez vers ce vaiſſeau déja parti, dont il ne voit plus que les voiles, qui blanchiſſent un peu dans l'onde azurée; il n'écoute pas même Mentor qui lui parle; il eſt tout hors de lui-même dans un tranſport ſemblable à celui des Ménades, lorſqu'elles tiennent le Thirſe en main, & qu'elles font retentir de leurs cris inſenſez les rives de l'Hébre & les montagnes de Rhodope & d'Iſmare.

Enfin il revient un peu de cette eſpéce d'enchantement, & ſes larmes recommencent à couler de ſes yeux. Alors Mentor lui dit: Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer; la cauſe de votre douleur, qui vous eſt inconnuë, ne l'eſt pas à Mentor; c'eſt la nature qui parle, & qui ſe fait ſentir: c'eſt elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une ſi vive émotion, eſt le grand Ulyſſe. Ce qu'un vieillard Phéacien vous a raconté de lui ſous le nom de Cléoménes, n'eſt qu'une fiction, pour cacher plus ſurement le retour

de votre pére dans ſon royaume. Il s'en va droit à Ithaque ; déja il eſt bien près du port, & il revoit enfin ces lieux ſi long-tems deſirez. Vos yeux l'ont vû, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais ſans le connoître ; bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, & il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre reconnoiſſance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins ému que le vôtre ; il eſt trop ſage pour ſe découvrir à nul mortel dans un lieu, où il pourroit être expoſé à des trahiſons & aux inſultes des cruels amans de Pénélope. Ulyſſe votre pére eſt le plus ſage de tous les hommes ; ſon cœur eſt comme un puits profond ; on ne ſauroit y puiſer ſon ſecret. Il aime la vérité, & ne dit jamais rien qui la bleſſe : mais il ne la dit que pour le beſoin ; & la ſageſſe, comme un ſceau, tient toûjours ſes lévres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant ! Combien s'eſt-il fait de violence pour ne ſe point découvrir ! Que n'a-t-il pas ſouffert en vous voyant ! Voilà ce qui le rendoit triſte & abatu.

Pendant ce diſcours, Télémaque attendri & troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes : les ſanglots l'empêchérent même long-tems de répondre. Enfin il s'écria : Hélas ! mon cher Mentor, je ſentois bien dans cet inconnu je ne ſai quoi qui m'attiroit à lui, & qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant ſon départ que c'étoit Ulyſſe, puiſque vous le connoiſſiez ? Pourquoi l'avez-vous laiſſé partir ſans lui parler, & ſans faire ſemblant de le connoître ? Quel eſt donc ce myſtére ? Serai-je toûjours malheureux ? Les Dieux irritez veulent-ils me tenir altéré, comme Tantale, qu'une eau trompeuſe amuſe, s'enfuyant de ſes lévres avides ? Ulyſſe ! Ulyſſe, m'avez-vous échappé pour jamais ? Peut-être ne le verrai-je plus ! Peut-être que les amans de Pénélope le feront tomber dans les embuches qu'ils me préparoient ! Au moins ſi je le ſuivois, je mourrois avec lui ! O Ulyſſe ! ô Ulyſſe ! ſi la

la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil, (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie) je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un ſort auſſi funeſte qu'Agamemnon à Mycénes. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur? Maintenant je l'embraſſerois, je ſerois déja avec lui dans le port d'Ithaque, nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en ſouriant: Voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes ſont faits. Vous voilà tout déſolé, parce que vous avez vû votre pére ſans le reconnoître. Que n'euſſiez-vous pas donné hier pour être aſſuré qu'il n'étoit pas mort? Aujourd'hui vous en êtes aſſuré par vos propres yeux, & cette aſſurance qui devroit vous combler de joye, vous laiſſe dans l'amertume. Ainſi le cœur malade des mortels compte toûjours pour rien ce qu'il a le plus deſiré, dès qu'il le poſſéde, & il eſt ingénieux pour ſe tourmenter ſur ce qu'il ne poſſéde pas encore. C'eſt pour exercer votre patience que les Dieux vous tiennent ainſi en ſuſpens. Vous regardez ce tems comme perdu, ſachez que c'eſt le plus utile de votre vie; car il vous exerce dans la plus neceſſaire de toutes les vertus pour ceux pui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de ſoi & des autres. L'impatience, qui paroît une force & une vigueur de l'ame, n'eſt qu'une foibleſſe & une impuiſſance de ſouffrir la peine. Celui qui ne ſait pas attendre & ſouffrir, eſt comme celui qui ne ſait pas ſe taire ſur un ſecret; l'un & l'autre manquent de fermeté pour ſe retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main aſſez ferme pour arrêter, quand il faut, ſes courſiers fougueux: ils n'obeïſſent plus au frein, ils ſe précipitent, & l'homme foible auquel ils échappent, eſt briſé dans ſa chûte. Ainſi l'homme impatient eſt entraîné par ſes deſirs indomptez & farouches dans un abîme de malheurs. Plus ſa puiſſance eſt grande, plus ſon impatience lui eſt funeſte. Il n'attend rien, il ne ſe donne le tems de rien meſurer, il force toutes choſes pour

ſe contenter; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il ſoit mûr; il briſe les portes plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre; il veut moiſſonner quand le ſage laboureur ſéme; tout ce qu'il fait à la hâte & à contre-tems, eſt mal fait, & ne peut avoir de durée non plus que ſes deſirs volages. Tels ſont les projets inſenſez d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui ſe livre à ſes deſirs impatiens pour abuſer de ſa puiſſance. C'eſt pour vous apprendre à être patient, mon cher Télémaque, que les Dieux exercent tant votre patience, & ſemblent ſe jouër de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toûjours incertain. Les biens que vous eſpérez ſe montrent à vous, & s'enfuyent comme un ſonge léger, que le réveil fait diſparoître, pour vous apprendre que les choſes mêmes qu'on croit tenir dans ſes mains, échappent dans l'inſtant. Les plus ſages leçons d'Ulyſſe ne vous ſeront pas auſſi utiles que ſa longue abſence, & les peines que vous ſouffrez en le cherchant.

Enſuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une derniére épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur preſſer les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout-à-coup, & l'engagea à faire ſur le rivage un grand ſacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dreſſe deux autels de gazon, l'encens fume, le ſang des victimes coule. Télémaque pouſſe des ſoupirs tendres vers le ciel, il reconnoît la puiſſante protection de la Déeſſe. A peine le ſacrifice eſt-il achevé, qu'il ſuit Mentor dans les routes ſombres d'un petit bois voiſin. Là il apperçoit tout-à-coup que le viſage de ſon ami prend une nouvelle forme. Les rides de ſon front s'effacent, comme les ombres diſparoiſſent quand l'Aurore de ſes doigts de roſe ouvre les portes de l'orient, & enflâme tout l'horiſon. Ses yeux creux & auſtères ſe changent en des yeux bleux d'une couleur céleſte, & pleins d'une flâme divine. Sa barbe griſe & négligée diſparoît. Des traits nobles & fiers, mêlez de douceur & de grace, ſe montrent aux yeux

de



XII



de Télémaque ébloui. Il reconnoît un viſage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement éclose au ſoleil : on y voit la blancheur des lys mêlée de roſes naiſſantes. Sur ce viſage fleurit une éternelle jeuneſſe, avec une majeſté ſimple & négligée. Une odeur d'ambroiſie ſe répand de ſes cheveux flotans. Ses habits éclatent comme les vives couleurs, dont le ſoleil en ſe levant peint les ſombres voûtes du ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touche pas du pied à terre, elle coule légérement dans l'air, comme un oiſeau le fend de ſes aîles. Elle tient de ſa puiſſante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes & les nations les plus guerriéres : Mars même en ſeroit effrayé. Sa voix eſt douce & modérée, mais forte & inſinuante ; toutes ſes paroles ſont des traits de feu qui percent le cœur de Télémaque, & qui lui font reſſentir je ne ſai quelle douleur délicieuſe. Sur ſon caſque paroît l'oiſeau triſte d'Athenes, & ſur ſa poitrine brille la redoutable Egide. A ces marques Télémaque reconnoît Minerve.

O Déeſſe, dit-il, c'eſt donc vous-même, qui avez daigné conduire le fils d'Ulyſſe pour l'amour de ſon pére. . . . Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua ; ſes lévres s'efforçoient en vain d'exprimer les penſées qui ſortoient avec impétuoſité du fond de ſon cœur. La Divinité préſente l'accabloit, & il étoit comme un homme, qui dans un ſonge eſt oppreſſé juſqu'à perdre la reſpiration, & qui par l'agitation pénible de ſes lévres ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulyſſe, écoutez-moi pour la derniére fois. Je n'ai inſtruit aucun mortel avec autant de ſoin que vous ; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnuës, des guerres ſanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré par des expériences ſenſibles les vrayes & les fauſſes maximes par leſquelles on peut régner.

régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs: Car quel eſt l'homme qui peut gouverner ſagement, s'il n'a jamais ſouffert, & s'il n'a jamais profité des ſouffrances où ſes fautes l'ont précipité? Vous avez rempli, comme votre pére, les terres & les mers, de vos triſtes avantures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher ſur ſes pas. Il ne vous reſte plus qu'un court & facile trajet juſqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment; combattez avec lui; obeïſſez-lui comme le moindre de ſes ſujets; donnez-en l'example aux autres. Il vous donnera pour épouſe Antiope, & vous ſerez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la ſageſſe & la vertu. Lorſque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveller l'âge d'or; écoutez tout le monde; croyez peu de gens; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même; craignez de vous tromper, mais ne craignez jamais de laiſſer voir aux autres que vous avez été trompé; aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte eſt néceſſaire quand l'amour manque; mais il la faut toûjours employer à regret, comme les remédes violens & les plus dangereux. Conſidérez toûjours de loin toutes les ſuites de ce que vous voulez entreprendre; prévoyez les plus terribles inconvéniens, & ſachez que le vrai courage conſiſte à enviſager tous les périls, & à les mépriſer quand ils deviennent néceſſaires. Celui qui ne veut pas les voir, n'a pas aſſez de courage pour en ſupporter tranquilement la vuë: celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres ſans s'émouvoir, eſt le ſeul ſage & magnanime. Fuyez la moleſſe, le faſte, la profuſion; mettez votre gloire dans la ſimplicité; que vos vertus & vos bonnes actions ſoient les ornemens de votre perſonne & de votre palais; qu'elles ſoient la garde qui vous environne, & que tout le monde apprenne de vous en quoi conſiſte le vrai honneur. N'oubliez jamais que les rois ne régnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples. Les biens qu'ils font, s'étendent juſques dans les ſiécles les plus éloignez: les maux qu'ils

font,

ſont, ſe multiplient de génération en génération juſqu'à la poſtérité la plus reculée : Un mauvais régne fait quelquefois la calamité de pluſieurs ſiécles. Surtout ſoyez en garde contre votre humeur. C'eſt un ennemi que vous porterez par-tout avec vous juſqu'à la mort. Il entrera dans vos conſeils, & vous trahira ſi vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occaſions les plus importantes : elle donne des inclinations & des averſions d'enfant au préjudice des plus grands intérêts ; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raiſons ; elle obſcurcit tous les talens, rabaiſſe le courage, rend un homme inégal, foible, vil & inſupportable. Défiez-vous de cet ennemi. Craignez les Dieux, ô Télémaque ; cette crainte eſt le plus grand tréſor du cœur de l'homme : avec elle vous viendront la ſageſſe, la juſtice, la paix, la joye, les purs plaiſirs, la vraye liberté, la douce abondance, & la gloire ſans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulyſſe ; mais ma ſageſſe ne vous quittera point, pourvu que vous ſentiez toûjours que vous ne pouvez rien ſans elle. Il eſt tems que vous appreniez à marcher tout ſeul. Je ne me ſuis ſéparée de vous en Egypte & à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on ſévre les enfans, lorſqu'il eſt tems de leur ôter le lait, pour leur donner des alimens ſolides.

A peine la Déeſſe eut achevé ce diſcours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'enveloppa d'un nuage d'or & d'azur, où elle diſparut. Télémaque ſoupirant, étonné & hors de lui-même, ſe proſterna à terre, levant les mains au ciel. Puis il alla éveiller ſes compagnons, ſe hâta de partir, arriva à Ithaque, & reconnut ſon pére chez le fidéle Eumée.

Fin du vingt-quatriéme & dernier Livre.

La Maniere de placer les Planches, ou Taille-douces.

La Carte des Voyages de Télémaque *devant Liv.* I.

Planche I. — — — — *au Frontiſpice.*

II. — — — — *Page* 2

III. — — — — 22

IV. — — — — 58

V. — — — — 116

VI. — — — — 149

VII. — — — — 264

VIII. — — — — 289

IX. — — — — 295

X. — — — — 342

XI. — — — — 381

XII. — — — — 406